

*Norbert Morales*

***Tire-toi de mon soleil !***

## *Chapitre 1 Ne pardonne pas à ceux qui ne t'ont pas offensé*

*Jour J-124, jeudi 1<sup>er</sup> mars*

Les coups frappés à la porte et les cris surexcités de Dadi tirèrent brusquement Demontis d'un mauvais sommeil.

- « Capitaine, Capitaine, ouvre. Il faut venir, vite. Les fellaghas. Ils ont fait un massacre au stade ».

Dans la seconde, le capitaine Demontis fut tout à fait réveillé, les idées claires, le corps prêt - une résurgence animale qui lui avait plus d'une fois sauvé la vie, en Indochine et dans le bled. Il sauta du lit, ouvrit violemment la porte de la chambre. Dadi s'arrêta net de brailler, souffle coupé, les yeux exorbités fixés sur Yasmina qui dormait, couchée sur le ventre, insensible au vacarme. Nue jusqu'au bout des ongles, la jeune berbère offrait ses fesses impudiques à la caresse concupiscente d'un trait de soleil que des persiennes rongées par le sel marin avaient renoncé à contenir.

- « Alors, t'accouches, bordel ? » Demontis enfilait à toute vitesse son treillis, indifférent au trouble de son ordonnance.

Dadi avala sa salive. Il n'arrivait pas à quitter la croupe de la fille des yeux.

- « Capitaine, finit-il par articuler, la gardienne du stade. Les fellaghas l'ont zigouillée, avec ses trois gosses. C'est le fils Amigo qui les a trouvés. Il est là, en bas. »

- « Bordel de merde ! »

Demontis dévalait déjà les escaliers, bouclant son ceinturon, Dadi sur ses talons.

- « Il est sûr qu'ils sont morts ? Vous avez prévenu le toubib et une ambulance ? Il y a combien de temps qu'il est là, Amigo ? Quand est-ce qu'il les a trouvés ? Il les a vus, les fells ? » Les questions se bouscuaient, Dadi avait du mal à suivre.

- « Je sais pas. Non, je crois pas. Le temps de venir en courant du stade – un quart d'heure. Non, il a juste vu les morts, plein de sang, il m'a dit ! »

Demontis s'engouffra dans le poste. Il connaissait Lulu Amigo, un jeune type d'une vingtaine d'années, footballeur de l'équipe locale reconnu pour la subtilité de son jeu, et déjà pressenti pour aller jouer dans un grand club, chez les *potos*, comme on appelait les *métropolitains*, parce qu'ils parlaient pointu comme des canards.

Amigo était prostré sur une chaise, livide, les joues maculées de larmes. Dans le poste, des gendarmes s'affairaient, en prévision de la chasse aux fellouzes.

- « Alors Lulu -Demontis avait pris Amigo par l'épaule, et le questionnait le plus doucement qu'il pouvait- ils ont tué la gardienne et ses gosses ? Tu les as vus ? ». Amigo n'arrêtait pas de trembler. Il acquiesça de la tête, et se remit à pleurer, sans un mot. Manifestement, il n'en tirerait rien pour l'instant. Il valait mieux y aller tout de suite. « Bon, va te reposer dans mon bureau. Quand tu te sentiras mieux, raconte tout ce que tu as vu au brigadier-chef Cornier. Je te verrai tout à l'heure. »

« André », ajouta-t-il à l'adresse d'un autre gendarme, « tu m'emmènes au stade avec la jeep. Prends la radio. Pierrot, préviens le toubib et l'ambulance. Qu'ils rappliquent fissa au stade. Appelle le fort : explique la situation à l'officier de garde : il faut qu'il installe les barrages et qu'il envoie patrouiller les hélicos de Lartigue. On ne sait jamais, on a peut-être une petite

chance d'accrocher ces salauds. Et envoie-moi une douzaine de gars pour boucler le stade. Avec la grosse artillerie, hein ! »

La Jeep fonçait à tombeau ouvert dans Mers-el-Kébir. Le stade se trouvait à la sortie du village, un peu à l'écart des habitations, sur la route d'Oran. Ils y seraient en moins de cinq minutes. Demontis fit une grimace de contrariété : dans la rue, des groupes d'hommes surexcités et de femmes en pleurs se tournaient vers la Jeep et tendaient un poing rageur vers le ciel. Le téléphone Arabe avait chauffé jusqu'à l'incandescence. Les kébiriens savaient.

- « Bon Dieu, se dit-il, quelle merde ! »

La Jeep s'arrêta enfin devant la grille ouverte du stade, moteur coupé. Le capitaine et le gendarme sautèrent à terre, pistolet mitrailleur à la main. Il n'y avait pas âme qui vive. Pas de bruit non plus, ni crissement des cigales, ni cris d'oiseaux, pas le moindre souffle de vent. Un silence de vide.

Demontis s'avança vers la grille, le brigadier André en couverture derrière lui. Ils progressaient lentement, sur leurs gardes, attentifs à repérer le plus léger mouvement, un détail insolite. Tous les deux étaient des vétérans, et des années de guerres sales leur avaient appris qu'il y avait bien des circonstances où l'on pouvait se faire tuer, et que celle-là pouvait en être une, pour peu qu'un fell soit resté caché à les attendre, histoire de rendre plus couillu le tableau de chasse.

La loge des gardiens était située à gauche de l'entrée. La porte en était grande ouverte. Demontis se dit qu'il faudrait demander à Amigo s'il l'avait trouvée comme ça, ou si c'était lui qui ne l'avait pas refermée... routine ! Les deux hommes se figèrent chacun d'un côté de la porte, et attendirent. Après un temps d'observation immobile, Demontis fut convaincu que personne de vivant ne se trouvait encore dans la loge. Il fit un signe de la main à André, et entra le premier, doigt sur la détente de son arme.

Dans la pièce dévastée et dégoulinante de sang, la femme était assise par terre, les jambes écartées, le dos contre la table renversée, la chemise de nuit remontée jusqu'au ventre. Elle tenait le bébé dans ses bras, et elle souriait.

André se recula précipitamment et se mit à vomir, tourné vers l'extérieur, en plein sur le seuil de la porte. Demontis regardait la femme, fasciné d'horreur et de dégoût, incapable du moindre mouvement. Le *sourire kabyle* ! Une estafilade sanglante ouvrait le visage de la gardienne d'une oreille à l'autre. Quant au bébé... la femme serrait dans ses mains le manche du couteau de cuisine qui traversait le petit corps et le clouait contre elle, dans un dernier effort pour l'arracher de son enfant.

- « Nom de Dieu ! Dire que ce sont des hommes qui font ça ! »

Un siècle plus tard, il se secoua comme s'il revenait de l'enfer, et, le sale métier reprenant le dessus, il se retourna vers André :

- « Fais gaffe. Ne touche à rien. Surtout pas à la femme. Ils ont pu la piéger »

André secouait la tête, pour chasser ce mauvais rêve de son esprit « Des animaux, capitaine, mort de leur putain de race ».

Demontis faillit sourire. Il se met à parler comme les Pieds-Noirs, le breton. Il ne lui manque plus que l'accent, et se teindre les cheveux en brun. Il s'avança vers la chambre attenante, sans plus de précaution. Il y avait un grand lit, et un lit d'enfant, ouverts. Ils portaient encore la trace des corps. Dans un coin, une cuvette et un broc. Pas la moindre trace de lutte. La fenêtre de la chambre était grand ouverte. Demontis s'en approcha. De la fenêtre, il distingua les deux masses sombres, couchées sur les gradins. Il revint sur ses pas et sortit, laissant à André la garde des corps que le vrombissement infernal des mouches accourues au festin ne semblait pas déranger.

Dehors, le capitaine respira profondément, nota, soulagé, que ses gendarmes étaient arrivés, et qu'ils avaient refermé la grille. A l'extérieur, des hommes, le regard dur, étaient massés dans le plus grand silence. La plupart d'entre eux étaient ostensiblement armés – le pistolet Beretta était l'accessoire inévitable, ces temps-ci, chez les Français d'Algérie. Demontis haussa les épaules : si on enfermait tous les civils d'Algérie en possession d'une arme de guerre, il n'y aurait plus personne dehors, homme, femme ou même enfant de plus de douze ans.

L'un des gendarmes s'approcha de lui et fit un signe de tête dans la direction des gradins : « je crois qu'ils sont là-bas », dit-il, en oubliant, dans son trouble, de saluer et d'ajouter « mon Capitaine ».

Demontis hocha la tête. « Appelle la marine. Qu'ils envoient un démineur, tout de suite. Et on ne touche à rien, hein ? Et le mari, on sait où il est ? »

- « Il est sorti cette nuit. Son bateau n'est pas encore rentré, mon capitaine. »

- « Bon, envoie Bastien et Maurice l'attendre au port avec l'estafette. Qu'ils demandent au curé de les accompagner. On va avoir besoin de lui. Dès que le mari arrive, ils l'amènent directement chez nous, et ils l'installent le mieux possible dans un bureau vide et propre. Hein. Le curé doit rester avec lui. Surtout, il ne faut pas le laisser seul une minute, même pour pisser, compris ? »

- « Compris mon capitaine ». Le gendarme salua et fit un demi tour réglementaire...

Demontis repartit vers les gradins, mâchoires crispées, poings serrés, d'une démarche raide d'automate. Les enfants, un garçon et une fille, du moins c'est ce qu'il conclut, à la vue du pyjama et de la chemise de nuit sanglants qui recouvraient les corps, étaient âgés tout au plus de six à huit ans, peut-être moins, il n'était pas très calé là-dessus.

Il faisait encore nuit. Le bébé dormait avec sa mère. Il s'était réveillé, s'était mis à pleurer. Il avait faim. La mère lui avait donné le sein et emmené à la cuisine pour qu'il ne réveille pas son frère et sa soeur. Elle les avait entendu approcher, chuchoter en Arabe, et elle avait tout de suite compris. Elle avait réveillé avec d'infinies précautions ses deux petits et les avait aidés à sauter par la fenêtre de la chambre. Elle était restée avec le bébé – elle savait ce qui allait arriver, les journaux étaient remplis des atrocités des fellas –. Courez, mes chéris, sauvez-vous. Maman vous aime très fort. Si au moins les deux petits étaient épargnés. Les fellas avaient vu les gosses, les avaient poursuivis dans le stade. Peut-être qu'ils s'étaient amusés à les laisser prendre de l'avance pour leur faire croire qu'en courant de toutes leurs forces, ils pourraient leur échapper. Peut-être qu'ils avaient fait durer le plaisir, les attrapant, les relâchant, comme des chats avec une souris... Et quand ils s'étaient lassés, ils les avaient saisis par les pieds, et leur avaient fracassé le crâne contre les gradins de béton. Peut-être que ça les avait fait rire... Les immondes pourritures.

Demontis aurait pleuré de rage. Il revint vers la loge. Le docteur Moulin et le brigadier André se tenaient à bonne distance de la porte, attendant que le démineur de la marine en ait terminé. Le marin sortit presque tout de suite de la loge, le pas mal assuré, blanc comme un linge. Il secoua la tête à l'adresse du docteur.

- « C'est bon, vous pouvez vous en occuper, Docteur, croassa-t-il, elle n'est pas piégée ».

Et il se dirigea vers les enfants, les épaules voûtées, misérable.

## **Kader**

Kader avait passé une sale nuit. Une crise de paludisme. Il l'avait attrapé il y a une vingtaine d'années, du temps où il était soldat, pendant la guerre, du côté du Sig. Depuis, ça le prenait une à deux fois par an. La fièvre montait, il se mettait à trembler, à claquer des dents, il ne pouvait plus tenir debout. Ses deux épouses, Jamila et Zorah l'avaient couché, emmaillotté

comme un nouveau né avec tous les linges qu'elles avaient trouvés, et s'étaient serrées contre lui, à l'étouffer. Rien n'y faisait. Il mourait de froid. Il aurait souhaité brûler en enfer, tant pis pour le paradis d'Allah et les quarante-huit vierges promises - d'abord qu'est-ce qu'il en ferait, de quarante-huit femmes, il en avait largement assez de Jamila et Zorah -, mais même en enfer, il n'était pas certain de se réchauffer.

Au petit matin, la fièvre était tombée brusquement, et la transpiration était enfin venue. En quelques minutes, il était trempé, comme plongé dans un bain d'eau tiède. Al-hamdu li llah<sup>1</sup> ! Il avait de nouveau chaud. Ses femmes le mirent tout nu et le frottèrent avec des serviettes. Il eut une érection qui les fit glousser de plaisir. La crise était passée. Kader remercia Allah, le grand et le miséricordieux. Il t'envoie la fièvre pour brûler tes péchés, et tout de suite après il fait couler pour toi un ruisseau de l'eau la plus fraîche et la plus pure de son doux paradis. Il s'endormit, apaisé, bienheureux.

Il se réveilla vers 7 heures du matin, tout surpris de se sentir si bien. Zorah, qui guettait à l'entrée du gourbi, s'empressa de lui apporter un café brûlant et sucré à l'excès, qu'il suppa avec délectation. Il avait pris Zorah comme seconde épouse il y avait quatre ans de cela, plus par devoir que par envie, pour respecter la tradition, et surtout parce que Jamila, sa première femme, avait insisté, comme elle savait faire quand elle voulait quelque chose, et qu'il ne savait rien refuser à Jamila. Zorah était la sœur cadette de Jamila. Son premier mari, Ahmed, un brave paysan qui ne faisait suer que son propre burnous du côté de Tiaret, avait été exécuté par le FLN<sup>2</sup> aux premiers temps des *événements*<sup>3</sup>, comme on disait. Les fells, qui se déplaçaient la nuit à travers le bled, avaient ordonné aux villageois de tuer tous les chiens, pour qu'ils ne se mettent pas à aboyer à leur passage, au risque d'alerter les postes militaires. Ahmed aimait son chien - les Arabes aussi peuvent aimer leur chien -. Il n'avait pas pu se résoudre à le tuer, et un voisin l'avait dénoncé. Pour l'exemple, un commando de l'ALN<sup>4</sup> s'était spécialement dérangé, en plein jour, l'avait cueilli dans son champ, traîné jusqu'à la place du village, et égorgé devant la population rassemblée à coups de pieds et de crosse pour le spectacle, non sans au préalable lui avoir coupé les oreilles pour que chacun sache ce qu'il lui en coûterait de ne pas écouter les ordres, et les mains pour que personne n'oublie de les exécuter. Saloperie de fellaghas ! Zorah avait eu très peur, mais pas beaucoup de chagrin. Ahmed n'était pas méchant avec elle, mais il était vieux. La famille de Zorah avait arrangé le mariage avec Ahmed sans lui demander son avis. C'était la coutume. La première femme d'Ahmed était aussi âgée que lui. Il avait épousé Zorah parce qu'il lui fallait une femme jeune pour s'occuper de la maison, aider aux champs, et le soigner s'il tombait malade. Et Ahmed n'avait pas réclamé de dot, il avait au contraire offert une demi-douzaine de moutons à la famille de Zorah.

Kader soupira. Tout compte fait, il ne regrettait pas sa générosité. Jamila, qui adorait sa sœur, n'abusait pas de sa situation de première épouse, comme la coutume l'y autorisait. Elle partageait tout équitablement avec Zorah, des travaux ménagers aux faveurs les plus intimes qu'elles accordaient à tour de rôle et avec ardeur à leur seigneur et maître, lequel, fait suffisamment rare chez les musulmans pour être doublement souligné, ne ménageait pas sa peine pour rendre à ses femmes le plaisir qu'elles lui donnaient... dans le respect des saints préceptes du Coran, qui non seulement ne jette pas l'anathème sur les jeux de sexe, n'en déplaît aux culs bénis enturbannés, mais au contraire les encourage vivement, avec la seule restriction (et encore, aucune sourate n'en parle explicitement), qu'il s'agisse de deux sexes différents, ou du moins complémentaires. Comme en plus les deux femmes prodiguaient les

---

<sup>1</sup> Grâce à Dieu !

<sup>2</sup> Front de Libération Nationale

<sup>3</sup> C'est comme ça qu'on a appelé longtemps la guerre d'Algérie.

<sup>4</sup> Armée de Libération Nationale

mêmes soins et la même tendresse à leurs fils qu'à leurs neveux, et Dieu sait que c'est la plupart du temps par les enfants qu'arrivent les disputes, la maison de Kader ignorait les chicayas<sup>1</sup> perpétuelles qui empoisonnent la vie des mâles Arabes. Ajoutez que Jamila faisait le couscous comme personne et que Zorah chantait comme un rossignol. Bref, Kader était fier de ses femmes, chez nous on aurait dit qu'il en était éperdument amoureux, et qu'elles le lui rendaient bien, mais chez les Arabes ça ne se dit pas, et envié par tous ses voisins. S'il n'y avait pas eu les *événements*, son bonheur aurait été complet, sauf qu'il n'aurait pas épousé Zorah... Il eut un peu honte, haussa les épaules, fataliste. Décidément, les voies d'Allah étaient trop compliquées pour lui. Il y a même des jours où il se demandait si Allah n'était pas devenu un peu maboul.

Allons, il était guéri, aucune raison de traîner au lit. Il se leva, bien décidé à descendre au village. Monsieur Crespo, son chef, avait certes été prévenu par son voisin Youssouf qu'il avait sa crise de palu, mais il serait content de le voir arriver, même en retard. Il y avait beaucoup de va et vient au port en ce moment, avec tous ces européens qui s'en allaient. Un gardien de plus serait bienvenu. Jamila essaya de le retenir, mais là, c'était une affaire d'homme, ce n'était pas elle qui allait commander, fallait pas abuser non plus.

Kader habitait dans la colline, à l'ouest du village. Pour prendre son service au port, il lui fallait descendre par un sentier caillouteux jusqu'à la route de la corniche. Il n'avait plus ensuite qu'à traverser le village, en prenant tout du long la rue principale. En marchant vite, il en avait pour une petite demi-heure. Kader avançait, d'un pas rapide, à peine moins ferme que d'habitude. Encore tout engourdi de sa nuit, il avait dépassé les premières maisons lorsqu'il sentit que quelque chose n'allait pas. Au lieu du brouhaha habituel du village, c'était le silence. La rue, normalement pleine de monde à cette heure, était vide. A l'autre bout de la rue, vers l'arrêt des cars de la SOTAC<sup>2</sup>, des hommes débouchèrent d'une impasse, courant en direction de Saint Michel. Ils prirent la route du cimetière, et la rue fut à nouveau vide. Et puis, les rideaux des magasins et des cafés étaient baissés. Ce n'était pas normal du tout. Kader s'arrêta et leva la tête vers les fenêtres. Les persiennes étaient fermées, comme au plus chaud des jours d'été. Kader prit peur. Il pensa à faire demi-tour, mais il essaya de se rassurer. Par les temps qui couraient, se sauver, quand on est un Arabe, c'est comme porter un écriteau dans son dos avec écrit « fellagha, tirer ici ». Et puis, après tout, il allait à son travail. Tout le monde le connaissait à Kébir, et tout le monde savait que son beau-frère avait été tué par les fells, et que lui-même ne les aimait pas, ça, non, ces fils de porcs. Non, il ne risquait rien. Il valait mieux qu'il continue sa route, Inch Allah<sup>3</sup> ! Il avançait encore d'une centaine de pas.

Les types sortirent de la ruelle, à côté du café Schiano. Kader les vit trop tard. Il en connaissait trois ou quatre, mais les autres n'étaient pas d'ici, il ne les avait jamais vus. Il n'essaya pas de courir, pas même de dire quelque chose. Il tremblait tellement qu'il en aurait été incapable. Deux des types qu'il ne connaissait pas le prirent chacun sous un bras, et l'entraînèrent dans la ruelle, presque gentiment. Il y avait là deux corps étendus par terre, et du sang, mais pas beaucoup, une petite flaque de rien du tout. Les deux types s'arrêtèrent et firent demi-tour, tenant toujours Kader entre eux. C'est Moïse, un Arabe, qui s'avança vers lui, pistolet à la main. Moïse avait été trouvé tout petit, par des pêcheurs, au milieu d'un tas de filets qui traînaient sur la plage. Les pêcheurs l'avaient adopté, et lui avaient donné son nom. Kader se demanda quel âge Moïse pouvait avoir, maintenant, quinze, seize ans tout au plus ? Il essaya de lui sourire, comme il le faisait quand il le croisait dans la rue, c'était un gentil gosse, Moïse. Mais Moïse le regardait avec des yeux remplis de haine. Kader n'entendit

---

<sup>1</sup> Dispute, procès

<sup>2</sup> Société oranaise des transports de la Corniche

<sup>3</sup> Si Dieu veut

même pas la détonation. Il mourut dans la gêne de ce regard qui n'était pas encore celui d'un homme.

## Mahmoud

Ce jour là, il n'y avait pas école. Comme tous les autres jours de la semaine, depuis près de trois mois. Dans toute l'Algérie, les écoles étaient soit fermées, par crainte d'attentats, soit transformées en casernes pour les forces spéciales qui avaient débarqué de Métropole en début d'année pour donner la chasse à l'OAS<sup>1</sup>. Il n'y avait que les maternelles qui restaient ouvertes malgré tout, parce que les mères qui travaillaient avaient besoin qu'on garde leurs tout petits.

Mahmoud, depuis qu'il ne pouvait plus aller à l'école, ne savait pas quoi faire de ses journées. Les autres gamins, Arabes et européens mélangés, profitaient des vacances forcées, se baignaient dans le port, jouaient au foot, ou organisaient des bagarres entre quartiers. Mais lui n'allait jamais avec les autres. Même à l'école, où les élèves étaient assis deux par deux, lui était seul à sa table, au fond de la classe. A la récré, les autres jouaient au pitchac<sup>2</sup> ou aux noyaux d'abricots<sup>3</sup>, mais pas avec lui. En fait, il n'avait pas un seul vrai copain avec qui passer le temps. Malgré tous ses efforts il n'en avait jamais eu, pour autant qu'il pouvait s'en souvenir.

Ce n'est pas qu'on le tenait volontairement à l'écart, ou qu'on n'était pas gentil avec lui. Personne ne lui avait jamais fait le moindre mal, ni enfant ni adulte. Au contraire, quand il passait devant la boulangerie Mazzela, par exemple, le plus lentement possible pour être sûr d'être vu par la boulangère, ça ne manquait jamais : elle l'appelait d'un tonitruant « hé, Aziz<sup>4</sup>, mon fils, viens ici. Tu vas me faire une commission ». Lui faisait l'étonné : « Une commission, Madame Mazzela, pour qui ? ». Elle lui mettait alors dans la main, en prenant un air de mystère, un mantecao – une pâtisserie andalouse pour laquelle Mahmoud aurait renié Allah et son prophète- accompagné de l'inévitable : « dis à ton ventre que les mantecaos de Mme Mazella viennent juste de sortir du four, et qu'il va se régaler, le gros gourmand ». Et toutes les matrones présentes de rire aux larmes, mais sans se moquer, juste le plaisir.

Et le bar des Sports ! Mahmoud sourit d'aise. Le dimanche soir, quand la Marsa<sup>5</sup> avait gagné, les habitués du bar des sports lui offraient l'anisette, - il aimait boire l'anisette presque autant qu'il aimait manger les mantecaos de Mme Mazzela. C'était tournée sur tournée. Des fois, quand il en avait beaucoup bu, et que tout le monde lui tapait dans le dos en le charriant un peu, il se sentait l'ami de toute la Terre.

Mais ça ne durait pas. Le plus clair de son temps, Mahmoud le passait seul.

Mahmoud avait peut-être dix-sept ou dix-huit ans, on n'en savait trop rien. Il était le simplet du village – un simplet, dans la tradition méditerranéenne, c'est le signe que Dieu vous regarde avec bienveillance. Il avait sûrement une famille, des gens qui s'occupaient de lui, puisqu'il semblait bien nourri et qu'il portait une chemise et un pantalon plutôt propres, du moins en début de journée, après, ça dépendait d'où il s'était fourré. Les cheveux noirs, un commencement de barbe, les épaules massives, il dépassait le mètre soixante-dix. Depuis quatre ans, il suivait la classe du certificat d'études, avec une telle bonne volonté que

---

<sup>1</sup> Organisation de l' Armée Secrète

<sup>2</sup> Assemblage d'élastiques en forme de rond de serviette, pour jongler avec les pieds. Coûte nettement moins cher qu'un ballon et ne prend pas de place dans la poche ou le cartable.

<sup>3</sup> Faute de billes, on joue aux noyaux d'abricots, mais l'acharnement est le même.

<sup>4</sup> Cher, chéri, est aussi une marque de respect « mon cher »

<sup>5</sup> Equipe de foot de Mers-el-Kébir. Marsa signifie port en Arabe, Mers-el-Kébir, le grand port.

l'instituteur, le bon monsieur Dubois, n'avait pas le cœur à le renvoyer, et que l'inspecteur d'académie fermait les yeux. Le pauvre Mahmoud n'était pas idiot, au sens congénital du terme, il comprenait même parfaitement ce qu'on lui disait, sur le moment. Seulement, quelques minutes plus tard, pfftt...il ne savait plus de quoi on lui avait parlé. Autre bizarrerie, Mahmoud lisait fort convenablement. Mais il était incapable d'enregistrer ce qu'il lisait.

Il était 11 heures du matin. Mahmoud était descendu jusqu'au port de pêche. C'est là qu'il avait le plus de chance de trouver quelque chose à faire, ou au moins à regarder. Il n'avait croisé personne en chemin, et il avait trouvé le port désert, aussi vide que le jour où la population de Kébir, endimanchée et au complet – sauf lui, bien entendu, et quelques autres – était montée à Oran, entendre de Gaulle dire aux Pieds-Noirs et aux Arabes réunis, qu'il les avait compris. A peine l'idée qu'il y avait là quelque chose de pas normal avait-elle effleuré Mahmoud, qu'il n'y pensa plus. Il s'assit contre une barque retournée, du côté où il y avait encore un filet d'ombre. Très vite, il s'endormit, ni heureux, ni malheureux.

Des cris et un coup de pied dans les jambes le réveillèrent. Il ouvrit les yeux, et sourit à l'homme, très jeune, penché sur lui. Mahmoud le connaissait bien. L'homme jouait dans l'équipe première de la Marsa. Il lui payait de temps en temps une anisette, au bar des Sports, le dimanche soir. C'est bête, il ne se rappelait plus son prénom. Où est-ce qu'il avait la tête ? L'homme lui avait fait mal en lui donnant le coup de pied, mais ça devait être pour rire, il n'avait pas dû faire exprès. Autour, il y avait d'autres hommes. Mahmoud en connaissait, mais pas tous. Maintenant on ne criait plus. L'homme du bar des Sports approcha du front de Mahmoud le pistolet qu'il tenait à la main droite et tira, une seule balle. Mahmoud mourut dans la seconde, sans avoir eu le temps d'effacer son sourire.

La voix de Mascarini, le chauffeur de la carrière, s'éleva, au milieu du groupe, rauque et satisfaite : « Un raton de moins. Il y a longtemps qu'on aurait dû nettoyer cette racaille ! »

« Oui, c'est ça. Il y en a marre. On ne va pas se laisser égorger les bras croisés. Putains d'Arabes. Ils vont payer, sur la tête de Rosalie », approuva le groupe.

Les hommes repartirent. Mahmoud était à nouveau seul.

## Batiste

Batiste Roméo avait appris la tuerie avant même les gendarmes. Normal, son bar, le bar des sports, était sur la route de la gendarmerie, et Lulu ne serait pas passé devant sans lui dire. Et puis Batiste était le chef local de l'OAS, Lulu le savait. Tout le monde le savait, d'ailleurs, à Mers-el-Kébir, jusqu'aux gendarmes, aux Arabes, et aux fellaghas du coin. En fait, Lulu, quand il avait découvert les corps, n'avait pensé qu'à une chose, courir chez Batiste, lui raconter en pleurant comme une fontaine et rentrer chez lui pour mourir. C'est Batiste qui l'avait obligé, pour la gendarmerie.

A peine Lulu parti, Batiste était sorti devant sa porte pour appeler Marcel, son voisin et bras droit à l'OAS. Marcel était son ami d'enfance, son cadet, c'est pour ça qu'il lui devait le respect, né quelques jours après lui, dans la maison mitoyenne du bar, où Batiste lui-même était né, comme son père avant lui, et son grand-père, et son fils Sauveur, et ses deux filles, Angèle et Mona, qui étaient belles comme le ciel le matin, juste avant que le soleil ne se lève. Il fallait remonter à l'arrière, arrière grand-père de Batiste, Giuseppe, pour trouver le dernier Roméo qui ne soit pas né en Algérie. Giuseppe était marin pêcheur. Dans la famille, on était marin pêcheur de père en fils depuis qu'il y avait des Roméo, et peut-être, en remontant loin, loin, depuis qu'il y avait la Méditerranée. Giuseppe avait construit sa première maison là où Batiste vivait aujourd'hui avec sa femme et ses enfants. Le bar datait du père de Batiste.



Batiste était entré dans l'OAS quand il avait compris que de Gaulle et les patos, putain de leur mère, allaient donner, donner, même pas vendre, l'Algérie aux Arabes, avec en plus la vaseline pour se faire enculer. Batiste n'avait aucune envie d'abandonner aux Arabes, sans leur faire payer cher, ce que cinq générations de Roméo avaient bâti de leurs mains. Il aurait trop honte si un jour ses enfants lui demandaient –à raison- des comptes. Et il en avait marre de lire depuis des années dans l'Echo d'Oran la litanie des attentats FLN et la nécrologie des européens mutilés et égorgés. Il y en avait plus que marre. Il fallait se défendre, rendre coup pour coup. Œil pour œil, sang pour sang. Les Pieds-Noirs, on était chez nous, en Algérie, autant que les Arabes, sinon plus, quand on regardait ce qu'on avait fait pour le pays. Les Roméo, comme d'autres, étaient arrivés à Mers-el-Kébir il y a plus d'un siècle, dans la barque de Giuseppe. Giuseppe, sa femme Angelina, sa belle sœur Mona et le mari de Mona, Amedeo. Le reste du clan, avec les enfants, Giuseppe était allé les chercher plus tard. Les pêcheurs de Mers-el-Kébir venaient pour la plupart de Procida, leur île napolitaine, d'où ils étaient partis parce qu'il y avait trop de pêcheurs et pas assez de clients pour leur acheter tout leur poisson. Ils connaissaient la côte algérienne comme leur poche, pour y avoir pêché le corail depuis le moyen âge. Giuseppe avait choisi de tenter sa chance à Mers-el-Kébir, parce que la rade était belle, que c'était tout près d'une grande ville, Oran, où on pourrait vendre le poisson frais aux fonctionnaires de la coloniale, et que les pêcheurs de Procida qui s'étaient déjà installés là-bas avaient l'air de bien s'en sortir. Mers-el-Kébir, à l'arrivée des Roméo, c'était quelques cabanes de pêcheurs napolitains, quelques barcasses, un sentier muletier le long de la côte et la montagne pelée. C'est les pêcheurs qui avaient fait aménager le port, avec un coup de pouce du préfet d'Oran, qui était amoureux de la mer, et qui aimait venir pêcher avec eux, quand il avait le temps. Les Arabes vivaient de l'autre côté du djebel, à l'intérieur des terres. Les Arabes n'étaient pas pêcheurs. Ils n'avaient jamais vécu sur la côte. Là où les Roméo avaient construit leur baraque, en attendant mieux, il n'y avait rien ni personne. Personne pour leur dire « ici, c'est à moi, vous ne pouvez pas vous installer là ». Les Roméo n'avaient pris ni la terre, ni la mer, ni le poisson de personne. Ils avaient continué à faire honnêtement le métier qu'ils savaient faire, pêcher des bonites, des rougets, des merlans et des sardines, comme à Procida, sans faire suer le burnous de personne. Les rares Arabes qui s'étaient enrôlés comme marins pêcheurs étaient traités comme les autres marins. A travail égal, ils touchaient les mêmes parts que les pêcheurs napolitains. Si Mers-el-Kébir était devenu un grand port, le premier port de guerre, et un des premiers ports de pêche de la Méditerranée, les Arabes n'y étaient pour rien. Et maintenant il y avait un gros village, une église, et pas de mosquée, une mairie avec un cadastre et des droits de propriété, des vraies maisons et pas des gourbis, un cinéma, une salle des fêtes, des routes larges avec des trottoirs plantés d'orangers, des tractions et des 4CV, et pas de carrioles avec des bourricots, et un beau cimetière tout blanc, avec des tombes en marbre, des statues de saints souriant au bon dieu, et vue sur la mer, tellement beau et paisible que Batiste n'imaginait même pas qu'un jour, quand son tour viendrait, il pourrait être enterré ailleurs, loin de ses morts. Et maintenant qu'il y avait tout ça, des Arabes, qui n'étaient pas d'ici, qui n'étaient pas chez eux, venaient nous dire « Ici, c'est à nous. Repartez chez vous, en France, sinon on vous coupe le cou ». En France ! Batiste n'y avait mis les pieds qu'une fois, en 44, pour libérer la mère patrie. Putain de leur race, jura Batiste. *La valise ou le cercueil*, ils allaient voir un peu, tous ces melons. Ils étaient à dix contre un de nous, peut-être, mais on avait cent fois plus de goglionnes que ces vaffancoulo<sup>1</sup> qui n'avaient de courage que pour massacrer les femmes et les enfants. On allait les écraser comme des cafards, tous autant qu'ils étaient, ces putains de rats.

---

<sup>1</sup> enculé

Marcel était arrivé en courant. Batiste lui avait expliqué ce qui s'était passé, et donné les premières instructions : envoyer quelques hommes au stade, pour voir venir, mais qu'ils restent en dehors, les fells pouvaient l'avoir piégé. Qu'ils laissent les démineurs faire leur boulot. Et rassembler au bar tous les *soldats*. Il n'eut pas besoin de préciser que les hommes devraient être armés, ça allait de soi. Puis il avait foncé dans l'arrière salle, vers le téléphone, il était un des rares à en avoir un à Kébir, en dehors du docteur Moulin, de la mairie et des gendarmes, et appelé Oran, un numéro qu'il ne devait demander qu'en cas d'urgence extrême. Si ce n'était pas le cas aujourd'hui, alors... Le numéro avait décroché à la première sonnerie. Ce que Batiste avait dit avait paru si grave que son interlocuteur avait pris le risque de le passer directement au Général. Le Général avait écouté, questionné, puis donné des ordres précis, d'une voix dure de commandement, mais qui laissait percer une vraie compassion. Quand Batiste avait raccroché, il était gonflé à bloc. Avec un chef comme celui-là, qui prenait le risque de parler au plus simple de ses soldats alors qu'il était l'homme le plus traqué par toutes les polices et les barbouzeries de la grande Zorah<sup>1</sup>, on n'allait pas perdre l'Algérie, jamais de la vie ! Batiste savait exactement ce qu'il avait à faire, et Oran lui envoyait des renforts.

Quand il regagna le bar, la salle était remplie d'hommes sombres et déterminés.

### *Soleil tombé, nuit noire. La lune est restée cachée, écoeurée.*

Demontis était étendu sur le dos, yeux grands ouverts. Yasmina, couchée sur le ventre à côté de lui, s'efforçait de respirer doucement, sans bouger, comme si elle dormait profondément. Il y avait une heure que Demontis était revenu. Yasmina l'avait attendu assise près de la fenêtre ouverte, dans le noir d'une lune qui avait refusé d'éclairer cette nuit de haine et de mort. Elle avait vu la jeep s'engouffrer dans la cour de la gendarmerie. Demontis et les trois gendarmes qui l'accompagnaient en étaient descendus avec peine, corps lourd et tête basse. Ils semblaient harassés, vieillissés et misérables. Plus tard Demontis était entré doucement dans la chambre, avait marqué un moment d'hésitation en devinant sa silhouette à peine dessinée en contre nuit. Elle n'avait pas esquissé le moindre mouvement. Il s'était approché d'elle et l'avait prise aux épaules, sans parler. Ses mains qui la broyaient lui faisaient mal. Elle étouffa un cri, pas à cause de la douleur physique, mais parce que les mains de Demontis lui disaient l'horreur, la tristesse et le dégoût qu'il ressentait, mais aussi le soulagement de la trouver là, vivante et chaude. Demontis, le prototype du guerrier, puissant, protecteur, maître de lui et des autres, que l'on pressentait indestructible, faisait un terrible effort sur lui-même pour ne pas s'effondrer. Mon dieu, se dit Yasmina, qu'est-ce qu'il a vu, qu'est-ce qu'il a fait ?

Dès l'alerte donnée par les gendarmes de Kébir, on avait réactivé le dispositif mis au point en 1959, du temps du plan Challe<sup>2</sup>, quand de Gaulle avait ordonné aux militaires d'en finir une bonne fois pour toutes avec l'ALN, avant de leur signifier un peu plus tard que, tout compte fait, il avait changé d'avis. Un Piper d'observation avait décollé de Lartigue, et deux hélicos Sikorsky HSS avaient suivi, bourrés de commandos de chasse. Le Piper était un avion très silencieux, ce qui le rendait particulièrement efficace dans les opérations de nettoyage, à la recherche de petits groupes d'hommes en mouvement. Dans un paysage tout en creux et en bosses, comme dans le djebel autour de Kébir, il allait voler en rase-mottes, soleil dans le dos, et pourrait repérer les fells avant qu'ils aient pu se camoufler. Après, les hélicos qui suivaient à bonne distance, n'auraient plus qu'à rappliquer et déposer les commandos. A l'époque, avec

---

<sup>1</sup> Surnom donné au Général de Gaulle

<sup>2</sup> Général qui commandait en Algérie

l'opération *Courroie*, suivie des opérations *Pierres Précieuses*, il n'avait pas fallu longtemps pour mettre hors de combat la plupart des katibas<sup>1</sup> rebelles. Il faut reconnaître que les fellas n'étaient pas très nombreux, non plus, et que la population indigène ne les avait pas beaucoup aidés, du moins en ces temps là, quand elle pensait que l'armée Française allait gagner. Et puis le vent, comme on sait, avait tourné. La France avait décidé de se débarrasser coûte que coûte du boulet algérien. Entre le ralliement au FLN et l'égorgeage après ou avant éviscération pour tous, hommes, femmes et enfants, avec en gâterie supplémentaire l'émasculatation pour les mâles – et donc pas de vierges pour eux au paradis, les Arabes avaient choisi, du moins ceux à qui les fellas en avaient laissé le temps...

Pendant que le Piper et les hélicos barraient la route du bled, des groupes de fusiliers marins de la base navale, guidés par des gendarmes de Demontis, investissaient le *Village Nègre*<sup>2</sup> et ratissaient le djebel Murdjadjo, à la recherche des tueurs.

Le capitaine Demontis raccrocha le téléphone et alluma une cigarette. Il n'y avait plus qu'à attendre. Si les fellas étaient encore dans le coin, ces salauds ne passeraient pas à travers. Ses gars feraient tout pour les rattraper. Assis en face de lui, l'inspecteur Miranda, de la PJ d'Oran, prenait des notes sur un carnet. Demontis nota que l'inspecteur tirait la pointe de la langue en écrivant. En d'autres circonstances, il en aurait souri.

- « Alors ? », interrogea-t-il.

Miranda esquissa une grimace.

- « Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? »

Miranda avait à peu près l'âge de Demontis, mais on l'aurait cru beaucoup plus vieux, avec ses cheveux gris clairsemés et son costume fatigué. Les deux hommes se connaissaient depuis que l'inspecteur s'était occupé d'une affaire de meurtre « d'honneur » d'une jeune femme dans un douar qui dépendait de la juridiction de Demontis. Avec son air d'être revenu de tout et de porter la misère du monde sur ses épaules, il avait réussi à gagner la confiance du clan familial et obtenu que les meurtriers se livrent eux-mêmes à la justice. Demontis avait apprécié l'obstination, le savoir faire, mais aussi la générosité de Miranda. Il avait par la suite découvert un homme comme on ne l'aurait pas attendu dans cette profession, cultivé, amateur comme lui de jazz et amoureux fou de sa femme, Juanita, d'origine espagnole comme lui, aussi petite que lui était grand, aussi vive que lui semblait lent, et aussi amoureuse de lui qu'il l'était d'elle.

- « Je ne sais pas. Qu'est-ce que tu comptes faire ? »

Miranda ricana, rageur :

- « Le minimum syndical. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Une enquête ? Que j'interroge des témoins ? Que je cherche des indices avec ma loupe ? Que je perquisitionne chez les suspects ? Que je demande au juge une reconstitution du crime ? On a une dizaine de disparitions par jour, trois attentats et autant d'assassinats tous plus dégueulasses les uns que les autres, et tout ça arrive sur mon bureau ou sur celui de mes quatre malheureux collègues, et on nous demande de nous en occuper comme si c'était des faits divers... Un mari qui disparaît ? Il s'est tiré avec une nana. Une bombe dans un cinéma ? Un type qui n'a pas aimé le film. Un zig égorgé dans sa bagnole à un carrefour ? Un simple vol qui a mal tourné. Le voleur a passé le bras par la vitre ouverte, a menacé le chauffeur, en lui mettant un couteau sous la gorge, mais sans penser à mal. L'autre s'est bêtement affolé, a appuyé sur le champignon, la voiture a filé, et couic, le cou n'a pas résisté... Comble du ridicule, comme officiellement on n'est pas en guerre, quand l'armée zigouille des fellas, le juge nous oblige à mener une enquête et à inculper les troufions si la légitime défense n'est pas prouvée, puisqu'on n'est pas en guerre ! On n'est pas en guerre, on le constate tous les jours. Le crime

---

<sup>1</sup> Compagnie de 100 hommes

<sup>2</sup> Quartier Arabe. Avant, c'était le quartier où l'on parquait les esclaves noirs

d'aujourd'hui n'est pas un crime de guerre, c'est clair que la femme et les gosses ont été tués par des rôdeurs, tu sais, ces types louches qui rodent, et hop, quand ils voient une femme et des gosses, ils se disent, tiens, si je les assassinais sauvagement, histoire de tuer le temps ? Alors je vais faire mon boulot de flic ! On va les autopsier pour savoir de quoi ils sont morts, c'est important pour l'enquête, tu parles, des fois qu'ils soient clamsés de la grippe espagnole et que la mère ait tué ses enfants et se soit suicidée dans le délire de la fièvre. Je vais interroger le malheureux mari quand le docteur m'autorisera à le faire, avec beaucoup de tact, est-ce qu'ils se connaissaient des ennemis, lui ou sa femme, est-ce qu'elle aurait eu des aventures – désolé, je suis obligé, pour l'enquête. Heureux s'il ne me met pas un pain. J'aurai aussi une conversation de routine avec le type qui a découvert les corps, avec toi, le gendarme qui était avec toi, j'irai faire un tour dans le patelin, des fois que quelqu'un ait vu quelque chose qui fasse avancer l'enquête. Après, je vais écrire un beau rapport sur ma Remington, avec mes deux index, bien complet comme il faut, en respectant à la lettre la procédure, accompagné de toutes les pièces requises, croquis de situation, photos et résultat de l'autopsie si je le reçois un jour. Ça va me bouffer mon dimanche. Je transmettrai le tout au juge d'instruction, qui décidera, en l'absence d'éléments suffisants, de ranger le dossier dans le classeur « *assassinats non élucidés – investigations suspendues en l'attente de nouveaux éléments* », où il ira rejoindre des centaines de dossier, dont tout le monde se fout comme de l'an Quarante. Sauf qu'on nous a collé un boulot en plus, remplir des statistiques. Ah, les statistiques ! Nos chefs, les statistiques, c'est leur soleil, leur raison de vivre. Avec les statistiques, ils n'ont plus besoin du cinq à sept réglementaire avec leur secrétaire, ils jouissent rien qu'à les lire. Alors, je vais ajouter un bâton dans la case « *attentat FLN* », parce que là, il n'y a pas de doute, c'est signé : égorgement, éviscération, enfants massacrés, avec la meilleure volonté du monde, je ne peux pas l'attribuer à l'OAS. Et automatiquement je vais être salement emmerdé, on va me mettre la pression pour que j'enlève le bâton de la case FLN, et que je coche la case « *attentat OAS* », parce qu'en ce moment, c'est l'OAS qui, d'après les statistiques, justement, doit être le méchant. Pas le FLN. Le FLN, lui, maintenant, c'est le gentil libérateur qui lutte pour l'indépendance de son pays, depuis qu'il a mis son costar cravate pour négocier l'Algérie avec les français. Connards de melons ! Ils n'auraient pas pu pour une fois tuer proprement, les fils d'Allah ! Ça m'aurait évité des emmerdes. »

Miranda se tourna vers la fenêtre, peut-être pour cacher les larmes d'impuissance qui lui montaient aux yeux.

- « Et voilà, mon vieux Philippe, ce que je compte faire. »

Demontis allait ouvrir la bouche pour consoler son ami, mais il n'en eut pas le temps. La porte du bureau s'était ouverte sur Dadi, bégayant, en larmes, au comble de l'émotion, comme jamais Demontis ne l'avait vu.

- « Mon capitaine, viens vite, ils tuent tous les Arabes ! »

- « Qu'est-ce que tu racontes ? »

- « C'est l'OAS, mon capitaine. Ils zigouillent tous les Arabes, partout dans Kébir. Ils ont tué mon cousin Kader. C'est pas possible, y avait pas plus gentil que lui !

Demontis était déjà debout, bouclait son ceinturon.

- « Bordel de merde. J'aurais dû m'en douter, qu'est-ce que j'ai été con. Et ben, José, il n'y a pas que toi qui es dans le caca. » D'un seul coup, il pensa à Yasmina, et il se figea.

- « Dadi ! Elle est où, Yasmina ? »

- « Yasmina ? Elle est pas là. A peine t'étais parti, mon capitaine, elle est venue ici, elle est allée parler avec Lulu, et après elle a téléphoné au Journal, je l'ai entendue raconter, pour la gardienne et les gosses. Après, elle est partie avec sa 2 chevaux, c'est tout. »

- « Il faut que tu la trouves. Appelle-la au Journal. Si elle est là-bas, tu lui dis de ne pas bouger. Si elle y est pas, demande s'ils savent où elle est allée, et envoie Cornier la chercher. Débrouille-toi, trouve-la et fais-la ramener fissa, même si elle veut pas. T'as compris ? »

- « Oui, mon capitaine, tu peux compter sur moi. Te fais pas de souci. Sur la tête de mes enfants, je te la ramène ».

- « Et fais revenir le peloton du Murdjadjo, les fusiliers marins n'ont qu'à se débrouiller sans eux. J'en ai besoin ici. »

Demontis sortit presque en courant, Miranda sur ses talons. Les deux hommes s'engouffrèrent dans la Jeep.

- « T'es sûr que tu veux venir ? Je te préviens, je n'ai plus un seul gendarme avec moi, et je ne veux pas mêler la marine à ce binz. Il va falloir qu'on essaie d'arrêter ça tout seuls. On risque de prendre une bastos »

- « Inch Halla, je prends le risque. J'aime mieux sentir le vent de la vitesse dans ta jeep que taper à la machine dans un bureau qui pue les pieds. »

Les rues étaient désertes. Les kébiriens s'étaient barricadés dans leurs maisons. Les femmes égrenaient le rosaire, les hommes, cachés derrière les volets fermés, scrutaient la rue, pistolet à portée de main. Les enfants, terrorisés, ne jouaient à rien. Partout, le silence.

La Jeep s'arrêta à l'entrée de la ruelle. Demontis et Miranda aperçurent les trois corps étendus, alignés sur le dos, yeux grands ouverts, face au soleil. Un groupe d'une dizaine d'hommes se tenait debout, autour des trois cadavres. Demontis fit une grimace. Les tueurs ne s'étaient pas dispersés, comme il l'avait espéré. Les hommes, pistolets au poing ou à la ceinture, attendaient, ils s'étaient tournés vers lui, ni intimidés, ni hostiles. Il reconnut Marcel, Mascarini, et trois ou quatre jeunes du village. Ceux-là ne l'inquiétaient pas. Mais il y avait aussi trois types qu'il n'avait jamais vus. Ces types-là, se dit Demontis, ce sont des militaires, ses frères d'armes perdus de l'OAS. Eux sont dangereux. Il s'avança droit sur celui qui semblait être le chef, et eut du mal à réprimer un sourire : le type, quarantaine passée, cheveux courts coupés en brosse, avait esquissé un garde à vous qu'il interrompit brutalement. Un sous-off de carrière, probablement un légionnaire ou un para, nota Demontis. Ça pourrait l'aider : ces types là respectent les officiers *qui en ont*, du moins il se plut à l'espérer, et à croire que l'autre pensait qu'il *en avait*.

- « S'il vous plaît, mon capitaine, commença le sous-off. On ne veut pas d'embrouille avec l'armée. Restez en dehors de ça. Ce n'est plus votre guerre, c'est la nôtre. On se défend, c'est tout ! »

Demontis continua d'avancer et regarda l'homme droit dans les yeux, sans s'occuper des autres. Désignant les trois cadavres de l'index :

- « Parce que vous appelez ça vous défendre ? C'est ça, vos ennemis ? Tenez, celui-là, - il montra Kader -, vous savez qui c'est ? Kader Amrouche, ancien combattant, citations, croix de guerre, médaille militaire et tout le toutim. Tout le monde le connaît, ici. C'est contre lui que vous défendez l'Algérie Française ? Bravo, je vous félicite. Et les deux autres, vous les avez identifiés ? Ce sont eux qui ont massacré la femme et ses trois gosses, vous êtes sûrs ? Ils avaient peut-être encore de la cervelle des gamins sur leur djellaba et un couteau plein de sang dans leur poche ? Et vous, - Demontis se tourna vers Marcel et les jeunes du village, pourquoi vous les avez assassinés, oui, je dis bien, assassinés, ces pauvres types ? Vous croyez quoi, qu'on va garder l'Algérie en tuant tous les Arabes ? Alors il ne faudra pas vous arrêter là. Il faudra tuer aussi les femmes de Kader, et ses enfants. Et les femmes et les enfants des autres, et d'autres Arabes encore... Vous ne valez pas mieux que les fellaghas. »

Marcel et les autres du village baissaient la tête, rouges de honte, mais le sous-off restait impassible, insensible à la diatribe du capitaine.

- « Ecoutez, mon capitaine. On sait qu'on ne fait pas une guerre propre. Mais c'est les Arabes qui ont commencé. Et maintenant, on en a marre, on ne tend plus le cou pour se faire égorger. Mes ordres sont clairs : il ne doit pas rester un seul Arabe vivant dans Kébir, un point c'est tout. »

Demontis secoua la tête :

- « Non, non, mon vieux, c'est trop facile. Aucune saloperie des fells, aucun ordre de qui que ce soit ne justifie qu'on assassine des innocents. Et moi, je n'ai pas besoin qu'on m'en donne l'ordre pour vous en empêcher ! »

Demontis savait ce qu'il avait à faire : Il lui fallait se replier, en évitant de se faire tirer dessus, rassembler un peloton de gendarmes, arrêter tous ces gars, et, s'ils se défendaient, les abattre. C'était ça, et rien d'autre, son devoir d'officier Français. Il n'aurait aucune excuse de ne pas avoir donné ces ordres là, s'il devait un jour rendre compte. Mais il ne les donnerait pas. Il était trop proche de ces types, même si ce qu'ils avaient fait lui donnait la nausée. Ces types qu'il avait en face de lui étaient ses frères. Ils avaient combattu avec lui, en Indochine, et dans les djebels, pour préserver une certaine idée de la France. Lui continuait, la mort dans l'âme, à exécuter les ordres légaux d'une France qu'il ne comprenait plus. Eux allaient au bout de leur idéal, quitte à se perdre. Et si en définitive, c'est eux qui avaient raison ? Non, non, mille fois non ! Ils n'auront jamais raison de tuer des innocents, comme ça, froidement, même pas l'excuse d'une balle perdue ou d'une erreur sur la personne... Oui, mais qu'est-ce que la guerre a à voir avec la raison ? Secoue-toi, mon vieux ! Demontis reprit, en s'adressant directement au sous-off :

- « Si je vous arrête, maintenant, vous tous, qu'est-ce que vous faites ? »

- « Je regrette, mon capitaine, vous ne nous arrêterez pas à vous tout seul. »

- « Je vais revenir avec l'armée et mes gendarmes, vous n'avez aucune chance. »

- « Tant pis. Nous continuerons le combat. Si vous nous attaquez, nous nous défendrons. Nous nous barricaderons dans les maisons. Il faudra que vous veniez nous chercher un par un. S'il le faut, nous tuerons des soldats Français avant de mourir. Nous n'avons plus rien à perdre ».

Demontis acquiesça. Il sentait que le type irait jusqu'au bout de ce qu'il croyait être son devoir, quoi qu'il en coûte.

- « C'est du gâchis. Ça ne nous mène à rien, ni les uns, ni les autres. »

- « C'est certain, mais au point où on en est... au moins les Arabes sauront qu'ils n'ont pas encore gagné »

Demontis entrevit soudain un commencement de solution :

- « Vous êtes combien dans Kébir ? »

Le sous-off se redressa, fier d'énoncer :

- « Je ne vais pas vous donner un chiffre, mon capitaine, mais je peux vous dire que l'OAS contrôle tout le village, et toutes les routes. C'est simple : plus d'Arabe vivant chez nous, comme ils font eux dans leurs douars avec les Pieds Noirs ! »

Demontis continua, sans trop laisser l'autre réfléchir.

- « Soyons réaliste : si j'appelle l'armée, vous pensez tenir combien de temps ? Deux heures ? Une demi-journée maximum ? Et quand vous serez morts, vous croyez qu'il va se passer quoi ? Qu'on va vous honorer comme des martyrs ? Pour avoir tué des malheureux Arabes et quelques soldats Français ? Bien sûr que non. Au contraire, ce sera un prétexte de plus pour de Gaulle et Messmer<sup>1</sup> d'envoyer encore plus de barbouzes et de gardes mobiles écraser l'OAS. »

Le sous-off s'énervait.

---

<sup>1</sup> Ministre des armées

- « Alors que les fells, quand ils massacrent et torturent, on baisse le froc et on leur donne l'Algérie. Dites-moi, mon capitaine, avec tout le respect que je vous dois, vous êtes fier de servir la France, vous ? »

Demontis poursuivit, sans entrer dans le jeu :

- « Ecoutez-moi. Il faut qu'on en sorte. Et je n'ai aucune envie de vous retrouver ce soir alignés dans la cour de la gendarmerie, comme ces trois là. Ce que vous avez fait, c'est dégueulasse, je vous le dis en face, et vous me donnez envie de dégueuler. Mais ce qui est fait est fait. Je vous demande une demi-heure, et votre parole de soldat que vous ne tuerez plus personne jusqu'à mon retour. Je vais trouver une solution honorable pour tout le monde. En attendant, je ne veux plus un mort. Sinon, il n'y aura plus d'accord possible, et je ferai mon devoir. »

Le sous-off réfléchit un court instant.

- « Je vous donne une demi-heure, ça, je peux. Pour la suite, il me faut un ordre formel de mes chefs. »

Demontis respira :

- « D'accord. En attendant, plus un mort dans le village. Prévenez les autres. »

Il se tourna vers Marcel :

- « Marcel, je veux voir Batiste, tout de suite. Où est-ce qu'il est ? »

Marcel ne fit même pas semblant d'être étonné de la demande de Demontis :

- « Vous le trouverez au bar. Il n'a pas bougé. »

- « José, tu veux bien rester là ? On peut avoir besoin d'une liaison ».

Miranda acquiesça. Sa mimique dubitative ne semblait pas particulièrement encourageante.

Demontis sauta dans la jeep et repartit vers le centre.

Vingt-cinq minutes plus tard, la jeep s'arrêtait à nouveau devant la ruelle dans un crissement de pneus, freins bloqués. Batiste sauta du siège passager, tenant à la main une feuille de papier pliée en deux, qu'il tendit au sous-off sans le regarder, fasciné par les corps étendus. Le sous-off prit la feuille, la déplia et en lut le contenu. Puis il parla, d'une voix neutre :

- « Ça me paraît correct. Les gars, c'est fini pour nous. On se disperse. »

La petite troupe, soulagée, ne se fit pas répéter l'ordre. En quelques secondes, les hommes avaient disparu. Batiste était reparti avec eux. Il n'avait pas prononcé une seule parole à l'attention de ses hommes. S'il l'avait fait, il aurait éclaté en sanglots. Et ça, il ne pouvait pas se le permettre.

Le sous-off, lui, s'était approché de Demontis, toujours assis au volant de sa jeep :

- « Croyez que je regrette qu'on en soit arrivé là, mon capitaine. Pour ces pauvres Arabes, c'est pas eux qui devraient être là, par terre, je suis bien d'accord avec vous, c'est de Gaulle et sa clique de traîtres et de salauds. Mais ce qui fait encore plus mal, c'est qu'on en arrive à se battre entre compagnons d'arme. Je ne sais pas comment vous vous êtes arrangé, mais merci de nous l'avoir évité aujourd'hui. »

Il s'était mis au garde à vous, avait porté la main droite à son front, dans un salut réglementaire, et s'était éloigné à son tour. Demontis, tête raide, n'avait pas répondu à son salut. Ces types le dégoûtaient et lui faisaient en même temps pitié. Et lui-même avait honte de son propre soulagement. Il avait évité un massacre, mais toutes les bonnes raisons qu'il se donnait n'étaient que de la lâcheté. Les types avaient tué froidement des innocents, ils n'étaient rien d'autre que des assassins. Il n'avait ni à juger ni à prendre parti, juste à les arrêter, par tous les moyens dont il disposait. Son devoir était tout tracé, et il n'avait pas à s'occuper des conséquences possibles. Pour la première fois de sa vie, il avait manqué à son serment d'officier Français, et il n'avait aucune justification à faire valoir.

Tout à son malaise, Demontis avait oublié Miranda. L'inspecteur, debout près des cadavres, le regardait en dodelinant de la tête, incrédule et admiratif.

- « Putain, Philippe, c'est vraiment fini. Ils arrêtent leur connerie. Ils rentrent chez eux. Je n'arrive pas à y croire. Comment tu as fait ? Putain ! J'étais sûr qu'on allait s'étriper ! »

Demontis sembla se réveiller d'un cauchemar. Il descendit lourdement de la jeep, et alluma une cigarette. Miranda s'était accroupi, et fouillait méthodiquement les poches des morts. Le boulot, il n'y avait que ça pour se raccrocher aux branches.

Demontis aspira une longue bouffée, exhala un filet de fumée, avant de répondre :

- « Moins tu en sais, mieux ça vaut. Si je te raconte, ou tu le gardes pour toi, et tu trahis ta patrie, - Demontis ricana -, ou tu fais un rapport à tes chefs, avec les copies et les tampons qu'il faut, - Demontis ricana de nouveau -, et je me retrouve expédié en cour martiale, avec douze balles au bout du voyage. Note que je m'en foutrais pas mal, de la cour martiale, et qu'il est bien possible qu'on m'y envoie quand même. Mais mon général en retraite de père, héros de la France libre, des décorations de l'épaule jusqu'au nombril, en aurait une attaque, et il ne mérite pas ça. »

Miranda se releva, ému par la détresse de son ami :

- « Ecoute, Philippe. Je te connais depuis suffisamment longtemps. Ce que tu as fait, si tu as jugé que c'est ce que tu devais faire, c'est que c'était la meilleure solution. Et, si c'est ce qui te tracasse, je suis certain que tu n'as pas manqué à l'honneur. Je sais que l'honneur, c'est ce qu'il y a de plus important pour vous, les militaires. Nous, les civils, c'est pas pareil, l'honneur, on se le met... Bref, tu as fait pour le mieux, en évitant un carnage qui n'aurait servi de toutes façons à rien. Alors, s'il te plaît, ne te monte pas le bourrin avec des conneries de devoir et de respect du manuel du parfait militaire en campagne. T'es pas ici dans une guerre bien comme il faut, avec l'ennemi en face, habillé avec des uniformes faciles à reconnaître pour ne pas se tromper, des civils évacués pour éviter les dommages collatéraux, et une cause juste, avec Dieu dans ton camp. Ici, c'est les *événements d'Algérie*, mon ami, au cas où tu aurais oublié. Il n'y a plus de règles. Les saloperies, ça fait partie du jeu, dans les deux camps. Tout ce que tu peux espérer, c'est de ne pas avoir à faire toi-même le sale boulot, et que ce soit les autres qui se salissent les mains. Par conséquent on ne va pas plus arrêter les types de l'OAS qui ont tué ces Arabes, que les fumiers de fells qui ont égorgé la femme et les gosses. On va ramasser les morts d'aujourd'hui, les identifier et prévenir les familles, pour qu'elles les pleurent. Et ceux qui auraient dû mourir aujourd'hui et qui seront encore vivants ce soir ne sauront jamais que c'est à toi qu'ils devraient dire merci, et ce n'est déjà pas si mal. »

Miranda s'interrompit pour reprendre son souffle, mais il n'en avait pas terminé :

- « D'ailleurs, quoique tu en penses, je parie que tes chefs vont te féliciter. D'après moi, avec les enjeux qu'il y a pour Kébir et les discussions en ce moment à Evian<sup>1</sup>, ils vont être vachement contents que tu aies limité les dégâts. Imagine, sinon, les journaux du monde entier racontant la bataille de Kébir entre l'armée régulière et les rebelles de l'OAS, l'effet désastreux que ça ferait. »

Demontis n'avait pas considéré cet aspect des choses. Il admit à contre cœur que Miranda avait probablement raison. Foutus *intérêts supérieurs*. C'était à vomir.

Demontis passa le reste de la journée et le début de la nuit à relever les morts, à recevoir ordres, suggestions, conseils et contrordres de la préfecture et du commandement militaire d'Oran. Bref, il fallait impérativement arrêter les assassins, ou à défaut les abattre – hum ! Les abattre, tout bien réfléchi, ce serait encore mieux, ça éviterait un procès, de remuer tout ça, ce n'est pas le moment, mais je ne vous ai rien dit, à vous de voir - et le plus vite possible, dès aujourd'hui, c'est indispensable, pour les discussions en cours, qu'on en finisse au plus vite.

---

<sup>1</sup> Nous sommes en mars 1962



Comment, il y a eu des exécutions sommaires d'Arabes dans Kébir ? Une vingtaine ? Merde, c'est ennuyeux, ça. Vous avez arrêté les types qui ont fait ça ? Non ? Vous les connaissez ? Oui, des gens du village et de l'OAS. Je suis arrivé trop tard. Le mal était fait... J'ai jugé préférable de ne pas aggraver la situation... Silence à l'autre bout du fil, raclement de gorge... Vous avez foutrement bien fait. On a assez de problèmes comme ça. Surtout ne prenez aucune initiative. Ces morts là, de toutes façons, ils n'existent pas. Je m'en occupe. Les journaux n'en parleront pas, le juge ne vous emmerdera pas...

En milieu d'après midi...

Et vous ne m'annoncez pas la bonne nouvelle ! Vous avez abattu quatre fellas qui se carapataient dans la montagne ? Et bien, voilà, vous les avez, vos assassins. Ne cherchez pas plus loin ! C'est eux, sans aucun doute. Sinon, qu'est-ce qu'ils auraient foutu, à courir dans le djebel ? Des dissidents du FLN, probablement, vous savez, les jusqu'aboutistes, qui ne veulent pas que la France garde Mers-el-Kébir et qui essaient de torpiller le FLN. Voilà, c'est ça, la version officielle. Demain, elle sera dans tous les journaux, et tout le monde sera content. L'affaire est terminée. Encore un mauvais moment à passer avec l'enterrement – il ne faudra pas que la foule déborde, je compte sur vous -, et deux jours après, on n'en parlera plus. Bravo, mon capitaine. Félicitations. Et félicitez vos hommes. Vous nous tirez une sacrée épine du pied ! Vous n'aurez pas affaire à un ingrat. Je ne vous oublierai pas...

Les salauds. Et en plus, on allait peut-être lui donner une médaille ou lui rajouter une barrette.

Les gendarmes avaient réintégré le village, et en tenaient les points névralgiques, les accès et le quartier Arabe. Les fusiliers marins étaient rentrés à la base. Le Piper et les hélicos ne tournaient plus dans le ciel du bled. Les types de l'OAS étaient repartis vers Oran, sans être inquiétés, comme Demontis s'y était engagé. Les jeunes de Kébir qui avaient participé aux exécutions se terraient chez eux, dans l'angoisse qu'on les arrête. Le mari de la gardienne passait la nuit chez son frère, abruti par les tranquillisants que le docteur Moulin lui avait administrés. Les magasins et les bars étaient restés fermés toute la journée, en signe de deuil. En fin d'après midi, les kébiriens étaient sortis dans la rue, s'étaient réunis en petits groupes, pour discuter des événements avec leurs voisins. Les assassins de la femme et des gosses étaient morts. La gardienne et ses petits reposaient à la morgue d'Oran. Aujourd'hui, on n'avait pas entendu un seul rire. Demain, la vie reprendrait un cours presque normal.

Demontis, couché sur le dos, gardait les yeux grands ouverts. Aujourd'hui, pour la première fois de sa vie, il avait manqué à son honneur de soldat, et pas qu'un peu, et pas qu'une seule fois. Il en était malade. Et le bouquet, ç'avait été avec les journalistes. Ils étaient tous là, l'Echo d'Oran, le Figaro, le Monde, France Soir, l'Express, l'Observateur, et un anglais, un américain, même un russe. Il avait fallu raconter le massacre de la femme et des gosses, en évitant le plus possible les détails, la poursuite et l'interception des quatre fellas, le travail admirable de l'aviation et de la marine, la pertinence du dispositif, que de l'efficace, que du positif. Tu parles, il n'y avait pas une chance sur un million pour que ces quatre Arabes aient été les tueurs... Et il avait cautionné tout ça. Il n'avait pas dit un mot sur les exécutions sommaires, d'ailleurs pas un journaliste n'avait posé de question là-dessus, même pas le russe. Pourtant, ils ne pouvaient pas ignorer. Il y avait trop de témoins. A croire que ces pauvres Arabes dérangent tout le monde. Putain, je suis sûr qu'ils savent, pour moi...

Il se tourna vers Yasmina, au moment où, dans son demi-sommeil, elle tendait ses fesses contre son ventre. Il passa son bras sur elle, sa main enveloppa son sein, se mit à le caresser. Son sexe se raidit, dur à lui faire mal. Yasmina se redressa d'un mouvement, se retourna vers son amant, et le rejeta sur le dos, sans un mot. Elle passa sa jambe au dessus de son ventre, s'assit sur lui en enserrant son corps entre ses cuisses. Elle resta sans bouger un moment,

tendue comme un arc, puis elle saisit sa verge à pleine main, se souleva au dessus de lui et s'empala d'un seul coup avec un râle de douleur et de plaisir.

Il resta quelques secondes immobile, tandis qu'elle ondulait doucement. Puis ses ongles s'enfoncèrent dans ses hanches et dans ses fesses, sa bouche aspira ses seins et ses lèvres, il se mit à labourer son corps, jusqu'à la frénésie. Elle le chevauchait, tantôt cambrée, tantôt penchée sur lui, yeux fermés, des larmes coulant le long des ses joues, lèvres mi-ouvertes, dans un gémissement continu. Enfin il explosa en elle, dans un râle étouffé. Elle s'allongea sur lui, jambes tendues, lui mordillant le lobe de l'oreille. Demontis la caressait doucement des hanches jusqu'aux cuisses. Enfin Yasmina quitta à regret le corps de Demontis, et s'étendit sur le dos, tout contre lui. Chacun avait posé sa main sur le sexe de l'autre, apaisé.

Un peu plus tard, Demontis murmura, comme s'il confessait un péché mortel :

- « Tu sais, aujourd'hui, j'ai rencontré « G ».

Yasmina retint son souffle, dans l'angoisse de ce qu'elle allait entendre.

Le bar de batiste était fermé, rideaux baissés. Descendu de sa Jeep, Demontis n'eut pas le temps de cogner à la porte qu'elle s'ouvrit sur un grand type, athlétique, à peu près de sa taille, quelques années de plus, sans doute, moustaches poivre et sel et des cheveux mi-long qui ne cadraient pas avec son allure militaire. Le type lui sourit et s'effaça pour le laisser passer :

- « Entre Philippe, ça fait du bien de te revoir ! »

Demontis, éberlué, avait failli ne pas reconnaître son ami, l'ex-colonel de parachutistes « G », recherché par toute la barbouzerie et toutes les polices officielles d'Algérie et de métropole. « G », l'un des chefs charismatiques de l'OAS, acteur perdu du putsch du 21 avril 1961<sup>1</sup>, et, pour ce que ça pouvait encore valoir, héros de la guerre d'Indochine, ex-légende vivante de l'armée Française, aujourd'hui renégat.

« G » tendit la main. Demontis hésita, et la serra, brièvement. Après tout, à quoi est-ce que ça aurait ressemblé, de refuser de saluer son ancien patron d'Indochine ? Entre « G » et Demontis, il y avait eu plus que du respect et de l'estime, une vraie amitié. Ils avaient sauté tous les deux sur Dien Bien Phu les derniers jours de la bataille, quand il n'y avait plus d'espoir, et qu'ils pensaient mourir dans l'honneur. Ils s'étaient extirpés tous les deux de la *cuvette* quand les Viets l'avaient emportée, et avaient traversé à pied la moitié du pays, échappant cent fois à la mort. Demontis lui devait plusieurs vies, et « G » devait plusieurs vies à Demontis. Mais ils ne se sentaient pas quitte pour autant l'un envers l'autre.

« G » fit un signe à Batiste et aux deux hommes accoudés au comptoir. Ils acquiescèrent et se dirigèrent vers l'arrière salle. Demontis attendit qu'ils aient refermé la porte derrière eux.

- « Jacques, nom de Dieu. Si je m'attendais à te trouver là. Qu'est-ce que tu fous dans cette saloperie ? »

« G » haussa les épaules, en signe d'une fatalité qui le dépassait :

- « Crois-moi, Philippe. Je n'en suis pas fier. Mais on n'a plus le choix. La guerre a changé, mon vieux tu le sais aussi bien que moi. Les batailles entre « forces mécaniques, aériennes et terrestres »<sup>2</sup> du Grand Charles, c'est fini. Ce n'est pas avec des avions et des chars d'assaut qu'on gagne les guerres révolutionnaires. Même la bombe atomique, elle n'impressionne plus personne. Depuis Mao et les Viets, ce qui marche, c'est la guerre psychologique, l'adhésion des masses, comme on explique à l'école de guerre. Un concept bien propre, bien hypocrite pour une réalité bien dégueulasse : parce que le système le plus efficace pour faire adhérer les peuples, le plus facile à mettre en œuvre, ce n'est pas la dialectique, la persuasion, l'appel à la raison et à l'intelligence, ce serait trop long et trop compliqué. Ce qui marche, qui est à la portée du premier candidat libérateur venu, c'est la terreur, l'immonde terreur qui fait chier

<sup>1</sup> Le putsch d'Alger des quatre généraux Salan, Jouhaud, Challe et Zeller.

<sup>2</sup> Extrait de l'appel du 18 juin 1940

les masses populaires dans leur froc. Quand tu fous la trouille aux gens, et il n'y a rien de plus facile, il n'y a pas besoin d'être très doué, tu leur fais faire ce que tu veux. Les Viets ont ouvert la voie de la terreur moderne, les Arabes ont perfectionné le truc. Il faut dire que question atrocités, ils sont surdoués, les melons. Bref, les fellas ont terrorisé les Arabes, pour qu'ils soient tous pour l'indépendance, et ils terrorisent les Pieds-Noirs, pour qu'ils s'en aillent. Alors, si on veut rester en Algérie, on n'a pas le choix, il faut que les Arabes aient encore plus la trouille de nous que du FLN, et que les Pieds-Noirs aient plus la trouille de s'en aller que de rester. Le dilemme est cruel, mais on ne peut plus simple ».

- « Ecoute, Jacques, cette histoire-là, je la connais par cœur, et ta guerre, ce n'est pas la mienne. Alors ne te fatigue pas à te justifier. Je veux que tu arrêtes ça, tout de suite, que vous foutiez le camp ! »

- « Sinon ? »

- « Tu le sais, je ferai le boulot pour lequel on me paye. Je t'arrêterai, j'arrêterai tes hommes, et aussi les gars d'ici que vous avez entraînés dans ce merdier. Et si vous résistez, tant pis pour vous. Mais si vous partez tout de suite, s'il ne meurt plus un seul Arabe aujourd'hui, quitte à passer en cour martiale, je ne lèverai pas le petit doigt contre vous. Je vous laisserai repartir. A toi de choisir. Tu vas te faire pendre ailleurs, ou tu es en tôle ou mort ce soir ».

Jacques hocha la tête et avança, sarcastique :

- « Et toi, qu'est-ce qui t'arrange, au fond ? »

- « Que vous foutiez le camp. Pas pour toi, tu as pris tes risques. Mais pour tes hommes, à qui tu n'as pas laissé le choix, ils t'admirent tellement qu'ils te suivraient en enfer. Et pour mes gendarmes ; je n'ai aucune envie d'écrire ce soir aux familles de mes tués pour leur annoncer qu'ils sont morts pour la France, dans l'exercice de leur devoir, la Patrie reconnaissante... et tout le Saint Frusquin. Et pour les pauvres gens d'ici, qui ne savent plus où ils en sont. Ils n'ont pas fini de la payer, la dégueulasserie d'aujourd'hui, tu le sais, et au prix fort. Et parce que ça ne servirait ni mon pays, ni la cause que tu défends, peut-être même pas la justice... Et merde, tout ça c'est des conneries. La vraie raison, c'est que je n'ai aucune envie de te tuer, si ça a encore du sens pour toi. Les fellas suffisent à assouvir mon goût du tragique. »

« G » hocha la tête :

- « Je voudrais te donner satisfaction, Philippe, mais il me faut une meilleure raison que celle-là. Je suis d'accord avec toi, je ne tiens pas spécialement à faire tirer sur des Français, et encore moins si tu es en face, mais bon, des frères ennemis, ça n'a rien d'original... »

Demontis regarda sa montre. Il ne restait plus beaucoup de temps.

- « Dis-moi, Jacques. Qu'est-ce que tu crois qui l'emportera de cette journée, quand tu seras mort, ce soir ? Le crime dégueulasse de fellas qu'on n'attrapera pas de toutes façons, ou le crime dégueulasse de soldats Français renégats abattus par les forces de l'ordre ? Est-ce que tu crois sérieusement que tu es capable de faire mieux que les fellas en matière de dégueulasserie ? Vous n'avez pas encore tué d'enfant aujourd'hui, vous n'avez même pas éventré une femme. Qu'est-ce que vous attendez ? Est-ce que tu crois vraiment que tu vas leur foutre plus la trouille que les fellas, aux Arabes, en assassinant proprement quelques malheureux ? Ouvre les yeux, mon vieux. C'est les fellas qui ont gagné. Ton Algérie Française, la fraternité entre les communautés, tout votre idéal, c'est fini, quel que soit le résultat du match d'aujourd'hui. Les Arabes sont passés de l'autre côté. Tu peux en tuer tant que tu veux, ça ne changera rien. Il n'y a plus de bataille à gagner, ici. Tu te rappelles, quand on a sauté sur Dien Bien Phu ? Bien sûr qu'on savait que c'était foutu. Mais on y est allé pour l'honneur, pour l'idée qu'on se faisait de notre métier. Et en face, il y avait des soldats, des vrais, qui se battaient comme nous, avec les mêmes règles. Ici, il n'y a pas d'honneur, pas de soldat, pas de règle, il n'y a que la pourriture de la mort. Continue le combat perdu si tu veux, mais en soldat. Ne tue pas d'innocents. Et, putain, fous-moi le camp d'ici ! Il n'y a pas de combat

honorable ici, pour des soldats. Va-t-en ! Hein, Batiste – Demontis cria vers l'arrière salle -, dites-lui, au colonel, qu'il n'a plus rien à faire ici. »

Batiste était entré précipitamment à l'appel de Demontis, comme s'il n'attendait qu'une invitation pour lâcher ce qu'il avait sur le coeur. Pour lui, on était allé beaucoup trop loin. Tuer les assassins de la femme et des gosses, d'accord, il le ferait de ses propres mains, sans hésitation, s'il les avait devant lui. Mais jamais il n'avait imaginé qu'on allait tuer ces pauvres Arabes qui n'avaient rien fait à personne. Le Général avait ordonné qu'il n'y ait plus un Arabe dans Kébir, ça, c'était bien. Leur flanquer la trouille, fermer les entrées, faire partir ceux qui étaient encore là, OK. Mais le colonel était arrivé, et il avait précisé tranquillement qu'il fallait faire un exemple, exécuter tous ceux qu'on attraperait. Batiste n'avait pas osé protester. Maintenant, il savait qu'il irait brûler en enfer, pour les innocents morts aujourd'hui. Mais au moins, il pouvait essayer de faire arrêter le massacre :

- « Le capitaine a raison, mon Colonel. Vous pouvez partir. Grâce à vous, on a la situation bien en main. Les Arabes, on n'est pas prêts d'en revoir, à Kébir, c'est sûr. »

La voix de « G » se fit sardonique. Ces Pieds-Noirs, des forts en gueule, tout en paroles, et sentimentaux comme des femmelettes, prêts à tourner de l'oeil dès qu'on parlait de sang. Le Général avait raison, on n'arriverait à rien avec eux. Et, tout compte fait, on avait assez tué de pauvres types pour aujourd'hui :

- « Si vous avez la situation en mains, et si le capitaine garantit notre sécurité à tous, alors c'est différent. On tient l'objectif. On peut s'en aller. C'est d'accord. »

Demontis eut honte de se sentir à ce point soulagé. Merci seigneur, implora-t-il, lui qui ne croyait qu'au diable, je vous promets de mettre un cierge à la Vierge de Santa Cruz.

Avant qu'ils se séparent, « G » avait retenu Demontis :

- « Quoi qu'il en soit, et en dépit de ton sermon, j'ai été très content de te revoir, Philippe. Si c'est possible, et si Dieu nous prête vie, j'aimerais qu'on trouve un moment pour se parler, dans un endroit neutre. » Il lui avait souri, comme au bon vieux temps, « et sans que ce soit un cas de conscience pour toi... Et fais bien des câlins à Yasmina. Je sais qu'elle est encore avec toi. Je me suis toujours demandé pourquoi elle t'avait préféré à moi ? Enfin, tu as beaucoup de chance, occupe-toi bien d'elle. »

Demontis avait été incapable de répondre, une grosse boule dans la gorge l'en avait empêché.

## TITO

Tito s'était relevé et faisait les cent pas dans le magasin. Il fallait faire circuler le sang. La marche était le seul remède pour faire partir la douleur. Depuis qu'il avait eu les pieds gelés pendant la guerre, presque toutes les nuits, des centaines d'aiguilles s'enfonçaient dans ses jambes et le torturaient jusqu'à ce qu'il se relève, et marche, une demi-heure, une heure, ça dépendait. Tito marchait, et les images de la journée se bouscuaient dans sa tête. Ce matin, Tito avait eu la peur de sa vie. Plus peur qu'à l'hiver 44, quand il combattait dans les Vosges, et que les mongols de Vlassov étaient passés sans le voir à deux pas du trou où il s'était caché. Ce matin, Tito était allé livrer des Pataugas à Oran, et rien que pour ça, on avait voulu le tuer. Et il se disait que ça n'en valait pas la peine.

Jusqu'à aujourd'hui, Tito s'était senti chez lui, en Algérie. Il était arrivé une main derrière à Mers-el-Kébir, petit émigré espagnol, quand il avait douze ans à peine. Il en avait maintenant quarante deux, et il ne se souvenait pas d'un seul jour, dimanche compris, où il n'ait pas travaillé, sauf pendant qu'il faisait la guerre. Tito, parti de rien, était aujourd'hui propriétaire d'un gros commerce de confection, et il ne le devait à personne qu'à lui même. Il s'était marié à une Française qu'il avait connue pendant la guerre, mais jamais ni lui, ni Georgette, sa femme, qui était devenue plus Pied-Noir que lui, n'auraient voulu rentrer en

France. Leur pays, c'était l'Algérie, et leur vie, c'était Kébir... jusqu'à aujourd'hui. En 1958, dans l'euphorie du « Je vous ai compris, Vive l'Algérie Française<sup>1</sup>, Vive de Gaulle », Tito et quelques amis s'étaient convaincus que les *événements* étaient derrière eux, et que c'était le moment de monter dans le train d'un avenir qui s'annonçait radieux pour l'Algérie à jamais Française. Associé à ses amis, Tito avait monté une fabrique de Pataugas. Il avait acheté le procédé à son inventeur, mais c'est Tito qui concevait les modèles. Les débuts avaient été plus qu'encourageants. Les Pataugas de Tito avaient tout de suite séduit les jeunes oranais, qui ne sortaient plus sans les avoir aux pieds, ça faisait baroudeur et ça plaisait drôlement aux filles. En bon commerçant qui sait flairer toutes les opportunités, Tito s'était attaqué au marché de l'armée, qui lui permettrait de changer radicalement de dimension. Il avait signé un premier contrat avec la gendarmerie, pour laquelle il avait conçu des modèles si bien adaptés aux pieds délicats des gendarmes qu'ils ne voulaient plus d'autre marque. Dans la foulée, il venait d'obtenir un premier marché pour la marine, et il avait les paras dans le collimateur. En tant qu'ancien para lui-même, il les voyait mal faire ailleurs. Après, il se disait que les facteurs des PTT, et il y avait le Maroc, tout près, l'Afrique, si vaste...

Ce jeudi matin, au volant de la camionnette de la fabrique remplie de chaussures, Tito roulait tranquillement vers Oran. Il se sentait bien. Normalement, avec les nouvelles qui étaient loin d'être bonnes, il n'aurait pas dû. Mais il faisait beau, une belle matinée de printemps, un ciel bleu profond, une mer d'huile, un soleil clément, l'ocre incomparable de la terre du Murdjadjo, pas encore la chaleur moite et étouffante qui lui faisait détester l'été. Alors les idées noires n'arrivaient pas à se mettre dans sa tête.

Sur la route de la corniche qui longeait tout le long la mer, et une fois arrivé dans la ville, il n'avait rien remarqué d'inhabituel. Le boulevard de Mascara lui avait bien semblé un peu trop calme, à cette heure, mais à Oran, depuis quelque temps, un jour ça grouillait de monde, le lendemain c'était le désert, selon que les nouvelles donnaient envie aux gens de sortir dehors pour manifester leur espoir, ou les incitaient à rester chez eux pour pleurer. Tito entra sans appréhension dans le Village Nègre, et arrêta comme d'habitude sa camionnette devant chez Khaled Boudiaf. Khaled et lui se connaissaient depuis plus de vingt ans, du temps où Boudiaf était cordonnier chez l'oncle de Tito. A discuter avec l'oncle pendant qu'il réparait des chaussures, et à donner un coup de main au magasin, Boudiaf avait beaucoup appris du commerce. Quand il avait monté sa propre affaire à Oran, dans le quartier Arabe, l'oncle et Tito lui avaient prêté de l'argent, et s'étaient portés garants auprès de ses grossistes. Boudiaf n'était pas fainéant, et il avait de l'ambition. Il avait travaillé comme un bourricot, tant et si bien qu'il était devenu le plus gros commerçant Arabe d'Oranie, en attendant de conquérir Alger, où il venait d'installer un de ses cousins. En privé et avec ses amis Pieds-Noirs, Boudiaf voyait l'indépendance de l'Algérie comme une catastrophe... Si les francois s'en vont, dis-moi, Tito, qui c'est qui va faire marcher le commerce ? Les Arabes ? Ils n'ont pas de sous, et, à part moi, c'est tous des fainéants, où tu veux qu'ils en trouvent ? Et Khaled riait, plus pour conjurer le sort que parce que sa saillie le mettait de bonne humeur. Avec les Arabes, et tout spécialement avec le chef local du FLN et le collecteur qui venait lui réclamer tous les mois l'impôt révolutionnaire, Boudiaf se montrait le plus chaud des partisans de l'indépendance, et le plus généreux des contributeurs. Tito n'était pas dupe, mais il comprenait : dans le commerce, on doit être d'accord avec tout le monde, ou on baisse vite le rideau. Sinon, il ne se faisait pas de souci pour lui. Vu le nombre de Pataugas que Khaled lui écoulait, Tito était certain qu'il les revendait aux fellas, et qu'il récupérait une bonne partie de sa contribution aux faux frais de la Révolution. Des fellaghas chaussés de Pataugas de Tito.

---

<sup>1</sup> Le 6 juin 1958, à Mostaganem, de Gaulle conclut son discours par « vive Mostaganem, vive l'Algérie Française, vive la République, vive la France »

Tous les combattants d'Algérie unis dans une même fraternité de pieds ! Pour Tito, c'était le commencement de la gloire.

Tito entra dans le magasin, souriant du plaisir de retrouver son ami. Boudiaf criait après un grouillot dans l'arrière boutique, en train de lui expliquer pour la centième fois qu'on ne mettait pas une chaussure de pointure 42 dans une boîte marquée 40, qu'il fallait venir tout droit du bled pour être aussi « ahmak »<sup>1</sup>. Il aperçut Tito qui s'avançait, s'interrompit net dans sa diatribe, et, en guise de bienvenue, pâlit comme s'il avait vu un fantôme :

- « Tito, qu'est-ce que tu fais là ? Pourquoi tu es venu ? »

- « Je dois passer chez Bensoussan, alors j'en profite pour te livrer. »

- « Putain, t'es pas au courant ? »

- « Au courant de quoi ? »

Khaled s'était mis à gesticuler comme un sémaphore, encore plus vite que d'habitude.

- « Le FLN, putain ! Ils ont passé la consigne. Ils ne veulent plus que les européens rentrent au Village Nègre. Il y a des tas de jeunes qui attendent aux entrées. Je ne comprends pas comment tu as pu passer. Il faut t'en aller, vite. S'ils apprennent que tu es ici, ils vont venir te tuer. »

Le cœur de Tito avait manqué s'arrêter. Encore maintenant, il en avait des tremblements. Il s'était vu pris par les fells, torturé, émasculé, les yeux crevés, et tout ce qu'on racontait dans les journaux. Plutôt se faire sauter la cervelle avec le Beretta qu'il gardait dans la poche depuis deux mois, au cas où.

Boudiaf n'avait pas perdu de temps. Il avait vidé la camionnette à toute vitesse avec ses aides. Tito s'était couché à l'arrière, et on l'avait recouvert d'une bâche et de coupons de tissu arrangés à la va-vite pour qu'il ne s'étouffe pas. Boudiaf s'était installé lui-même au volant et l'avait reconduit à la limite du Village Nègre. A un moment, Boudiaf avait dû s'arrêter. Tito l'avait entendu parlementer en Arabe, il n'avait pas compris ce qui se disait. Ça s'était terminé dans les rires, et les fellaghas n'avaient même pas ouvert la porte. Après, Boudiaf lui avait expliqué qu'il avait raconté aux fells qu'il y avait un type de l'OAS caché sous les coupons. Tito lui devait la vie.

Tito avait oublié Bensoussan, le grossiste en lingerie, chez qui il devait prendre un réassortiment que sa femme avait commandé la veille. Il était reparti plein gaz sur la route de Kébir, conduisant comme un somnambule. Il avait roulé plus de dix kilomètres sans s'en apercevoir, et n'avait repris conscience qu'en arrivant à hauteur du nouveau port de pêche. Dieu merci, il n'avait écrasé personne. Tito s'arrêta au bord de la route et alluma en tremblant une Bastos. Peu à peu, il reprenait son calme. Il se sentit mieux, gagné par un début d'euphorie. Vivant, putain, il était vivant ! Et entier ; il ne lui manquait rien, de la tête aux pieds. Il se mit à fredonner « Tout l'amour que j'ai pour toi », la dernière scie de Dario Moreno. Il chantait horriblement faux, mais il s'en fichait. D'abord, il était tout seul, personne ne pouvait l'entendre. Pour un peu, il se serait mis à danser. Sa cigarette terminée, il repartit, beaucoup plus doucement. Il était presque arrivé quand il se rendit enfin compte qu'il se passait quelque chose d'anormal.

Le boulevard du Général de Gaulle était vide. Pas un chat. Tous les magasins étaient fermés, les grilles posées. Putain, le cauchemar qui recommençait, comme au Village Nègre. Tito arrêta la camionnette devant le magasin. Il coupa le contact, arrachant presque la clé, et sortit précipitamment. Les rideaux de la vitrine étaient baissés, la porte fermée. Sa main serra plus fort le Beretta caché dans sa poche. Et ce silence. Putain, qu'est-ce qui se passe encore ? Il entendit jouer le verrou, et la porte du magasin s'ouvrit brusquement. Georgette l'attira à l'intérieur et se jeta dans ses bras. Elle était livide.

---

<sup>1</sup> bourricot

- « Dieu merci, te voilà. J'étais morte d'inquiétude. »

- « Qu'est-ce qui se passe, ici. Pourquoi c'est fermé partout ? »

- « Tu n'es pas au courant ? Ils ont tué la gardienne du stade et ses trois gosses. Depuis, les gens sont comme fous. Il paraît qu'ils tuent plein d'Arabes. Mon Dieu, qu'est-ce qu'il va se passer ? »

Tito n'avait pas eu le temps de refermer la porte derrière lui. Une cavalcade, des cris, et Milou, le marchand de tchumbos<sup>1</sup>, s'était jeté dans le magasin.

- « Tito, cache-moi, ils vont me tuer ! » Milou fila jusque derrière le comptoir, s'agenouilla, veste relevée sur la tête, dans une tentative désespérée et dérisoire de disparaître, et se mit à psalmodier des sourates du Coran, oscillant d'avant en arrière, éperdu.

Tito sortit sur le pas de la porte. Un groupe d'hommes jeunes venait vers le magasin. Il reconnut son filleul, Sauveur, le fils de son copain Batiste, et d'autres jeunes du village. Avec eux, il y avait un type plus âgé, à l'allure militaire, que Tito n'avait jamais vu avant, et qui semblait les commander. Tito comprit tout de suite. Il n'esquissa aucun geste pour rentrer et refermer la porte sur eux. Ces jeunes là, il les connaissait depuis toujours. C'étaient les fils de ses amis. Il buvait l'apéritif au café avec leurs pères, et eux venaient se chausser et s'habiller chez lui depuis tout petits. Il n'allait pas leur fermer sa porte, il n'aurait plus manqué que ça. Tito se campa le mieux qu'il put sur ses jambes, bras croisés, barrant l'entrée du magasin de son corps. Georgette avait compris aussi. Elle s'était placée derrière lui, muette et solidaire.

- « Laissez-nous passer, monsieur. Nous allons l'emmener sans faire d'histoire ». Le type à l'allure militaire s'était arrêté poliment devant Tito, et avait parlé, l'accent de France, pas menaçant, plutôt amical, mais autoritaire. Tito ne bougea pas. Sourcils froncés par la concentration, ce qui lui donna un air dur et résolu qu'il était loin d'assumer, il choisit ses mots pour répondre, en espérant que son Français inégal et une voix qu'il avait du mal à contrôler n'iraient pas le trahir, ce n'était pas le moment de cafouiller, il en allait de la vie du pauvre Milou, et peut-être de la sienne :

- « Monsieur, si vous voulez vous habiller ou vous chausser, entrez et faites comme chez vous. Mais si c'est pour emmener Milou, alors, n'y pensez même pas. Rien que d'être entré chez moi, Milou est sous ma protection. C'est comme ça que ça marche chez nous. C'est la loi de l'hospitalité. Alors, sur ma vie, vous n'entrerez pas.»

Tito sortit le Beretta de sa poche, d'un geste qu'il souhaita le plus théâtral possible, et le pointa vers le ventre du militaire.

Le type, surpris, mais pas vraiment inquiet, eut un moment d'hésitation.

- « Allons, monsieur, vous connaissez la situation. C'est pour vous que nous nous battons. Ne nous rendez pas les choses plus difficiles. » Il semblait plutôt amusé par le pistolet braqué sur lui, ce qui fit rougir Tito. Apparemment, il ne l'avait pas vraiment impressionné. Il essaya de reprendre l'initiative, sans conviction, mais bon, il faisait ce qu'il pouvait, il ne fallait pas lui demander l'impossible non plus :

- « Je sais ce que vous faites pour nous, mais c'est comme ça, c'est tout. Chez moi, tant que je serai vivant, on ne tuera personne. Ni Milou, ni un autre. Et d'abord, qu'est-ce qu'il vous a fait, Milou ? »

Tito sentit que le type commençait à s'énerver, et qu'il ne tomberait pas dans le piège de la discussion qu'il lui avait tendu. Parce que s'il s'était mis à expliquer, à justifier, le patos, avec un Pied-Noir, il était cuit. Putain, se dit-il, ce con là n'a pas l'air de croire que je vais faire ce que j'ai dit. Tu vas voir que je vais être obligé de lui tirer dessus. Une pensée le traversa aussitôt, qui le contraria au plus haut point. Merde, si ça se trouve, je n'ai pas pensé à enlever le cran de sûreté. Si je vérifie maintenant, il va s'en apercevoir et me sauter dessus... Si je tire et que ça fait « clic », dans vingt ans, même s'ils me tuent aujourd'hui, on se foutra encore de

---

<sup>1</sup> Figue de barbarie

moi à Kébir. Putain de marchand de tchumbos, il me fout dans une sacrée merde. Il n'aurait pas pu aller se faire ratonner ailleurs !

Le type allait s'avancer, Tito allait appuyer sur la gâchette, ça ferait « clic », Tito resterait là, comme un con, bras pointé en avant, le type lui enlèverait le pistolet, le repousserait tranquillement, sourire narquois aux lèvres, entrerait. Et Tito mourrait de honte, impuissant. Il n'oserait jamais plus regarder Georgette, ni personne, dans les yeux...

Le militaire s'avança d'un pas. Tito se raidit, le doigt blanchit sur la gâchette.

- « Eh, monsieur, Tito c'est mon parrain. On ne rentre pas comme ça chez lui. S'il ne veut pas, on reste dehors. En plus, c'est un para, comme vous. Si vous avancez, vous êtes mort, c'est sûr ! ». Là, il était un peu optimiste, Sauveur. Sauveur, que Tito avait oublié, s'était interposé entre lui et le militaire. Maintenant, il était à côté de lui, interdisant lui aussi l'entrée du magasin. Les autres jeunes s'étaient rapprochés, prêts à prêter main forte à leur copain. Sauveur, blanc comme un linge, mais résolu, continua, la voix un peu tremblante :

- « Des Arabes, si vous voulez mon avis, on en a assez tué pour ce matin. Et d'abord, Milou, on le connaît tous depuis qu'on est tout petits. Si c'est un fellagha, moi je suis la Sainte Vierge. Et vos histoires de tuer tous les Arabes, moi, je n'ai pas envie. Des fellaghas, d'homme à homme, tant que vous voulez. Mais pas Milou. » Sauveur était remonté comme un napolitain. Les autres approuvèrent bruyamment, soulagés qu'un des leurs ait osé dire ce qu'ils avaient tous sur le cœur. Putain, c'est vrai qu'ils n'étaient pas fiers d'eux !

Le militaire haussa les épaules, dégoûté. La tchatche des Pieds-Noirs, les palabres à n'en plus finir, les discussions juste pour parler, il n'arrivait pas à s'habituer. Dans une guerre normale avec des vrais soldats, il aurait vite réglé le problème. Une balle dans la tête du contestataire, un coup de poing dans la tronche du petit bonhomme, courageux, fallait l'admettre, et les autres auraient suivi, comme des toutous. Il aurait désigné un jeune pour qu'il abatte l'Arabe, ça l'aurait endurci. Ils auraient zigouillé l'Arabe dans le magasin même, sans s'encombrer de fantaisie. Mais dans ces putains d'événements d'Algérie, plus rien ne marchait comme avant. Il fallait de la psychologie, du doigté, travailler en finesse, être « comme un poisson dans l'eau »<sup>1</sup> avec la population, ces enfoirés de Pieds-Noirs, ce n'est pas qu'il ne les aimait pas, mais lui était de Roubaix, pour lui, les Pieds-Noirs, c'était du chinois... Il n'y avait plus que le repli stratégique, dans la dignité, et essayer de garder le contrôle de ces jeunes. Tu parles d'une troupe de pieds nickelés ! Et c'est avec ça qu'on va sauver l'Algérie Française !

La troupe était repartie. Milou, derrière le comptoir, psalmodiait toujours, la veste sur la tête. Il ne s'était rendu compte de rien. Tito s'approcha de lui, lui mit la main sur l'épaule. Milou sursauta, implora une dernière fois, sans réel espoir :

- « Ne me tue pas, monsieur, s'il te plaît, ne me tue pas ! »

- « Personne ne va te tuer aujourd'hui, Milou. »

## SAUVEUR

Sauveur était la fierté de son père, de sa mère, de sa grand-mère, la mère de son père, l'autre, la mère de sa mère était morte, la pauvre, Dieu l'ait en sa sainte garde, et les deux grands-pères aussi, de ses oncles, de ses tantes, de son parrain, de ses cousins, de ses cousines qui en étaient amoureuses mais ça ne se fait pas, entre cousins, bref, de toute la famille, avec une petite pointe de jalousie pour certains, c'était bien normal. C'est que Sauveur avait tout pour lui, à croire qu'il avait tout pris, et qu'il n'était rien resté pour les autres. Grand et élancé quand les Roméo étaient plutôt petits et râblés, beau brun -mais viril, n'allez pas croire des choses- que toutes les filles des pêcheurs de Kébir rêvaient de prendre dans leurs filets, alors

---

<sup>1</sup> Mao Zedong



que les autres Roméo, c'était pas des Apollons, pas vraiment vilains, mais pas à tomber par terre non plus, ailier gauche espoir dans l'équipe première de la Marsa à seulement dix-huit ans, Sauveur était en plus intelligent. Il était en mathélem, au lycée Lamoricière, à Oran. Il serait le premier Roméo à passer et à obtenir le bachot. Après, il irait à l'université à Alger, il n'y en avait pas encore à Oran. Il était question d'en construire une, mais avec les *événements*... Vous vous rendez compte, à l'Université ! Ah ! Et bon sang ne saurait mentir, à la pêche, il préparait le bromège<sup>1</sup> comme personne, et il attrapait ce qu'il voulait.

Sauveur avait passé la nuit à pêcher au large des Iles Habibas, avec son oncle Michel, le frère de son père. Michel était patron pêcheur, copropriétaire de trois grosses barques, à parts égales avec Batiste. C'est lui qui avait appris à Sauveur à pêcher, les bons coins, les quartiers de lune, l'état de la mer, les vents dominants, et aujourd'hui l'élève n'était pas loin d'égaliser le maître. Enfin, pas tout à fait, il ne faudrait pas exagérer non plus le compliment. Même en pleine période scolaire, Sauveur s'arrangeait pour embarquer au moins une fois par semaine, avec son oncle ou sur un autre bateau, selon les besoins. Il faisait sa part de travail, dormait un peu sur un filet pendant que le bateau revenait au port, se dépêchait de rentrer se laver pour enlever l'odeur de poisson, avaler un bol de café et attraper au vol, toujours en courant, le car d'Oran. Pendant les vacances scolaires, il passait en mer presque toutes les nuits de la semaine. Sauveur, la pêche, il l'avait dans le sang. Si un jour il devenait ingénieur ou médecin, comme son père en rêvait pour lui, il savait qu'il ne pourrait pas se passer des nuits de petite lune, de la mer calme comme un miroir, et des éclairs d'argent des poissons pris dans les filets que l'on remonte. Jamais il ne pourrait quitter Mers-el-Kébir, ou alors, à la rigueur, Oran, mais pas plus loin, et une voiture rapide, s'il était ingénieur ou docteur, il pourrait s'en payer une, pour revenir dès qu'il aurait un moment de libre.

En ce moment, c'était comme les vacances. Le lycée Lamoricière avait été réquisitionné pour loger une compagnie de gardes mobiles arrivés fraîchement de France. Les cours avaient été suspendus sine die, et il y avait de très fortes chances que les examens soient annulés dans toute l'Algérie. Batiste était catastrophé. Tous les espoirs placés sur son fils risquaient de tomber à l'eau, la faute à ces putains d'*événements* et à ces enfoirés de barbouzes de gardes mobiles venus de France pour torturer et assassiner les Pieds-Noirs et les soldats Français qui n'acceptaient pas la trahison de De Gaulle et de sa clique. Et en plus ces vaffancoulo empêchaient son fils de passer le bac. Mais Sauveur, lui, s'en foutait, des cours et du bac. Deux ou trois nuits par semaine, il allait pêcher. Et le reste du temps, il défendait son pays. Il était pleinement heureux. Heureux et exalté, malgré les risques, malgré les mauvaises nouvelles, malgré les attentats, les assassinats et toute cette *rabia*<sup>2</sup> qui avait envahi son pays. Il avait conscience de vivre un moment extraordinaire de sa vie. Il s'était engagé dans l'OAS en octobre de l'année dernière, avec d'autres de sa classe, grâce à un copain du lycée. A l'époque, il ne savait pas que son père en était le chef à Mers-el-Kébir, et il ne lui en avait pas parlé, ni à lui, ni à personne de sa famille – leur instructeur, qui sous couvert de faire du sport, leur apprenait dans un gymnase les bases du terrorisme urbain, confection et pose de bombes, maniement de grenades et d'armes de poing, avait lourdement insisté pour qu'ils « ferment leur gueule et que ce n'était pas pour rien qu'OAS signifiait Organisation de l'Armée Secrète. Le secret, c'est quand personne n'est au courant en dehors de l'organisation, sinon autant l'appeler organisation de l'armée que tout le monde est au courant ». Sauveur et ses copains avaient ri, et n'en avaient pas parlé, et ce n'est pas l'envie qui leur manquait, même à leur petite amie, sauf quand leur petite amie était aussi dans l'OAS, évidemment. Batiste avait fini par le savoir, ça lui avait mis une boule sur l'estomac, mais qu'est-ce qu'il pouvait faire ? Au fond, il était encore plus fier de son fils. Il avait pris Sauveur à part, lui avait confié qu'il était au courant, que quand même il aurait pu lui en parler, et que lui-même... et surtout, sa mère

---

<sup>1</sup> Appât à base de pain et de restes de poisson

<sup>2</sup> rage

ne devait se douter de rien, elle arracherait les yeux de Batiste si elle apprenait qu'il n'avait pas empêché son fils d'aller risquer sa vie, à son âge, que c'était encore un pitchoun, et qu'on allait le lui tuer, et qu'elle allait mourir de chagrin.

Sauveur avait été très fier de son père.

Sauveur sauta de la barque sur le quai, et attacha l'amarre à l'anneau. La pêche avait été bonne. Ils étaient tombés sur un banc de sardines qui leur avait rempli le bateau. La plus grosse partie irait à la conserverie, et le reste, une fois que les trois marins et le patron auraient emporté de quoi se faire une bonne grillade à la *plancha*, serait vendu à la criée. Le commissionnaire n'allait pas tarder à arriver, avec sa camionnette. D'ailleurs, il était en retard. Ça ne lui arrivait jamais. Aveuglé par le soleil, Sauveur venait tout juste de remarquer les deux gendarmes et l'estafette qui attendaient sur le quai. Intrigué, il s'arrêta pour les observer. Après un temps d'hésitation, comme si ce qu'ils allaient faire leur paraissait trop difficile, ils s'avançaient pesamment vers la barque. L'abbé Roche était avec eux. Tous les trois étaient pâles comme la mort. Mon Dieu ! Il est arrivé quelque chose à mon père ! Sauveur, jambes coupées les regardait avancer. Les trois hommes le saluèrent gravement de la tête, le dépassèrent, et se rapprochèrent de la barque.

Antoine ne les avait pas vus arriver. Il tripatouillait dans le moteur de la barque, dos au quai.

- « Toinou ». L'abbé Roche appela doucement.

Antoine se retourna, surpris. Pour se protéger du soleil, il porta la main à son front, en guise de visière.

- « Antoine, mon fils, il y a eu un grand malheur ».

Le curé avait essayé de raconter, d'expliquer, de consoler. Antoine ne parlait pas, ne pleurait pas, ne faisait pas un geste. Les gendarmes avaient dû le soutenir, délicatement, jusqu'à l'estafette. Le curé était monté à côté de lui. Il lui avait mis un chapelet dans les mains, et le serrait contre lui, récitant des prières qu'Antoine ne pouvait pas entendre. L'estafette était partie vers le village. Sauveur et les autres marins avaient couru jusqu'au stade, tout près, abandonnant les sardines. On ne les avait pas laissés entrer, mais ils avaient lu l'horreur dans les yeux des policiers qui repartaient. Un ambulancier bouleversé leur raconta ce qu'il avait vu : Rosalie égorgée par les fellaghas, le bébé transpercé, les enfants la tête écrasée contre les gradins. Des animaux. Des bêtes sauvages. Il fallait les abattre, tous, comme des chiens enragés.

Après... Sauveur était étendu tout habillé sur son lit, fenêtre grand ouverte. Il était rentré à la nuit, avait monté quatre à quatre les escaliers qui conduisaient à sa chambre, à l'étage, au dessus du bar. Il avait coincé une chaise sous le loquet de la porte, pour qu'on ne puisse pas l'ouvrir, refusant le plateau que sa mère, morte de souci, lui avait monté. Il n'avait pas faim. Il n'aurait plus jamais faim. Il ne voulait ni voir ni parler, à personne, plus jamais. Il était 2 heures du matin. Toute la ville semblait dormir. La nuit était calme. Les étoiles étaient revenues illuminer le ciel, incapables de se cacher trop longtemps. Yeux désespérément fermés, tremblant de fièvre, Sauveur ne dormait pas. Il attendait. Il attendait que les gendarmes viennent le chercher. Il se laisserait arrêter sans résister. Il serait jugé, condamné à mort, il ne protesterait pas, il marcherait sans faiblir à la guillotine. Ce qu'il avait fait, ça ne méritait pas le pardon sur terre. Il se consumait de honte et de remords. Lui qui encore ce matin paradait dans Kébir, un pistolet à la ceinture, tellement fier que tout le monde puisse enfin voir que lui, Sauveur, le fils de Batiste, était un de ces soldats de l'OAS qui luttait pour garder le sol que leurs ancêtres avaient gagné par leur sueur par et leur sang...

Lui, un soldat ? Il y avait de quoi rire ! Un tueur, un lâche assassin, voilà ce qu'il était. Des larmes coulèrent sur ses joues, qu'il n'essaya pas d'essuyer. Comment avait-il pu perdre la tête à ce point ? Lui qui était la gentillesse même. Jamais d'histoire, jamais d'ennui, jaloux de

personne, jamais de bagarre, sauf les bagarres de gosses entre quartiers, mais c'était pour s'amuser. Même au foot, c'était rare qu'il se prenne un coup franc. Mais n'allez pas croire, Sauveur n'était pas peureux, au contraire. Seulement il aimait suffisamment les gens pour préférer régler les affaires à l'amiable plutôt qu'à coups de poing ou de pied. Il était comme ça, sans forcer sa nature.

Et aujourd'hui, il avait assassiné Mahmoud, comme on abat un chien enragé. Mahmoud qui avait à peu près son âge, avec qui il était allé à l'école, dans les petites classes, Mahmoud, qui n'aurait pas fait de mal à une mouche. Mahmoud l'innocent, le simplet, la bonne chance du village. Il l'avait tué, de sang froid, pour la seule raison qu'il était Arabe ! Putain, toute son enfance il avait joué aux indiens, aux noyaux d'abricots et au pitchac avec des petits Arabes et des petits Pieds-Noirs mélangés. Il n'avait jamais fait la différence... Et aujourd'hui, il avait tué Mahmoud. Mahmoud, qui dormait à l'ombre d'une barque, tranquille comme le pauvre innocent qu'il était. Et lui, Sauveur, avant de le tuer, lui avait donné un méchant coup de pied pour le réveiller ! Et Mahmoud s'était réveillé, lui avait souri, et Sauveur avait tiré, et il en avait éprouvé comme un plaisir sadique. Sauveur se leva d'un bond de son lit, et courut vers les toilettes, pour vomir, et vomir encore, pour arracher de son corps tous les démons qui le brûlaient. Sauveur vomissait. Dans ses yeux, qu'il tenait fermés de toutes ses forces, restait gravé à jamais le bon sourire de Mahmoud.

Yasmina s'était endormie, épuisée. Demontis, étendu sur le dos, immobile, n'osait pas retirer sa main de la toison douce et humide de sa compagne. L'amour qu'elle venait de lui donner l'avait apaisé. Il n'avait pas sommeil. Les événements de la journée se remirent à défiler dans sa tête, et il s'aperçut qu'il pouvait les affronter avec plus de sérénité.

Ce qui était certain, c'est qu'il ne regrettait pas une seconde d'avoir laissé partir les types de l'OAS, ni le colonel « G », son ami. Il se serait coupé un bras plutôt que donner l'ordre de tirer sur eux. Et il se voyait encore moins affronter les mères de Kébir dont il aurait fait tuer les fils. Au diable son honneur. Au diable la justice. Il y avait des limites à ce qu'on pouvait exiger d'un soldat... Et cette putain de guerre les avait franchies depuis longtemps. Non, il ne regrettait pas cela, et si c'était à refaire, il ne changerait rien...

En revanche, l'évidence de sa propre responsabilité dans la mort de ces pauvres Arabes s'imposait à lui, et ce n'est pas les paroles de félicitations du type de la Préfecture qui y changeraient quelque chose : il avait commis par négligence et par suffisance une faute professionnelle impardonnable. Il n'avait pas la moindre excuse. S'il méritait d'être exclu de l'armée, c'était pour incompetence. Et il enrageait, parce qu'il savait qu'on ne lui ferait aucun reproche, au contraire, le type de la préfecture jubilait. Il avait sous entendu une médaille ou une barrette, ou les deux. Les salauds. Il avait trop honte. Il allait démissionner, dès qu'il en aurait terminé avec ce merdier. Il n'était plus digne de porter le même uniforme que son père. Demontis rougit violemment dans la nuit. Il n'arrivait pas à comprendre. Comment avait-il pu manquer à ce point de sens commun pour ne pas prévoir ce qui allait se passer ? Comment avait-il pu être assez con pour envoyer ses hommes courir après des fells que personne n'avait vus, et laisser le village sans le moindre gendarme ? C'est vrai aussi que la vie était trop facile, ici. Sans les bateaux de guerre et l'énorme jetée, Mers-el-Kébir avait tout d'un petit port de France. Depuis qu'il avait été muté à Kébir, Demontis s'était laissé prendre par la douceur de l'endroit, et il avait baissé la garde. Il faut dire qu'on l'avait affecté là précisément pour ça, pour qu'il se tienne tranquille, qu'il n'ait aucune occasion d'emmerder les *autorités*. Après le putsch d'avril 1961, la plupart de ses camarades officiers, pourtant comme lui farouchement légalistes, avaient été renvoyés en France ou en Allemagne, dans des garnisons d'un ennui mortel, là où ils étaient supposés ne faire courir aucun risque à la Cinquième République. Lui avait atterri à Mers-el-Kébir, pas plus compliqué à tenir qu'une ville de garnison, quelques bagarres de marins dans les bars, deux ou trois plasticages sans

conséquence en un an, une fois des coups de feu venus de la montagne, c'était à peu près tout. Et d'un seul coup, cet attentat ignoble, ces enfants et cette femme... Il n'en était pas à son premier massacre, il en avait vu plus que son compte en Indochine ou dans les Aurès, mais là, à Kébir, dans un village si paisible, si tranquille, c'était inimaginable...

Soudain, il se redressa. Yasmina grogna, sans se réveiller. Une question, élémentaire, tellement élémentaire que personne ne l'avait posée :

- « Mais, putain, qu'est-ce qui leur a pris, aux fells ? »

## *Chapitre 2 Si ce n'est moi c'est donc mon frère*

*Jour J-122, vendredi 2 mars*

Moktar avait parcouru au pas de course une trentaine de kilomètres dans le djebel, profitant de la nuit sans lune pour se glisser hors du quartier Arabe sans se faire repérer par les fusiliers marins et les gendarmes qui quadrillaient Kébir. Après, dans le bled, la lueur des étoiles qui s'étaient peu à peu allumées dans le ciel avait suffi pour guider son chemin. Moktar était arrivé à l'aube au quartier général de Salim Médani, certain de ne pas avoir été suivi. Debout à l'entrée de la pièce, il attendait le bon vouloir du chef. Le message qu'il était chargé de délivrer était de la plus haute importance, mais Salim, agenouillé sur son tapis de prière, lui tournait le dos, s'inclinant dans la direction de la Mecque, et psalmodiant, au rythme des rak'at<sup>1</sup> de la prière de l'aube<sup>2</sup>. Pour rien au monde Moktar ou le djoundi<sup>3</sup> qui l'avait introduit n'auraient dérangé Salim dans sa prière. Salim Médani, dit Salim Al Laham<sup>4</sup>, était redouté pour sa violence et des crises de rage dont personne autour de lui ne sortait indemne. Moktar était terrorisé. Le message oral que le chef de sa katiba<sup>5</sup> lui avait fait répéter jusqu'à ce qu'il le sache au mot près allait rendre Salim furieux, et, dans la chambre minuscule qui abritait le chef de la Willaya 5<sup>6</sup>, il n'y avait à cet instant que Salim et lui.

Salim s'accroupit, roula lentement le tapis de prière, perdu dans ses pensées, ou peut-être dans ses dévotions, ne prêtant aucune attention à Moktar qui retenait son souffle, raide, dans un garde à vous approximatif.

- « Parle, mon frère. Qu'est-ce que tu veux ? »

La voix douce de Salim avait surpris Moktar. Salim s'était relevé, et lui faisait face. Moktar ne l'avait jamais vu auparavant. Salim était jeune, à peine trente-cinq ans. Il n'était pas grand, un mètre soixante cinq tout au plus, mais son corps mince et nerveux dégageait une énergie hors du commun, et son regard de glace, derrière des lunettes aux montures fines et aux petits verres ronds, le transperçait. Moktar avait de la peine à contenir le tremblement de ses jambes... Il se racla la gorge et parla d'un trait :

- « J'ai un message d'Annouar Raddam. Il y a eu un attentat hier matin à la Marsa. Une femme égorgée et ses trois enfants. L'OAS a tué plein de frères. L'armée a décidé le couvre feu. Annouar te jure sur la tête de sa mère que c'est pas lui. Il sait pas encore qui c'est qui a fait ça, mais dans la minute qu'il sait, il te dit, sur la tête de sa mère ».

Salim ne semblait pas avoir entendu. Il ne bougeait pas, les yeux fixes. L'attente dura une éternité. Moktar, figé dans son garde à vous, la tête raide, ne pouvait pas voir les jointures des poings serrés de Salim devenir blanches.

Soudain, Salim bondit sur lui, les yeux fous, et le saisit à la gorge. Moktar sentit un étau lui broyer le cou.

- « Et il croit que je vais avaler ça, Annouar ! Bande de chacals ! Je vous avais dit que Mers-el-Kébir, on n'y touchait pas. Mais vous n'avez pas pu vous en empêcher. Vous voulez du

---

<sup>1</sup> Phases de la prière

<sup>2</sup> Subh en Arabe

<sup>3</sup> Combattant. Pluriel : djounoud

<sup>4</sup> Le boucher

<sup>5</sup> Katiba : compagnie d'environ 100 soldats

<sup>6</sup> Le FLN avait organisé l'Algérie et la France en unités administratives et combattantes. La Willaya 5 reprenait les départements d'Oranie

sang, toujours du sang. Vous allez en avoir, faites-moi confiance. Je vais tous vous faire égorger, tous, avec vos femmes et vos bâtards. Putain de vos mères ! »

Moktar suffoquait, étranglé par la seule main qui le serrait. Il réussit à coasser :

- « Je te jure, commandant, c'est pas nous. On n'a rien fait, sur la tête de mes enfants... Annouar dit que peut-être c'est l'OAS ? »

Salim serra plus fort.

- « L'OAS ? Et en plus il me prend pour un con. L'OAS, c'est des femmelettes, ils tuent de loin, avec des bombes et des balles. Eux, ils ne t'égorgent pas, comme des djounoud, en face, les yeux dans les yeux. »

D'un seul coup, Salim sourit et relâcha le cou de Moktar.

- « Allez, ça va. Sers-toi un thé, et raconte-moi tout ce que tu sais. »

Salim buvait à gorgées circonspectes un café brûlant, dans une tasse minuscule. Cette histoire de Kébir le mettait dans une situation impossible. Les gros bonnets du GPRA<sup>1</sup> ne tarderaient pas à apprendre ce qui était arrivé à Kébir. Ils allaient être fous de rage. L'attentat, et plus encore la façon dont la femme et les gosses avaient été massacrés, venait au plus mauvais moment, alors qu'à Evian son ami Krim<sup>2</sup> était en train de négocier l'indépendance de l'Algérie, leur combat de sept ans. Depuis le début des pourparlers, le FLN limitait les attentats contre les européens. Quelques enlèvements par ci, par là, des hommes qu'on égorgeait discrètement, pour garder le coup de main. Les femmes et les enfants, éviter d'y toucher jusqu'à nouvel ordre. Les Français acceptaient beaucoup du FLN, surtout quand ça ne les touchait pas personnellement, mais il ne fallait quand même pas pousser le bouchon trop loin.

A défaut d'une victoire militaire impossible, le FLN avait tout misé sur l'opinion publique, Française et internationale, et sur les intellectuels. Salim ricana. Il méprisait les Français, ce peuple dégénéré et ramolli qui n'avait plus d'autre ambition que le tiercé et les congés payés à la mer. Et les intellectuels ! Salim les avait côtoyés à la Sorbonne, des saloperies de cocos, pas peu fiers de *servir la cause de la liberté des peuples* en portant des valises de billets pour le FLN. De l'argent que le FLN arrachait par la terreur aux Arabes de France, de l'argent qui servait à acheter des armes pour tuer des soldats Français et lancer des bombes dans les cinémas et les cafés d'Alger ou d'Oran. Des traîtres impuissants qui donnaient leurs femmes à niquer aux *combattants* du FLN qu'ils cachaient chez eux.... En attendant, avec ces bâtards de francaouis, c'était comme avec les femmes. On n'était jamais sûr de rien. Il suffisait que la radio et les journaux se mettent à monter cette sale histoire en épingle, et à dénoncer avec des sanglots dans la voix et des larmes dans le stylo la barbarie des fils de Mahomet, pour que les mêmes connards qui manifestaient hier dans les rues de Paris pour l'indépendance de l'Algérie redescendent dans les mêmes rues pour exiger qu'on extermine la vermine Arabe. Et de Gaulle et sa clique n'allaient pas se gêner, si l'opinion se retournait. Salim savait que ce qui restait de l'ALN était incapable de tenir si l'armée Française décidait de reprendre le combat. Dans toute l'Oranie, il lui restait moins de cinq cents hommes. Dans l'Algérie tout entière, les djounoud étaient décimés. C'est à peine s'ils étaient encore capables de terroriser des vieilles femmes dans le bled. Alors s'attaquer aux villes, se battre contre l'armée Française ou même contre la seule OAS, sans le renfort des troupes de Boumediene et sans les armes, bloquées aux frontières du Maroc et de la Tunisie<sup>3</sup>, il n'y avait que ces enfoirés du GPRA, installés bien au chaud en Europe, pour crier « A l'attaque ! ». Tu parles, vous devant, et nous aux abris.

---

<sup>1</sup> Gouvernement provisoire de la république algérienne, exécutif politique du FLN

<sup>2</sup> Belkacem Krim, négociateur des « accords d'Evian »

<sup>3</sup> Par les barrages électrifiés de la « ligne Morice », qui avaient rendu les frontières imperméables.

Salim n'avait pas que des amis au FLN. Si ça tournait mal à Evian, il y en a à Tunis ou à Casa qui n'allaient pas se priver d'expliquer que sans la connerie de Médani... De là à se retrouver la gorge ouverte, enterré à moitié vivant dans la forêt de M'Sila... *Errare*, c'était reconnu par le manuel du FLN, mais pas souhaitable. On n'avait pas le temps de *perseverare* qu'on était déjà mort. Il ne serait pas le premier chef FLN à qui ça arriverait. Salim n'avait pas particulièrement peur de mourir, mais il n'en avait pas spécialement envie, surtout pas maintenant. Il avait bien mérité de l'Algérie indépendante, et il comptait bien toucher son dû, sans se laisser baiser par les politiques, Ben Khedda<sup>1</sup> en tête, ce communiste sans dieu, la honte de la nation musulmane. Il lui fallait trouver des coupables, fissa, et qui l'arrangent... Salim réfléchissait, de plus en plus dubitatif. Qui pourrait avoir monté ce coup idiot, et que ce soit vraisemblable ?

Accuser l'OAS, qui voulait faire capoter les négociations ? L'intox faisait partie du métier, l'OAS posait des bombes et accusait le FLN, les barbouzes posaient des bombes et accusaient l'OAS, le FLN posait des bombes et accusait tout le monde. Mais, pour Kébir, même lui trouvait la ficelle un peu grosse. Personne ne croirait sérieusement que l'OAS aurait égorgé une femme et des enfants Pieds-Noirs. Et puis, il faudrait fabriquer des preuves, trouver des coupables acceptables, anciens militaires Français de préférence, les capturer vivants ou les acheter, les exfiltrer au Maroc, leur faire avouer le crime devant une assemblée internationale de journalistes. Ça coûterait très cher, et le résultat n'était pas garanti, loin de là. Salim sentit à nouveau la rage l'étouffer. Il tuerait de ses mains les fils de chien qui l'avaient foutu dans la merde, pour que personne n'oublie qu'il valait mieux se couper un bras et se crever un œil plutôt que de désobéir à ses ordres...

Et si c'était quand même Annouar ? Salim avait tendance à croire à l'innocence de son lieutenant. Non qu'Annouar fût incapable d'égorger des femmes et des enfants, ça n'avait jamais été un cas de conscience pour lui, mais il avait trop peur de Salim pour ne pas lui obéir comme un petit chien. Et qu'un djoundi isolé ou un petit groupe en ait pris l'initiative, ils étaient tellement habitués à ne faire que ce qu'on leur disait, que ça ne tenait pas debout. Et puis pourquoi Mers-el-Kébir, maintenant, alors que depuis sept ans que la guerre durait, il ne s'y était jamais rien passé ? Mers-el-Kébir était un sanctuaire, connu de tous les combattants. Le GPRA avait été clair : il ne fallait à aucun prix risquer que les Français interrompent la construction des abris anti-atomiques pour sous-marins nucléaires sous le Murdjadjo. La rade et toutes ses installations représentaient une valeur inestimable pour la nouvelle république algérienne. Jusque-là, la consigne avait été respectée à la lettre, à une exception près. Deux ou trois ans auparavant, un djoundi qui avait trop bu d'anisette avait tiré quelques coups de fusil depuis les hauteurs, au hasard, en direction du village. Salim l'avait fait clouer vivant contre un arbre, autant pour avoir bu de l'alcool, que pour avoir désobéi à ses ordres. Non, c'était impossible, à moins que...

Salim se leva, une lueur mauvaise dans le regard. Bien sûr ! Ça ne peut être qu'un coup du MNA<sup>2</sup>. Ces chiens galeux détestent encore plus le FLN que les Français. C'est eux qui veulent torpiller l'indépendance. Salim l'avait dit et répété à Krim : ils commettaient une lourde faute en se montrant conciliants avec le MNA. Les cafards du MNA, il fallait les écraser jusqu'au dernier, quand on les avait à notre merci, et leurs enfants mâles avec eux. Au lieu de cela, on avait proposé aux survivants des purges de les enrôler dans l'ALN. Salim avait insisté pour éliminer au moins Youssouf Ghezali. Youssouf était peut-être un grand combattant de l'indépendance, mais pour Salim, en s'opposant les armes à la main au FLN, il avait trahi la révolution algérienne. Krim avait refusé : tous les combattants repentis du MNA étaient bienvenus dans l'ALN, sans aucune exception. Cet enfoiré avait même pris un malin plaisir à placer Youssouf sous les ordres de Salim. Youssouf était tout à fait capable d'avoir

---

<sup>1</sup> Ben Khedda avait remplacé Ferrat Habbas à la tête du GPRA

<sup>2</sup> Mouvement national algérien, dirigé par Messali Hadj, ennemi juré du FLN

manigancé cette affaire, rien que pour lui pourrir la vie. D'ailleurs, c'était bien simple, depuis tout petits, Youssouf et lui ne pouvaient pas se souffrir.

Cette fois, que ça plaise ou non à Krim, il allait régler le problème Youssouf Ghezali une bonne fois pour toutes. Salim jubilait : transformer une situation pourrie en un avantage décisif, c'était le *leitmotiv* de l'École de Guerre. Il savait où trouver Youssouf. Il appela le planton qui montait la garde devant son gourbi.

Youssouf était étendu sur le côté, à même le sol de terre battue. Il s'était réveillé avec un terrible mal de tête. Les mains et les pieds attachés dans le dos par une lanière qui l'obligeait à se tenir jambes repliées, il ne sentait plus ses membres que le sang avait du mal à parcourir. Youssouf avait été surpris en pleine nuit dans sa cache par un commando d'une dizaine d'hommes encagoulés de passe-montagnes. Il n'avait rien entendu. Pas un bruit, pas un mot. Ses hommes ne s'étaient pas défendus. On l'avait assommé, ligoté, et emmené. Youssouf n'avait aucune idée du temps écoulé, ni de l'endroit où il se trouvait. Dans la pièce, il n'y avait pas la plus petite ouverture. Il faisait un noir d'encre, et froid. Peu à peu, il perçut une odeur douceuse qu'il ne connaissait que trop bien. Le cœur de Youssouf se mit à battre plus fort. Du sang, ça sentait le sang séché. Il avait été enlevé par l'OAS ! Youssouf comprit qu'il arrivait au bout de la route.

La porte s'ouvrit doucement, comme si on voulait préserver son sommeil. La lueur venue de l'entrée éclairait à peine la chambre froide désaffectée dans laquelle on l'avait jeté. Youssouf cligna plusieurs fois des yeux. Il avait du mal à reconnaître l'homme en contre-jour qui venait d'entrer. Tranquille, l'homme tourna l'interrupteur. La lumière blanche l'aveugla un moment. Puis Youssouf le reconnut.

Salim contemplait Youssouf Ghezali, un sourire de bienvenue aux lèvres. Il ouvrit les bras, comme pour donner l'accolade à un vieux compagnon.

- « Youssouf, mon ami. Je suis si heureux de te voir. C'est vrai, ça, on vit à deux pas l'un de l'autre, et on ne se voit pratiquement jamais. Est-ce que tu serais fâché contre moi ? »

La surprise qui se lisait sur le visage de Youssouf redoubla le plaisir de Salim. Il approcha une chaise qui se trouvait dans un coin de la pièce, et s'assit à califourchon.

- « Je parie que tu te demandes ce que tu fais là, ficelé comme un saucisson kacher ? N'aie crainte, mon frère, je vais satisfaire de ce pas ta curiosité ».

Salim parlait un Français impeccable, sans l'accent rocailleux que donne la pratique de la langue Arabe, sa variété de *h* et de *r* qui en font à la fois la dureté et la finesse. Il s'était aperçu, au cours d'une longue pratique d'interrogatoires qu'il adorait mener lui-même, que sa diction et la syntaxe parfaite qu'il respectait dans ces moments délicats impressionnaient au plus haut point les prisonniers qu'il malmenait. L'harmonie des saveurs sucrées et salées : la finesse de l'homme instruit, la dureté du barbare. Il en jouait avec un doigté subtil.

- « Tu sais, Youssouf, si je t'ai fait venir, mes hommes se sont montrés un peu brutaux, je m'en excuse, mais les circonstances... Voilà, je voudrais que tu me dises dans quel but, que je n'arrive pas à m'expliquer pour le moment, tu as ordonné le massacre de Kébir ? Je souhaiterais ajouter tes commentaires à mon rapport... »

Youssouf regardait Salim, effaré. Il bredouilla :

- « Mais, ce n'est pas moi. Pourquoi j'aurais fait ça. Je croyais que c'était toi ! »

Salim prit un ton badin :

- « Ah, non, ce n'est pas moi. Et si ce n'est moi, c'est donc mon frère, mon frère Youssouf ! »

Youssouf secoua énergiquement la tête.

- « Non, je n'y suis pour rien du tout, je te le jure... C'est peut-être l'OAS ! »

Salim se leva, s'approcha de Youssouf et, de toutes ses forces, lui décocha un coup de pied dans les côtes.



- « Mauvaise réponse. Je ne t'ai pas demandé qui a fait ça. Je le sais, c'est toi. Ecoute ma démonstration : l'OAS, c'est exclu, ils ne tueraient jamais de cette manière. Ça ne peut pas être moi, tu admettras que je le saurais. Conclusion, c'est toi. Je te pose à nouveau la question. Essaie de répondre correctement cette fois, nous y gagnerons tous les deux : pourquoi ? »

Salim ponctua sa question d'un autre coup de pied, aussi violent. Youssouf n'avait pas crié. Il était coriace, l'ami Youssouf. Salim appréciait en connaisseur. Il goûtait d'autant plus le sel de la situation qu'au fond, il n'avait pas besoin de ses aveux. Qu'il parle ou qu'il se taise, Youssouf ne sortirait pas vivant de la chambre froide, et le GPRA, que ça lui plaise ou non, devrait se contenter de sa version à lui, Salim. Sans compter que ses chefs, après un premier mouvement de mauvaise humeur, s'accommoderaient fort bien d'une fable qui confirmerait aux Français que le FLN était leur seul interlocuteur de confiance, et qu'ils ne gagneraient rien à maintenir des contacts avec ce qui restait du MNA. Oui, tout compte fait, Krim serait content.

Tout bien considéré, il était temps de passer à la politique. Les aveux de Youssouf, ce serait son chef d'œuvre, le point final de sa carrière de chef de guerre... Et sa revanche sur ce fils de rien qui lui avait pris Yasmina.

Il y avait longtemps, si longtemps... Youssouf et lui étaient nés la même année, à Saïda, dans le sud oranais. Salim était le fils aîné de l'Agha Médani, un des hommes les plus puissants d'Algérie, Arabes et Français confondus. L'Agha régnait sur des centaines d'hectares, et sa tribu comptait plusieurs dizaines de familles. La mère de Youssouf était au service de la Aghana, le père son homme de confiance.

Salim et Youssouf avaient grandi ensemble, au milieu de tous les enfants de la tribu, là où on est chef non pas par la naissance, mais parce que les autres enfants vous ont choisi, dans une alchimie qui n'appartient qu'à eux. Salim irradiait depuis tout petit une autorité naturelle qui lui aurait valu sans difficulté l'allégeance de tous les autres, s'il n'y avait eu ce maudit Youssouf. Youssouf s'était montré son égal. Dans les jeux de guerre qui occupaient l'essentiel des loisirs des garçons, c'était toujours Salim et sa troupe de Texas rangers contre Youssouf et ses sioux Omahas. Salim rentrait parfois à la maison sans son scalp, jurant que la prochaine fois il se ferait un collier des oreilles et du nez de Youssouf. Salim et Youssouf avaient vécu leur enfance inséparables, se haïssant comme des frères. Ils étaient allés tous les deux à l'école des pères blancs du village. Les deux rivalisaient d'intelligence. Sur l'insistance des pères blancs, l'Agha avait inscrit son fils au lycée Lamoricière d'Oran, l'un des plus prestigieux lycées d'Afrique du Nord. Youssouf était resté à Saïda. Sa famille n'avait ni les relations de l'Agha, ni l'argent pour payer la pension. Youssouf fut mis au travail, comme les autres enfants de son âge, mais les pères blancs persuadèrent ses parents de le laisser étudier avec eux à la morte saison. C'était en 1939, le début de la guerre. Salim avait onze ans. Il était l'un des rares élèves Arabes du lycée, et le seul de sa classe. Les premiers mois de pension au lycée n'avaient été que souffrance. Jusque là, Salim ignorait qu'on pouvait autant souffrir de solitude, entouré de tant de gens. Encore aujourd'hui, il en gardait un souvenir précis, presque charnel. Au lycée, on vivait pourtant toujours en groupe. En classe, à la récré, au réfectoire, au cours des promenades obligatoires du jeudi et du dimanche, au dortoir, où les lits étaient séparés de moins d'un mètre les uns des autres, on n'était jamais seul... Les autres élèves, pour la plupart fils de fonctionnaires Français, de gros colons ou de commerçants Juifs d'Oran, l'avaient ignoré, comme s'il n'avait pas tout à fait existé. On ne se moquait pas de lui, on ne l'avait pas plus bizuté que les autres, mais on lui parlait peu, on ne l'invitait jamais à participer aux jeux des récréés. Salim ne se rendait pas compte que lui-même ne savait pas aller vers les autres, et que sa propre attitude, ombrageuse et farouche, tenait ses condisciples à l'écart. Il s'était replié dans un travail forcené, jeté à corps perdu dans la lecture. Il lisait tout, et tout le temps. Peu à peu, cependant, ses résultats scolaires brillants, qui le maintenaient en

tête de sa classe, et surtout ses qualités athlétiques qui en avaient fait un pilier de l'équipe de foot du lycée, au point que son entraîneur lui prédisait une carrière professionnelle, l'avaient rendu populaire. Sa vie au lycée était devenue plus facile, on le respectait et on l'admirait, mais il ne s'était jamais vraiment lié à personne.

Il ne s'était pas non plus senti réellement concerné par la guerre, en France. Au lycée, les journaux étaient interdits, et personne n'aurait pris le risque d'en passer en cachette. Il n'avait appris que ce que les professeurs et les externes voulaient bien raconter. La destruction de la flotte Française à quelques kilomètres de là, en juillet 40, ne l'avait pas touché. Il était en vacances, ses premières grandes vacances depuis son entrée au lycée. Le débarquement américain en novembre 42 lui avait laissé un souvenir de drapeaux étoilés déployés sur les balcons de la rue d'Arzew, et des GI's décontractés qui leur lançaient des chewing-gums depuis leurs jeeps, à travers les grilles de la cour du lycée, comme s'ils avaient été des singes à qui on jette des cacahuètes. Beaucoup de GI's étaient noirs. D'instinct, Salim n'aima pas les noirs. Encore moins que les Français.

Salim ne retournait à Saïda qu'aux vacances d'été. C'est à l'été 44 qu'il s'était trouvé assis en face de Yasmina et de sa mère, dans le train qui le ramenait au pays. Yasmina venait d'avoir onze ans, ce que Salim ignorait, des yeux verts en amande à faire damner un imam, et déjà un port de princesse. Salim tomba immédiatement, follement et romantiquement amoureux de Yasmina, et décida sur le champ qu'elle serait son épouse. Lui qui n'avait pas la moindre expérience amoureuse, sut d'instinct que pour gagner la fille, il devrait d'abord circonvier la mère. Il lui fallait donc trouver un moyen d'engager la conversation avec la mère de Yasmina, sans contrevenir à la bienséance qui veut qu'un homme ne parle pas à une femme qu'il ne connaît pas, sauf raison impérieuse. Heureusement pour Salim, voyager en train, en plein été 1944, relevait incontestablement d'un raison impérieuse. Salim se proposa pour leur porter des boissons fraîches à l'arrêt de Mascara, pour ouvrir la fenêtre quand la chaleur montait, pour la refermer quand le souffle de l'air devenait trop fort. Bien entendu, lors de ces manœuvres, il fallait échanger un minimum de paroles. Et puis les femmes, c'est un fait établi, sont bavardes, Salim était un fier et beau jeune homme, le gendre rêvé, surtout lorsque la dame apprit qu'il était le fils aîné de l'Agha... A Saïda, il avait conquis la mère, il savait tout de Yasmina et de sa famille. Yasmina était la fille du mufti de Saïda, un lettré considérable et respecté. Yasmina aurait été fille d'un ânier que ça n'aurait rien changé pour Salim, sauf qu'ils n'auraient eu aucune chance de se rencontrer dans un train, mais le parti était suffisamment honorable pour que l'Agha l'envisage favorablement, ce qui était à tout prendre aussi bien.

Salim harcela sa mère et l'agha jusqu'à ce qu'ils acceptent d'envoyer un émissaire au père de Yasmina, en vue de préparer une demande en mariage, dans le strict respect du protocole.

Salim avait seize ans, Yasmina onze. Dans la tradition arabo-berbère, une demande en mariage à cet âge là n'avait rien d'extravagant. La plupart du temps, les mariages étaient arrangés par les familles quand les enfants étaient encore tout petits. La cérémonie du mariage, et le départ de la fille de sa propre famille pour rejoindre la famille de son mari avaient lieu dès que l'épousée était assez âgée pour aider aux travaux ménagers et aux champs. Seule restriction aux droits du mari, l'époux ne *connaissait* sa femme que lorsque celle-ci devenait nubile. Pour les Arabes, le mariage n'avait aucune *fonction* sentimentale. Il était essentiellement un contrat économique et social passé entre deux familles. L'accord des fiancés n'était ni utile, ni sollicité. Si le mari, une fois adulte et autonome, souhaitait accueillir une seconde épouse, il la choisissait pour les mêmes raisons économiques et sociales. Salim jouissait d'un privilège exorbitant en choisissant sa première épouse, et il s'était juré qu'il n'y en aurait jamais de seconde.

Pour Salim, l'été 44 fila de bonheur fou en exaltations extrêmes et frustrations déchirantes. Le débarquement des alliés en France et la guerre qui allait bientôt se terminer ne l'effleurèrent même pas. Il s'était rendu une première fois chez Yasmina, escorté de sa mère et de sa sœur Sania. On avait pris le thé, et il avait eu la permission d'apercevoir sa promise quelques instants, en présence des deux mères... Yasmina avait plusieurs fois croisé son regard, comme les filles savent le faire, par mégarde, yeux baissés qu'on relève le temps d'un éclair, en rosissant de confusion, et elle lui avait souri, imperceptiblement. Le cœur de Salim avait battu si fort que sa poitrine était restée toute endolorie. Yasmina et Sania, qui avaient le même âge, s'étaient promenées dans le jardin, pendant que les dames parlaient et que Salim, à la torture, feignait de s'intéresser poliment à leur conversation. Au retour de la visite, et les jours suivants, Salim avait tour à tour cajolé et tyrannisé sa petite sœur, jusqu'à ce qu'elle consente à lui répéter, mot pour mot, chacune des paroles que Yasmina avait prononcées. Les visites s'étaient renouvelées, tantôt chez Yasmina, tantôt chez Salim. Les pères étaient entrés dans les tractations subtiles et compliquées de la dotation du ménage, les mères mettaient au point le délicat calendrier du mariage, l'agencement de la cérémonie, qui aurait lieu l'été 46, « Inch Allah », si Dieu le voulait... Salim aurait alors dix-huit ans. Il étudierait à l'université. Yasmina, à treize ans, serait une femme accomplie. Les deux fiancés n'avaient pas encore échangé une seule parole.

Et puis, un après midi de septembre, Yasmina et sa mère rendirent une dernière visite à la Aghana, quelques heures avant le départ de Salim pour le lycée. Salim ne reverrait pas Yasmina de toute l'année scolaire. Il se sentait horriblement triste, et délicieusement malheureux. Yasmina s'était promenée dans le jardin avec Sania. Les deux filles s'étaient amusées comme des petites folles, enfonçant plus avant à chaque éclat de rire un poignard dans le cœur de Salim, qui les entendait depuis le salon.

Youssef, dans la cour d'honneur, dressait un cheval de selle pour la Aghana. Yasmina et sa mère, en se retirant, ne pouvaient éviter de passer près de Youssef. Youssef avait retenu le cheval, et s'était immobilisé, pour qu'elles puissent s'avancer sans danger.

Et Salim avait vu : Youssef avait porté un regard brûlant sur Yasmina, et Yasmina avait soutenu sans la moindre gêne le regard de Youssef. Dans les yeux de Yasmina Salim avait vu danser une flamme qui l'avait consumé. La terre s'était ouverte sous ses pieds. Yasmina ne l'aimait pas, ne l'aimerait jamais comme lui l'aimait. Elle l'épouserait puisque tel était son destin, elle serait probablement une bonne épouse, fidèle et attentive, puisque tel était son métier, mais elle ne l'aimait pas. Si elle l'avait aimé, c'est pour lui que la flamme aurait dansé dans ses yeux, pas pour un palefrenier. Salim aurait voulu étrangler Youssef là, tout de suite, lui arracher le cœur de ses propres mains, tuer Yasmina, qui ne l'aimerait jamais, et se tuer à son tour, pour ne plus souffrir comme un chien. Il ne dit rien sur le moment, mais, de retour au salon, il annonça sèchement à sa mère qu'il ne voulait plus se marier.

Salim se pencha sur Youssef, étendu sur le sol battu de la chambre froide. Son visage s'était fait froid comme la mort. Youssef sut qu'il allait beaucoup souffrir, avant la délivrance du néant. Mais Salim n'obtiendrait rien de lui, même s'il le découpait en morceaux. Youssef le regarda droit dans les yeux et lui sourit, d'un sourire de défi.

## Chapitre 3 Au Ciel, au Ciel, au Ciel...

*Jour J-121, dimanche 4 mars*

Au large, le ciel et la mer se confondaient dans une masse grise, lourde et sale. L'humidité froide était posée comme un drap mortuaire sur la ville. Depuis tôt ce matin, le glas sonnait inlassablement. Sur la place de l'Eglise et dans toutes les rues adjacentes, une foule immense, noire de deuil, attendait les deux corbillards qui ramenaient de la morgue d'Oran les corps suppliciés. Les gens étaient venus d'Oran, d'Aïn el Turc, de Tlemcen ou de Mostaganem. La plupart ne connaissaient ni Rosalie, ni son mari Antoine. Mais ils étaient venus quand même. Ils étaient là parce que ça aurait pu être eux, dans les cercueils, ou leur femme, ou leurs enfants, et ils serraient les poings de rage dans leurs poches. Ils étaient là pour montrer aux égorgeurs qu'ils ne leur faisaient pas peur, qu'on ne les chasserait pas de leur pays, qu'on ne leur ferait pas abandonner leurs cimetières, surtout quand y étaient enterrés des jeunes femmes et des enfants assassinés.

Disposés à tous les points sensibles, fusiliers marins et gendarmes tenaient Kébir en état de siège. Demontis avait installé son PC et ses liaisons radio sur la terrasse de l'école des filles, entre l'Eglise et le cimetière. De son poste d'observation, dominant le village, il suivait à la jumelle l'arrivée des corbillards. En cet instant précis, ils progressaient lentement, à hauteur du nouveau port de pêche, encadrés par une jeep et une automitrailleuse, et suivis par un cortège de voitures qui se déroulait à perte de vue. Ils seraient là dans dix minutes, tout au plus. Demontis se sentait désespéré, et aussi triste que le temps. Un rictus involontaire lézarda son visage. Dire qu'il avait cru toucher le fond en Indochine ! Il était servi ! Il aurait presque regretté le bon temps. Là bas, malgré tout, il y avait encore des limites, du respect, et de l'honneur, dans les deux camps. Etre soldat avait encore un sens... Encore que... Il se souvenait de son retour de Saïgon, le *Pasteur*<sup>1</sup> qui les avait débarqués à Marseille, la honte et la rage. Le rouge lui monta au front. Encore aujourd'hui, il avait honte pour tous ces hommes haineux, ces femmes hystériques qui, sur le quai, jetaient des pierres et crachaient sur les légionnaires blessés qu'on descendait sur des brancards. Il avait vu des soldats pleurer comme des enfants. Ici, en Algérie, c'était encore pire. Il n'y avait plus de règle, plus d'honneur. Le FLN n'en avait que faire. Son but, au-delà de l'indépendance et de la liberté mille fois proclamées du *peuple algérien*, c'était le pouvoir, tout le pouvoir, pour lui et lui seul, si possible jusqu'à la fin des temps. Depuis le début, les dirigeants du FLN avaient pris en compte qu'ils ne seraient jamais vraiment les maîtres de l'Algérie tant qu'un million de Pieds-Noirs et des milliers de Juifs se sentiraient aussi chez eux, et que des millions d'Arabes auraient la nostalgie de la France chaque fois que ça irait moins bien. Alors il fallait que les Pieds-Noirs s'en aillent ou meurent, et que les Arabes perdent jusqu'à la plus petite envie de la France. Peu importaient les moyens. Le résultat justifiait tout, la torture, les pogroms, le viol, l'égorgement des enfants. Aucune pitié, aucune faiblesse dans les rangs. Le fellagha qui faisait quartier subissait le sort qu'auraient dû subir ses victimes... Dire qu'il y avait des Français qui aidaient le FLN, et qui en étaient fiers ! Et on louait leur courage et la beauté de leur âme. Les salauds ! Et des soldats, Français perdus, étaient tombés dans le piège, avaient copié les méthodes de ces fumiers, avaient torturé et exécuté aussi, œil pour œil, dent pour dent, un innocent pour un innocent. Les sinistres cons ! Ces pauvres crétins offraient à tous ces salauds, sur un plateau de vermeil, l'absolution soulagée de leurs saloperies.

---

<sup>1</sup> Paquebot transformé en hôpital qui faisait la liaison avec l'Indochine

Demontis essaya de revenir aux stricts aspects professionnels de son travail. Parce qu'il fallait prendre tout ça comme un boulot, rien de plus, ne pas perdre le contrôle. Il savait qu'à la moindre provocation, la foule des Pieds-Noirs se transformerait en une vague sanguinaire. Le moment crucial serait la sortie du cimetière, après la mise en terre. Le cimetière était situé sur les hauteurs de Kébir, et le chemin pour s'y rendre longeait le Village Nègre. Le cortège funéraire, avec ses milliers d'hommes, de femmes, les enfants de l'école, passerait là. Il n'y avait pas d'autre voie possible. Il suffirait de quelques excités appelant à la vengeance, d'une provocation, d'un coup de feu venu de nulle part, d'une rumeur, et ce serait un nouveau massacre... Demontis se faisait peu d'illusions sur la capacité de son dispositif à contenir toute cette masse, si tant est que les gendarmes et les fusiliers accepteraient de tirer sur une foule européenne, si on leur en donnait l'ordre... Il haussa les épaules, gagné par le fatalisme ambiant. Il avait fait tout ce qui était en son pouvoir, sauf... Lui qui depuis l'enfance n'était plus certain de croire en quoi que ce soit, se surprit à prier Jésus et Allah de lui accorder la paix pour ce jour.

La jeep et l'automitrailleuse s'étaient rangées sur la place Gallieni. Les voitures, derrière, s'étaient garées comme elles le pouvaient. Les corbillards continuaient seuls, jusqu'à l'église. A leur passage, des femmes en noir, la tête couverte d'une mantille, jetaient des fleurs qui dessinaient en retombant un tapis aux couleurs mélangées de bleu, blanc et rouge. Demontis essaya de se rassurer. Pour l'instant, il ne sentait aucune tension, que du recueillement. Il n'avait noté aucune bousculade, et les rapports de ses hommes ne signalaient aucun mouvement suspect.

Les corbillards s'arrêtèrent devant la volée de marches qui menait au parvis de l'Eglise. L'office des morts n'aurait pas lieu à l'intérieur de l'Eglise, qui ne pouvait contenir tout ce monde, mais sur le parvis lui-même, où un autel de fortune avait été installé. Des marins pêcheurs portèrent les trois cercueils jusque devant l'autel, deux petits pour le garçonnet et la fillette, un grand pour Rosalie et le bébé, qu'on n'avait pas eu le cœur de séparer de sa mère. Ils les déposèrent délicatement sur des tréteaux, comme pour mieux les offrir en holocauste à la foule rassemblée en contrebas. Le glas avait cessé sa plainte lancinante. Dans le silence devenu assourdissant, 11 heures du matin sonnèrent au carillon de l'Eglise. Monseigneur Lacaste, évêque d'Oran, fit un signe d'invite à l'abbé Roche, curé de Mers-el-Kébir.

Le curé Roche s'avança au bord des marches et commença, d'une voix puissante de fils de marin :

- « In nomine Pater... »

L'œil rivé à ses jumelles, Demontis balayait lentement la foule. Il repéra Miranda, juché sur un parapet, qui donnait des instructions à un photographe de la PJ, debout à côté de lui. Miranda continuerait de faire son boulot, malgré les pressions, même si ça ne servait à rien, même s'il doutait mettre un jour la main sur les assassins, parce qu'il était un sacré bon flic. Et en bon flic, il faisait photographier la foule qui assistait à l'enterrement. On lui avait appris, à l'école de police, que l'assassin se trouvait neuf fois sur dix sur la photo de l'enterrement de sa victime. Et il l'avait souvent vérifié. Pour trouver l'assassin, aujourd'hui, ça pouvait être facile. Il suffirait de repérer l'Arabe sur la photo, à condition qu'il y en ait un.

Miranda était venu parler à Demontis ce matin, et il lui avait confié, en lui faisant jurer sur la tête de sa mère, de toute son ascendance, pas de sa descendance, il savait qu'il n'en avait pas, qu'il ne le répèterait à personne, une information qu'à part le légiste et lui, personne ne connaissait. Demontis en était resté abasourdi. Rosalie avait été violée. Jusque là, pas de surprise, c'était dans l'ordre des saloperies de routine.

- « Mais les traces relevées, la façon dont elle a été défoncée, je te passe les autres détails, c'est trop dégueulasse... On ne serait pas en plein dans les *événements d'Algérie*, je te dirais

que ça ressemble à un crime de sadique. Note qu'il n'y a aucune raison pour qu'il n'y ait pas de tueur sadique chez les fells, comme chez tout le monde. Mais où ça devient vraiment intéressant, c'est que le fell sadique, c'est très possible qu'il ait été *tout seul*, pas en groupe, comme on pense. Le légiste est formel, Rosalie n'a été violée que par un seul type. Et, tiens-toi bien, on n'a trouvé aucune trace de sperme. S'ils s'y étaient mis à plusieurs, il y en aurait forcément. Et, dis-moi, s'ils étaient plusieurs, pourquoi un seul l'aurait violée, et pas les autres pourris ?... A moins qu'ils aient été dérangés, mais par qui ? Et puis, le fell qui a tué Rosalie, on sait qu'il a pris son temps. Je ne le vois pas faire avec tous les autres autour en train de regarder. Les Arabes, c'est pas des voyeurs. Ils aiment mieux participer que regarder, et c'est des rapides, ils font pas durer le plaisir, à ce qu'on m'a dit. Et Il l'a faite souffrir, longtemps, très longtemps. Il a pris son pied en la regardant mourir... Et il doit être impuissant, le salaud... Alors la fable des quatre fells du MNA, le dossier bouclé, je m'en bats les couilles, et que le préfet aille se faire foutre. Putain, je vais le trouver, ce fils de pute, même si ça me prend dix ans ! »

- « Et les empreintes ? »

- « On les a relevées. Il doit y avoir les tiennes, celles de tes gendarmes, du toubib, du démineur, des brancardiers, de Lulu, des enfants, de la femme, du mari, et aussi, peut-être, du ou des tueurs, mais ce n'est pas sûr, parce qu'on n'a trouvé aucune empreinte sur le couteau qui clouait le bébé contre sa mère... Encore un truc bizarre, le fell qui nettoie le couteau, ou qui le tient dans un chiffon, pour ne pas se salir. On va quand même comparer ce qu'on a au fichier des malades de la quéquette en liberté. Mais ça m'étonnerait qu'on arrive à quelque chose. Déjà que le labo est débordé. Les résultats, on les aura à la Saint GlinGlin... De toutes façons, des types capables de faire ça, s'ils ne sont pas déjà passés à la guillotine, c'est qu'on ne les a pas encore attrapés. Alors, ils ne sont pas au fichier. Ah, encore un détail. D'après le légiste, ce n'est pas avec le couteau de cuisine que Rosalie a été égorgée. Pour faire ce genre de dégâts, ce serait plutôt un poignard de commando, comme on en trouve dans l'armée... Et le type sait s'en servir. »

La cérémonie se terminait. Des enfants vêtus de blanc, garçons gantés et filles couronnées de fleurs blanches, défilaient devant les cercueils. Tour à tour ils trempaient le goupillon dans l'eau bénite, esquissaient le signe de croix et passaient le goupillon derrière eux. Beaucoup pleuraient. Le talkie walkie de Demontis grésilla. « Mon capitaine, mon capitaine ! ». C'était la voix de Cornier, pressante mais aussi tranquille qu'à l'habitude.

- « Demontis. Je vous écoute. »

- « Mon capitaine, il faudrait que vous veniez ici, tout de suite. Il y a plein d'Arabes qui rappiquent, des femmes et des hommes, il y a aussi des enfants. Ils n'ont pas l'air agressif, mais je préférerais que vous veniez vous rendre compte, si ça vous est possible ».

Cornier commandait le groupe qui contrôlait le Village Nègre, à quelques centaines de mètres. C'était le point le plus sensible, et Cornier était l'homme de la situation. Demontis avait toute confiance dans le jugement de ce jurassien, placide et bon vivant, qu'aucune situation ne semblait affecter. Il tourna ses jumelles dans sa direction. Une masse blanche de djellabas et de burnous approchait de ses hommes.

- « Retenez-les, mais en douceur. J'arrive ».

Demontis tendit ses jumelles à Dadi.

- « Je viens avec toi, capitaine ? »

- « Non, tu surveilles l'enterrement, et tu m'appelles s'il y a un problème ». Il descendit quatre à quatre les escaliers, et se mit à courir dans la rue, sous l'œil inquiet des gens qui s'écartaient sur son passage. Il se contraignit à se remettre au pas en approchant du Village Nègre. Il ne fallait pas que les Arabes le voient courir. Un chef ne courait jamais, sauf pour poursuivre ses ennemis. Et puis, en marchant, il avait le temps de peser la situation. Il vit

Cornier, qui lui tournait le dos. Cornier semblait palabrer avec le vieux Mohamed Boujiba. La foule derrière Boujiba était calme et attentive. Les soldats ne semblaient pas particulièrement tendus. Boujiba aperçut Demontis, et le désigna à Cornier. Tout le monde se tourna vers lui. Demontis nota que Boujiba arborait sur la poitrine ses décorations de la grande guerre. Il repéra d'autres Arabes, des anciens combattants des deux guerres, toutes décorations pendantes sur leur djellaba blanche. Ce n'était pas un mauvais signe.

Cornier claqua des talons, se mit au garde à vous et le salua réglementairement, comme à la parade, tendu par l'effort qu'il faisait pour cacher l'excitation qui le submergeait. Boujiba et les anciens combattants en firent autant, indéchiffrables et solennels. Demontis prit le plus grand soin à leur rendre un salut impeccable.

- « Brigadier-chef Cornier au rapport, mon capitaine... Monsieur Boujiba souhaite vous présenter une requête ».

Bigre, se dit Demontis, ça doit être quelque chose. Il avança le menton en direction de Boujiba.

- « Oui, Monsieur Boujiba ? »

Boujiba prit une profonde inspiration, conscient de l'importance de sa requête, et récita d'un trait :

- « Mon Capitaine. Kébir, c'est notre village. Rosalie et ses enfants, c'est nos morts aussi. On veut les accompagner au cimetière ! »

Les corbillards, débordant de fleurs, s'avançaient lentement sur la route du cimetière. Derrière, marchaient Monseigneur Lacaste et le curé Roche. La cérémonie avait été poignante. L'évêque, dans une homélie très inspirée, avait plusieurs fois fait venir les larmes aux yeux des hommes, qui avaient pleuré sans retenue, silencieusement, en se tamponnant de temps en temps les yeux. Mais l'évêque avait conclu durement, en invitant « tous les chrétiens à rester fidèles à l'évangile, à refuser fermement cet enchaînement fou de violences... Le désir de vengeance est contraire à la vraie paix voulue par le Christ, il ne sert pas le bien des hommes... Mes très chers frères, en vérité, je vous le dis, ceux qui veulent se faire justice eux-mêmes, et quelle justice, que de venger la mort d'un innocent en tuant un autre innocent !, commettent une faute beaucoup plus grave que la simple désobéissance aux prescriptions de l'Eglise ou à la loi des hommes. Ils renient la loi du Christ, et, dans la mesure où on ne peut séparer la loi de la personne du Christ, un tel reniement, je vous le dis, mes frères, équivaut à une apostasie<sup>1</sup>. »

La condamnation était sans appel. Sauveur sentit un poignard s'enfoncer dans son cœur. Il sanglota, éperdu. Autour de lui, on crut qu'il pleurerait pour son ami Antoine, le mari de Rosalie.

Au milieu de la foule, Mascarini, le chauffeur de la carrière, ne savait pas ce qu'apostasie voulait dire, mais il comprit que c'était un péché mortel. Il haussa les épaules, un sourire satisfait mal dissimulé aux lèvres. Avec tous les melons qu'il avait tués jeudi, et avant jeudi, des apostasies, il avait dû en commettre de quoi brûler plusieurs fois en enfer.

Maintenant, la foule chantait, des milliers de voix à l'unisson :

J'irai la voir un jour,  
Cette vierge si belle,  
Bientôt j'irai près d'elle,  
Lui dire mon amour.

---

<sup>1</sup> Reniement volontaire et public de l'appartenance à la religion catholique

Au Ciel, au Ciel, au Ciel,  
J'irai la voir un jour,  
Au Ciel, au Ciel, au Ciel,  
Lui dire mon amour.

J'irai la voir un jour,  
J'irai loin de la Terre,  
Sur le cœur de ma mère,  
Reposer sans retour.

Au Ciel, au Ciel au Ciel...

Les corbillards débouchèrent de la rue des Andalouses, à hauteur du Village Nègre. Dans les premiers rangs du cortège, on s'arrêta de chanter. On avait vu, sur la gauche de la route du cimetière, les Arabes de Mers-el-Kébir qui attendaient, massés derrière Demontis et ses hommes. Le cortège continua d'avancer, parcouru par un murmure qui portait la nouvelle de rang en rang. Le murmure cessa, et le silence se fit, lourd et oppressant, à peine troublé par le ronronnement des moteurs des corbillards et le bruit des pas, étouffé par la poussière de la route. Les européens et les Arabes s'observaient. Demontis, la gorge nouée par l'émotion, donna un ordre. Les soldats s'écartèrent, ouvrant le passage à Mohamed Boujiba qui s'avança, suivi par un groupe d'enfants. Derrière les enfants suivaient les pères, vêtus de djellabas blanches, capuchon baissé, en signe de deuil et, fermant la marche, les femmes, couvertes d'un voile blanc. Monseigneur Lacaste avait compris. Sans cesser d'avancer, il fit signe à la foule des Arabes de rejoindre le cortège funèbre. Les rangs s'ouvrirent naturellement, pour permettre aux musulmans de se mêler aux chrétiens. Les hommes se joignirent aux hommes, les femmes se mêlèrent aux femmes, les enfants se prirent par la main. Une foule noire et blanche accompagnait maintenant Rosalie et ses enfants au cimetière. Après tout, peut-être que le sacrifice des innocents apporterait un peu de rédemption sur cette terre d'Algérie. Des larmes d'espoir, mêlé de tristesse, coulaient sur le visage du curé Roche. Il reprit, d'une voix étranglée qui prenait peu à peu de la force : « Au Ciel, au Ciel, au Ciel... »



## *Chapitre 4 Un accord n'engage que celui qui le respecte*

*Jour J-107, dimanche 18 mars, soir*

*« Je pense toujours à ces jugements derniers primitifs où les diables emportent les âmes vers l'enfer. Pauvres algériens ! De même que ces âmes, ce ne sont pas les diables qui les entraînent qu'ils maudissent. C'est vers les anges qu'ils lancent des injures et brandissent le poing. Et bien ! S'il doit en être ainsi, que le diable les emporte ! »*

Général de Gaulle, conseil des ministres du 31 août 1961<sup>1</sup>

Ce soir là, Batiste apprit la nouvelle à la télé qu'il avait fait installer dans son bar. Il trônait debout, derrière son comptoir, et il y avait une bonne heure qu'il n'arrêtait pas de servir. Le bar était noir de monde, comme tous les dimanches soir. Le dimanche soir, à Kébir, les jeunes faisaient le boulevard, *événements* ou pas, couvre feu ou pas, sinon, comment auraient-ils pu *fréquenter*<sup>2</sup> ? Les femmes prenaient le frais, assises devant chez elles, sur une chaise qu'elles avaient sortie pour l'occasion, ou devant chez des amies si elles n'habitaient pas le long du boulevard, à surveiller les jeunes, que les garçons n'aillent pas trop loin avec les filles, et que les filles n'aguichent pas au-delà du convenable. Les hommes faisaient la tournée des cafés, sans en oublier un seul, pour ne pas vexer. Ce soir là, à la télé, il y avait un programme de variétés du feu de dieu, avec Johnny, Sylvie, Eddy Mitchell et les Chaussettes Noires, Sheila, Dick Rivers et les Chats Sauvages, et plein d'autres. La crème des Yé Yé, le dessus du dessus du panier. Alors, en plus de la ronde des hommes qui entraînent, buvaient la tournée d'anisette en mangeant la kémie, et ressortaient, le bar était bourré de jeunes, garçons et filles, serrés comme des sardines près de la télé, à crier et à se tortiller sur place, comme s'ils avaient attrapé des vers. Batiste, à sa grande confusion, aimait le rock, et il ne crachait pas non plus sur un bon twist, même si devant les habitués, à cause de la différence d'âge, il était obligé de montrer les jeunes du menton et de rigoler bêtement en se tapant la tempe avec l'index. Il n'y a pas si longtemps, quand Eddy Mitchell était venu au Théâtre de Verdure, à Oran, Batiste était allé le voir, tout seul, en se faufilant comme un conspirateur, pour que personne de Kébir ne le sache. Mamma mia la honte si on l'avait vu ! Au théâtre, Il s'était trouvé nez à nez avec son copain Tito, venu avec Georgette, en catimini, comme lui. Tous les trois avaient pris des places au dernier rang. C'était pratique. On pouvait entrer par derrière, et, en arrivant au dernier moment, ni vu ni connu. Ils avaient bien rigolé.

Quand le programme télé s'interrompt et qu'un journaliste apparut, grave et sombre comme s'il venait de perdre sa mère dans un accident d'auto en province, mais qu'il lui fallait tout de même remplir son devoir d'informer avant de courir se recueillir sur la dépouille chérie, Batiste eut un moment d'espoir. Il cria à la cantonade :

- « Taisez-vous. Ecoutez. C'est de Gaulle. Il doit être mort ! ».

Et dans le bar soudain silencieux, le journaliste annonça l'impensable. Les mains de Batiste se mirent à trembler si fort qu'il renversa le verre qu'il était en train de remplir d'anisette. Ça ne lui était jamais arrivé en trente ans de service.

---

<sup>1</sup> Cité par Robert Buron

<sup>2</sup> Flirter, en plus engageant. Si on « fréquente », c'est pour se marier, pas juste pour coucher, attention !

Réunis dans le salon d'un appartement haussmannien du boulevard Charlemagne transformé en Poste de commandement, le Général, le colonel « G » et l'état major de l'OAS d'Oranie, assis autour d'une grande table en acajou verni, n'avaient pas été surpris par la nouvelle. Leurs informateurs les avaient prévenus depuis quelques jours que l'accord était imminent. Ils venaient d'en recevoir le texte définitif. Le Général, pantalon de velours côtelé marron, pull bleu marine à col roulé, cheveux teints en noir et collier de barbe, avait toute l'apparence d'un instituteur de la Troisième République, n'eût été son port un peu raide. Il résumait pour ses collaborateurs l'essentiel des éléments qui venaient de lui parvenir, dans le style solennel, mêlé de termes crus de garnison, qu'il savait prendre pour galvaniser les troupes :

- « Messieurs, les accords d'Evian marqueront la France d'une tache indélébile. C'est une capitulation sans condition devant le FLN. Joxe n'a même pas essayé de sauver la face, tant la France est pressée de trahir ses enfants d'outre mer. Nous abandonnons tout, jusqu'au pétrole du Sahara. Le FLN, que nous avons battu à plate couture les armes à la main, nous laisse dans sa magnanimité la base de Mers-el-Kébir, pendant quinze ans, sans doute le temps qu'on termine de construire les installations anti-atomiques, et encore, on leur paie un bail. Après, ils pourront la louer aux russes, encore plus cher. Dans le même paquet, ils ont mis la base de Lartigue. C'est vrai qu'elle est indispensable pour le transport du matériel. Et puis, bien entendu, le FLN ne pouvait pas faire moins que d'offrir un petit cadeau à son ami de Gaulle ; il lui laisse Hammaguir et Reggane<sup>1</sup>, pour qu'il continue à jouer avec ses fusées et ses bombinettes. Et c'est tout ce que la France garde en Algérie...

Quant aux Français d'Algérie, c'est le comble de l'infamie. Ils ne leur accordent même pas la double nationalité. C'est dire le cas que la France fait des Pieds-Noirs qui ont donné leur sang pour la libérer. Ils ont trois ans pour se décider. Passé ce délai, ou ils optent pour la nationalité algérienne, et ils ne sont plus Français, ou ils sont considérés comme étrangers résidents. Etrangers, les Pieds-Noirs, chez eux, vous vous rendez compte ! Il paraît que Joxe n'en peut plus, tellement il est content de lui : il a obtenu, en se battant avec toute son énergie de tapette, que les chrétiens et les Juifs ne soient pas obligés de se convertir à l'Islam. Quelle victoire pour la grande Zorah et ses cire pompes ! »

Le Général fit une pause. Autour de lui, ses hommes étaient silencieux, mais ils ne semblaient pas abattus par la nouvelle. Ils attendaient la suite, certains qu'elle ne serait pas dénuée d'espoir.

Le Général chaussa ses lunettes, prit une feuille de papier qu'il avait devant lui et lut. Ses mains tremblaient légèrement :

- « L'Etat algérien se donnera librement ses propres institutions et choisira le régime politique et social qu'il jugera le plus conforme à ses intérêts. Sur le plan international, il définira et appliquera en toute souveraineté la politique de son choix...<sup>2</sup> - Le Général leva les yeux - Je cite cette partie du texte des accords mot pour mot, avec une précision : l'Etat Algérien mentionné dans les accords n'est représenté que par le FLN. Vous mesurez comme moi ce que ça implique : nous savons tous, et de Gaulle ne peut pas l'ignorer, que le FLN veut installer un régime islamiste<sup>3</sup> en Algérie. Ça veut dire la charia, la prière obligatoire, tout le monde tête en bas et cul en l'air, femmes recluses, nos idéaux démocratiques et notre civilisation piétinés, cent trente ans de labeur et de souffrance balayés, et au bout, le départ inexorable des européens et des Juifs. Eh bien de Gaulle a lâché sur ça aussi... Le FLN sera le maître absolu. De Gaulle a signé la fin des Pieds-Noirs, le malheur des algériens, et la honte de la France ! Voilà, messieurs, ce que de Gaulle et ses valets ont accepté... Avec une

---

<sup>1</sup> Centres d'essais de fusées et de bombes atomiques dans le Sahara

<sup>2</sup> Extrait des accords d'Evian

<sup>3</sup> 31 octobre 1954, proclamation du FLN « restauration de l'Etat Algérien souverain, démocratique et social, dans le cadre des principes islamiques ».

veulerie qui les déshonore, et au soulagement honteux de métropolitains pour qui la grandeur de la France compte moins que leur machine à laver électrique ou leur 4CV Renault... Les accords prévoient aussi les modalités de rapatriement de l'armée Française : il ne restera plus que 80.000 hommes dans un an, et plus un seul soldat Français dans trois ans, à part la base de Mers-el-Kébir et le Sahara... Dans trois ans, si ce n'est avant, nous aurons les cocos aux portes de la France, et leurs fusées pointées sur Paris ! Les jean-foutre ! »

Le général, qui était né sur cette terre, à quelques kilomètres d'Oran, se sentait gagné par l'émotion. De Gaulle, ce Judas, avait vendu son pays, pour pas même trente deniers. Son pays ! Quatre générations de ses parents reposaient dans cette terre que sa famille, venue d'Alsace-Lorraine, avait conquise, poignée par poignée, au cours de plus d'un siècle de travail et de lutte. Jamais, vivant, il ne laisserait son pays aux tueurs du FLN. Jamais il ne quitterait vivant l'Algérie !

Le général reprit, la voix rauque :

- « Pour être complet, voyons les aspects pratiques des accords :

Dans à peu près un mois, il y aura un référendum en France. On va demander aux Français de France s'ils disent « oui » aux accords d'Evian. Tu parles qu'ils vont dire « non ». Quant aux Pieds-Noirs, tenez-vous bien, il n'est pas prévu qu'on vote. On n'est pas des vrais Français, on voterait mal, et de Gaulle veut un « oui » franc et massif, enthousiaste, sans regret, sans remord.

Après que les vrais Français auront dit « oui » à l'unanimité, il est prévu que l'Algérie s'autodétermine. Mais il n'y aura que les Arabes qui auront le droit de voter. Pas les Pieds-Noirs. Les Pieds-Noirs, on n'est pas algériens non plus. Les Pieds-Noirs, avec les accords d'Evian, ça devient clair, on n'est ni Français de France, ni algériens d'Algérie. On n'est rien. On n'est même pas morts. C'est comme si on n'existait pas<sup>1</sup>.

De Gaulle nous a dissous, effacés des registres. Le Grand Charles et les bolcheviques qui gouvernent la France ont monté un plébiscite, comme dans leur pays modèle, l'Union Soviétique. Les Français diront oui parce qu'ils sont soviétisés, parce que la France est devenue un pays de congés payés et de retraités, parce qu'aucun *vrai* Français ne veut plus se battre pour elle ; ils n'y a que des pauvres couillons de sales colonialistes comme nous pour le faire encore. Et les Arabes diront oui à l'indépendance, les pauvres, parce qu'on les fera voter avec un couteau sous la gorge. Tout le monde sera content, les intellos et les communistes défilent de Nation à Bastille en chantant l'Internationale... Quelle honte, nom de Dieu !... Bon, ça ne sert à rien de s'énerver. Je vous donne la suite.

Un Haut Commissaire Français en Algérie va arriver à Alger dans les prochains jours. Il doit préparer l'indépendance, c'est vous dire à quel point le référendum et le vote d'autodétermination seront une formalité. Je crois savoir qu'il s'agit de Christian Fouchet. Pour ceux d'entre vous qui ne le connaissent pas, il était ministre chargé des affaires marocaines et tunisiennes dans le gouvernement de Mendès France. Un gaulliste de gauche. Les pires. De Gaulle ne pouvait pas mieux choisir pour son entreprise de liquidation. Il sera secondé par un Exécutif Provisoire, avec à sa tête Abderrahmane Farès<sup>2</sup>, la marionnette du FLN, bien poli, bien gentil, bien propre ; on le sort de la naphthaline pour donner le change, pendant que le FLN continuera à tirer les ficelles depuis Tunis... Pour le service d'ordre, l'armée et la gendarmerie Françaises vont peu à peu se désengager. On va faire appel à l'ALN, c'est un comble, et former des auxiliaires Arabes volontaires. Notez encore que les européens pourront aussi faire acte de candidature, s'ils le souhaitent... Les salauds d'hypocrites !

---

<sup>1</sup> Le Général, emporté par sa fougue, commet une erreur : il est exact que les Français d'Algérie n'ont pas été invités à participer au référendum du 8 avril sur les accords d'Evian, mais en théorie ils auraient pu voter l'autodétermination le 1<sup>er</sup> juillet, du moins ceux qui étaient encore en Algérie.

<sup>2</sup> Président de l'Assemblée Algérienne en 1953

Et puis, j'ai gardé le meilleur pour la fin : les fellaghas prisonniers en France ou ici vont être libérés, et ceux qui se sont sauvés au Maroc ou en Tunisie vont pouvoir rentrer en Algérie, et même en France s'ils en ont envie. Ils vont tous être amnistiés, quoi qu'ils aient fait avant le cessez-le feu, qui court à partir de demain midi. Les assassins d'enfants, les violeurs de femmes sont libres comme l'air, blancs comme la neige, purs comme le cristal. Mais vous, mes amis, vous n'êtes pas amnistiés. Vous n'êtes pas des combattants, pas même des patriotes, vous êtes des délinquants de droit commun.

Voilà, messieurs. Je vous ai résumé l'essentiel. »

Le Général se redressa et sourit. Les hommes, autour de la table, qui reçurent son sourire, furent soudain envahis par un immense espoir.

- « Allons messieurs. Vous sentez bien que ces accords, dans leur ignominie, sont d'une telle aberration pour la France, mais aussi pour l'Algérie, qu'ils ne sont pas applicables. Ne comptons pas pour le moment sur les Français de Métropole, ils vivent dans l'indifférence, anesthésiés par la propagande officielle. Mais je suis certain qu'en Algérie, l'immense majorité des européens, et une grande partie des musulmans ne veulent pour rien au monde ni l'indépendance, ni, encore moins, le FLN. Pour eux, avec eux, nous allons faire en sorte que ces accords ne s'appliquent pas. Nous sommes assez déterminés pour y arriver... Mon colonel, c'est à vous. »

Le colonel « G » se saisit d'un paquet de feuilles déposées devant lui, se leva et les distribua autour de la table. Puis il parla, toujours debout.

- « Mes amis, l'heure de la lutte finale est venue, comme disent les cocos. Les jours qui viennent vont être décisifs. Si nous parvenons à casser le processus des accords, ce dont je ne doute pas une seconde, c'en est fini de la fiction d'une Algérie algérienne. Le pays restera dans la communauté Française pour l'éternité. Nous allons montrer au monde qu'on n'enterre pas cent trente ans d'histoire et de gloire d'une simple signature au bas d'un torchon. Nos camarades d'Alger s'occupent du Haut Commissaire et de l'Exécutif Provisoire. Nous, nous allons prouver que l'Oranie est une province Française, et que nous en sommes le gouvernement légal.

En premier lieu, puisque la France libère d'ignobles assassins au lieu de les punir comme ils le méritent, nous, l'OAS, nous allons rendre justice aux victimes. Il n'y aura pas d'amnistie pour les assassins. Aucun tueur fellagha libéré des prisons Françaises ne vivra assez vieux pour voir le jour de l'Algérie algérienne. C'est la première priorité des commandos « Delta ». Deuxième priorité, et jusqu'à nouvel ordre, nous ne voulons plus d'un seul Arabe vivant à Oran, qui ne soit pas ouvertement de notre bord. Je regrette profondément cette mesure, mais nous n'avons pas le choix. Je répète qu'il faut montrer à la face du monde qu'Oran est une ville Française, entièrement Française, rien que Française. Nous préviendrons dès demain matin la population algérienne. Tout Arabe qui s'aventurera, sans notre sauf conduit, à l'intérieur du périmètre défini dans le document que je vous ai remis, devra être abattu. Troisième priorité, empêcher la préparation du scrutin du déshonneur et rendre impossible le vote d'autodétermination. Ce qui implique : la poursuite et l'élimination des leaders indépendantistes et de leurs complices européens – nous sommes en bonne voie d'atteindre nos objectifs -, la prise de contrôle totale et définitive de l'administration Française en Algérie – c'est pratiquement fait -, l'intensification des émissions pirates à la radio et à la télé ; il faut que les Français d'Algérie sachent quel destin de Gaulle leur prépare. Nous avons besoin de beaucoup d'argent pour financer ces opérations. Nous en avons déjà récolté. Il nous en faut encore. Et puis, nous poursuivrons nos actions contre l'ALN, puisque l'armée Française dépose les armes. Nous, nous n'avons pas signé de cessez-le-feu. Et nous empêcherons la constitution de forces de police Arabes... Il ne manquerait plus que ça. La police d'une ville Française faite par l'ALN ! Aucun Français d'Algérie ne l'acceptera.

Voilà, messieurs, au travail. Je veux de chacun de vous un plan d'action précis, pour ce qui le concerne, dans les domaines que je viens de définir, pour demain matin 8 heures... Je n'ai pas besoin de préciser qu'il vous faudra tenir compte de l'acharnement que le pouvoir gaulliste ne manquera pas de mettre à nous éliminer. Nous devons, hélas, nous battre contre des Français. Mais, mes amis, n'ayez aucun scrupule. Ces Français là se déshonorent ! Tant pis pour eux ! Vive la France ! Vive l'Algérie Française ! ».

Tous les hommes se levèrent, et reprirent les vivats. Ils pouvaient le faire sans craindre d'être repérés. Le vacarme, dans la rue, était infernal. Deux brèves, trois longues, « Ta-ta-ta\_, ta\_,ta\_ ! », « ta-ta-ta\_, ta\_,ta\_ ! » « Algérie Française ! Algérie Française ! ». Les Pieds-Noirs, dans la ville, continuaient de klaxonner, de taper sur leurs casseroles, et de crier leur rage et leur désespoir.

Le Général reprit la parole, presque guilleret :

- « Mes amis, pour les jours qui viennent, on va leur faire plein de surprises ».

### ***Jour J-106, lundi 19 mars***

Raide et sévère, bras croisé, le colonel Boumediene observait un à un les hommes assis autour de la table de conférence. Le colonel Boumediene était le tout puissant chef d'état major de l'Armée de Libération Nationale. Il avait obtenu ce commandement suprême moins par ses prouesses militaires, plutôt moyennes, que par une intelligence et un sens politique hors du commun, doublés d'un courage et d'une férocité de prédateur. Maître absolu de l'armée, il s'était octroyé le droit de vie ou de mort sur chaque soldat, quel que soit son rang, et il ne manquait pas de l'exercer avec largesse. Si lui-même, persuadé de son destin national, se ménageait autant que possible et n'avait jamais pris qu'une part limitée aux combats, de ses hommes, par contre, il exigeait tout. Au plus petit manquement, à la moindre hésitation, une seule punition, la mort. Une mort lente, très douloureuse. Les capitaines et lieutenants qui s'étaient rebellés deux ans auparavant, parce que certains de mourir pour rien, quand il avait ordonné une attaque suicide de la ligne Morice, avaient eu tout le temps de regretter leur insubordination. On ne désobéissait pas au colonel Boumediene. On ne le contrariait pas non plus, quelque avis qu'il émette. La seule attitude possible était l'obéissance et la foi en le raïs<sup>1</sup>. A cette condition, et si on parvenait à lui plaire, pour autant que ce fût possible, on avait une chance de survivre et prospérer à ses côtés. Mais c'était très aléatoire !

Les hommes assis autour de la table, ce lundi 19 mars, dans une salle de conférence de l'ambassade d'Egypte à Bonn (Allemagne de l'Ouest), n'étaient pas des enfants de chœur. Pourtant, tous, à l'exception peut-être de Salim, qui n'avait peur de rien ni ne personne, auraient préféré se trouver à des milliers de kilomètres d'ici, par exemple dans le bled, poursuivis par des commandos de chasse. Les chefs des willayas d'Algérie étaient venus aux ordres, officiellement pour un « séminaire de réflexion en vue de préparer l'ALN, la seule force structurée et opérationnelle, à agir au mieux des intérêts du peuple algérien dans cette phase cruciale de la lutte pour la reconquête du pays sur les forces colonialistes ». La bureaucratie du FLN, qui n'avait rien à envier à celle de ses supporters soviétiques, excellait dans ces phrases alambiquées qui remplissaient les tonnes d'archives que l'organisation avait produites depuis 1954.

Le colonel esquissa un sourire, ce qui chez lui n'était ni un signe de bonne humeur, ni une manifestation de sympathie. Ses hommes, qui ne le quittaient pas des yeux, dans l'attente qu'il veuille bien leur parler, l'interprétèrent plutôt comme le rictus du carnassier qui montre ses crocs, satisfait de tenir sa proie à merci. C'était effectivement la bonne interprétation.

---

<sup>1</sup> Chef suprême

- « Ahlan oua sahlan<sup>1</sup> ! Mes chers camarades. Avec l'aide d'Allah, et grâce au sacrifice de milliers de djounoud, nous voilà victorieux ! Nous avons gagné. Nous, l'ALN, avec le courage qu'Allah, dans sa bonté, a bien voulu nous accorder, avec nos couteaux, avec nos vieux fusils, nous avons battu la France colonialiste, avec ses avions, avec ses chars, avec ses mitrailleuses. L'Algérie va reconquérir sa liberté, et c'est nous, ses soldats, qui avons gagné la liberté pour le peuple. Mes camarades, nous avons offert nos vies à notre pays... » Le colonel s'interrompit un moment, parcourant l'assistance du regard. Ce qu'il allait dire maintenant, il l'avait longuement mûri. Les chefs de willayas n'étaient pas tous ses amis. Il comptait parmi eux quelques ennemis jurés, qu'il faudrait éliminer quand le temps serait venu, après l'indépendance. Mais pour l'instant, il avait besoin de tout le monde, pour réaliser ce que lui et Ben Bella avaient en tête. Ben Bella, ce pantin, qui pensait tirer les ficelles, alors que c'était lui qui s'agitait au gré du marionnettiste. De Gaulle venait de le libérer de sa prison dorée<sup>2</sup>, hier soir. Demain, Ben Bella et lui se retrouveraient à Genève, pour discuter de l'avenir. Lui aussi, un jour... Le sourire revint, puis s'effaça.

- « Mais notre travail n'est pas fini. Vous le savez maintenant, les francaouis et Belkacem Krim se sont mis d'accord sur un processus d'indépendance de notre pays. Ils ont signé le cessez le feu pour aujourd'hui midi. C'est pour ça que vous avez pu prendre l'avion à Alger et venir jusqu'ici avec la bénédiction des Français. J'ai donné mon accord pour le cessez le feu... Mais pour le reste, je vous le dis comme je le pense. Ces accords sont mauvais ! l'ALN ne s'est pas battue pour que les Français et les Juifs gardent les meilleures places, des centaines de milliers de martyrs ne sont pas morts pour que les compagnies pétrolières Françaises continuent à nous voler notre pétrole, et le peuple souverain ne s'est pas sacrifié pour que la marine Française de Mers-el-Kébir nous surveille comme si nous étions des enfants ! Non, non, et non. Ce n'est pas ça, l'indépendance. Moi, en tout cas, de cette indépendance-là, je n'en veux pas. Et je ne suis pas le seul. Au FLN, beaucoup me suivent... Mais il est trop tôt... La priorité, c'est l'indépendance juridique. Du point de vue international, c'est ce qui compte. Que l'Algérie soit reconnue par l'ONU, le plus vite possible. Après, pour ce qu'on fera des accords d'Evian - le colonel fit semblant de cracher par terre-... On verra. »

Boumediene s'interrompit. Pendant qu'il parlait, les hommes avaient approuvé bruyamment, à plusieurs reprises, sauf Salim, qui était resté impassible. Les autres chefs de willayas, Boumediene ne s'en inquiétait pas trop, même de ceux qui lui étaient hostiles, c'était des brutes, il saurait bien s'en débarrasser le moment venu, mais celui-là, il s'en méfiait comme du choléra. Salim était aussi intelligent et aussi cruel que lui. Il faudrait ou bien l'avoir avec soi, et il ne se contenterait pas de peu, ou bien l'éliminer. Mais ce serait à haut risque. Il reprit, impénétrable, après avoir avalé quelques gorgées de thé.

- « Mais si nous voulons être prêts le moment venu, c'est maintenant, entre aujourd'hui et le vote d'autodétermination, c'est-à-dire dans les trois prochains mois, que tout se joue. Je vous l'ai dit, j'ai accepté d'appliquer le cessez-le-feu. Ça veut dire qu'il n'y aura plus de combats entre nous et l'armée Française à partir de demain midi. Je n'imagine même pas qu'un seul djoundi puisse contrevenir à cet ordre. Mais je n'ai rien accepté d'autre ! En dehors du cessez-le feu, les accords d'Evian n'engagent que les Français ! » Il sourit, pour la troisième fois.

- « Ben Khedda, Krim et leur clique n'ont jamais représenté ni l'ALN, ni le peuple algérien. Le chiffon de papier qu'ils ont signé, le peuple algérien n'en veut pas, je vous l'ai dit. L'Algérie est une terre d'Islam. L'Algérie ne sera pas un pays libre tant que des Français et des Juifs en fouleront le sol et prieront dans leurs églises et leurs synagogues. Ils ne sont pas chez eux. Il faut qu'ils partent, et nous les chasserons... Quant aux traîtres qui se sont vendus

---

<sup>1</sup> bienvenue

<sup>2</sup> Le château de Turquant, en Touraine

à l'ennemi, aucun patriote n'acceptera ni qu'ils s'en aillent, ni que leurs pas continuent de souiller notre terre sacrée. Pour eux, il n'y aura que la justice du sang versé...

Voici mes ordres... »

Barricadé dans son bureau du Château-Neuf,<sup>1</sup> le général Cantarel, commandant le corps d'armée d'Oran, lisait et relisait une dépêche que son patron, le général Ailleret, commandant supérieur interarmées en Algérie, lui avait transmise sans lui préciser s'il en était l'auteur ou si les ordres venaient du ministre Messmer. Le général Cantarel était perplexe. En soldat qui ne devait pas son poste, hautement exposé, à ses seuls mérites militaires, bien réels, mais aussi à son sens du devoir et de l'obéissance, il relut une dernière fois, espérant décrypter, caché derrière des instructions officielles qui ressemblaient mot pour mot à une capitulation sans condition, un ordre subliminal qui l'engagerait à n'en tenir aucun compte. Le ministre était friand de ce genre de directive absconse qui l'absolvait à l'avance de toute erreur de ses subordonnés. Mais non. Les instructions, bien que témoignant du grand embarras de leur auteur, étaient cette fois on ne peut plus précises : *"Au cas où des éléments regroupés de l'ALN (ou du MNA) se livreraient à des opérations de pillage, saccage, destruction, harcèlement et embuscades sur nos forces et nos installations ou sur des biens publics et privés, nos forces ne devront riposter que pour assurer leur propre défense et celle de nos installations. Toute autre action ne pourra être engagée que sur réquisition par l'autorité civile"*.

C'était bien cela, clair et net : l'armée n'était plus là que pour se défendre elle-même. La sauvegarde des biens publics ou des biens privés, ce n'est plus vos oignons... Et encore moins les personnes, propriétaires des dits biens privés. L'auteur de l'instruction avait dû avoir honte, ou craindre pour sa carrière, de donner un ordre explicite de non intervention les concernant, mais il l'avait pensé si fort que cela transparaissait, en gras et en italique, dans le texte. Autant dire que l'armée Française n'avait plus le moindre rôle à jouer en Algérie, et qu'on ferait aussi bien de la renvoyer tout de suite chez elle. Tant mieux. Le général en avait plus que marre de l'Algérie. Un bon commandement en Allemagne, la civilisation enfin retrouvée, une étoile de plus... Et que les Pieds-Noirs aillent se faire pendre ! Le général Cantarel haussa les épaules. Il était soldat, il exécutait les ordres. Le reste, ce n'était pas de sa responsabilité. D'autant que...

Sous son hâle impeccable, il rougit de honte et de colère. Quelques jours auparavant, le général avait essuyé le camouflet le plus cuisant de sa carrière. Ici, dans son fief de Château-Neuf mieux défendu que Fort Knox, le ministre Messmer, en visite d'inspection, avait été victime d'un double plasticage. A son arrivée, dans la cour d'honneur, à l'instant précis où la garde saluait le drapeau, une première charge avait explosé, dans une poubelle. La poubelle avait volé en éclats. Le couvercle avait frôlé la tête du ministre, lequel, il faut le lui reconnaître, en vieux légionnaire, était resté imperturbable. Le lendemain, dans son propre bureau, alors qu'il tenait conférence avec le ministre, lui démontrant avec force arguments qu'il avait la situation parfaitement en mains, que les auteurs de l'incident de la veille avaient bénéficié d'un concours de circonstances unique qu'il serait absolument impossible de reproduire, la seconde charge avait explosé, dans la pièce juste à côté. Dans les deux cas, les charges de plastic étaient très faibles. Elles n'étaient à l'évidence pas calibrées pour tuer. Mais le message était clair : la véritable autorité en Algérie, ce n'était pas le pouvoir métropolitain, c'était l'OAS. L'OAS pouvait frapper où et quand elle le voulait. Si le ministre et lui, Cantarel, étaient encore en vie, c'était seulement parce que l'OAS l'avait décidé. Cette fois, le ministre avait perdu son sang froid. Il avait déversé des tombereaux d'injures sur Cantarel. Le

---

<sup>1</sup> Siège du commandement militaire d'Oran

soir même le général avait signé la mutation vers la Métropole de tous les militaires d'origine Pied-Noir ou Arabe, et licencié le personnel civil douteux. Depuis, le service, en particulier la cuisine, s'en ressentait terriblement. Oui, l'Algérie, il en avait vraiment, vraiment plus qu'assez. Et les Pieds-Noirs, après tous les emmerdements qu'ils lui avaient fait, il n'allait pas pleurer sur leur sort.

Il appuya sur une touche du téléphone intérieur.

- « Morel, trouvez-moi le général Katz. J'ai besoin de le voir, tout de suite. »

Avec les instructions écrites, Ailleret lui avait transmis, oralement, d'autres ordres, qu'il avait refusé de confirmer par écrit, malgré son insistance. Ces ordres étaient trop sensibles. Une confirmation écrite, par les voies officielles, même les plus confidentielles, était inconcevable. A Cantarel de décider où était son devoir... et son intérêt, notamment après l'épisode fâcheux des plasticages. Ces ordres-là, Cantarel n'avait aucune envie de les transmettre en personne à son état major au grand complet. Il ne pourrait pas éviter de croiser le regard indigné de ses hommes, et ça ne l'enthousiasmait pas. Et puis, allez savoir, ce genre de merde, un jour, ça peut vous retomber dessus. Il allait passer la patate chaude à Katz, et lui se trouverait une inspection urgente au fond du bled. Après tout, un adjoint, il faut bien que ça serve à quelque chose.

Au 6, rue de l'Hôtel de Ville, l'immeuble Art déco du journal l'Echo d'Oran était éclairé à giorno. Au premier étage, dans la grande salle de la rédaction, les machines à écrire, malmenées par des journalistes surexcités, crépitaient et sonnaient en rafales, dans une cacophonie insupportable. Des types, au téléphone, hurlaient pour se faire entendre. Une fumée épaisse s'élevait lourdement des bureaux. Ici, c'était le règne de la Gauloise, de la Gitane filtre et du café fort, très chaud, très serré, qu'une fatma n'arrêtait pas de filtrer, dans une petite cuisine attenante, et que Youcef, la mascotte du journal, un petit berbère tout blond et tout bouclé d'une dizaine d'années, apportait au fur et à mesure que les cafetières se remplissaient. Yasmina en était à son quatrième café depuis une heure, et elle ne comptait plus les cigarettes qu'elle avait fumées. Elle venait de terminer son article, une série d'interviews sur le vif dans la rue. Un très bon article. Yasmina était une excellente journaliste. Il y avait d'autres journalistes Arabes à l'Echo d'Oran, mais elle était la seule femme Arabe à ce poste. Elle avait interrogé, et surtout laissé parler les gens d'Oran, qui commençaient invariablement par lui demander, une lueur d'espoir dans les yeux, si ce qu'ils avaient entendu à la radio était vraiment vrai de sur la tête de Notre Sainte Mère la Vierge de Santa Cruz, qu'elle soit bénie... Puis, devant l'inexorable, ils éprouvaient le besoin de lui raconter leurs racines profondes, leurs aïeux qui avaient construit le pays, leur incompréhension d'être traités par les journaux Français de sales richards de colonialistes, eux qui ne possédaient que la chaleur du soleil et le bleu de la mer, et encore, à bail précaire. Si on les chassait d'Algérie, ils iraient où ? La plupart n'avaient jamais mis les pieds en France. Leur famille, leurs amis vivaient en Algérie. En métropole ou ailleurs, ils ne connaissaient personne. Rester, continuer à vivre comme si de rien n'était dans une Algérie musulmane ? Le fossé s'était creusé trop profond avec les Arabes, et le FLN leur avait promis « la valise ou le cercueil », il ferait ce qu'il avait dit. Les Pieds-Noirs qu'elle interrogeait, curieusement, en voulaient moins aux Arabes, qu'ils considéraient comme des frères dans la souffrance, qu'à de Gaulle et aux Français de Métropole qui les avaient abandonnés. Ils plaçaient dorénavant tous leurs espoirs en l'OAS, sans y croire vraiment. Le monde entier était contre eux. L'OAS, à elle toute seule, ne les sauverait pas. Sur la place des Victoires, d'où partaient toutes les manifestations pour l'Algérie Française, un vieux monsieur, ancien combattant de la guerre de 14, avait arraché de sa poitrine et jeté à terre les décorations qui la recouvraient, en pleurant. Aucun des hommes et des femmes qu'elle avait interrogés ne pouvait ignorer que Yasmina était Arabe. Le blond berbère de ses cheveux, le vert de ses yeux ne laissaient aucune place au



doute. Pourtant, personne ne l'avait agressée, aucune aigreur, aucun reproche. Au contraire, on lui avait parlé avec gentillesse, comme on confie sa peine à une soeur. Yasmina ne parvenait pas à être tout à fait fière et heureuse de la victoire de son peuple. Elle savait que dans l'Algérie de demain, il n'y aurait plus de place pour les Pieds-Noirs, et elle ressentait confusément que ce n'était pas juste.

Yasmina relut l'article, en corrigea quelques fautes de frappe, et le porta au marbre. Elle alluma une nouvelle cigarette, et se dirigea vers la terrasse de l'immeuble, où, il y a une éternité, avaient été installées quelques chaises longues, qu'on avait oublié d'enlever lorsque le général Katz avait interdit l'accès aux terrasses, sous peine de mitraillage par les avions patrouilleurs. Heureusement, les avions ne volaient pas la nuit. Yasmina apprécia le bonheur ineffable de contempler les étoiles. Elle attendrait là Demontis. Il ne voulait pas qu'elle rentre seule à Kébir. Il allait venir la chercher, et il savait où la trouver.

Philippe ! La guerre était finie. Dans quelques mois, quelques jours peut-être, il allait partir. Son cœur se serra. Philippe. L'amour de sa vie, la vie de sa chair ! Ils s'étaient trouvés à Alger, il y a cinq ans. Elle était assistante en lettres, à l'université, et habitait chez une soeur de sa mère, dans la casbah, une très belle, très vieille maison, toute blanche, près de la mosquée Djamaâ el-Kébir ...

Debout autour de la table, les six filles suivaient, fascinées, les gestes de Hocine. Elles étaient jeunes, vingt à vingt cinq ans tout au plus, habillées à l'européenne, lèvres maquillées, très rouge, robes légères à fleurs et décolletés généreux, sandalettes à petits talons. Des Arabes, sans doute, mais d'origine bourgeoise, cossue, presque Françaises. Hocine referma le cartable et retira ses lunettes. Il était à peine plus âgé qu'elles, ou peut-être pas. L'air d'un étudiant, un peu austère dans son costume sombre, qu'il portait sans cravate, comme tous les hommes en cette fin de printemps. Hocine fit un pas sur le côté et se tourna vers Yasmina.

- « Vas-y ! C'est à toi. »

Yasmina s'approcha du cartable, le saisit par la poignée, et le souleva avec précaution. Elle récita, d'une voix monocorde :

- « Aïcha et moi, on fait comme si on sortait de la fac. On tient chacune notre cartable à la main, par la poignée. Nous descendons la rue Michelet, en discutant. Si on croise une patrouille, on continue, comme si de rien n'était. Si les militaires nous arrêtent, on ne panique pas. Ce n'est pas pour nous contrôler, c'est pour nous draguer. On blague avec eux, on les aguiche, juste ce qu'il faut. On continue dans la rue Charles Péguy, on passe devant la Poste, et on suit la rue d'Isly, jusqu'à la brasserie. On s'assoit face à face à une table, pour que chacune puisse surveiller dans le dos de l'autre. On s'installe dans la pergola. Pas à la terrasse, l'explosion serait moins efficace. Dès qu'on est assises, j'enlève une chaussure, comme si elle me faisait mal, et je pose mon cartable sous la table, devant moi, pour qu'il se confonde avec l'ombre. Comme ça, même si des clients nous regardent, ils oublieront que je suis arrivée avec un cartable, et, quand on partira, il y a peu de chance que quelqu'un remarque tout de suite que je l'ai laissé. On commande un vermouth, et on allume une cigarette. On n'oublie pas de parler et de rire. Personne ne se méfiera de deux jeunes femmes Arabes habillées à l'européenne qui boivent de l'alcool, qui fument et qui ont l'air de s'amuser. On paye tout de suite les consommations, dès que le serveur les apporte. Et on attend tranquillement. A 7 heures pile, la brasserie est pleine de monde. On finit nos verres. Je me baisse pour remettre ma chaussure, et j'actionne la minuterie, comme ça – Yasmina s'était assise sur une chaise, le cartable devant elle. Elle se baissa et en ouvrit sans le regarder la poche frontale, introduisit deux doigts, sentit à l'aveugle la montre gousset, et enfonça le bouton poussoir qui enclenchait le mécanisme à retardement de la bombe. Un très léger tic-tac se fit entendre dans la pièce, le genre de bruit qu'il est impossible de remarquer dans le brouhaha d'un café bondé—. On attend deux minutes, le temps de s'assurer que personne ne s'intéresse à nous.

Aïcha se lève, reprend son cartable. Je me lève après elle, on sort, on se fait la bise devant la terrasse et on part chacune de son côté, moi vers Bab el Oued, et Aïcha vers le Casino. Après, on rentre chez nous. Quoi qu'il arrive, on ne doit pas courir, jamais. Même quand on entendra l'explosion. La minuterie est réglée à cinq minutes, on a tout le temps qu'il faut.»

- « Tu as fini ? Tu es certaine de n'avoir rien oublié ? » Hocine avait repris la parole, durement.

- « Oui, il me semble »

- « Et les lunettes ! Tu as oublié les lunettes de soleil ! Vous devez porter des lunettes de soleil, et ne jamais les ôter. Il ne faut pas qu'on voie vos yeux. Il y aura forcément des témoins. S'ils ne peuvent pas décrire vos yeux, il sera beaucoup plus difficile de dessiner un portrait robot. Et puis, les yeux, ça raconte souvent une histoire sans que leur propriétaire s'en aperçoive. Si vous avez peur ou si vous avez pitié, il ne faut pas qu'on s'en rende compte. »

Toutes les filles approuvèrent. Hocine poursuivit :

- « Voilà. Mes sœurs, maintenant vous êtes prêtes. L'opération est pour demain soir, vendredi. Les cafés seront pleins. Trois bombes d'un coup, à la même minute. Nous allons montrer à Massu<sup>1</sup>, aux Pieds-Noirs et au monde entier que la guerre n'est pas finie. Le peuple algérien n'est ni battu, ni abattu. Beaucoup de nos frères et de nos sœurs sont tombés, mais d'autres frères et d'autres sœurs se sont levés pour continuer la lutte, jusqu'à la victoire ! »

Il leva le poing, solennel, comme il avait vu faire les républicains espagnols, dans les films de propagande qu'on leur passait, à Prague, quand il se formait à la lutte révolutionnaire.

- « Mort aux colonialistes ! Vive l'Algérie algérienne ! »

Les six filles levèrent le poing, farouches, et répétèrent :

- « A mort les colonialistes ! Vive l'Algérie algérienne ! »

Vendredi, 18h30. Assises face à face dans la pergola du Milk Bar, Yasmina et Aïcha étaient engagées dans une conversation passionnée. Cet après-midi, en attendant le rendez-vous avec Hocine pour prendre les cartables, elles étaient allées au cinéma... Pour rien au monde, elles n'auraient manqué *Guerre et paix*, le film dont tout le monde parlait à Alger. Elles pouvaient être mortes ce soir, ça leur était égal, à condition qu'elles l'aient vu avant. Yasmina avait adoré, pleuré, ri, oublié. Les images défilaient devant ses yeux : Audrey Hepburn, si belle, si fine, son petit nez retroussé, Henri Fonda, un peu voûté, fragile, des yeux d'un bleu de ciel, qu'elle aurait aimé bercer contre elle, comme un enfant, et Mel Ferrer ! Chacun de ses regards à la caméra lui faisait venir des pensées dont elle rougissait encore maintenant, à l'abri de ses lunettes de soleil. Moscou, insouciant, dansant et s'amusant pendant que s'avancait la Grande Armée de l'Ogre corse. Alger la frivole, aveugle et sourde, malgré les patrouilles, les rafles, les attentats... Les deux femmes étaient tellement prises par leur discussion qu'elles n'avaient plus peur. Moins d'une demi-heure. La terrasse était entièrement occupée, et dans la pergola, il ne restait que deux tables vides, une à côté d'elles, et une autre près du bar. Yasmina, face à la rue, suivait d'un œil distrait un couple d'une trentaine d'années, qui s'avancait vers la brasserie, donnant la main à deux petites filles toutes pareilles, mignonnes comme dans les réclames d'esquimaux, au cinéma. Des jumelles, cinq ou six ans tout au plus. Elle leur souriait sans s'en rendre compte. Soudain, elle se figea, épouvantée. Le couple et les deux enfants se frayaient un chemin entre les tables de la terrasse et se dirigeaient vers la table libre à côté d'elles. Yasmina se mit à trembler de tout son corps. Mon dieu, non ! Ce n'est pas possible ! Pas des enfants. Pas des petites filles !

18h55. Aïcha observait Yasmina avec inquiétude. Yasmina ne semblait pas bien du tout. Elle était pâle comme un djinn. Tétanisée, elle se retenait à la table, sur le point de s'évanouir.

---

<sup>1</sup> Général qui commandait à la « bataille d'Alger »

Aïcha pensa très fort, les yeux fixés sur ceux de Yasmina, impénétrables derrière les lunettes noires. Allez, c'est l'heure, tu dois le faire. Baisse-toi, Yasmina, appuie sur le bouton... Mais Yasmina ne bougeait pas. Aïcha sut que Yasmina ne le ferait pas. Tant pis, ce n'était pas prévu, mais c'est elle qui déclencherait la bombe. Aïcha avança son pied, sentit le cartable. Il était un peu trop loin. Elle s'enfonça dans son fauteuil, sourire aux anges, fit mine de s'étirer comme une chatte heureuse. En enserrant le cartable entre ses pieds, elle pourrait le rapprocher suffisamment pour que ses gestes, lorsqu'elle se baisserait pour déclencher la bombe, paraissent naturels.

Yasmina sortit d'un seul coup de sa torpeur. Non, Aïcha, pas ça ! Elle ne pouvait pas la laisser faire. Pas les enfants ! Ni personne, d'ailleurs, elle ne voulait pas tuer, ni maintenant, ni jamais. Elle empoigna le cartable, repoussa le fauteuil, et se leva d'un bond. Elle traversa la brasserie dans un état second, et se mit à courir dans la rue, sans savoir où elle allait. Devant le musée des Beaux Arts, elle vint se jeter droit sur une patrouille de paras... C'était la compagnie de Philippe. A cet instant précis, une première bombe éclata au Coq Hardi.

Philippe venait d'apparaître à l'entrée de la terrasse. Yasmina se leva de sa chaise longue et courut se jeter dans ses bras, soudain affolée de désir. Elle colla sa bouche à la bouche de son amant, le mordant comme une meurt de faim, déboucla son ceinturon, arracha d'impatience les boutons de sa braguette, et se saisit à pleine main de son pénis. Philippe grogna, remonta la jupe de Yasmina, et la prit goulûment aux fesses. Elle s'enroula autour de ses hanches. Ils firent l'amour aux étoiles, debout contre la cage de l'escalier, râlant de plaisir. Une bombe au plastic explosa quelque part dans la ville. Ils ne l'entendirent pas.

Cette nuit là, l'Algérie dort peu.

## *Chapitre 5 Ta-ta-ta ta ta\_, Ta-ta-ta ta ta\_*

*Jour J-105, mardi 20 mars*

*"Voilà une Algérie nouvelle, libre, prospère, heureuse, qui trouvera dans son indépendance les ressources de sa fierté, dans sa coopération avec la France l'exaltation de ses souvenirs et les raisons de ses espérances."*

Jean Morin, ministre résident à Alger, le 19 mars 1962.

Les moteurs ronflants et les klaxons furieux des voitures bloquées par l'embouteillage traditionnel de midi ne semblaient pas troubler la sérénité de sphinx de l'agent de la circulation, juché imperturbable sur son kiosque, au milieu de la Place Foch, que les oranais s'obstinaient à appeler Place d'Armes. Autour de lui, débouchant de la rue d'Arzew, de la rue d'Alsace Lorraine, du boulevard Joffre ou du boulevard Seguin<sup>1</sup>, qu'aucun Pied-Noir n'aurait consenti à appeler par son nouveau nom de boulevard Clemenceau, il semblait que tout ce qui avait roues et moteurs se donnait rendez-vous là, tous les jours, à la même heure, sauf le dimanche, où tout le monde partait à la mer ou à la forêt de M'Sila. L'agent de police Garcia avait renoncé à son sifflet, à quoi bon s'époumoner, quand lui-même l'entendait à peine. Et puis, il était conseillé de respirer le plus doucement possible, avec tous ces gaz d'échappement, il valait mieux se ménager ; à trop s'énerver, on risquait l'apoplexie. Pointant mécaniquement, au bout de son bras droit, un superbe bâton blanc vers l'un ou l'autre point cardinal, Garcia indiquait vaguement aux automobilistes la direction qu'ils devraient prendre, lorsque le bouchon sauterait, peut-être dans cinq minutes, peut-être dans une heure ou deux, va savoir... C'est vrai, ça, qu'est-ce qu'ils avaient, tous, à la fin, à passer par la place d'Armes, tous les jours, à midi ? Ils étaient mabouls, ou quoi ?

Aujourd'hui, c'était encore pire que d'habitude. On aurait dit que les voitures allaient emporter son kiosque, tellement elles le serraient de près. Et les klaxons, c'était les forges de l'enfer. « Ta-ta-ta\_, ta\_,ta\_ ! », « ta-ta-ta\_, ta\_,ta\_ ! ». Ça n'arrêtait pas, depuis qu'il avait pris son service, il y avait une heure. Jusque là, il avait gardé son rythme et son sang froid, mais maintenant, c'était trop, ma parole, si ça continuait, il allait devenir sourd, et peut-être bien fou. Il fallait que ça s'arrête ! L'agent Garcia, pour la première fois de sa vie de gardien de la paix, juché sur son kiosque, allait craquer. Par un instinct de survie, il lâcha son bâton, qui retomba le long de son bras en lui faisant très mal au coude, et porta ses mains ouvertes à ses oreilles, qu'il essaya désespérément de boucher. Aussitôt, comme par miracle, il n'entendit plus rien, ni le bruit des moteurs, ni les cris des automobilistes au bord de la crise de nerfs, ni les klaxons... Surpris, il ôta les mains de ses oreilles. Le silence. Un silence de mort. Purée<sup>2</sup>, ça y était ! Ses tympanes avaient dû éclater. Il était devenu sourd. Il n'entendrait plus rien, même plus sa femme lui crier après quand il n'avait pas fait ci ou ça...

Et puis il entendit l'horloge de la Mairie égrener les douze coups de midi... pendant qu'un bateau, dans le port, au loin, exhalait la plainte de sa sirène. Mais à part ça, nada. Les moteurs,

---

<sup>1</sup> Marc Seguin, industriel et bâtisseur du 19<sup>e</sup> siècle, inventeur entre autres du pont suspendu

<sup>2</sup> Le « putain » des marseillais, ou virgule. Les marseillais ont aussi « con » pour le point, pas les Pieds-Noirs qui se servent de « purée » dans les deux cas

les klaxons, les cris, rien, il n'entendait rien des bruits de la ville... Purée, ce n'est pas qu'il était devenu sourd, c'est qu'il était devenu fou !

Ce jeudi, 20 mars, l'OAS décréta Oran ville morte, de midi pile à midi dix. A midi, et pendant dix minutes, les gens dans les rues d'Oran s'arrêtèrent de marcher, de fumer, de parler. Les automobilistes coupèrent le moteur de leur voiture, l'autoradio s'ils en avaient un, et restèrent assis sans bouger à l'intérieur. Dans les immeubles, dans les bars, dans les magasins ou les usines, on arrêta les machines, on éteignit les postes de télé, de radio, les ampoules électriques, on ferma les portes et les persiennes, on coupa même le gaz des cuisinières, pour qu'il n'y ait pas le moindre signe de vie. Jusqu'aux bébés qui s'abstinrent de pleurer, et les chiens d'aboyer. Pendant dix minutes, cinq cent mille personnes furent mortes. Il n'y eut que les mouettes qui refusèrent de se taire. Les mouettes, l'Algérie, Française ou algérienne, elles s'en foutaient, elles bouffent les ordures de tout le monde.

Assis sur un banc du Petit Vichy, à l'ombre d'un pin parasol, Sauveur et Juliette s'embrassaient à pleine bouche, serrés à se fondre l'un contre l'autre. Normalement, ils auraient dû faire semblant, et pas pour de vrai. Ils étaient là en service commandé. De leur banc, la vue portait sur le Château Neuf, la rampe Vallès, la rue El Moungar, le lycée Lamoricière et le début du boulevard Gallieni. Il était impossible que quelqu'un s'approche de l'objectif sans qu'ils le repèrent. Un Talkie Walkie était caché dans le sac à main de Juliette. Leur mission à tous les deux était de signaler tout mouvement de gardes mobiles ou de CRS en provenance du Château Neuf ou du cantonnement du Petit Vichy.

Juliette était la fiancée secrète de Sauveur, et la sœur jumelle de son meilleur ami, Gaby. Sauveur et Gaby s'étaient connus le jour de la rentrée en 6<sup>ème</sup>, au lycée. Ils s'étaient retrouvés assis l'un à côté de l'autre, à cause de l'ordre alphabétique, Roméo et Sournac. Depuis, ils n'avaient jamais été séparés, avaient suivi les mêmes classes, les mêmes orientations. Les deux étaient également doués pour les études et pour le sport. Brillants et casse-cou, ils se disputaient inlassablement les premières places et la faveur des supporters de l'équipe de foot du lycée, mais il n'y avait entre eux aucune place pour la jalousie. Le perdant du moment félicitait le vainqueur, à charge de revanche. Ils s'aimaient sans mesquinerie, et supportaient mal de rester plus de quelques jours éloignés l'un de l'autre. Sauveur avait initié Gaby à la pêche, et Gaby guidé Sauveur dans les arcanes bourgeois de la vie oranaise.

Juliette était la réplique féminine de son frère, belle et pudique comme une Venus de Boticelli, aussi brillante et aussi casse-cou que son frère, indifférente aux contraintes et aux tabous imposés aux jeunes filles de la bonne société algérienne. Quant à leurs parents, médecins réputés, ils leur laissaient une grande liberté de penser et d'agir selon leur propre jugement. Sauveur ne pouvait que tomber amoureux fou de Juliette, ce qu'il ne manqua pas de faire dès leur première rencontre. Il devait être tout juste en 5<sup>ème</sup>. Juliette et son père étaient venus voir Gaby jouer la finale de la coupe d'Oranie cadet de football. A la fin du match, le père et la fille attendaient Gaby devant le vestiaire. Gaby et Sauveur en sortirent côte à côte, riant du plaisir d'avoir gagné et bien joué. Sauveur vit Juliette et son cœur fut instantanément pris. Elle-même était tombée amoureuse de Sauveur un peu avant lui, le même jour, puisque c'est elle qui l'avait vu la première, depuis les gradins du stade. Gaby n'avait pas été jaloux, comme le sont souvent les frères des amoureux de leurs soeurs, au contraire, au lieu de deux, ils étaient devenus trois inséparables. Ils s'étaient engagés ensemble dans l'OAS.

A 15 heures précises, Sauveur et Juliette aperçurent le fourgon blindé qui descendait à petite vitesse la rampe Vallès, venant de la place d'Armes. Juliette se mit à farfouiller dans son sac, comme si elle cherchait quelque chose à l'intérieur. Elle appuya sur la touche du talkie walkie, et dit, assez fort, l'air contrarié : « Zut ! Je ne trouve plus mon rouge à lèvres. ». C'était le signal que tout allait bien. En aucun cas le commando ne devait répondre. Le

chauffeur du fourgon signala que le message avait été bien reçu en actionnant son clignotant, deux fois à gauche, deux fois à droite. Le fourgon tourna dans la rue El Moungar, et s'arrêta un peu plus loin, au croisement du boulevard Gallieni, devant la banque d'Algérie. Quatre hommes en sortirent, en uniforme des convoyeurs de fonds de la banque, main droite posée sur la crosse du pistolet porté à la ceinture. Trois d'entre eux portaient un grand sac vide. Un cinquième homme était resté au volant, moteur au ralenti, selon la procédure. Sur le siège passager, un Talkie Walkie ouvert crachouillait les parasites du moteur. Les quatre hommes, après avoir jeté un coup d'œil circulaire, s'avancèrent tranquillement jusqu'à la porte battante, que le planton leur tenait ouverte, sourire réglementaire aux lèvres, un peu contrarié tout de même de ne pas reconnaître les collègues habituels.

- « Salut, les gars. Et, dites-moi un peu, comment ça se fait qu'on vous a changé ? C'est qu'on m'a rien dit, à moi. »

La réponse vint, sèche, du type qui ne portait pas de sac, un gros costaud, crâne rasé, l'accent de France, pas aimable pour un sou. Encore ces putains de barbouzes, pensa le planton, ils poussent partout, comme la mauvaise herbe, cette sale race. Mais il n'effaça pas son sourire. Après tout, un planton, c'était fait pour ça, sourire, ouvrir et la fermer.

- « Les collègues, c'est fini. La sécurité, c'est nous, maintenant. On ne vous a pas prévenus ? Tu peux y aller, ces Pieds-Noirs, on peut pas leur faire confiance ». Les trois autres convoyeurs suivirent le gros costaud à l'intérieur, sans se donner la peine d'approuver. De la glace, décidément, ces types. Ils se dirigèrent sans hésitation vers la salle des coffres, pendant que le gros costaud se postait près de l'entrée. Personne, dans la banque, ne leur prêta d'attention particulière. C'était la routine. Sauf l'équipe qui était inhabituelle, mais après tout, si personne n'avait été mis au courant du changement, c'était peut-être voulu. Et ces types avaient l'air de savoir ce qu'ils faisaient. Les trois hommes s'arrêtèrent à hauteur des deux gardes postés devant la salle, posèrent les sacs à terre, toujours aussi tranquilles, et dégainèrent leur arme dans un même mouvement gracieux. Les gardes, abasourdis, n'avaient pas réagi. Ils se retrouvèrent désarmés et plaqués au sol avant de se rendre compte de ce qui leur arrivait. Pendant que ses deux collègues tenaient tout le monde en joue, le troisième homme courut vers un bureau fermé, en ouvrit la porte sans ménagement, s'engouffra à l'intérieur et en ressortit presque aussitôt en tirant par le col le directeur, terrorisé. Un coup impeccablement organisé et exécuté, par des professionnels parfaitement renseignés, devait relater la presse du lendemain.

Alors le gros costaud parla d'une voix douce et apaisante, juste assez forte pour être entendu de tous :

- « Ceci est une opération de l'OAS. Tout le monde se couche gentiment par terre, interdiction de s'approcher d'un téléphone ou d'appuyer sur un bouton. » Concis, pas un mot inutile, pas de menace, l'assurance d'être compris et que personne ne serait assez stupide pour entreprendre une action malheureuse... Le risque était d'ailleurs infime, les européens d'Algérie marchaient tous à fond pour l'OAS.

Le directeur avait repris ses esprits. Maintenant qu'il savait à qui il avait à faire, la peur était retombée, remplacée par une douce exaltation. Il n'avait nullement l'intention de résister, au contraire, il serait d'autant plus coopératif qu'il était cent pour cent d'accord avec le combat de ces hommes, même si lui ne pouvait pas, dans sa situation, enfin, vous comprenez... et il y aurait une vingtaine de témoins prêts à jurer qu'il n'avait le choix qu'entre céder à la force brutale ou provoquer un carnage d'innocents. Les mains tremblantes d'excitation, il tourna les boutons de la combinaison, puis donna un double tour de clé et tira sur la poignée. La porte blindée de la salle des coffres s'ouvrit sans bruit. Les trois hommes entrèrent avec les sacs, poussant le directeur devant eux, sans plus s'occuper des employés étendus sur le sol. Dans la salle des coffres, des liasses de billets de cinq, dix, cinquante, cent et cinq cents nouveaux francs étaient soigneusement empilées sur des tables, beaucoup plus que les sacs ne pouvaient

en contenir. Sans se presser, les hommes vidèrent les piles de liasses de cinq cents, bourrèrent les sacs de billets de cent, et en remplirent leur blouson à le faire éclater. Puis ils ressortirent et se dirigèrent sans plus se presser vers l'entrée. Le gros costaud, resté en arrière, s'approcha des gens à terre :

- « Allez, debout tout le monde. Entrez là-dedans. »

Les employés entrèrent précipitamment dans la salle des coffres. Le gros costaud referma la porte blindée, donna un seul tour de clé, sans brouiller la combinaison. Inutile qu'ils aillent s'étouffer. Puis il sortit de la banque, salua froidement le planton qui n'avait rien vu, rien entendu, et monta à l'avant du fourgon. La rue était parfaitement calme. Le fourgon repartit dans le boulevard Gallieni, en direction de la place d'Armes.

Le hold up de la banque d'Algérie rapporta un peu plus de vingt millions de nouveaux francs. Le commando, faute de sacs, en avait laissé sur place un peu plus du double.

15 heures – la jeep et le camion militaire remontèrent l'avenue de Valmy, semblant venir de Château Neuf, et s'immobilisèrent devant la prison d'Oran. Les deux véhicules étaient remplis de parachutistes du 1er REP. Le lieutenant qui commandait le convoi descendit de la jeep et s'avança jusqu'au guichet de l'entrée. Il montra son ordre de mission à la tête apparue derrière la grille, un maréchal des logis de la garde mobile, en commentant brièvement :

- « Nous avons ordre de transférer au fort Saint André Larbi Ben Mohamed et Omar Jelloul. »

Le maréchal des logis ouvrit le guichet, se saisit du document et le lut rapidement. L'ordre de mission semblait en règle, pour autant qu'il puisse en juger. Il était signé du Général Katz, commandant la place d'Oran, et il y avait plein de tampons. Il ne voyait aucune raison de se méfier. Bien sûr, il n'avait jamais vu ce lieutenant auparavant, ni aucun des paras qui l'accompagnaient, mais il y avait tellement de militaires à Oran... Et puis, depuis le cessez le feu et les accords d'Evian, il ne fallait plus s'étonner de rien. C'était devenu le bordel complet. Alors, que des paras se présentent à une prison civile, gardée par des militaires, pour transférer dans une caserne militaire des fellaghas condamnés à mort par un tribunal civil, ça semblait aussi logique que le reste. Il rendit l'ordre de mission au lieutenant.

- « Bien mon lieutenant. Je fais ouvrir la porte. Entrez dans la cour, et restez dans vos véhicules, s'il vous plaît. Je prévient le directeur. »

Le lieutenant retourna s'installer dans la jeep. La grande porte de la prison s'ouvrit dans un grincement sinistre, tout à fait en harmonie avec l'endroit. La jeep et le camion entrèrent au ralenti dans la cour, et s'immobilisèrent, moteur coupé.

Quelques minutes plus tard, le lieutenant était conduit jusqu'au bureau de monsieur Ruiz, le directeur de la prison. Le lieutenant trouva un directeur furieux et écoeuré. Larbi et Omar avaient été condamnés à mort pour avoir grenadé et mitraillé un manège de petits chevaux pendant la fête de Saint Denis du Sig. L'attentat avait fait huit morts, dont trois enfants, et une dizaine de blessés, des enfants et des femmes. Avec les accords d'Evian, ces deux salauds se trouvaient automatiquement graciés. C'est pour cela que les paras étaient venus les chercher. D'abord on les transférait au fort Saint André, le temps de rhabiller ces pourris en gentils prisonniers de guerre, et après on les libérait en héros. Peut-être même qu'ils seraient invités à un cocktail, chez le commandant en chef d'Oran, pour fêter les accords, avec tous les autres assassins de femmes et d'enfants ? Il n'y aurait pas d'alcool, à cause de la religion, c'était la moindre des politesses de respecter les coutumes indigènes. Qui sait, Messmer reviendrait peut-être tout spécialement représenter le gouvernement Français ? Peut-être qu'on inviterait aussi les familles des victimes à se réjouir, pour que la fête soit complète ?

Le directeur prit d'un air dégoûté l'ordre de mission que le lieutenant lui tendait. Il jeta à peine un coup d'œil sur le papier, et le rendit au lieutenant :

- « Alors mon lieutenant ? Maintenant c'est les paras qui font le sale boulot ? Qu'est-ce que ça vous fait de devoir libérer ces fumiers ? Peut-être qu'ils vont vous obliger à leur rendre les honneurs, et pourquoi pas leur baiser le cul, pour faire bon poids ? »

Le lieutenant répliqua sèchement, l'air excédé du type qui en a marre de se faire engueuler, mais qui n'est pas fier de ce qu'on lui fait faire :

- « Monsieur, j'obéis aux ordres. Ça ne me fait pas plus plaisir qu'à vous. Alors, s'il vous plaît, finissons-en avec cette corvée. Le plus vite sera le mieux. »

Le directeur acquiesça, radouci. Les paras, les pauvres, ils avaient toujours été du côté des Pieds-Noirs. Ce qu'on leur faisait faire, c'était la honte pour les politiques, pas pour les soldats.

- « Vous avez raison. Allons-y. Dites à vos hommes de nous accompagner aux cellules. Je ne veux pas que mon personnel soit mêlé à cette guignolade. »

A 15h20, la jeep et le camion quittèrent la prison d'Oran. Larbi et Omar, à qui on avait tout expliqué, n'avaient fait aucune difficulté pour suivre les paras. Assis dans le camion, au milieu du plateau bâché, ils se tenaient tranquilles, pas tout à fait euphoriques, pas encore arrogants, mais soulagés. Eux qui avant-hier encore pensaient mourir dans la semaine, ils allaient être libérés. Dans un jour ou deux maximum, ils allaient rentrer chez eux, retrouver leur famille. On les fêterait en héros, on les honorerait dans leur village. Le pays leur serait reconnaissant à jamais. L'avenir s'annonçait radieux pour les combattants de l'Indépendance. Le convoi tourna à gauche, vers le quartier Lyautey, dans la direction opposée au fort Saint André. Mais Larbi et Omar ne pouvaient pas s'en rendre compte.

Tôt le lendemain matin, le gardien du cimetière musulman de Raz el Aïn, découvrit, horrifié, étendus près de la porte, les corps de deux hommes, et, dans un panier, leurs deux têtes aux yeux exorbités. Epinglé à leur poitrine, un écriteau, en Français et en Arabe :

« Larbi Ben Mohamed, Omar Jelloul, condamnés à la peine capitale, exécutés ce jour. Assassins d'enfants, craignez la justice de l'OAS ! »

### ***Jour J-102, vendredi 23 mars***

Le planton ne l'avait pas senti arriver. Pourtant, l'endroit était plat, la vue portait à des kilomètres. Il sursauta, pris de panique rétrospective quand le petit Arabe au large sourire, surgi de nulle part, lui tendit la lettre. L'adresse était libellée en caractères Arabes, mais pour le planton, ce n'était pas fondamental. De toutes façons, il ne savait lire ni l'Arabe, ni le Français. Il remit la lettre au chef de poste, le caporal Nezzar, qui ne sut pas la déchiffrer non plus. Lui avait appris à lire et écrire le Français à l'école du douar, mais pas l'Arabe. Le chef de poste la porta lui-même au sergent-chef Chéroufi, qui l'examina sous toutes les coutures, le front plissé par la concentration. Enfin, il lut à haute voix, en se rengorgeant, le nom du destinataire, observant avec satisfaction la réaction d'admiration de son subordonné. C'est que pour être sergent-chef dans l'armée Française, un poste très important, il ne suffisait pas d'être courageux. Le courage, les Arabes et les bourricots en avaient à revendre. Non, il fallait être intelligent, et surtout avoir de l'instruction. C'est pour ça qu'il était arrivé au grade de sergent-chef. Parce qu'il avait son certificat d'études, qu'il lisait et écrivait l'Arabe, et qu'il savait beaucoup de choses... Mais moins que le lieutenant, qui était allé à l'université, à Alger. Lui, c'était un savant, rien à voir avec nous autres... La lettre était adressée au lieutenant Amine Médani, chef de la harka de Bou Alam, 23<sup>e</sup> régiment de Spahis.

Assis à son bureau de fortune, sur une chaise en équilibre, les pieds étendus sur la table, Amine Médani se balançait, songeur, tenant à la main la lettre de son frère. Il ne s'étaient pas



revenus depuis l'assassinat de leur père, il y avait cinq ans déjà. Amine serra les mâchoires. Leur père avait été exécuté par le FLN. L'Agha Médani était un homme cultivé, imprégné de la philosophie des Lumières, grand lecteur des penseurs Français. Le recueil de voyage d'Alexis de Tocqueville, *Sur l'Algérie*, était son livre de chevet. L'Agha n'était pas athée, ç'eut été un trop grand écart intellectuel, mais il se contentait d'une pratique formelle de l'Islam, à tout hasard. Il souhaitait plus que tout l'indépendance de l'Algérie, mais dans le cadre démocratique qu'il avait appris des Français. Il détestait les idées du FLN, trop proches à son goût du fanatisme religieux des frères musulmans<sup>1</sup> d'Égypte. Pour lui, le FLN au pouvoir dans une Algérie indépendante serait une imposture. Les algériens ne trouveraient ni la liberté promise, ni le progrès annoncé. Quant aux Droits de l'Homme chers à son esprit, le FLN s'en souciait comme d'une guigne. Il l'avait dit, haut et fort, et de plus en plus d'Arabes l'écoutaient. Mouloud Ferraoun<sup>2</sup>, le poète, était son ami... L'Agha avait été tué pour l'exemple, chez lui, dans sa propre maison. On lui avait coupé la langue et arraché le cœur. Il fallait que la population Arabe sache que ne pas aimer le FLN et le dire, c'était mourir. Pour Amine, ce ne pouvait être qu'un ordre de son frère. Son frère était déjà à l'époque un chef important de la Willaya 5. Aucun fellagha n'aurait osé tuer leur père sans son accord. Il n'y avait pas le moindre doute. Sinon, comment expliquer que les tueurs, contrairement à leur habitude, avaient laissé en vie sa mère et sa sœur Sania ?

Amine s'était engagé dans l'armée Française pour retrouver son frère et le tuer. Depuis cinq ans qu'il le traquait, il l'avait serré de près plusieurs fois, mais l'autre était malin comme un renard des sables, et il avait du courage, il fallait le lui reconnaître. A chaque fois, il s'était échappé, en lui tuant pas mal d'hommes. Amine reprit sa lecture, cherchant ce qui se cachait derrière les phrases solennelles et pompeuses de son frère :

« Salut à toi, mon frère,

Nos chemins se sont séparés il y a bien longtemps, trop longtemps. Depuis, beaucoup de sang et de larmes ont coulé. Ce que nous avons fait, en bien ou en mal, nous l'avons fait pour notre pays. Nous avons été ennemis, mais toi et moi nous avons combattu dans l'honneur. Tu es mon frère, pour toujours. Je ne te renie pas, et j'espère que pour toi, c'est la même chose. Mon frère, aujourd'hui la guerre est finie. Le FLN a gagné. Le temps est venu de la paix et de la réconciliation de tous les algériens. Le temps est venu pour les algériens de prendre leur destin en mains. L'Algérie a besoin de tous ses combattants. Quel qu'ait été leur camp, aujourd'hui, c'est effacé. Il n'y aura pas le camp des algériens vainqueurs et le camp des algériens vaincus. Il n'y aura pas de honte.

Mon frère, les Français vont partir de notre pays. Nous allons les faire partir, eux et les Juifs. Tu n'as plus rien à faire avec eux. Rejoins nous. Viens avec tes hommes et tes armes. L'ALN a besoin de vous. L'ALN, aujourd'hui, est la seule force organisée de l'Algérie. Sa tâche, le jour de l'indépendance, sera immense. Toi et moi, nous pouvons faire beaucoup pour notre pays. Mon frère, ne refuse pas la main que je te tends. Viens.

Salim ».

Amine ricana. Salim avait au moins raison sur un point. Le FLN avait gagné. Son armée avait perdu tous les combats, presque tous ses hommes, il n'avait plus d'armes, mais le FLN avait gagné la guerre. C'était ça, la guerre moderne. Le vainqueur, c'est celui qui convainc les autres que son combat est juste, même s'il est le pire des assassins. Les ordres qu'Amine avait reçus au briefing de ce matin à Géryville<sup>3</sup> étaient très clairs. Plus d'opération contre les fellaghas, plus de patrouille, plus d'embuscade, plus de harcèlement. Activité militaire zéro. Rester dans les casernes. Les hommes consignés. Surtout ne pas bouger. Ne pas répondre aux provocations. C'était le leitmotiv, le cauchemar de l'Etat-Major. Il fallait préserver le cessez-

---

<sup>1</sup> Mouvement islamiste intégriste d'origine égyptienne

<sup>2</sup> Ecrivain algérien, ami d'Albert Camus, assassiné lors d'un attentat OAS

<sup>3</sup> Aujourd'hui El Bayadh, sud oranais

le-feu coûte que coûte. Les provocations, c'était - le commandant Kiener avait rougi quand Amine lui avait demandé de préciser ce qu'il entendait par « provocations auxquelles il ne fallait pas répondre » -, ... « enfin, pour simplifier, quoiqu'il arrive, vous ne faites rien. Vous avez bien sûr le droit de vous défendre si on en veut à votre peau. Mais attention, il faut que l'intention soit clairement établie. Sinon, c'est la cour martiale. »

Amine en crevait de rage. Son salaud de frère. S'il ne pouvait pas le tuer en uniforme, ça ne le dérangeait pas de l'égorger en civil, au contraire. De toutes façons, Salim ne méritait pas de mourir en soldat.

### ***Jour J-100, dimanche 25 mars, midi***

*« Ceux qui vous disent que votre avenir est de vous insurger contre la République, de protéger des assassins et de tirer sur des soldats et des gendarmes Français sont des fous et des criminels. Pour eux, qu'ils le sachent, il n'y a plus de salut... Chassez-les, car rien n'est perdu... La France désire, au-delà de tout ce qui peut sembler diviser les hommes de cette terre, trouver tout ce qui peut les unir. C'est son devoir, c'est sa vocation ; elle n'y manquera pas ».*

Christian Fouchet, Haut Commissaire de la République, à la radio d'Alger.

- « Cette histoire est une catastrophe ». Le Général était effondré. Ils étaient quatre à déjeuner dans la cuisine d'un grand appartement laissé par des amis partis en Métropole, au quinzième étage de l'immeuble Panoramic, près du boulevard Front de Mer.

- « Oui, c'est con que ce soit tombé sur des appelés, mais ça devait finir par arriver. On le savait ». Le lieutenant, assis en face du Général, continuait de manger de bon appétit. Les trois autres, plus âgés, avaient repoussé leur assiette et fumaient une cigarette. Jeune, athlétique, le lieutenant semblait à l'étroit dans un costume civil qu'il n'avait manifestement pas l'habitude de porter, et dont il n'avait pas osé retirer la veste, par respect pour le Général. Il continua :

- « Après tout, chez nous et en face, il n'y a pas que des professionnels. C'était fatal qu'il y en ait un qui perde son sang froid. »

Le Général approuva. Pas le troisième homme, à la droite du général, qui intervint nerveusement, exaspéré :

- « N'empêche qu'avec cette connerie, ça fout en l'air tout le travail qu'on a fait à Oran, et, encore plus grave, c'est pain bénit pour de Gaulle et ces tapettes de cocos. Vous avez lu le Monde ? Ils nous mettent à droite d'Hitler, tout juste à côté du diable. »

- « Oui, je sais. Et ces salauds qui déchargent dans leur slip quand les T6 et les chars canardent Bab el Oued ! Putain, des Français qui nous tirent dessus, et d'autres qui applaudissent, il faut qu'on l'aime, notre pauvre pays. Dedieu, est-ce que vous savez ce qui s'est passé exactement à Alger ? »

Dedieu était le quatrième homme. Haut fonctionnaire à la préfecture, il avait su donner suffisamment de gages de loyauté au Pouvoir pour ne pas être muté en France. Son poste lui permettait de disposer de renseignements de première main. A l'OAS, il était chargé de la coordination entre Oran et Alger, ça demandait énormément de doigté. Il faut dire qu'on ne s'aimait pas trop, entre Alger et Oran. Dedieu s'éclaircit la voix et prit la parole. Son langage était direct, peu diplomatique, pas du tout le discours convenu qu'on s'attendait à entendre d'un homme dans sa fonction. Le Général le tenait en grande estime.

- « Oui, mon Général. Je crois savoir. C'est une grosse connerie, comme l'a dit le docteur. Je regrette de le constater devant vous, mais à Alger, Salan ne contrôle rien du tout. C'est la vraie pagaille. Les types de Susini et de Perez<sup>1</sup> n'en font qu'à leur tête. Ils ont voulu déclarer Bab el Oued *territoire Français libre*, sans préparation sérieuse. Ces cons-là ont installé à la va vite des barrages, et décrété que tous les militaires qui s'en approcheraient seraient désarmés et renvoyés dans leur caserne. Au début, comme souvent pour les imbéciles, il y a eu un miracle. Une patrouille s'est laissée désarmer sans tirer, et ils en ont déduit que ça allait être du gâteau. Mais vers 10 heures, un camion plein d'appelés du Train qui passait place Desaix a dérapé sur une nappe d'huile, et s'est encastré dans une vitrine. Les soldats sont descendus du camion, un peu sonnés. Quand les gros malins de Susini ont rappliqué en courant pour refaire le même coup, les appelés n'ont pas voulu lâcher leurs armes. Mettez-vous à leur place, c'était des jeunes, ils venaient tout juste d'arriver de France. A l'instruction, on leur avait expliqué qu'il n'y avait pas pire faute pour un trouffion que d'abandonner son fusil. Conseil de guerre et poteau. Ils devaient être morts de peur. Après, qui a tiré le premier...c'est un peu vague. Il se raconte qu'un des appelés, un Arabe de France, à qui on avait dû faire croire que l'OAS tuait tous les melons, a fait jouer la culasse de sa MAT, et un coup serait parti par accident. Pour être honnête, cette version me paraît un peu trop arrangeante. La vérité, c'est que nos connards se sont affolés, peu importe la raison, et ont tiré dans le tas. Résultat, sept appelés morts, et onze blessés, au dernier bilan. Rien de notre côté. »

Le docteur l'interrompt :

- « C'est bien ce que je dis. Plus qu'une connerie. Une faute politique. Déjà qu'ils n'étaient pas chauds, maintenant les appelés vont être à fond contre nous. De Gaulle va pouvoir casser du Pied-Noir du matin au soir, avec la bénédiction de toute la Métropole. »

- « Oui, Ailleret ne se sent plus pisser. Il a mis le paquet comme jamais. Bab El Oued bouclé, couvre feu toute la journée, les habitants ont le droit de sortir de chez eux une heure par jour, pour se ravitailler, mais interdit de quitter le quartier. Des chars partout, les hélicos et les T6 qui tournent au dessus et tirent sur tout ce qui bouge. Et tous les immeubles passés au tamis par sept mille CRS et gendarmes mobiles, rien que ça, à qui on a fait comprendre qu'ils pouvaient tout casser, que c'était même fortement encouragé... Jusque là, les types de Susini, résistent. Ils ont eu une vingtaine de tués, mais ils gardent le moral. De ce côté, il faut leur tirer notre chapeau. Ils ont été cons, mais ils en ont dans le pantalon. »

Le Général intervint. Il en savait assez.

- « Docteur Jullin, vous passerez un communiqué à la radio. De Gaulle qui veut détruire la résistance Française, le courage des hommes de l'OAS, à mains nues contre les chars et les avions, les civils pris en otage, affamés et assoiffés, des méthodes dignes de la Gepeou – non, dites de la Gestapo, si on rappelle les exploits des cocos, on va encore nous traiter de fascistes -, je vous laisse arranger tout ça. Et rappelez qu'il faut qu'un maximum de patriotes assiste à l'enterrement de nos hommes assassinés avant-hier par les gardes mobiles à Oran. Il faut le répéter et le répéter encore, ils ont été assassinés, pas tués. Le combat n'est pas loyal. Nous, nous faisons tout pour éviter de faire couler du sang Français. De Gaulle, lui, veut notre peau, par n'importe quel moyen. Je veux que la cathédrale et le cimetière de Tamashuet soient remplis de fleurs. Et que nos hommes rendent les honneurs. »

- « Finalement, tout ça peut finir par nous servir. Nous avons payé cher pour savoir que l'opinion Française est une fille de pute – le lieutenant ricana, méprisant -. Des militaires Français qui tirent sur des hommes, des femmes et des enfants Français qui ne veulent pas abandonner leur pays, ça pourrait couper l'appétit à nos bons franchouillards, devant leur télé,

---

<sup>1</sup> Dirigeants de l'OAS à Alger, respectivement chargés de l'action psychologique pour le premier, et du renseignement et de l'organisation des opérations pour le second

au journal du 20 heures... Peut-être que l'Aurore pourrait nous faire un papier là-dessus ?  
Mon Général, vos contacts... »

Le lieutenant se tût brusquement. Sur la terrasse de l'immeuble d'en face, en contrebas du Panoramic, son œil exercé avait noté un mouvement furtif et un éclair.

- « Continuez à parler, comme si de rien n'était. Il y a quelque chose de bizarre. Je vérifie ».

Le lieutenant alluma une cigarette, se leva, s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit, comme pour aérer la pièce enfumée. Venu de la mer, un hélicoptère se dirigeait droit sur eux. En bas, dans la rue, un groupe de CRS approchait en silence de l'immeuble. En dehors des CRS, la rue était vide. Sur la terrasse, derrière une cheminée, il surprit de nouveau un mouvement, et un éclair. Il y avait un type armé caché là. Il parla, sans desserrer les dents :

- « Il y a un os. Il vaut mieux qu'on se tire d'ici ».

Chacun savait ce qu'il avait à faire. Sans demander d'explication, Dedieu et le docteur Joullin sortirent en courant de l'appartement et dévalèrent les escaliers jusqu'au dixième étage. Ils avaient tous les deux une bonne raison de se trouver dans l'immeuble. Dedieu habitait là. Il était officiellement malade du cœur. Il ne se sentait pas bien ce matin. Il avait appelé en consultation le docteur, son ami. Le Général n'avait aucune intention de bouger. A son âge, il se voyait mal courir les toits. Et puis, il n'y avait aucune raison que l'opération soit dirigée contre lui. Personne, à part les trois autres, ne savait qu'il était là. Les opérations de police, avec un déploiement de forces similaire, étaient monnaie courante à Oran. Et son apparence était totalement transformée. Il ne pensait pas qu'on pût le reconnaître. Ses papiers étaient parfaitement en règle ; les tampons, l'enregistrement à la Préfecture, la photo, tout était authentique. Il s'appelait Lucien Jerbert, inspecteur de l'enseignement technique, et profitait de l'absence de ses amis pour se donner un peu de bon temps dans un appartement cossu, avec vue imprenable. Non, objectivement, il n'y avait pas de quoi s'affoler. D'ailleurs, depuis le temps qu'il était recherché, s'il n'avait pas eu le cœur solide, il serait mort et enterré maintenant...

Le lieutenant s'était volatilisé. Le Général entendait, de plus en plus fort, au fur et à mesure que les CRS se rapprochaient, les coups de sonnette, les portes qui s'ouvraient, les cris, les coups de boutoir, quand il n'y avait pas de réponse, et les portes enfoncées qui choquaient les murs. Ces CRS et ces gardes mobiles-là ne respectaient ni les biens ni les gens qu'ils étaient supposés protéger. Les gardes mobiles, les rouges, comme on les appelait, ceux dont le képi était bordé d'un liseré rouge, pour les distinguer des vrais gardes mobiles, humains, militaires, réglementaires. Les rouges étaient composés d'un ramassis de truands de France, attirés en Algérie par des soldes exceptionnelles et la promesse de rapines sans contrôle. Quand les CRS et les Rouges fouillaient un immeuble, à la recherche d'on ne sait qui ou quoi, si vous aviez le malheur d'être là, il y avait de sérieuses chances qu'ils vous embarquent au fort Saint André ou au fort Saint Philippe, pour vous relâcher sans explication, à la tombée de la nuit, de préférence dans le quartier Arabe, en espérant que vous vous feriez égorger, si vous étiez un homme, ou qu'on vous enfermerait dans un bordel de l'ALN, si vous étiez une femme désirable, et encore, question niquer, les Arabes n'étaient pas regardants. Si vous étiez absent, vous retrouviez votre appartement dévasté à votre retour, et vos objets de valeur évaporés. Les mauvaises langues murmuraient même que ces honnêtes militaires avaient mis au point toute une organisation de pillage, avec la bénédiction de leurs chefs – mais ce n'était que pure calomnie. En aucun cas les chefs ne bénissaient. Ils se contentaient de fermer les yeux... et de toucher leur commission au passage ? Encore une calomnie.

On frappa un coup violent à la porte d'entrée. Le général respira à fond, et alla ouvrir. Les CRS recherchaient un émetteur gonio clandestin.

Quelques heures après, embarqué comme une dizaine d'occupants de l'immeuble pour vérification d'identité, le Général, sur le point d'être relâché après un interrogatoire de routine

à la PJ, était reconnu par l'inspecteur qui lui rendait les papiers qu'on lui avait pris à son arrivée, trahi par un grain de beauté près de l'œil droit.

## ***Chapitre 6 Emeute fasciste brisée à Alger***

*« Si après un délai de réflexion de trois ans vous ne choisissez pas la nationalité algérienne, vous bénéficierez d'un statut particulier.*

*Vous pourrez à tout moment entrer et sortir d'Algérie librement.*

*Dans la vie publique :*

*Vous jouirez des droits civils et des libertés essentielles.*

*Vous pourrez utiliser partout la langue Française.*

*Vous pourrez choisir l'école de vos enfants.*

*Dans la vie économique et sociale :*

*Vous pourrez acheter, gérer et céder librement tous les biens, vos biens fonciers ne pourront être expropriés qu'après une indemnisation préalable garantie par l'aide de la France,*

*Si vous désirez rentrer en France vous pourrez y emporter vos biens, meubles et capitaux.*

*Tout en conservant la nationalité Française, vous aurez la garantie d'un traitement privilégié. »*

Christian Fouchet, proclamation du 24 mars, à Rocher Noir, le siège de l'exécutif provisoire algérien.

### ***Jour J-97, mercredi 28 mars***

L'inspecteur Miranda lisait l'Echo d'Oran, adossé au comptoir de l'Aiglon. Hier, le journal avait été interdit de parution. Il n'y en avait que pour l'arrestation du général Jouhaud, dimanche, et le massacre de la rue d'Isly, à Alger, lundi après midi. Miranda s'était trouvé aux premières loges, pour le Général. Quant à la rue d'Isly, il avait pu suivre le drame en direct, bouleversé, l'oreille collée au transistor. Il avait compris. Aujourd'hui sa décision était prise. Il en avait parlé une partie de la nuit avec Juanita, à essayer de la convaincre que c'était la seule solution, pour elle et pour leurs enfants. Elle ne voulait pas. Elle ne connaissait qu'Oran. Elle ne voulait pas abandonner ses parents. Elle ne voulait pas aller dans un endroit où elle ne connaîtrait personne. Elle ne voulait pas aller en France, où des femmes sans morale ni religion volaient les maris, juste pour s'amuser. Elle ne voulait pas que leurs deux fils soient élevés à l'autre bout du monde, de l'autre côté de la mer, loin de chez eux. Elle était terrorisée. Et puis, peut-être qu'on pourrait quand même vivre ici, avec les Arabes, comme avant, une fois que les *événements* seraient terminés ? Juanita était couchée sur le côté, contre Miranda étendu sur le dos, du côté droit du grand lit qui prenait toute la place dans la chambre. Elle avait posé sa tête sur la poitrine de son mari, et insinué sa jambe entre les siennes. Il avait passé son bras sous ses épaules, et la serrait très fort, comme elle aimait. Dans cette position, la main enserrant le sexe de son homme, elle ne savait plus très bien où s'arrêtait son propre corps, et où commençait le sien. Miranda avait expliqué, patiemment, en lui caressant doucement la hanche de la main droite restée libre. De temps en temps, elle pleurait, doucement. Des larmes toutes tièdes coulaient sur la poitrine de Miranda. Il adorait ça. Tard dans la nuit, ils avaient scellé leur accord et leurs espoirs d'une vie nouvelle en faisant tendrement l'amour. Juanita s'était retournée, offerte, et Miranda l'avait enveloppée de son corps et de ses bras immenses, son ventre s'était joint parfaitement aux fesses de sa femme, et il l'avait pénétrée lentement, le temps d'une petite éternité, avant de se résoudre à accélérer et jouir enfin en elle. Ils s'étaient endormis tous les deux sans se disjoindre. Encore ce matin, Miranda en était tout chaud.

Il avala d'un trait son café serré, à la tunisienne, quelques gouttes d'extrait dans une toute petite tasse, soupira, et se replongea dans la lecture du journal. L'arrestation de Jouhaud faisait les gros titres. Trois photos le montraient, seul, en général de l'armée de l'Air, avec Salan, Challe et Zeller lors du putsch d'avril 1961, sortant du Gouvernement Général d'Alger, et enfin tel qu'il avait été pris, en civil, moustachu, menottes aux poignets, entouré de deux types imperméable et chapeau feutre. La photo faisait penser à celle de l'arrestation d'Al Capone, costume impeccablement coupé, léger sourire aux lèvres, encadré par deux gorilles à trench coat et Stetson. Jouhaud n'arborait pas de sourire bravache, mais la tristesse infinie de celui qui vient de perdre tout espoir. Il n'avait décidément pas eu de chance, le Général, de tomber sur un inspecteur arrivé tout juste de métropole, célibataire, et par conséquent désigné d'office pour la permanence du dimanche. Si Miranda avait été à la place du collègue, et qu'il ait reconnu le Général, il n'aurait rien dit. Et sa conscience n'en aurait pas été troublée. Il en aurait parlé à ses fils Francisco et Juan, plus tard, quand ils auraient été en âge. Pour leur dire qu'au dessus de tous les droits et de tous les devoirs, il y avait le respect de soi. Quand on commençait par se respecter soi-même, ensuite, toutes les décisions devenaient faciles à prendre... Dommage. Dommage qu'il n'ait pas été de service dimanche, au lieu de la corvée du déjeuner chez ses beaux parents. Il les aimait bien, ses beaux parents, mais tous les dimanches...

L'article sur la rue d'Isly figurait en deuxième page du journal. Par rapport à ce qu'avait appris Miranda, la censure avait dû tourner à plein régime. Pas de photo, des détails distillés au compte goutte. Il en restait un énorme titre « *Manifestation dramatique à Alger* », et un texte désincarné. Rue d'Isly, lors d'une manifestation de partisans de l'Algérie Française interdite par la préfecture, des provocateurs de l'OAS ont tiré délibérément sur les forces de l'ordre, provoquant une riposte énergique. On déplore une quarantaine de morts civils<sup>1</sup>, et plus d'une centaine de blessés par balle, dont certains très gravement atteints. Parmi les blessés, dix appelés du contingent. Malgré la tentative irresponsable et sanguinaire de l'OAS, force est restée à l'ordre républicain. C'était à peu près tout. Curieusement, il n'était fait aucune mention de membres de l'OAS tués ou arrêtés, ce que la censure n'aurait certainement pas occulté si cela avait été le cas. Pas de déclaration officielle non plus, ni du préfet, ni de l'Exécutif Provisoire, pour déplorer les victimes ou fustiger l'aventure fasciste et totalitaire de l'OAS qui menait l'Algérie au chaos. L'*incident* s'était produit lundi, à trois heures de l'après-midi ; les tirs avaient duré un quart d'heure. Le bilan présentait matière à émouvoir la ribambelle de journalistes en poste à Alger, au moins autant que le *drame du métro Charonne*<sup>2</sup>, qui avait rempli pendant des jours entiers les colonnes des journaux, et provoqué une manifestation monstre dans Paris. Mais pour les Pieds-Noirs morts ou blessés, on aurait cherché en vain un soupçon de compassion. L'Echo d'Oran citait des extraits d'articles de confrères métropolitains qui, eux, avaient pu paraître hier. Tous condamnaient avec la dernière énergie. Et, comme un coup de poignard, le titre du Provençal, le journal socialiste de Marseille : « *Emeute fasciste brisée à Alger* ». Des fascistes brisés, tous ces pauvres cocus de l'Histoire qui défilaient en criant Algérie Française...

Miranda, qui avait appris à lire entre les lignes, avait pourtant trouvé dans cet article tronqué la confirmation de ce que son ami Lazzaroni lui avait raconté hier soir au téléphone, et sa décision de quitter l'Algérie en avait été renforcée. Lazzaroni était inspecteur aux RG d'Alger, de la même promotion que lui, un peu plus âgé. Tous les deux se connaissaient

---

<sup>1</sup> Le bilan des morts, selon que les sources prennent en compte ou non les blessés décédés dans les jours suivants, oscille entre 60 et 80 civils.

<sup>2</sup> Le 8 février 1962, 8 manifestants sont tués par étouffement contre les grilles de l'entrée du Métro Charonne, suite à la panique provoquée par la répression musclée d'une manifestation communiste interdite par le préfet Papon.

depuis des années. S'il n'avait pas été sûr de son collègue, Miranda n'aurait jamais cru l'histoire que l'autre lui avait racontée. Même à froid, ce matin, ça avait du mal à passer, tellement c'était énorme. Mais là, noir sur blanc, dans le journal, il retrouvait en creux tout ce que Lazzaroni avait dit. « José, je te le jure sur la tête de ma mère, ils ont fait exprès. Ils savaient très bien ce qui allait arriver. » Pour lui, c'était clair : le *Rocher Noir* avait sciemment mis en place un dispositif de maintien de l'ordre qui conduirait inmanquablement la manifestation à se transformer en bain de sang. D'après l'enquête personnelle qu'il avait menée, la décision de provoquer une épreuve de force avec les Pieds-Noirs serait venue de très haut, dès que le mot d'ordre de la manifestation avait été connu...

Lundi matin, des tracts et une émission radio pirate de l'OAS enjoignant à la population de « *converger vers Bab el Oued dans le calme, en cortège, ce lundi 26 mars à partir de 14 heures, pour manifester la solidarité du peuple d'Alger avec les habitants du quartier martyr* », assiégés depuis trois jours. La manifestation est interdite, comme d'habitude. Rien d'extraordinaire. Des manifestations, il y en avait pratiquement tous les jours à Alger ou à Oran. Le préfet les interdisait toutes, comme ça, en cas de pépin, il était couvert. Les gens se souciaient comme d'une guigne de l'interdiction et manifestaient quand même. A l'heure prévue, des milliers de Pieds-Noirs, anciens combattants et drapeaux en tête, familles au complet derrière, déferlent dans la ville, comme à la parade, criant « Algérie Française », chantant la « Marseillaise » et « C'est nous les Africains ». Rien d'original, rien d'inhabituel. Les responsables du service d'ordre ont établi un barrage au bout de la rue d'Isly, et dans les rues parallèles qui mènent à Bab el Oued. Les manifestants arrivent du plateau des Glières, du centre et des facultés, s'engagent dans la rue, et viennent buter sur le barrage. Il y a beaucoup de jeunes, filles et garçons, des femmes avec des bébés dans les bras ou dans des poussettes. On s'arrête gentiment devant le barrage et on attend. La rue se remplit. Les premiers rangs, tout contre le barrage, discutent avec les soldats. L'ambiance est bon enfant, pas agressive, on essaie plutôt de mettre les soldats du côté de la foule...

La rue est noire de monde quand des troupes venues par la rue Chanzy installent un second barrage à l'autre bout de la rue d'Isly. La foule agglutinée est prise dans une nasse, pas moyen d'en sortir. Ce deuxième barrage, Miranda se rendait à l'évidence, n'était en aucun cas justifié par les besoins du maintien de l'ordre. Un barrage pour empêcher les gens d'entrer dans Bab el Oued interdit, d'accord ; mais un second barrage pour les empêcher de retourner chez eux ? « On voulait quoi ? Les arrêter ? Les mettre en prison, des femmes, des enfants, plusieurs centaines d'un coup ? Mon œil, je te le dis, ce qu'on voulait, c'est exactement ce qui est arrivé. On voulait casser du Pied-Noir ! Les coups de feu auraient pu partir n'importe quand. Non ! On a attendu que le deuxième barrage soit bien en place avant de tirer. Il y a eu un premier tir de FM, et alors, ça s'est mis à canarder de tous les côtés. » Les deux barrages et le tir, attribué à l'OAS, étaient mentionnés dans le journal. Sur ces deux points, le journaliste confirmait les dires de Lazzaroni. Alors pourquoi Lazzaroni aurait-il inventé le reste ? Le journal signalait des blessés chez les soldats du contingent. Lazzaroni avait précisé que le service d'ordre n'était pas constitué comme à l'habitude des CRS et des gardes mobiles dont l'intervention en zone urbaine est le métier, mais par le quatrième régiment de tirailleurs, qui rentrait d'opérations dans le bled, n'avait aucune expérience des opérations en ville, et, surtout, « plus de la moitié des tirailleurs, c'était des appelés Arabes. Fallait être maboul, ou vouloir que ça dégénère, tu ne crois pas ?... Et le plus beau, je te le jure, José, avait ajouté Lazzaroni, au comble de l'énervement, sur la tête de mon fils, Michel, qui les a vus, - il était à la manifestation sans me le dire, tu te rends compte, il aurait pu être tué – c'est qu'il y avait avec l'armée des fellaghas de l'ALN<sup>1</sup>. Michel s'est trouvé à deux mètres d'eux. Ils étaient en position, juste en face de la Poste. Il y en avait une dizaine, derrière des sacs de sable, en

---

<sup>1</sup> La présence de militaires de l'ALN a été affirmée par plusieurs témoins. Il semblerait cependant que ces témoins ont pris pour des fellaghas les soldats Arabes du service d'ordre



tenue de combat verte, comme le vietminh, on se serait cru en Indochine, et un casque avec une inscription W3. W3, c'est la willaya 3, la willaya de l'algérois. Mon fils était à leur hauteur juste quand ça s'est mis à tirer de partout. Mais il ne les a pas vu tirer. Eux, ils n'ont pas bougé. Au contraire, il y a des civils qui se sont cachés derrière les sacs de sable, à côté d'eux... La version officielle, c'est que des types de l'OAS ont tiré exprès dans la direction des militaires pour qu'il y ait un massacre. Ça m'étonnerait franchement que ce soit vrai. Parce que si des types de l'OAS armés avaient été postés là exprès, tant qu'à faire ils auraient descendu un ou deux troufions pour assurer le coup... Par contre, les soldats, on aurait dit qu'ils avaient pour consigne de se payer du Pied-Noir. Ça criait de partout « halte au feu, halte au feu ! », on a entendu à Europe 1 leur lieutenant crier aussi, tu as peut-être écouté la radio, mais les soldats n'arrêtaient pas. Michel m'a raconté, - il l'a pas vu lui-même, mais on lui a dit, - que des appelés du contingent, tu te rends compte, pas ces putains de gardes mobiles, des appelés !, poursuivaient les gens qui se sauvaient en leur tirant dessus. Et, quand un type tombait, ils l'achevaient à bout portant. Qu'est-ce qu'on a dû leur raconter sur nous pour qu'ils fassent ça ? Et je t'ai gardé le meilleur pour la fin – Lazzaroni avait baissé le ton, il hésita quelques secondes avant de continuer, il avait dû vérifier qu'il était bien seul dans son bureau – mais tu fais pas le con, moi je t'ai rien dit, et j'en parle à personne en dehors de toi. J'ai pas envie de me retrouver avec une balle dans la tempe et mon pistolet à la main pour que ça ressemble à un suicide. Figure-toi que je suis allé faire un tour tout à l'heure dans le coin, et je suis tombé sur un type de la secrète que je connais en train de fumer un clop, à côté d'une ambulance militaire, devant un immeuble de la rue Lelluch. Deux zigs habillés en infirmiers militaires sont sortis de l'immeuble. Ils portaient une civière sur laquelle il y avait un cadavre enveloppé dans un sac. Ils l'ont chargé dans l'ambulance, et ils sont remontés dans l'immeuble rechercher quelque chose qu'ils avaient oublié. Ça m'a surpris qu'un troufion ait pu être tué dans un immeuble, d'autant qu'on ne m'avait pas parlé de morts chez les militaires. D'un autre côté, l'armée ne se serait pas dérangée pour un civil, en se payant en plus un type de la secrète pour *chouffer*<sup>1</sup> l'opération. Tu sais comme je suis curieux, je me suis approché, et on a parlé. Il m'a raconté qu'on l'avait chargé de récupérer le corps d'un occupant de l'immeuble qui avait reçu une balle perdue, alors qu'il était tranquillement en train de faire la sieste. Comme par hasard, de l'appartement que mon pote m'a désigné du coin de l'œil, on est vachement bien placé pour prendre la rue d'Isly en enfilade. En plus, il a défait discrètement la fermeture du sac, et j'ai vu le mort. La balle perdue, elle lui avait fait un gros trou dans la poitrine, au viet, comme si on l'avait tiré à vingt centimètres. Oui, parce que je t'ai pas dit, le mort, c'était un viet. Curieux, hein ? Et ce viet, mon vieux, je crois bien que je le connais. Je donnerais ma main à couper qu'il faisait partie de la bande des barbouzes, tu sais, l'équipe à Alcheik<sup>2</sup>. Jusqu'à aujourd'hui, il ne restait plus que ce viet de vivant. Maintenant, ils sont tous morts. Plus personne pour aller raconter des histoires gênantes. Comme quoi, une fusillade, ça arrange beaucoup de choses. »

Lazzaroni avait conclu, sans illusion : « tu sais, mon vieux José, aujourd'hui, pour ceux qui n'avaient pas encore compris, de Gaulle nous a fait passer un message très clair. Vous les Pieds-Noirs, depuis le temps que vous nous faites chier, maintenant ou vous fermez vos gueules et vous faites comme on vous dit, ou alors vous pouvez bien crever, personne n'ira pleurer sur vos tombes ». Miranda était d'accord à cent pour cent avec son diagnostic. Il ne voulait pas que Juanita et ses deux fils meurent. Il allait rentrer maintenant à son bureau et remplir la demande de mutation pour la France.

Mais avant de quitter son pays, il allait retrouver ce putain de type qui avait tué Rosalie à Kébir. Qui que ce soit, même si c'était un général de fellaghas, il le trouverait, et il lui

---

<sup>1</sup> surveiller

<sup>2</sup> Jim Alcheik, d'origine vietnamienne, chef d'un groupe de barbouzes d'Alger, tué par l'OAS

règlerait son compte. Le type qui avait fait ça, ce n'était pas un combattant ordinaire qui avait perdu les pédales et qui redeviendrait normal après la guerre, avec du remords et des cauchemars. Le tueur était un malade, un vrai sadique, qui avait goûté au sang de jeunes femmes, et qui ne pourrait plus s'en passer. Il avait peut-être commencé avant Rosalie... Miranda se raccrochait à cette hypothèse comme à une bouée de sauvetage. Remonter jusqu'au tueur par d'autres crimes. C'était le seul moyen de l'identifier rapidement. Si lui ne parvenait pas à l'arrêter, après Rosalie, il y en aurait d'autres, beaucoup d'autres. Dans un pays où tout serait à construire, sans police criminelle, sans moyens d'investigation, ce serait tellement facile pour le tueur. Il allait l'attraper, avant de partir. En mémoire de Rosalie et de ses gosses, et pour que beaucoup de jeunes femmes Arabes continuent à vivre. Ce serait son cadeau d'adieu à la nouvelle république algérienne.

Miranda sortit du bar, traversa la place Kléber, en faisant attention à ne pas se faire écraser par une voiture. A Oran, on conduisait comme sur un circuit de course. Le pied à fond sur le champignon dès qu'il y avait vingt mètres de rue libre. Depuis quelques jours, avec les Pieds-Noirs qui quittaient le pays, le trafic diminuait. Les voies étaient dégagées. Les voitures roulaient de plus en plus vite. Les rues étaient devenues mortelles.

Un homme l'attendait dans son bureau ; la cinquantaine, cheveux blancs clairsemés, mal fagoté, lunettes à grosses montures noires et à verres épais de rat de laboratoire. L'homme tirait consciencieusement sur une Boyard mais dont la fumée avait plongé la pièce dans un brouillard à couper au couteau. S'il n'avait pas su qui était là, Miranda aurait certainement appelé les pompiers, persuadé qu'il y avait le feu. Il courut ouvrir la fenêtre en retenant sa respiration, et avala goulûment l'air du dehors, avant de saluer son visiteur, entre deux quintes de toux, d'un :

- « Purée, toubib, comment tu peux fumer ça ? Heureusement que tes clients sont déjà morts quand ils viennent te voir, sinon, c'est toi qui les tuerais ! »

Le docteur Gomez, médecin légiste à la PJ, s'esclaffa :

- « Tu ne crois pas si bien dire. C'est pour être sûr qu'il n'y en aura pas un qui se réveille dans sa tombe qu'on me les amène. Une heure à respirer le même air que moi, et ils sont garantis macchabées premier choix.»

Miranda alluma lui aussi une cigarette. Tant qu'à faire, autant s'asphyxier avec sa propre fumée.

- « Alors ? »

- « Je ne sais pas. J'ai peut-être du nouveau. Regarde ce que j'ai reçu. » Gomez avait parlé en prenant soin, sous un détachement apparent, de montrer qu'il jubilait, pour le plaisir de mettre Miranda sur des charbons ardents. Il sortit d'une grande enveloppe kraft une série de photos, accompagnées d'un paquet de feuilles dactylographiées, qu'il tendit sans plus de commentaire à Miranda. L'inspecteur se jeta sur les photos, et les examina soigneusement une à une. Elles venaient de toute l'Algérie. Il y en avait une vingtaine, terribles. Elles montraient, sous divers angles, les cadavres de femmes égorgées, éventrées. Les yeux révulsés des malheureuses disaient tout de leur agonie. Les noms écrits au dos des photos, avec la date de la mort, et l'endroit, étaient Arabes, à l'exception d'une seule victime, dont le nom et le prénom étaient de consonance italienne. Les victimes Arabes avaient été tuées dans des mechtas du bled algérois, constantinois ou oranais. Les photos avaient été prises par la police militaire, sur commission rogatoire de juges civils. La police et les juges avaient fait leur travail consciencieusement, avec les moyens du bord. Les crimes avaient été découverts par l'armée Française, lors d'opérations de ratissage. Ils avaient été attribués aux fellaghas de l'ALN, et classés en attente, faute de mieux. Il n'y avait eu ni autopsie des corps, ni investigations policières... Pour quoi faire ? Les habitants des mechtas, témoins éventuels, avaient été pour la plupart massacrés eux aussi, et les rares survivants auraient eu trop peur de parler. Dommages collatéraux... On supposait que ces femmes là, jeunes, avaient été violées, mais

sans constatation médicale pour le confirmer. Miranda réfléchissait, sous le regard intéressé du légiste. De ces morts-là, il n'y avait rien à tirer de particulier pour l'instant. Les crimes se ressemblaient, mais rien ne permettait de les rapprocher les uns des autres ni du crime de Kébir, sinon que le scénario, éventuellement-égorgement, était d'une banalité à pleurer, sous ces latitudes. Et il manquait les *détails*.

Pour la femme à nom italien, l'affaire se présentait différemment. Le collègue d'Alger envoyait la photo à tout hasard, pensant que ça ne correspondait pas exactement à la recherche, mais qu'il y avait des similitudes. Alors, peut-être que ça pouvait aider... ? La femme avait été trouvée morte, chez elle, en plein Alger, dans le quartier des Tagarins, il y avait un peu plus de deux ans. Miranda connaissait suffisamment Alger, où il avait étudié, pour situer l'endroit, près de l'université, et pas loin du quartier indigène. La fiche dactylographiée la concernant ne faisait aucune relation avec les *événements*, mais qualifiait clairement l'assassinat de crime de sadique, d'où l'hésitation du collègue d'Alger. La police avait mené une vraie enquête, interrogeant les voisins, les collègues, reconstituant l'emploi du temps de la morte, sans succès. La jeune femme n'avait aucune histoire. Elle vivait seule, travaillait aux Dames de France, sortait peu. On ne lui connaissait ni liaison, ni aventure. Pas le genre à ramener des inconnus chez elle. On avait retrouvé de l'argent dans un porte-monnaie.

L'autopsie – Miranda sauta sur son siège, comme s'il avait été piqué par un scorpion :

- « Bordel de merde, toubib, tu as lu ? »

Gomez acquiesça.

- « Je bats ma coulpe : tu avais raison de me faire chier pour que je fasse des recherches. Dieu sait que je t'ai traité de tous les noms. J'étais tellement sûr que ça ne pouvait rien donner, et, franchement, j'avais autre chose à foutre. José, je te le dis comme je le pense : tu es le meilleur flic d'Algérie, et peut-être de France et de ce qui reste de l'Empire Colonial réunis ! Si j'étais le ministre, je te nommerais au minimum chef de la police, mieux, je te nommerais à ma place et j'irais à la pêche. »

La femme avait été violée, agonisante. L'assassin l'avait tuée en la violant. Ce qui le faisait bander, comme celui de Kébir, c'était de faire les deux choses en même temps. De voir la vie qui quittait sa victime pendant qu'il s'acharnait sur elle. Il lui faisait l'amour, acte de création, et il tuait, acte de destruction. Parce qu'il ne pouvait pas procréer ? Un psychiatre pourrait apporter une explication plus précise, mais ça se tenait : l'assassin, comme à Kébir, n'avait *pas laissé de sperme*. Miranda était sûr que le type était impuissant, qu'il ne pouvait pas aller au bout de la jouissance. Et puis, mais ça, c'était moins important, pour l'arme du crime, le légiste d'Alger penchait pour un poignard. Le même type d'arme qui s'était enfoncé dans le cou de Rosalie. Des poignards, ça courait les villes et la campagne... Ce qu'il y avait de certain, c'est que ce type-là aussi savait s'en servir.

- « On croirait une copie de ton rapport sur Kébir. L'arme, le viol, l'absence de sperme. On ne va pas s'exciter, mais on tient comme qui dirait le début du commencement d'une piste : un tueur impuissant... Je ne sais pas s'il y a un rapport entre les deux crimes, on ne va pas s'emballer, ce serait trop beau. Mais ça nous ouvre des perspectives, comme dirait Pouillon<sup>1</sup>. On va faire notre boulot, et chercher dans cette direction, par acquit de conscience. »

- « Attends. Tu ne vas pas un peu vite, pour le sperme ? Et si le type d'Alger, ou celui de Kébir, qui n'ont probablement rien à voir l'un avec l'autre, avait mis une capote ? »

- « Tu mettrais une capote, toi, pour baiser quelqu'un que tu vas tuer ? »

- « Et la peur de la chetouille, pour un maniaque, ça peut être une raison. »

- « D'accord avec toi. Mais alors, mon vieux, ça voudrait dire qu'il y a deux tueurs sadiques, l'un à Alger, l'autre à Oran, qui ont violé et tué chacun une femme avec un poignard de

---

<sup>1</sup> Fernand Pouillon. Architecte de renommée mondiale à l'époque, emprisonné suite au scandale financier du Comptoir National du Logement.

commando similaire, en infligeant les mêmes blessures, et qui ont tous les deux une peur maniaque d'attraper la vérole, au point de prendre le temps de mettre une capote avant de violer une bonne femme qu'ils sont en train de tuer et qui les regarde. Et ils seraient repartis avec la capote, puisqu'on n'en a pas retrouvé. »

Miranda et Gomez restèrent sans parler pendant quelques minutes, rejetant des nuages de fumée que la fenêtre grande ouverte avait du mal à évacuer.

- « Sans compter que, sans être diplômé en sexologie, ça m'étonnerait qu'un Arabe pense à enfiler un préservatif pour niquer. Déjà qu'ils ont peur d'aller en enfer s'ils se touchent la quéquette avec la main droite... Tu sais, dans mon job, je crois à la chance, pas aux coïncidences... Ce qui m'étonne, c'est qu'on ne nous ait signalé qu'un crime à Alger. Il faudrait te renseigner... S'il n'y en a pas eu d'autre, c'est que le type d'Alger est mort – avec les *événements*, c'est une possibilité à envisager sérieusement -, ou qu'il ne faisait que passer. »

Miranda faisait défiler les photos devant lui, songeur. Il retrouvait le moral. Il était redevenu tout à coup le chien courant qui ne lâchait jamais son gibier :

- « Dis-moi, Jean-Marie, est-ce que tu peux reprendre les dossiers, et voir si certains crimes pourraient coller avec le nôtre, en plus de celui d'Alger ? »

- « Sois plus précis ? »

- « C'est simple, tu passes chaque dossier au crible, et dès qu'il y a un détail qui ne colle pas avec Kébir, tu le vires. Peut-être qu'il n'en restera pas, peut-être qu'il en restera au moins un. On ne sait jamais... Ah, et puis, je sais que tu as déjà cherché, mais tu pourrais peut-être revoir si autour d'Oran, ces deux dernières années, on n'aurait pas des crimes non élucidés qui ressemblent à ce qu'on cherche, même de loin ».

Gomez hocha la tête :

- « Super, je n'avais rien à faire. J'ai à peine une trentaine de défuntés de mort violente à autopsier aujourd'hui. J'avais peur de m'emmerder. Miranda est là et l'oisiveté s'en va<sup>1</sup> ! -Il consulta sa montre - Allez, tiens, paye moi l'apéro. Ç'est pile l'heure. »

Miranda roulait vers Mers-el-Kébir, au volant de sa vieille Aronde<sup>2</sup>. Il se sentait délivré d'un grand poids. Pour un peu, il aurait chanté à tue tête, mais il se retint, de peur d'appeler la pluie. Il y avait moins d'une demi-heure, il avait remis sa demande de mutation au commissaire Leclerc, et le soulagement manifesté par son chef l'avait mis en joie pour le reste de la journée, et peut-être même de la semaine, s'il ne se produisait pas entre temps une grosse catastrophe. Leclerc venait de Dijon, le pauvre. Il avait été nommé à Oran en début d'année, et on l'avait promu commissaire en même temps, sans doute pour qu'il avale mieux la pilule. Le commissaire vivait à Oran dans un état permanent de paranoïa. Convaincu par l'*Observateur*, dont il était un lecteur assidu, que tous les Pieds-Noirs, flics ou pas, étaient des tueurs sanguinaires de l'OAS, et n'avaient qu'une idée en tête, assassiner tous les représentants de l'ordre métropolitain, il vivait retransché dans son bureau, ne le quittait que pour se rendre sous bonne escorte à son appartement, gardé jour et nuit par des CRS. Dire qu'il n'avait aucune confiance en Miranda, ni d'ailleurs en aucun flic Pied-Noir, était un doux euphémisme. Le commissaire ne serait pour rien au monde sorti en opération avec un de ceux-là, de peur de se faire tirer dans le dos. La demande de mutation de l'inspecteur venait comme une lueur d'espoir. Si lui, Miranda, pilier de la PJ d'Oran, demandait à quitter l'Algérie, les autres Pieds-Noirs du service ne tarderaient pas à l'imiter. Le cauchemar de Leclerc allait se terminer... Pour la première fois depuis leur première rencontre, il avait souri chaleureusement à Miranda, s'était levé pour contourner son bureau, et lui avait mis la main sur l'épaule, en l'assurant, yeux dans les yeux, qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir

<sup>1</sup> Le slogan « omo est là et la saleté s'en va » date de 1954

<sup>2</sup> Simca Aronde T9, de 1955, 48 CV

pour lui obtenir une affectation et rapide et de premier plan, il le méritait plus que tout autre. Miranda s'était mordu les lèvres pour ne pas rire.

Décidément, il allait faire au moins un heureux en quittant son pays...

L'Aronde grimpa en ronronnant de plaisir la côte de Monte Christo, point culminant de la route de la corniche, quand Miranda croisa le convoi de gardes mobiles. Ceux-là, ça se voyait, étaient fraîchement arrivés de France. On les avait sélectionnés pour leur méconnaissance totale de l'Algérie, puis expliqué qu'il y avait là-bas un ramassis de colons fascistes qui mettaient le pays à feu et à sang pour empêcher le peuple algérien d'accéder à une juste indépendance. Leur unique et noble objectif était de casser de l'OAS, bras armé dudit ramassis de colons fascistes, pour que le peuple algérien accède enfin à la liberté... Pour eux, et faute de temps pour une formation aux subtilités de la réalité algérienne, tout ce qui ne portait ni burnous ni babouches ne pouvait pas être Arabe, donc était colon, fasciste et OAS, y compris les militaires, s'ils n'étaient pas gardes mobiles avec un képi à liséré rouge, ou, à la rigueur, CRS. C'était on ne peut plus simple. Simplicité égale efficacité. Il n'avait pas fallu longtemps aux gardes mobiles pour devenir les meilleurs ennemis des Pieds-Noirs. Ils ne quittaient leur cantonnement, dans les forts d'Oran, à Château Neuf et au Lycée Lamoricière, qu'armés et blindés comme des cuirassiers. Le convoi rentrait probablement de Kébir, où les gardes mobiles avaient dû passer la journée à ratisser le village, à la recherche d'armes et de dangereux terroristes fascistes, tels que des pêcheurs, des bistrotiers, le boulanger, le cordonnier ou le marchand de *taillos*<sup>1</sup>. En tête du cortège, un Half Track, équipé d'une mitrailleuse de calibre 12,7, de quoi transpercer une douzaine d'éléphants marchant à la queue leu leu, l'arme idéale pour le maintien de l'ordre urbain. Derrière le Half Track, une dizaine de camions, débâchés, remplis des types tremblant de peur, en position de tir, toutes les conditions réunies pour provoquer un massacre au moindre pet... Les cons ! Se dit Miranda en poursuivant sa route...

Heureusement, il retrouva son état de grâce en arrivant au sommet de la côte. Il s'arrêta sur la terre-plein, pour redécouvrir, avec toujours la même émotion, la rade de Mers-el-Kébir. Le spectacle vous coupait le souffle. Une partie de la flotte Française de la Méditerranée se trouvait au mouillage, en compagnie de navires de guerre anglais, italiens et américains, réunis pour une campagne de manœuvres au large du détroit de Gibraltar. A l'autre bout de la rade, à l'abri du fort espagnol, le porte-avions Clemenceau, tout beau, tout neuf, fierté de la marine Française, était amarré cul à quai à la Grande jetée. Il dominait de sa masse énorme les croiseurs De Grasse et Colbert, les destroyers anglais et américains, les innombrables frégates et avisos. Pourtant, il semblait tout petit dans l'immensité de la rade. Plus près de Miranda, les escorteurs Alerte et Ardent, enchaînés au nouveau môle, bêtes de course impatientes et nerveuses, roulaient sur leur gîte, malgré la mer d'huile. Le gris des navires de guerre, appliqué en taches impressionnistes sur toute la surface du tableau, ne parvenait pas à recouvrir le bleu indigo de la mer. Un ballet de vedettes rapides traçait de fugaces lignes blanches dans l'eau. Il était cinq heures de l'après-midi. Le soleil déclinait au dessus du santon, allumant des feux rougeoyants sur les structures des navires. S'il n'avait pas eu rendez-vous avec Demontis, Miranda serait resté là, à attendre la nuit, en fumant. Est-ce qu'il n'allait pas mourir de tristesse, s'il était affecté loin de la Méditerranée ?

Philippe lui avait téléphoné tout à l'heure. Il souhaitait le voir au plus vite. Mais il n'avait pas voulu être plus précis au téléphone. Miranda avait proposé de venir à Kébir. Après le rendez-vous, l'inspecteur irait sentir un moment le village. Il ferait quelques bistrots, mangerait la

---

<sup>1</sup> Ou « chichi », mélange de farine et d'eau conditionnés en forme de boudin, et frits dans une bassine. Particulièrement lourd, mais délicieux

*kémia*<sup>1</sup> en sirotant l'anisette, écouterait, discuterait avec les gens. Il n'avait pas d'idée précise en tête. C'est comme ça qu'il faisait son boulot. Les choses venaient petit à petit... Il pousserait sans doute jusqu'au douar, siroter un café noir très fort avec Mohamed Boujiba, fumer la *chicha*<sup>2</sup> avec lui en regardant la nuit monter dans le ciel. Depuis la mort de Rosalie, Miranda avait rencontré plusieurs fois Boujiba. Il appréciait la compagnie du vieux bonhomme ridé et parcheminé, si rempli de bon sens que ça en devenait ridicule pour les autres. Peu à peu, il arrivait à l'amadouer. Il était persuadé que Boujiba, un jour, quand il serait convaincu comme lui que l'assassin de Rosalie ne méritait pas de vivre libre et honoré comme un djoundi, mais de mourir comme un chien enragé, lui donnerait l'information qui l'aiderait à l'attraper..., peut-être ce soir, qui sait. Miranda était pressé de trouver l'assassin, avant qu'il ne tue à nouveau, mais il savait qu'il n'arriverait à rien s'il bousculait les codes.

### ***Nuit de J-97 à J-96***

- « Ecoute, Yasmina, je ne peux pas rester les bras croisés, laisser les autres se battre à ma place. Je suis un soldat. Je ne pourrai pas passer le reste de ma vie à avoir honte chaque fois que je me regarde dans une glace. Je ne veux pas revivre le retour d'Indochine, me faire cracher à la figure. Je ne supporterai pas que tu aies honte pour moi... »

Demontis et Yasmina fumaient une cigarette, étendus ruisselants de sueur sur le lit, dans la pénombre de la chambre à peine éclairée par le premier croissant de lune. Il était plus de minuit. Ils avaient fait l'amour. Ils faisaient l'amour presque toutes les nuits, jamais rassasiés l'un de l'autre, et après, ils fumaient et se racontaient. Demontis, cette nuit, était resté longtemps silencieux, caressant avec précision la cuisse et la toison si douce de sa compagne. Enfin, il avait exhalé un long filet de fumée, et il s'était jeté à l'eau.

- « On veut se débarrasser de moi, me renvoyer en France. J'ai eu l'information par un copain, à l'Etat-Major. Ils vont renvoyer en Métropole tous les militaires qui ont fait le bled et qu'ils n'ont pas encore réussi à virer d'Algérie. Il paraît qu'on ne peut pas compter sur nous pour accompagner l'Algérie jusqu'à son indépendance... Tu sais ce qui va se passer, quand on sera partis ? Les gardes mobiles, les CRS, ceux qui nous remplacent petit à petit, tous ces types-là ne vont pas lever le petit doigt pour protéger les civils. Il va y avoir des règlements de compte abominables. Je le sais. Tout le monde le sait, des généraux jusqu'à de Gaulle. Et tout le monde s'en fout, pourvu qu'on se débarrasse de l'Algérie... S'il restait le moindre doute à lever, nous avons intercepté hier un message codé du commandement FLN en Tunisie... Il n'y aura aucun quartier pour tous les Arabes qui se seront de près ou de loin compromis avec les Français, ou simplement qui n'auront pas donné suffisamment de gages au FLN. Le sang va beaucoup couler en Algérie, si on laisse faire. Je ne peux pas. »

Yasmina ne disait rien. Son cœur battait à se rompre. Elle ne voulait retenir qu'une chose : Philippe allait rejoindre « G », se battre pour une cause perdue. Il allait la quitter, il ne lui reviendrait pas. Elle serra très fort la cuisse de Demontis, enfonçant sans s'en rendre compte ses ongles dans sa chair.

- « J'ai préféré te laisser en dehors de tout ça. « G » et moi, nous nous sommes revus plusieurs fois, depuis l'assassinat de la pauvre femme. C'est lui qui avait raison. De Gaulle nous a trahis, tous, l'armée qui lui faisait confiance, les Pieds-Noirs qui lui ont fait cadeau du pouvoir, et les Arabes qui ont cru à cause de lui qu'ils pourraient être des Français comme les autres dans une Algérie Française. Tu parles ! De Gaulle, les Arabes, il n'en a jamais voulu, ni dans une Algérie Française, et encore moins en France. Tu imagines, des mosquées dans les

---

<sup>1</sup> Id° les « tapas » espagnoles. Amuse gueule cuisinés, véritables plats parfois. Chaque café était connu pour sa spécialité de *kémia*.

<sup>2</sup> Narguilé, au magreb

villes Françaises, des Arabes en djellabas et des mouquères voilées dans les rues de Paris. De Gaulle, ce qui va se passer en Algérie après l'indépendance, et déjà maintenant, il s'en lave les mains. Pour lui, l'Algérie, c'était un boulet pour la France. Il est trop content de s'en débarrasser. Il est passé à autre chose...

Il nous reste une chance de faire quelque chose pour l'Algérie. « G » a un plan qui tient la route. Si l'armée Française ne nous tire pas dans le dos, ça doit marcher. Après cette histoire d'Alger, et tous les civils qu'elle a sur la conscience, l'armée va traîner les pieds. »

Yasmina ne disait toujours rien. Elle attendait la sentence de Philippe. Est-ce qu'il allait avoir le courage de lui dire de partir, la répudier, la chasser comme une maîtresse dont il n'avait plus l'usage ? Elle ne vivrait pas sans lui. C'était devenu une évidence. Surtout depuis quelques jours... Demontis s'enflammait, sans se rendre compte de l'émoi qu'il provoquait chez sa maîtresse :

- « Oui, nous avons une vraie chance. Nous allons réussir. L'Algérie sera indépendante, c'est inévitable, et ce sera tant mieux, mais pas dans ces conditions, pas seulement avec le FLN, pas Arabes contre Arabes, pas sans les Pieds-Noirs, c'est aussi leur pays. Nous avons des obligations envers tous ces gens là. Si l'armée reste neutre, nous sommes assez forts pour tenir tête à l'ALN. Alors il faudra que le FLN négocie avec tout le monde, que tout le monde, Arabes et Pieds-Noirs trouve sa place. Après, je pourrai rentrer chez moi... »

Yasmina se sentait mourir. Le temps pour le désespoir arrivait. Elle retira la main de la cuisse de Demontis, et se raidit, pour subir le choc. Il se tourna vers elle, la regarda droit dans les yeux, et parla, d'une voix changée, pas très assurée, presque enfantine. Ce qu'il allait dire, il ne l'avait jamais dit auparavant, à aucune femme, et il avait peur, comme jamais de sa vie il n'avait eu peur.

- « Quand ce sera fini, je reviendrai te chercher. Je voudrais que tu rentres avec moi, chez nous, en France... » Il hésita ; le cœur de Yasmina s'était arrêté de battre. Elle allait vraiment mourir, maintenant, et ce serait merveilleux. « Je veux qu'on se marie, que tu sois ma femme, que tu sois la mère de mes enfants. »

Yasmina était incapable de parler. Elle souriait et riait à Demontis, à travers ses larmes. Demontis, son homme, avait peur. Peur qu'elle lui dise non, qu'elle ne veuille pas le suivre. Elle qui le suivrait n'importe où, jusqu'au bout du monde, elle qui mourrait sur un simple signe de lui, sans hésiter. Elle attira Demontis sur elle, le serra contre son corps, heureuse d'étouffer sous son poids. Il lui mordillait le lobe l'oreille, en lui murmurant des mots tendres, dont elle n'entendait que la musique. Elle ne se lassait pas de répéter « je t'aime, je t'aime, je t'aime... ».

Plus tard, Demontis s'était recouché sur le dos. Yasmina se souleva sur le côté, pour mieux le regarder. C'était peut-être la dernière fois qu'elle le voyait ainsi, amoureux, tout à elle. Elle commença, lentement, la voix sourde, cherchant le mot juste :

- « Philippe, mon amour. Il n'y a rien que je désire plus au monde que de te faire une demi-douzaine de beaux enfants, la cuisine et l'amour tous les soirs. Mais il faut que tu saches. Je ne vivrai pas heureuse avec toi si tu ne sais pas... - elle reprit sa respiration. Son cœur s'était remis à battre la chamade -. Je t'ai trahi, Philippe. Je t'aime, ça, oui, tu le sais ? - Demontis lui caressa la hanche, en signe d'acquiescement -. Je t'ai aimé depuis le premier jour, à la minute où je t'ai vu, dans le bureau où tes paras m'avaient amenée. J'ai su tout de suite. Tu as pris des risques insensés pour moi, tu as empêché qu'on me fasse du mal, tu m'as sortie de prison, tu m'as donné ton amour. Et je t'ai trahi quand même, Philippe. Je n'ai même pas l'excuse de t'avoir trahi pour mon pays. Je l'ai fait par égoïsme, pour rester vivante, parce que mourir, c'était ne plus vivre à tes côtés, ça m'était insupportable. Je t'ai trahi pour rester vivante avec toi, un comble... ça s'est passé quand on est arrivés ici. J'ai été contactée par le FLN, quelqu'un que je connaissais depuis toute petite. Ils ne m'ont pas laissé le choix. Je devais

travailler pour eux, t'espionner, sinon ils me tuaient, pour l'exemple, parce que pour eux, en ne faisant pas exploser la bombe, j'avais trahi mon pays. – Je suis si heureuse de ne pas l'avoir fait, comment peut-on trahir son pays parce qu'on ne veut pas tuer des enfants innocents ? -. Je leur ai donné des informations, le moins possible de ce que tu me racontais, mais je l'ai fait. J'aurais dû les laisser me tuer... Je t'ai trahi. – des larmes perlaient à la pointe de ses cils. Sa voix se brisa -... Jette-moi dehors, tu auras raison, je ne t'en voudrai pas ».

Demontis souriait dans le noir. Mon dieu que ma femme est belle, pensa-t-il. Il l'attira contre lui, tendre et moqueur.

- « C'est peut-être toi qui vas vouloir me quitter, quand je t'aurai tout raconté... Quand tu es sortie de prison, tu étais une morte en sursis. Je te faisais protéger – il s'interrompit pour l'embrasser sur le front –, mais, s'ils avaient vraiment voulu, je n'aurais pas pu les en empêcher longtemps. Alors, quand j'ai su qu'ils avaient pris contact, j'ai respiré... Pour eux, tu étais plus utile vivante que morte. Tant qu'ils auraient besoin de toi, tu ne risquais rien. – Demontis redevint sérieux -. Tu ne m'as jamais trahi, chérie – il l'avait appelée chérie pour la première fois, elle se sentit absoute -. Pour trahir quelqu'un, il faut lui faire du mal, et sans qu'il le sache. Tu ne m'as jamais fait de mal, et j'ai toujours su. Disons que tu as été mon agent double. Tu leur as dit ce que je voulais qu'ils entendent, et encore, tu n'as pas été aussi coopérative que je le souhaitais – il s'interrompit pour l'embrasser encore-... Et tu n'as pas trahi ton pays non plus. Ce n'est pas de ta faute, si ton pays, c'est à la fois la France et l'Algérie. Tu n'as fait de mal ni à l'un ni à l'autre. Allez, sois tranquille, tout ça n'a plus d'importance. Ce qui compte, c'est que tu m'aimes, et que je t'aime. Le reste, c'était la guerre ! N'oublie pas qu'il y a amnistie pour tous les combattants. Tu es amnistiée, ma petite traîtresse. »

Il rit en lui appliquant une claque sur la fesse. Elle n'était pas tout à fait convaincue, et un peu mortifiée d'avoir été manipulée. Tout d'un coup, elle se redressa, trahison oubliée, redevenue journaliste.

- « Ils m'ont contacté, quelques jours après la mort de Rosalie, pour me dire que ce n'était pas eux, que les quatre Arabes abattus dans le Murdjadjo n'y étaient pour rien, que c'était même pas des fellaghas. Ils m'ont demandé si j'avais des informations qu'on n'aurait pas publiées dans le journal. C'est tout. Tu ne trouves pas ça bizarre ? »

Demontis grogna, sans se compromettre. Il avait promis à José de se taire. Il fallait absolument qu'il en parle à l'inspecteur, avant de partir. Savoir que le FLN avait contacté Yasmina, simplement pour avoir des informations sur le quadruple assassinat du stade, aurait une signification pour l'enquête de Miranda.

Heureusement, Yasmina changea brusquement de sujet, lui évitant d'avoir à répondre. Son visage était devenu terriblement sérieux.

- « Philippe. J'ai encore un aveu à te faire. Mais il faut que tu me jures quelque chose avant. »

- « Te jurer quoi ? »

- « Que tu feras ce que tu as décidé. Que tu partiras quand même avec « G ». »

Philippe avait pâli dans le noir. Il coassa, la voix blanche : « Ce n'est pas vrai. Ne me dis pas que toi et « G » ? »... Yasmina rit, surprise. Philippe pouvait être jaloux. Son rire le rassura instantanément.

- « Promets-moi, ou je ne te dis rien. Tu ne changeras pas d'avis, quoi que je te dise ? Jure-le ! ».

- « Je te le jure. Je ne changerai pas d'avis. Allez, dis-moi, maintenant ! »

Yasmina ferma les yeux, pour mieux reprendre son sérieux, et annonça, solennelle et inquiète :

- « Nous allons avoir un bébé. Un petit Philippe. »

Demontis s'était redressé comme un diable sortant de sa boîte :

- « C'est vrai ? Tu ne me dis pas ça pour... »



Yasmina hocha la tête, ne sachant si elle devait rire ou pleurer, si son amant était heureux ou fâché. Elle n'aurait pas parlé, si elle en avait eu la force. Elle l'aurait laissé partir, libre. Mais elle n'était pas forte. Elle ne voulait pas qu'il parte, vers cette folie dont il ne reviendrait peut-être pas. Mais puisqu'il allait partir, et s'il ne devait pas revenir, il fallait qu'il sache qu'il allait être père, qu'un petit Demontis prendrait un jour sa place. Et puis, quand on va être père, on a des responsabilités, comme par exemple de ne pas se faire tuer si on peut l'éviter. On se protège, on ne désespère pas. On a un but. On pense à son enfant qui a besoin de son père. C'est pour cela qu'elle lui avait annoncé leur bébé, pour qu'il se donne toutes les chances de revenir. Et c'est parce qu'elle n'était pas forte qu'elle lui avait demandé de jurer. Sinon, si elle ne l'avait pas fait jurer, elle lui aurait annoncé le bébé pour qu'il reste. Il aurait hésité, elle aurait tout fait pour qu'il ne parte pas. Il serait resté, et il ne l'aurait plus aimée. Elle ne pouvait pas lui faire ça. Elle allait mourir d'inquiétude, à chaque minute de chaque jour, elle allait être malade de l'absence de son corps contre elle, de ses mains sur elle, mais elle ne lui prendrait jamais sa liberté.

Philippe la serrait contre lui, trop fort, mais il ne lui faisait pas mal.

- « Je suis fier que tu sois ma femme. Ce que tu as fait pour moi ce soir, je ne l'oublierai jamais... Ne t'inquiète pas. Je reviendrai, pour toi, pour notre bébé, pour que tu me fasses plein d'autres enfants, des garçons, et aussi beaucoup de filles, aussi belles et courageuses que leur mère. Et puis, j'emmène Dadi. Il s'occupera de moi. Je ne pouvais pas m'en aller sans lui dire, et il a voulu venir. Nous sommes ensemble depuis si longtemps, je ne pouvais pas refuser... Tu as sommeil ? »

Yasmina secoua la tête et s'assit à califourchon sur son ventre, en pointant vers lui un doigt réprobateur :

- « mais c'est qu'il en voudrait encore, le gros cochon ! Allons, monsieur Demontis, vous n'êtes pas raisonnable. Il faudrait ménager votre petite femme. D'accord, elle est gourmande de sexe. Mais maintenant, elle porte votre enfant, tout de même ! »

Ils rirent tous les deux.

Yasmina était de nouveau étendue contre Demontis. Philippe avait repris un ton sérieux et professionnel :

- « Ecoute-moi bien. J'ai vu José ce soir. Je l'ai mis au courant. Il va s'occuper de toi. Officiellement, je pars dans deux jours pour une mission d'assistance à Orléansville, former des ATO, tu sais, les auxiliaires temporaires occasionnels, des fellaghas reconvertis en maintien du service d'ordre. Et c'est nous qui les formons. Ça ne surprendra personne qu'on m'ait désigné pour ça. J'ai appris à faire, à Alger, et je suis un des seuls qui ne soit pas passé du mauvais côté. J'ai un ordre de mission tout ce qu'il y a de plus authentique. Cornier me remplace. Tu restes tranquillement ici, à m'attendre. Tu n'es au courant de rien d'autre. Si ton contact au FLN te demande où je suis parti, tu lui dis exactement ça – je suis à Orléansville, pour former des ATO -. Avec le week-end qui arrive, il va se passer quatre ou cinq jours avant qu'on fasse parler de nous, et deux ou trois jours de plus pour qu'on fasse le rapprochement avec moi. L'armée ou la police viendra t'apprendre que j'ai disparu – dans l'armée, il faut un certain temps avant d'être porté déserteur -, et voudra t'interroger. Tu leur dis la même chose qu'au FLN. Ils ne t'embêteront pas trop. Ils ont autre chose à faire. Et puis, ils ne seront pas encore très sûrs pour moi. S'ils veulent t'emmener, tu refuses. S'ils insistaient, Cornier sera là pour les virer. Après qu'on t'aura informée de ma disparition, tu prends un air de veuve éplorée. Je serais plus tranquille si tu allais habiter chez Miranda. C'est lui qui me l'a proposé. Juanita et toi, vous vous entendez bien. Chez eux, tu seras en sécurité. Si je peux, je te donnerai des nouvelles. Mais je ne sais pas si ce sera possible. Tu entendras peut-être parler de nous par les journaux, mais ce n'est pas certain... Si ça se passe comme on l'espère, la censure préférera mettre le black out... Quoi qu'il arrive, dans deux mois

maximum, ou on aura gagné, ou on aura perdu. Alors je m'expliquerai avec l'armée... Surtout, chérie, ne t'inquiète pas. Je ne vais pas mourir. C'est impossible. »

Il lui pressa la main très fort.

« Et puis, j'allais oublier. J'ai préparé deux lettres pour mes parents. Dans la première, j'explique à mon père. C'est un vieux soldat. Je pense qu'il comprendra. Je ne peux pas la poster d'ici, à cause de la censure. Je voudrais que tu la gardes, au cas où... Alors, tu pourrais l'envoyer, ça n'aurait plus d'importance. L'autre lettre, j'attendais de t'avoir parlé avant de la poster. J'ai bien fait d'attendre – il sourit -. Il va falloir que j'ajoute quelques lignes, pour le bébé. Je leur annonce qu'ils ont une bru – le mot n'est pas très joli, mais le contenu compense. Je leur ai mis une photo de toi – il fit une grimace amusée – ça va leur faire un choc de culture, une belle-fille berbère. Mais ne t'en fais pas. Ma mère va t'aimer quand même. L'épouse de son fils unique vénéré ne peut être qu'une femme exceptionnelle. Et quand ils sauront qu'ils vont être grands-pères, ce sera la fiesta au village. – Demontis s'interrompit- Je suis désolé, chérie. Je ne voulais pas te faire de peine. »

Les larmes qui coulaient le long des joues de Yasmina brillaient dans la nuit.

- « Ce n'est pas de ta faute. Je pensais à ma mère. Il y a si longtemps que je ne l'ai pas revue. Je voudrais que ça s'arrange, avec mon père. Mais il est tellement... musulman. Comment peut-il penser que nous faisons le mal ? »

- « Tu sais, plus tard, quand tout sera fini, nous irons le voir, tous les deux, avec son petit-fils. Et il faudra qu'il te pardonne, d'ailleurs il n'a rien à te pardonner... Dans la lettre, j'ai donné l'adresse de Miranda. Ils t'écriront chez lui. Ma mère adore écrire. Ecris-lui aussi. Parle-lui de toi, du bébé, de ton travail de journaliste, de moi... Elle va adorer. Et s'il m'arrive quelque chose, va à Nice, chez eux. »

Demontis se tut. Yasmina s'était endormie, épuisée. Il remonta amoureusement le drap sur elle. Sa femme. Et elle portait son enfant. Non, il n'allait pas se faire tuer. Pas maintenant. Il mourrait très vieux, dans son lit, entouré par une ribambelle de petits enfants.

## ***Chapitre 7 A l'heure de la paix, le blé vaut plus cher qu'une cartouche***

***Jour J-89, mercredi 4 avril***

***Harkis !***

*Les combats ont cessé. La Paix est revenue dans votre pays. Chacun de vous, avec l'aide de la France, pourra - si Dieu le veut - bâtir à son gré son avenir en Algérie ou en Métropole.*

***Voici ce que vous offre la France :***

*Si vous désirez continuer à porter les armes, il vous sera possible de souscrire un engagement militaire.*

*Si vous préférez rentrer directement dans la vie civile, vous percevrez la prime de recasement... Un délai de réflexion vous sera accordé. C'est ainsi que vous pourrez souscrire un contrat de six mois pour servir, à titre civil, en qualité d'agent contractuel des armées... Vous n'aborderez pas la vie civile comme le nouveau-né aborde la vie.*

***La France est là pour vous aider.***

*En effet, elle est prête à vous donner, pour peu que vous l'y encouragiez par votre travail, un emploi, un toit, des ressources, priorité d'embauche, aide à la construction, prêt de semences et d'argent pour achat de bétail, accès à la petite propriété, aide à l'artisanat rural.*

***Harkis !***

*Tous ces avantages ne peuvent vous être accordés que dans le respect des conventions qui vous lient encore à la France.*

*En désertant, vous emportez souvent votre fusil. Personne ne vous l'échangera contre une charrue. A l'heure de la paix, le blé vaut plus cher que les cartouches.*

Le 3 avril 1962, le Comité aux Affaires algériennes<sup>1</sup> décide de désarmer les Harkis et de les renvoyer dans leurs foyers.

Assis à même la terre dans le jardin, Amine Médani lisait, adossé à un oranger. Un bruit sourd lui fit lever la tête. Des hommes sautaient par-dessus le mur d'enceinte. Ils étaient une dizaine, en treillis vert, armés de fusils et de couteaux. Amine les distinguait nettement, ils étaient à quelques mètres de lui à peine. Eux l'avaient vu aussi. Amine fit un effort surhumain pour se relever, courir vers la maison, prévenir les gardes de son père, mais il ne pouvait ni bouger, ni crier. Les hommes passèrent à côté de lui à le toucher, silencieux, crachant de mépris en arrivant à sa hauteur. Ils se dirigèrent sans hésitation vers la maison, entrèrent. Les gardes les laissèrent passer sans s'intéresser à eux, comme s'ils étaient invisibles. Amine, aveuglé par la sueur salée qui lui brûlait les yeux, muscles tendus à se rompre, essaya encore de se relever, mais il n'y parvint pas. Il rampa vers la maison, étouffant de respirer la poussière de l'allée, gagnant centimètre après centimètre, dans un gémissement muet de douleur et d'impuissance. Il passa au milieu des gardes immobiles, indifférents. Au prix d'un dernier effort, il parvint à se traîner jusqu'au bureau de son père.

L'Agha était assis à son bureau. Salim se tenait debout, derrière lui. Il portait une blouse et un masque de chirurgien. Un couteau à la main, il égorgeait l'agha, en commentant l'opération pour les hommes impassibles disposés en demi-cercle, de chaque côté de lui. Leur mère et

---

<sup>1</sup> Comité interministériel qui se réunissait une fois par semaine sous la présidence du général de Gaulle

Sania étaient assises dans un sofa, près de la porte fenêtre. Elles semblaient étrangères à la scène. L'Agha avait vu Amine. Son regard, fixé sur lui, était chargé de reproche et d'incompréhension. Il essaya de parler à son fils, mais de sa gorge ouverte et sanguinolente ne sortait qu'un borborygme tragique et ridicule. Au dessus de la maison, les pâles d'un hélicoptère en point fixe brassaient l'air dans un bruit de fin du monde.

- « Mon lieutenant, mon lieutenant ! Réveille-toi ! »

Le caporal Nezzar le secouait par l'épaule. Amine se redressa, en sueur, avala une énorme goulée d'air, prêt à libérer enfin ses poumons du cri qui l'étouffait. Par réflexe, il avait saisi sous la couverture pliée qui lui servait d'oreiller le mauser qui ne le quittait jamais, et, les yeux fous, il le pointait sur le caporal. Nezzar recula, effrayé.

- « C'est Nezzar, mon lieutenant ! C'est moi ! »

Amine prit d'un seul coup conscience du sifflement des rotors de l'hélicoptère qui venait de se poser sur l'esplanade, des cris de commandement de ses sous-officiers, des bruits de course des brodequins sur la terre battue, des moteurs des camions qui manoeuvraient, dehors.

- « Mon lieutenant. C'est le commandant Kiener. Il veut te parler. Il est arrivé en hélicoptère. Il y a aussi des camions avec des spahis dedans. J'ai vu mon frère avec eux. – Nezzar était tout excité – Peut-être qu'il n'y a plus le cessez le feu, qu'on va donner la *palissa*<sup>1</sup> aux fellouzes, hein, mon lieutenant ? »

Amine grogna, versa de l'eau d'un broc dans une cuvette, s'aspergea le visage et les cheveux. Puis il s'habilla à la hâte et sortit de la cabane, Nezzar sur ses talons. La cour était noyée dans un nuage de poussière. Quatre camions étaient rangés, à la perpendiculaire, le long des baraquements. Amine, intrigué, nota qu'une mitrailleuse était installée sur chaque plateforme, à l'arrière. Les spahis étaient restés assis à l'intérieur des camions. Ses Harkis s'étaient formés en petits groupes autour des spahis, discutant et fumant avec eux, dans un sabir détonnant, mélange de Pieds-Noirs, métropolitains et Arabes. Tout ce monde là semblait se comprendre parfaitement, *potos* inclus. Un peu plus loin, les femmes et les enfants de ses hommes étaient sortis de leurs tentes pour voir ce qui se passait. Amine ne s'attarda pas. Il traversa la cour à grands pas, mais sans courir ; un officier ne court pas, même quand son chef l'appelle ; il se presse, par respect, mais sans plus. La porte du bureau était ouverte. Il entra et salua. Le commandant l'attendait debout, tourné vers la fenêtre. Il regardait les hommes dans la cour. Il se passa une petite éternité avant que le commandant Kiener se retourne et rende à Amine son salut.

- « Présentez... armes ! » Amine, pâle et désespéré, avait laissé au sergent-chef Chéroufi, fier comme un spahi devant l'honneur qui lui était fait, le soin de commander le salut aux couleurs. Les hommes du commando de Harkis, et les spahis du 23<sup>ème</sup> régiment arrivés ce matin de Géryville, présentèrent d'un seul mouvement leur fusil Lebel au drapeau bleu blanc rouge qui montait en se déployant le long du mât.

- « Reposez... armes ! » Quatre-vingt dix crosses frappèrent le sol à la même fraction de seconde.

- « Repos. Pour les spahis, à mon commandement, en rangs par deux, retour aux camions, ... pas de gymnastique, en avant...marche ».

Les Harkis étaient restés alignés, debout au milieu de la cour, l'arme au pied. Le commandant Kiener s'avança vers eux, s'éclaircit la voix, esquissa un sourire, y renonça. Amine regarda vers les camions. Les mitrailleuses étaient pointées vers ses hommes, servants en place, pas menaçants, mais prêts.

- « Mes amis, commença le commandant, vous le savez, la France et les nationalistes algériens se sont mis d'accord sur un processus d'indépendance. La France a pris et obtenu les

---

<sup>1</sup> Fessée, en espagnol

engagements nécessaires pour que tous ceux qui l'ont servie puissent trouver la place que leur magnifique héroïsme mérite dans l'Algérie indépendante, si tel est leur souhait, dans la paix et la fraternité des braves. Aujourd'hui, il n'y a plus de combat. Votre rôle, en tant que supplétifs de l'armée, est terminé, dans l'honneur. – Amine serrait les mâchoires, pour ne pas pleurer de honte. Ses hommes ne comprenaient pas encore... - La France veut vous remercier pour votre travail admirable. Elle vous offre le choix entre trois possibilités. Elle vous accorde tout le temps pour que vous puissiez les examiner tranquillement avant de prendre votre décision.- le commandant se racla la gorge, avant de continuer -. Les voilà :

Premièrement : si vous souhaitez faire carrière dans l'armée Française, vous pourrez vous engager, sous certaines conditions qui vont être précisées dans les semaines qui viennent. Attention, je vous préviens, ça ne sera pas possible pour tout le monde. Ça dépendra de votre âge, si vous êtes célibataire, si vous parlez bien Français... Et, bien sûr, vous ne pourrez pas rester en Algérie.

Deuxièmement : si vous préférez rentrer chez vous, avec vos familles, vous pourrez le faire dès maintenant. J'ai avec moi de quoi verser à chacun de vous deux mois de paye, pour solde de tout compte, et vous serez rayé des cadres, comme on dit dans les contrats – le commandant essaya à nouveau de sourire aux Harkis. Le résultat fut pitoyable. Sa voix devenait de plus en plus rauque -

Troisièmement : enfin, si vous voulez vous donner du temps pour réfléchir, vous pourrez prolonger votre engagement de supplétif encore six mois, et ensuite, vous rentrerez chez vous, comme je viens de vous le dire, avec deux mois de paye en prime, ou vous vous engagerez dans l'armée Française, ou, pourquoi pas, dans l'armée algérienne. L'armée algérienne aussi aura besoin d'hommes ayant votre expérience. »

Le commandant s'interrompit. C'est maintenant que ça allait être le plus dur. Il avait honte, honte de n'avoir pas refusé d'exécuter les ordres indignes qu'il avait reçus la veille au soir. Ces pauvres types, c'est lui qui allait les envoyer à la mort, pas de Gaulle, ni Messmer, ni ses chefs. Les salauds ! Il jura silencieusement. Les Harkis le fixaient intensément... L'embarras du commandant, les camions et les mitrailleuses pointées sur eux, l'hélicoptère. Il fallait être un de ces connards des ministères pour croire que les Arabes étaient assez stupides pour gober tout ce qu'on leur racontait. Les Arabes n'étaient pas plus cons que les européens. Ils étaient peut-être *rustiques*, le fric, le confort moderne et la démocratie leur passaient au dessus de la tête, ça n'en faisait pas des crétiens pour autant. Ils n'avaient pas saisi tous les mots que Kiener avait prononcés, mais ils n'allaient pas mettre longtemps à comprendre que la France les laissait tomber, et qu'en plus elle se foutait d'eux.

- « En attendant que tout ça se mette en place, vous avez tous une permission. La harka est dissoute. Vous allez retourner dans vos douars, avec vos familles. Des délégués de l'armée viendront vous voir, vous expliquer tout en détail, et vous leur direz ce que vous avez décidé... De toutes façons, je vais vous faire payer d'avance la solde des deux mois qui viennent. Comme ça, quand vous verrez les délégués, si vous vous trouvez bien comme vous êtes, eh bien on n'en parlera plus. Sinon, on vous donnera une affectation, et l'avance viendra en déduction de votre paye. » Le commandant était écoeuré de lui-même. Comment en était-il arrivé à jouer les marchands de tapis avec ces hommes, dont il était certain qu'une bonne partie allait mourir, si on ne les protégeait pas ? Décidément, cette guerre d'Algérie avait tout pourri. Et il n'en avait pas encore terminé avec eux. Il essaya de parler avec le plus grand naturel, comme de quelque chose sans importance, qui allait de soi, un détail :

- « Avant de partir, vous prendrez l'argent qui vous revient et vous déposerez les armes qui appartiennent à l'armée... »

Les Harkis avaient compris. Le caporal Nezzar fit alors quelque chose d'inconcevable. Au mépris de la discipline de fer qu'il s'imposait et qu'il imposait aux hommes, il coupa le commandant, s'adressant au lieutenant :

- « Mon lieutenant. C'est pas possible. Dis-lui, au commandant, que c'est pas possible. Ils peuvent pas nous renvoyer dans les douars, sans nos fusils. Il faut qu'on reste ici. Il faut qu'on garde nos fusils. Comment on va se défendre, sinon ? Comment on va défendre nos femmes et nos enfants. Ils vont violer nos femmes. Ils vont tous nous tuer... Laissez-nous ici. Laissez-nous nos fusils ! »

Toujours en rangs, les autres Harkis approuvaient bruyamment. Seul le sergent-chef Chéroufi n'avait pas bronché. Mais lui, ce n'était pas pareil que les autres Harkis, il avait fait des études, jusqu'au brevet, et il écrivait le Français et l'Arabe. Amine n'essaya pas de calmer ses hommes. L'écoeurement et le mépris l'étouffaient. Le commandant l'avait invité à rentrer à Géryville avec lui. Il était lieutenant de l'armée Française. Il avait sa place dans l'armée. Les mesures pour les Harkis ne le concernaient pas. Le commandant reprit la parole, sans relever le manquement de Nezzar, comme si le caporal avait eu permission de parler :

- « Allons, mes amis. Vous avez ma parole et la parole de la France. Je vous le répète. Vous ne risquez rien. Il n'y aura pas de représailles. Le FLN en a pris l'engagement solennel. Et si par extraordinaire on vous cherchait des embêtements, l'armée Française serait là pour garantir votre sécurité. Ayez confiance. Rentrez paisiblement chez vous, dans vos douars. Retrouvez vos familles. Reprenez les travaux des champs. Avec votre paye, achetez des moutons et des graines. L'Algérie a besoin de vous ».

Dans les rangs, les hommes murmuraient, secouaient la tête, toujours pas convaincus. Nezzar, enhardi dans son nouveau rôle de porte parole, osa, chose inconcevable, s'adresser cette fois directement au commandant :

- « Non, mon commandant. Le FLN, il nous laissera jamais tranquilles. On en a trop zigouillé - Nezzar avait prononcé cette dernière phrase avec fierté et emphase. C'était vrai que les Harkis avaient mené la vie dure au FLN-. Les frères, les cousins, les fils vont vouloir se venger. Eux, ils ont des fusils. Nous, si vous nous les enlevez, ils vont nous tuer comme des moutons. Ce sera la honte pour notre tribu. Si vous nous prenez nos fusils maintenant, il faut nous tuer maintenant ! »

Les autres Harkis rugirent leur approbation, brandissant leur fusil d'un geste vengeur - L'idée saugrenue que tout bien pesé les Arabes étaient mûrs pour l'indépendance traversa l'esprit d'Amine-. Le commandant commençait à s'énerver. Ça sentait la révolte. Ça allait mal tourner, comme il l'avait prévu. Il fit un signe vers les camions. La culasse d'une mitrailleuse claqua, pour un rappel à l'ordre. D'un autre côté, comment leur en vouloir ? Il connaissait suffisamment les Arabes pour savoir que le caporal avait raison. Il n'avait plus qu'une solution, la solution des lâches, pensa-t-il, sans complaisance pour lui-même, s'abriter derrière ses ordres. Il posa la main sur l'étui de son pistolet et reprit, d'une voix forte :

- « Ecoutez, ce que je vous ai dit, c'est la vérité. Maintenant, j'ai des ordres, et vous allez obéir. Lieutenant, faites mettre vos hommes en rangs par deux, et qu'ils s'avancent vers les camions, pour y déposer leurs armes. »

Le commandant salua, fit demi-tour, et se dirigea vers l'hélicoptère, dont le pilote mit en marche les rotors. Il sembla se raviser, revint en arrière et fit signe à Amine de le rejoindre.

- « Lieutenant. Vous n'avez plus rien à faire ici. Je vous le demande encore une fois. Vous devriez rentrer avec moi, dans l'hélico. Je ferai emmener vos affaires.- il prit Amine par l'épaule -. Ce n'est pas un ordre. Vous ferez comme vous voudrez. Mais, je vous en prie, venez avec moi. Vous n'êtes pas responsable de ce qui arrive. Vous ne pouvez rien pour eux. Si vous restez, vous les condamnez encore plus sûrement. Leur meilleure chance, c'est qu'ils se cachent dans leurs tribus, qui les protégeront. Si vous ne partez pas, ils resteront avec vous, et alors, oui, les égorgeurs vont accourir à la curée ! Si vous partez avec moi, ils comprendront. Je vous demande un grand sacrifice, je le sais. »

Amine regarda le commandant droit dans les yeux. A ce moment là, il le haïssait de toutes ses forces, moins parce que ce que Kiener lui proposait était infâme, que parce qu'il savait que le

commandant avait raison. Mais non, il ne partirait pas avec lui. Il ne pouvait pas abandonner ses quarante hommes et leurs familles. Le commandant connaissait bien l'Algérie, mais pas assez pour comprendre les indigènes : Amine était le raïs. Il était le chef. Ses hommes préféreraient mourir avec lui que se cacher comme des femmes.

- « Non, mon commandant ! Je vous remercie. Mais c'est impossible. »

Le commandant soupira. « A votre place, j'agisrais comme vous – il hésita - Est-ce que je peux faire quelque chose, lieutenant ? »

- « Oui, mon commandant. Laissez nous nos armes, et n'emprenez pas le ravitaillement ! »

Le commandant hocha la tête, dubitatif.

- « Je vous laisse le tiers des fusils, et rendez-moi la moitié des munitions. Je ne peux pas faire plus. Sinon, ça se verrait, et on enverrait d'autres que moi les chercher. La bouffe et les médicaments, tout le monde s'en fout – il avança la main, pour serrer celle d'Amine – Bonne chance, lieutenant. J'attendrai le maximum possible pour vous porter déserteur. Un comble ! Comme si c'était vous, le déserteur !... Et si vous êtes dans la panade et qu'on est toujours dans le coin, n'hésitez pas à rentrer au bercail ! »

Le commandant fit demi tour, donna ses ordres et monta dans l'hélicoptère. L'hélico s'éleva dans l'ombre du djebel Touila Makna, direction sud-ouest. Assis à côté du pilote, le commandant Kiener avait chaussé ses lunettes noires. Il se tenait tête droite, raide. Il n'eut pas eu un seul regard pour les hommes abandonnés de la harka.

Le plateau du Djebel Amour était si plat que la vue portait à des kilomètres. Amine et ses Harkis, attroupés sur le terre-plein, suivirent longtemps du regard les camions qui s'éloignaient dans le soleil couchant. Maintenant, ils étaient seuls, avec pour se défendre une douzaine de fusils automatiques, quelques pétoires antédiluviennes qui appartenaient aux hommes, et une vingtaine de mitraillettes Uzi qu'ils avaient prises aux fellas, et qu'Amine avait cachées, sans en parler à ses chefs, au cas où... Ils avaient aussi quelques grenades ; et leurs couteaux ! Les Harkis savaient s'en servir. Sur ce point, ils n'avaient rien à envier aux fellas. Ils savaient aussi bien couper les nez et les oreilles, mais Amine le leur avait toujours interdit. Il sourit, pour la première fois de la journée. Si d'aventure ils accouraient à la curée, comme l'avait prédit Kiener, les tueurs du FLN allaient tomber sur des loups, pas sur des moutons. Et les fellas capables de se battre aussi bien que ses Harkis n'étaient pas si nombreux... Et puis, ses hommes et lui connaissaient le terrain centimètre par centimètre. La montagne était farcie de grottes, de ravins où ils pourraient se cacher des semaines... Amine ne souhaitait pas mourir avant d'avoir réglé son compte à son cher frère.

Pièce par pièce, un plan s'échafaudait. Tenir, et voir venir. La situation, tout bien pesé, était peut-être moins désespérée qu'il ne semblait. Avant tout, il fallait reprendre les hommes en mains. Il s'adressa au sergent-chef Chéroufi, qui ne l'avait pas quitté d'une semelle depuis le départ de l'hélicoptère.

- « Chef, commandez le rassemblement pour l'inspection ! ».

Amine vouvoyait depuis toujours le sergent-chef, lequel en éprouvait une immense fierté. Le sergent-chef rugit ses ordres. La célérité avec laquelle les Harkis s'alignèrent impeccablement parut à Amine de bon augure. Il balaya lentement du regard son commando. C'était la première fois qu'il voyait ses hommes rassemblés ainsi, sans arme. Il les sentait empruntés, ne sachant que faire de leurs bras raidis le long du corps, sans leur prolongement naturel, le fusil automatique qu'on leur avait enlevé. Il commença :

- « Le caporal Nezzar a exprimé vos doutes et vos craintes au commandant. – les Harkis approuvèrent d'un sourd grondement. Décidément, pour faire de la discipline, ce n'était pas le jour idéal, pensa Amine, sarcastique -. Je ne peux pas vous dire aujourd'hui ce qui va se passer. Peut-être que le commandant a raison. Peut-être que nous pourrions tous rentrer chez nous en paix. Mais Peut-être, comme l'a dit le caporal Nezzar, que le commandant se trompe,

que des fells voudront se venger... Aujourd'hui, je ne sais pas. Alors, moi, je préfère être prêt à me défendre si on vient pour m'égorger et pour violer mes femmes – les Harkis approuvèrent à nouveau bruyamment -... Le commandant l'a dit : vous avez une permission. Vous pouvez rentrer chez vous. Moi je vous dis : si vous voulez rester avec moi, j'ai caché assez de fusils et de munitions pour qu'on puisse se battre. Si on nous laisse tranquille, comme l'a dit le commandant, alors, quand le temps sera venu, nous rentrerons tous chez nous. Mais s'ils viennent pour nous tuer, c'est nous qui les tuerons. Alors voilà : je vous laisse le choix. Ceux qui veulent rentrer chez eux, tout de suite, parce qu'ils sont sûrs que leur famille va les protéger ou parce qu'ils croient que le commandant a raison, je ne les en empêcherai pas. Ils peuvent partir, mais sans arme. Je n'en ai pas assez pour leur en donner. Ceux qui décident de rester avec moi, nous allons partir dans la montagne. Vous devez choisir maintenant. Ou vous partez, ou vous venez avec moi. Ceux qui viennent avec moi ne pourront plus s'en aller après, sauf si c'est moi qui le dis. S'il y en a un qui essaie de se sauver, je le ferai égorger, même pas fusiller, je dois économiser les munitions. Vous m'avez bien compris ?... »

Les Harkis hésitaient.

- « *Haywa* ! Si vous avez des questions, allez-y. Vous pouvez parler ! Toi, Ali Belgherbi, tu as quelque chose à dire ? » Belgherbi, au premier rang, s'avança d'un pas, se figea au garde à vous, et salua.

- « Non mon lieutenant ! C'est toi le chef, c'est toi qui commande. Je fais tout ce que tu dis ! » Il fit un pas en arrière impeccable et se replaça dans le rang, le regard fixé sur l'horizon. Les autres approuvèrent.

- « Et toi, Ahmed ? Tu dis comme ton frère ? »

Ahmed Belgherbi, au premier rang à côté de son frère, s'avança d'un pas...

- « Mon lieutenant ! C'est à cause de ma femme et mes enfants. Ils sont restés au douar, dans ma famille. C'est plein de fellaghas par là-bas... Mais si tu veux, je reste ! »

- « C'est pas moi, c'est toi qui décides. Qu'est-ce que tu veux ? Rester ou partir ? »

Ahmed se tortillait, mal à l'aise :

- « Mon lieutenant. Si tu veux, je reste avec toi, et si tu veux, je m'en vais. »

- « Je comprends. Tu peux partir. Au moins tu as bien compris ce que Nezzar a dit ? »

- « Oui mon lieutenant. Il n'y a pas de problème. Notre frère Moktar est fellagha... Il empêchera les autres... »

Les Harkis se mirent à rire. Amine essaya de garder son sérieux.

- « Bon. Il y en a d'autres ? »

Sept autres hommes firent un pas en avant. Ali Oussel, Mohamed Dahmane, Amar Ouaroum, Abderhamane et Allal Douguane, Tahar Mezghiche et Chérif Tebbouche, tous de Si Ahmed Bel Abbes voulaient rentrer. Leur mechta était toute proche. La tentation de croire aux paroles du commandant était trop forte.

- « C'est bien. Ne partez pas ensemble. Habillez-vous en *fellahs*<sup>1</sup> avant de partir. Rentrez chez vous un par un, sans vous faire remarquer. Ne parlez à personne de nous. Dites à vos femmes de se taire. Si vous vous sentez menacés, sauvez vous à Géryville, chez les spahis. - Amine sentait une boule d'émotion lui obstruer la gorge - Je vous souhaite bonne chance, et qu'Allah le miséricordieux soit avec vous ! Nous partons demain matin à l'aube. Sergent-chef Chéroufi, faites rompre les rangs ».

Il était l'heure de l'*Al maghrib*<sup>2</sup>. Après s'être soigneusement frotté les mains et les pieds avec du sable – il était permis de se purifier ainsi, pour économiser l'eau- les croyants avaient étalé leur tapis de prière sur le sol de la cour. Ils étaient maintenant prosternés, face contre terre, en direction de la Mecque.

---

<sup>1</sup> paysans

<sup>2</sup> Prière du coucher du soleil



- « *BismAllah*, au nom de Dieu... »

Rien n'avait marché comme prévu. Demontis, depuis quelques jours ex-capitaine au ban de l'armée Française, savait qu'il n'y avait plus d'espoir. Lui, Dadi et une dizaine d'hommes fourbus étaient étendus à l'abri d'un énorme rocher, essayant de récupérer leur souffle, après des heures de chasse impitoyable. Il avait ordonné un repos de vingt minutes, avant de tenter de sortir de la nasse dans laquelle ils étaient enfermés. Demontis était épuisé et amer. Le Bachaga Boualem<sup>1</sup>, maître de l'Ouarsenis<sup>2</sup>, qui avait promis à « G » ses sept cents Harkis, et sur qui toute l'opération reposait, les avait laissé tomber en échange d'un passage pour la France pour lui, ses hommes et leurs familles. « G » et ses hommes s'étaient retrouvés isolés, sans aucun appui local. Maintenant ils étaient chassés comme des rats par l'armée Française. L'armée *loyaliste*, débarrassée du Bachaga, avait engagé près de deux mille hommes, des T6, des hélicoptères et de l'artillerie légère, tout ça pour mettre en pièces les desperados du maquis de l'Ouarsenis, la centaine d'hommes dont le but n'était même plus l'utopie de l'Algérie Française, mais le possible d'une Algérie dont tous les habitants seraient égaux en droits et en devoirs... Même cela, de Gaulle n'en avait pas voulu. Il aurait pu s'abstenir d'intervenir, après tout c'était une affaire Algéro-Algérienne, hé bien non ! Il avait décidé que l'Algérie, c'était le FLN, point, final ! Il ne leur avait pas laissé la moindre chance. Il avait acheté Boualem - Demontis n'en voulait pas au Bachaga. Boualem était responsable de plusieurs milliers d'hommes, de femmes et d'enfants. Entre la vie sauve pour son peuple, même exilé en France, et la mort quasi certaine, ici, Il n'y avait pas d'hésitation possible... Ultime insulte à ces soldats perdus, le commandement militaire en Algérie, adoubé par le gouvernement, avait invité à la curée une unité de l'ALN venue tout exprès du Maroc, et qu'on avait laissé entrer en Algérie, au mépris du protocole d'Evian<sup>3</sup>. Le combat, à trente contre un, Français contre Français, était inutile. Demontis crispa les mâchoires, dans un rictus de rage impuissante. Comment « G » avait-il pu le convaincre de s'engager dans ce cul-de-sac ? Comment « G », et à plus forte raison Salan, qui avait pratiqué de Gaulle de près, avaient-ils pu imaginer une seule seconde que le *Connétable*<sup>4</sup> n'aurait pas réagi, qu'il aurait toléré le plus petit défi à son autorité absolue ? Ils auraient dû le savoir : pour de Gaulle, il n'y avait de politique qui vaille que la politique de de Gaulle, et la politique de de Gaulle était l'honneur et la grandeur de la France. Contester la politique de de Gaulle, la mettre en doute ne serait-ce que dans un de ses plus infimes détails, c'était bafouer la France, insulter l'homme du 18 juin, le sauveur de la France, son incarnation, le Symbole avec un grand S, celui qui remplaçait Dieu quand Dieu partait en vacances ! Comment un tel homme aurait-il pu admettre que des Français soient assez fous ou assez stupides pour contester une de ses décisions, défier son autorité, et porter ainsi ombrage à la grandeur de la France ? Pour ces ennemis de l'intérieur, il n'y avait au mieux que la rigueur des prisons, au pire le châtement suprême. C'est ce que de Gaulle avait exigé, blanc de colère, de son ministre des armées. Et il avait voulu que les fellaghas soient présents pour témoigner de la détermination du *Grand Raïs blanc* qui n'hésitait pas à punir de mort ses propres enfants, s'ils avaient le malheur de lui manquer de respect. Demontis soupira. De Gaulle lui faisait pitié. Enfermé dans sa grandeur passée, il était venu, il avait clamé « je vous ai compris<sup>5</sup> », « vive l'Algérie

---

<sup>1</sup> Le bachaga Boualem, vice président de l'assemblée nationale, figure emblématique des musulmans pro Algérie Française.

<sup>2</sup> Monts de l'Ouarsenis, plus haut sommet 1985 m. En Arabe « rien n'est plus haut »

<sup>3</sup> Les « accords d'Evian » ne prévoyaient l'entrée en Algérie des troupes ALN massées aux frontières de Tunisie et du Maroc qu'après vote de l'indépendance.

<sup>4</sup> Surnom de de Gaulle

<sup>5</sup> A Alger, en 1958

Française », et il était reparti sans rien comprendre à rien, reniant ses promesses, refusant par orgueil de laisser à l'Algérie sa dernière chance. Tout était perdu... En réalité Demontis le savait depuis le début. Non, « G » n'avait pas eu besoin de le convaincre, et ne l'avait pas trompé. Demontis était là de son plein gré, sachant ce qui allait arriver. L'opération ne pouvait qu'échouer, mais au moins il s'était battu en soldat, il était resté un homme honorable. Il irait probablement en prison, s'il s'en sortait vivant. Il n'aurait pas l'avancement et les décorations pour services honteusement rendus que d'autres se disputaient déjà sur les dépouilles de l'Algérie, comme des chiens s'arrachent les os d'un festin. Mais son fils n'aurait pas à rougir de son père. C'est tout ce qui importait.

- « Sais-tu qui a dit qu'il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer<sup>1</sup> ? C'est exactement ce qu'on a fait en 40. On a suivi de Gaulle pour continuer à se battre. Au départ, nous n'espérions rien, qu'une mort honorable. Les boches nous avaient mis une telle déculottée qu'il nous fallait coûte que coûte effacer cette honte ! Et pourtant, on a fini par gagner. Parce qu'on était têtus et cons. Les gens intelligents, en 40, ils étaient tous chez Pétain. Et il y en avait, à l'époque, en France, des gens intelligents, crois moi. Après la libération, il se sont tous déguisés en cons têtus de gaullistes, mais ce n'est qu'un déguisement, ils sont toujours là et intelligents, ces enfoirés.»

Combien de fois Demontis n'avait-il pas entendu son père ressasser ces phrases. Pierre, son père, Général en retraite, Compagnon de la Libération, dont les citations à l'ordre de la nation auraient rempli un bottin, décoré à être incapable de reconnaître toutes les médailles qu'on lui avait accrochées à la poitrine... Comment, lorsqu'on est fils unique de son père, peut-on échapper à son destin ? Enfant, Demontis n'imaginait même pas que pour un garçon, il y eut d'autre voie que celle des armes. Il avait douze ans en 1940. Son père disparut pendant quatre ans. Sa mère et lui s'étaient installés à Nice, chez ses grands parents maternels. Ils recevaient de loin en loin des nouvelles, par des voies étranges, des gens qui sonnaient à la porte un soir, ressemblaient à des espions de cinéma américain, restaient dîner, mangeaient de tout et en redemandaient, les yeux luisants, couchaient dans la chambre d'amis, puis repartaient tôt le lendemain, lettre écrite fébrilement pendant la nuit en poche, sans nom ni lieu, comme un brouillon, au cas où le porteur serait pris. Hélène, la mère de Demontis, vivait dans une semi schizophrénie la peur permanente de recevoir la nouvelle de la mort de son mari, et la fierté exaltante d'être l'épouse d'un chef de la France libre. Philippe avait dès 1942 essayé de rejoindre le maquis, dans les Alpes. Les Alpes, ça lui paraissait un endroit stratégique pour résister aux allemands, et comme il était bon skieur, il lui semblait évident qu'on l'accueillerait avec empressement. Il avait emprunté de l'argent à sa grand-mère en lui racontant une histoire de cœur qui avait fait fondre sa rosière de mémé, acheté un billet de train pour Grenoble, où il était parti sans la moindre idée de ce qu'il ferait une fois arrivé. Le jeune Demontis lisait beaucoup, à l'époque. Des romans américains, noirs ou d'aventure, empruntés à ses copains demi-sel. Il avait dévoré Dashiell Hammett, Hemingway, Saint-Exupéry. Il était persuadé que là-bas, il n'aurait qu'à se présenter dans un bar louche, près de la gare, pour se faire enrôler par un type tout aussi louche, mais à l'incroyable courage, jouant double jeu entre le maquis et la gestapo. Des gendarmes un brin narquois l'avaient ramené manu militari chez lui. Il avait ressenti depuis une profonde aversion pour la gendarmerie... Ironie de l'histoire, on l'avait détaché, lui le para, à la tête d'une brigade de gendarmerie, pour les compétences qu'il avait acquises dans le maintien de l'ordre lors de la bataille d'Alger, et aussi pour se débarrasser de lui, mais ça, ce n'était pas un motif officiel...

Alger. C'est là qu'il avait connu Yasmina. Une de ses patrouilles la lui avait amenée, tremblante et misérable. Ils n'avaient eu qu'à la cueillir. Elle courait dans la rue, et elle était

---

<sup>1</sup> Guillaume d'Orange

littéralement tombée sur ses hommes. Elle avait l'air tellement hors d'elle qu'au lieu de la draguer, ils avaient pensé à fouiller son sac. Les deux bombes avaient explosé juste à ce moment là dans la ville. Il y avait eu une dizaine de morts, et une quarantaine de blessés, tous civils, des femmes, des enfants, des étudiants, beaucoup d'étudiants... Son boulot, à Alger, était d'arrêter les auteurs d'attentats. Quand il faisait un prisonnier, il remplissait un rapport tout ce qu'il y avait d'administratif, confirmait l'état civil du prisonnier, notait les circonstances et les motifs de l'arrestation. Il y avait une case remarques, pour les remarques, comme dans tout document administratif qui se respecte - il y avait des tas de fonctionnaires, dans les ministères, pour veiller à ce que ça se passe dans les règles-. Ensuite, il remettait le prisonnier aux services spéciaux de l'armée, qui l'interrogeraient en profondeur, mais pas forcément en douceur. Demontis détestait ce boulot. Ce qu'on faisait des prisonniers après, il ne l'ignorait pas, et il en était écoeuré. Mais il était lucide, aussi : ce travail, il fallait que quelqu'un le fasse. Il y avait dans les services spéciaux de vrais sadiques, mais pas seulement. Il y avait aussi des types qui s'étaient trouvés pris dans l'engrenage, et qui se saoulaient à mort pour oublier les cris de douleurs des Arabes qu'ils torturaient. Et il y avait aussi des fellaghas qui parlaient sans être le moins du monde torturés, parce que ce qu'ils faisaient les écoeurait au moins autant que ce qu'on menaçait de leur faire, ou pour d'autres raisons, moins nobles<sup>1</sup>. Les résultats, quoiqu'on en pense, étaient là. Peu à peu, les attentats avaient cessé. Des centaines de morts avaient été épargnées, et des soldats avaient perdu leur âme et le repos de leur conscience.

Cette jeune femme aux yeux verts, fragile et épouvantée, qui se trouvait devant lui, transportait dans son sac une bombe qui allait tuer ou estropier des femmes, des enfants, des civils qui n'étaient coupables que de vivre à Alger, *chez eux*.

- « Mon capitaine, ils arrivent ! »

Le guetteur revenait au pas de course. Les hommes s'étaient redressés, prêts au combat. Demontis fit un signe. La petite troupe repartit de l'avant, s'enfonçant sans un mot dans la forêt des Cèdres, vers le nord ouest. Ils allaient essayer de rompre l'encerclement. Ensuite, ils se disperseraient, chacun rejoindrait par ses propres moyens Orléansville, puis Alger ou Oran, là où il serait facile de se fondre dans le paysage. C'était tous des soldats de métier, anciens d'Indochine ou des Aurès, capables de se sortir de tous les guêpiers. Ici, dans l'Ouarsenis, montagneux et boisé, ils se trouvaient comme des poissons dans l'eau...

Ils marchaient et couraient depuis près de trois heures, sans une minute de repos. Il y avait plus d'une heure qu'aucun T6 n'avait plus survolé la zone. On entendait encore des tirs sporadiques, mais très loin, du côté de Theniet Al-Had. Peut-être un autre groupe de maquisards qui essayait de s'échapper ? En tous cas, en ce qui les concernait, il semblait bien que la meute les avait perdus. Dans moins d'une demi-heure, il ne ferait plus assez jour. On ne pourrait plus les poursuivre. Ils allaient s'en sortir. Bon dieu, se dit Demontis. Je crois bien qu'on y est arrivé. On est passés ! Il se tourna vers les hommes qui le suivaient, pouce levé :

-« Je crois que c'est bon, les gars. On continue tant qu'on y voit à peu près, et on se reposera jusqu'à ce que la lune... » La rafale de mitraillette claqua. Les balles s'écrasèrent autour de lui, sans le toucher. Il hurla :

-« Dispersion, bordel, à couvert, tout le monde ! »

Ils étaient tombés dans une embuscade. Ça tirait de partout. Demontis se mit à courir, Dadi sur ses talons, fonçant vers la droite des tireurs - c'était le b.a. ba du combat rapproché, toujours faire face, regarder le danger, ne jamais présenter le dos à l'ennemi, courir vers lui, en s'écartant de son axe de tir, se protéger en utilisant le terrain, se fondre dans le paysage, et le prendre de flanc -. Le soleil s'était couché. Il ne faisait pas encore nuit, et la visibilité

---

<sup>1</sup> Le FLN n'a pas hésité à dénoncer les réseaux algériens communistes aux services Français

devenait faible. Demontis échappa très vite aux tirs. Dans la fureur de la course, Dadi et lui s'étaient perdus de vue. Il s'arrêta un moment pour l'attendre, essaya de réfléchir. Les hommes s'étaient dispersés. Il n'y avait plus d'espoir de les regrouper cette nuit, pour autant qu'ils aient pu s'échapper comme lui. Il courait trop de risques en attendant encore son ordonnance. Si Dadi n'avait pas été pris, comme il l'espérait, il serait assez malin pour s'en sortir. Ils se retrouveraient quand il ferait jour. Il fallait qu'il parte maintenant, se rapproche d'un village, trouve des habits civils, et rentre à Oran. De là, il aviserait... Il se décida à avancer, dans la pénombre. L'homme en treillis, appuyé contre un arbre, à quelques mètres de lui, aperçut Demontis en même temps que Demontis le découvrait. Demontis tenait son pistolet armé à la main, il avait tout le temps de tirer sur l'homme avant que celui-ci n'ait le temps de pointer son fusil vers lui. Il était bon tireur, à cette distance, il ne pouvait pas le manquer. Mais Demontis, paralysé, ne pouvait pas appuyer sur la gâchette de son arme. Ça lui était physiquement impossible. Le soldat en face de lui portait un uniforme Français. Son cerveau ne concevait pas de commander à son bras de tirer sur un soldat Français. L'homme leva son fusil et fit feu sur le capitaine. Demontis vit distinctement l'éclair rouge au bout du canon du fusil. Il fut très étonné de n'entendre aucun bruit de détonation, et de ne ressentir aucune douleur. Il eut tout le temps de se demander pourquoi il se sentait soudain si fatigué, pourquoi l'homme en face de lui était flou, pâle et transparent comme un ectoplasme. Il tomba, bras le long du corps, face contre terre. Le soldat lâcha son fusil, et s'effondra sur les genoux, la tête entre les mains. Il avait compris que le capitaine qu'il venait de tuer n'était pas son ennemi, et qu'il avait choisi de mourir plutôt que de lui tirer dessus. Le fantôme de Dadi se faufila derrière lui, et lui trancha net la gorge.

### ***Jour J-79, vendredi 13 avril***

*« Le Conseil constitutionnel,*

...

*Vu les procès-verbaux de recensement dressés par les commissions chargées de centraliser les résultats dans les départements de la **métropole**, dans les départements de la **Martinique**, de la **Guadeloupe** et de la **Réunion**, et dans le territoire de la **Côte Française des Somalis**...*

;

*Vu les télégrammes adressés au Conseil constitutionnel par les présidents des commissions chargées de centraliser les résultats dans le département de la **Guyane**, dans les territoires des **Comores**, de **Nouvelle-Calédonie**, des **Nouvelles-Hébrides**, de **Polynésie**, de **Saint-Pierre et Miquelon** et des îles **Wallis et Futuna** ;*

...

*Proclame :*

*La consultation du peuple Français par voie de référendum, le 8 avril 1962, sur le projet de loi concernant les accords à établir et les mesures à prendre au sujet de l'Algérie sur la base des **déclarations gouvernementales**<sup>1</sup> du 19 mars 1962, a donné les résultats suivants :*

*Électeurs inscrits : 27.582.072*

*Votants : 20.779.303*

*Suffrages exprimés : 19.675.497*

*Majorité absolue : 9.837.749*

*Oui : 17.866.423*

*Non : 1.809.074*

---

<sup>1</sup> Les textes officiels, et le Général de Gaulle lui-même, n'ont jamais repris les mots « accords d'Evian », mais « déclarations gouvernementales ».

*Fait à Paris, au siège du Conseil constitutionnel, le 13 avril 1962.*

*Le président,  
LÉON NOËL. »*

Salim Médani était installé tout près du Petit Lac, au cœur du quartier Arabe d'Oran, dans une villa abandonnée par ses propriétaires, partis habiter un quartier moins dangereux, sans espoir ni de retour, ni de revente. Les pièces sentaient le moisi, la peinture s'écaillait sur les murs et les plafonds, les meubles avaient été récupérés de bric et de broc pour installer le chef de la Willaya 5 et son état major. Mais il y avait encore l'eau courante, les vitres des fenêtres étaient intactes, les volets n'étaient pas cassés, le toit ne fuyait pas, les toilettes fonctionnaient, et la chaudière produisait encore de l'eau chaude. A l'étage, il avait une chambre avec un vrai lit ! Pour Salim, qui depuis plusieurs années se terrait de gourbi en gourbi, dormait sur une natte à même le sol de terre battue, dans une absence d'hygiène qu'il détestait mille fois plus que l'inconfort de la couche ou la frugalité des repas, c'était au présent le comble du luxe, le bien être retrouvé de son enfance. Avec ses fonds de guerre, il avait pu enrôler une matrone qui s'occupait de la cuisine et du ménage. Plus que les réunions officielles avec l'état major Français, ou les visites de coordination des gendarmes mobiles à son PC, c'est dans les détails de la vie courante qu'il éprouvait enfin le goût sucré de la victoire. La victoire était là ! Aussi improbable qu'elle ait pu apparaître lorsqu'il avait rejoint la rébellion, aussi désespérés qu'avaient pu être les temps de guerre, ils avaient gagné. Ils avaient vraiment gagné depuis dimanche, depuis que les métropolitains et les *dom tom*<sup>1</sup> avaient dit oui au référendum de de Gaulle. Salim esquissa une moue de mépris. Les Français étaient vraiment un peuple dégénéré. Ils étaient allés jusqu'à demander l'avis des nègres des colonies, comme si ça les regardait, les nègres, le sort de l'Algérie. Et ces bâtards n'avaient même pas fait voter les Pieds-Noirs ! Ils devaient être contents, les Pieds-Noirs qui avaient fait la guerre de 40, que les négros de Wallis et Futuma ou de la Martinique aient décidé de leur vie à leur place. Salim comprenait leur rage. Leurs propres chefs leur plantaient un couteau dans le dos, et tous les jours, ils le retournaient dans la plaie, pour que ça fasse plus mal.

Jusqu'au Général Katz ! Salim l'avait rencontré – le général lui avait donné du *commandant*, long comme le bras-, ils s'étaient serré la main, s'étaient assis à la même table et avaient conféré ensemble sur les mesures les plus appropriées à prendre pour éliminer l'OAS. Salim croyait rêver, tellement ce qu'il vivait lui paraissait irréel. Comment les Français en étaient arrivés là ? Ça devait être ces putains de communistes qui leur avaient foutu la merde dans la tête. Heureusement que le FLN s'en était occupé, des cocos algériens. Aujourd'hui, il n'en restait plus besef. Déjà, pendant la bataille d'Alger, les cocos avaient perdu beaucoup d'hommes, des noms arrachés sous *d'effroyables tortures* à des fellaghas que la douleur insoutenable d'une gifle à peine appuyée avait rendus particulièrement volubiles. Et beaucoup avaient été tués dans les combats des Aurès – Salim se frappa la cuisse, tout à sa joie -. Ces cons là avaient le chic pour passer pile poil là où les Français leur tendaient des embuscades. Les cocos avaient la *scoumoune*<sup>2</sup>, il n'y avait pas d'autre explication. Le peu de communistes qui restaient encore, on ne mettrait pas longtemps à s'en débarrasser. Et ce n'est pas les russes qui les sauveraient. Si ces impies de soviétiques croyaient qu'ils allaient remplacer les Français, ils se fourraient le doigt dans l'œil. Tant qu'on avait besoin d'eux, on leur faisait croire, mais après... Ben Bella avait une idée fixe, la grande nation Arabe. Une seule nation musulmane, du Maghreb au Machrek, sans chrétiens, ni Juifs, ni impies. Salim connaissait par cœur la litanie des frères musulmans. Lui aussi avait fait le passage obligé du Caire, après

<sup>1</sup> Département d'outre mer, territoire d'outre mer

<sup>2</sup> malchance

l'Indochine, quand il avait quitté l'armée Française. Ils avaient essayé de lui bourrer le mou, mais il avait déjà donné, avec les viets... Huit ans déjà, presque jour pour jour, qu'il avait sauté sur Diên biên Phu<sup>1</sup>, avec le 6<sup>e</sup> BPC<sup>2</sup> de Bigeard ! Qu'est-ce que ça devait lui faire, à Bigeard, aujourd'hui, d'être obligé de lécher le cul de de Gaulle ?

Dans sa famille, personne ne pouvait comprendre, personne n'avait compris, sauf peut-être sa sœur Sania, mais elle était trop jeune pour l'aider. Salim n'avait pas supporté de découvrir dans le regard de Yasmina qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle ne serait que son épouse, la mère de ses enfants, fidèle et attentive, jamais la maîtresse qu'il aurait adorée, amoureuse à la folie, sensuelle jusqu'à l'agonie. A seize ans, Salim était déjà un homme, fort et fier. Il ne ramperait pas pour une femme. Il ne mendierait pas sa pitié. Il avait préféré s'arracher le cœur, s'amputer de son amour, d'un seul coup de poignard. Il avait rompu brutalement la promesse de mariage, sans explication. Pour la famille de Yasmina, l'affront était insupportable. Yasmina avait été envoyée chez une soeur de sa mère, à Alger. Son père ne voulait plus la voir ; elle ne s'était plus jamais montrée à Saïda. Salim avait été enfermé au lycée Lamoricière, pendant deux ans, sans retour. L'été, il le passait à Mostaganem, chez un affidé de l'agha. Il avait renoncé au football, travaillé comme un forcené. Après le bac mathélem, qu'il avait obtenu avec mention très bien, son père l'avait expédié à Paris. A Alger, le risque de revoir Yasmina aurait été trop grand. Salim s'était inscrit à la Sorbonne, avait découvert, sans y être préparé, la liberté parfaite. Personne à qui rendre de compte, rien pour vous retenir. C'en était trop d'un coup. Sa liberté l'avait submergé. Il s'était plongé jusqu'au dégoût dans la vie estudiantine parisienne, celle des bistrots enfumés et des discussions enflammées qui ne menaient à rien qu'à la gueule de bois, des filles de race en chasse, des amours fugaces et intéressés. A Paris, Salim avait tout oublié de l'Algérie, dévasté son âme, enterré ses études, dilapidé dans des beuveries improbables et des coucheries faciles l'argent que l'Agha lui envoyait.

Il y avait quatre ans qu'il était à Paris, il avait vingt-deux ans, et il ne faisait rien de sa vie. Ce soir là, il était au cinéma, à la Pagode, avec Martine, sa conquête de la semaine. Martine était plus grande que lui, une blonde peroxydée, assez belle, un peu vulgaire, des gros seins, enfin, pas si gros que ça, elle les rembourrait un peu, pour mieux ressembler à Mae West<sup>3</sup>. Il n'était pas peu fier de trimballer cette kahba<sup>4</sup>, une vraie salope, qui lui faisait des choses qu'un bon musulman n'aurait jamais imaginées, et encore moins laissé faire. Mais Salim n'était pas un bon musulman. Ce soir là, Martine et lui avaient un peu bu, et un peu fumé. Pas à en être saouls, juste de quoi se sentir bien, détendus, légers. Pourquoi Martine avait-elle chuchoté à son oreille ce défi stupide ?

- « Salim, mon gros loup, je te parie que je te taille une pipe, ici, maintenant ! »

A l'écran, on passait les actualités Pathé. Saïgon, les paras qui patrouillaient dans la ville en guerre, des niakoués édentés qui souriaient à la caméra, la cathédrale, qu'est-ce qu'elle venait faire là. Puis des hélicoptères survolaient des rizières. Des jaunes avec des chapeaux en latanier, ronds et pointus, qui détalait. Les images cadraient à merveille avec le décor japonisant de la salle. Pourquoi Salim avait-il répondu :

- « Chiche. Tiens, si tu arrives à me faire jouir, demain matin je m'engage pour l'Indochine ! »

Martine avait gloussé, plongé sur la braguette de Salim, extrait avec gourmandise le sexe déjà turgescant, et l'avait avalé jusqu'à la garde. Le lendemain, Salim s'était levé de bonne heure, rasé avec soin, mis une chemise blanche propre, noué une cravate discrète et enfilé un

---

<sup>1</sup> 7 mai 1954, reddition de Diên Biên Phu – 21 juillet, fin de la conférence de Genève et de la guerre d'Indochine

<sup>2</sup> Bataillon de parachutistes coloniaux

<sup>3</sup> Is that a gun in your pocket, or are you just happy to see me? Réplique de Mae West dans "I'm no angel"

<sup>4</sup> pute

costume bleu pétrole. Il s'était rendu au commissariat du quartier, et avait demandé où il fallait s'inscrire pour se battre en Indochine. Huit jours plus tard, il prenait le train à la gare Montparnasse, en direction de Pau, et du Premier Régiment de Chasseurs Parachutistes. Martine l'avait accompagné jusqu'au quai, éplorée, bourrelée de remords. C'était à cause d'elle. Il allait se faire tuer – les Arabes, on les faisait toujours marcher devant. Elle ne le reverrait plus. ... Et elle qui s'était mise à l'aimer vraiment, comme une gourde qu'elle était... Martine, avec sa petite cervelle et son gros cœur, se croyait responsable. Elle n'avait pas compris qu'elle n'était pour rien dans la décision de Salim. Salim courait, le plus fort qu'il pouvait, pour rattraper l'homme qu'il avait voulu être.

Salim grimaça, avec un rien de tendresse, à l'évocation de Martine. La pipe de la Pagode avait été le battement d'aile du papillon. Sans Martine affairée après sa braguette, il n'y aurait pas eu les paras, Salim ne serait pas devenu le guerrier que ses hommes auraient suivi en enfer et que ses ennemis respectaient. Il n'y aurait pas eu le camp viet, le commissaire politique, la rééducation, ce qu'on lui avait fait subir pendant six longs mois, et ce qu'il avait appris des hommes. Il n'aurait pas rencontré Allah le tout puissant, qui avait donné un sens à sa vie terrestre... *Mektoub*<sup>1</sup> !

Le djoundi frappa pour la troisième fois à la porte, un peu plus fort que les fois précédentes, et, plutôt que d'espérer encore une invitation qui n'arrivait pas, il se décida à ouvrir, avec force précautions, au risque de subir les foudres de son chef. De toutes façons, il risquait autant à attendre devant la porte qu'à entrer. Salim sursauta, dérangé au milieu de sa rêverie.

- « Commandant, Annouar est rentré. Ils ont arrêté deux européens. Il croit que c'est des Juifs de l'OAS. Ils ont ramené aussi des Pieds-Noirs qui se faisaient caillasser dans une Dauphine bloquée à un barrage. Un bonhomme avec sa femme et deux gosses. Si Annouar ne les avait pas ramenés, ils seraient morts... Il a enfermé tout le monde à l'école. Il veut savoir ce qu'il en fait. »

- « Quel con ! Je lui avais dit de ne pas s'en mêler ! » Salim feignait une colère noire. En réalité il jubilait. Ça se mettait en place, mieux qu'il ne l'avait espéré. Tellement d'Arabes avaient à se faire pardonner leur manque d'enthousiasme pour le FLN, aux temps difficiles. Les *marsiens*<sup>2</sup> éprouvaient un besoin urgent de donner des preuves de leur loyauté indéfectible. C'est à eux que revenait le sale travail, et ce n'était que justice. L'ALN n'aurait qu'à relancer de temps en temps la mécanique, un meneur par-ci par-là si nécessaire... et arriver trop tard sur les lieux du massacre, pas systématiquement, pour que ça reste crédible, mais le plus souvent possible... Après, il n'y avait plus qu'à expliquer aux francaouis, la voix étranglée de tristesse, que les djounoud avaient fait tout leur possible, mais que le peuple algérien était tellement en colère après ces Pieds-Noirs colonialistes qui les avaient tellement fait souffrir pendant cent trente deux ans que, sans excuser la violence, on pouvait malheureusement la comprendre. Quoi qu'il en soit, la main sur le cœur, on faisait le maximum pour limiter les débordements.

- « Les deux Juifs, c'est sûr ? Il a vérifié qu'ils sont coupés ? Tu dis à Annouar de les faire parler. Je veux qu'ils donnent des noms, n'importe lesquels, je m'en fous. Ça fera plaisir aux gardes mobiles. Pour les autres, il rend la femme et les gosses à l'adjudant Loiseau quand il viendra faire son inspection. Il explique bien comment ça s'est passé, que la foule voulait les lapider, qu'il les a arrachés à la mort. Pour le mari, il dit qu'il veut le garder, pour vérifier des détails, qu'il soupçonne qu'il est de l'OAS. Si l'adjudant veut quand même l'emmener, vous n'insistez pas, vous lui donnez. Si l'adjudant ne dit rien, alors... on l'interroge, à tout hasard,

---

<sup>1</sup> C'était écrit

<sup>2</sup> Nom donné aux résistants de la dernière heure, ceux qui se sont manifestés après le 19 mars, et à qui on a attribué fort commodément l'essentiel des massacres d'après cessez le feu.

pas trop fort. S'il ne dit rien, vous le laissez repartir, ce soir, à pied, tout seul. Si Allah le veut, il reverra sa femme et ses enfants. Sinon, ce sera sa destinée... »

Le djoundi était ressorti. Putain, que c'est bien, l'OAS, se dit Salim. Si elle n'avait pas existé, jamais on n'aurait eu l'idée de l'inventer, tellement c'est une perfection. Grâce à l'OAS, l'armée Française, depuis six mois, au lieu d'en finir avec ce qui restait de l'ALN, passait son temps à taper sur tout ce qui n'était pas Arabe. Encore mieux, depuis Evian, elle invitait de temps en temps l'ALN aux festivités. Putain de leur race ! Salim avait envoyé une katiba dans l'Ouarsenis, une centaine d'hommes, *transportés dans des camions Français*, combattre avec les *Français* du général Boulanger contre les *Français* de l'OAS et ce chien de Bachaga Boualem, qu'il brûle en en enfer. Dommage que les Français ne l'aient pas laissé en finir avec Boualem, mais, mise à part cette petite contrariété, c'était vraiment trop beau. Ici, à Oran, il n'avait qu'à brandir le mot OAS, et il faisait ce qu'il voulait. Ses hommes pouvaient arrêter quelqu'un à deux mètres d'un peloton de gardes mobiles si ça leur chantait, il n'avaient qu'à dire « il ou elle est de l'OAS – les femmes, ça comptait aussi- et les gardes mobiles se retournaient pour ne pas voir ce qui se passait. C'était à mourir de rire. Les Pieds-Noirs, les pauvres, ils n'avaient plus que les yeux pour pleurer. Ils ne pouvaient même plus se défendre. Les gardes mobiles n'arrêtaient pas de les contrôler et de fouiller les maisons. Quand ils trouvaient une arme, ne serait-ce qu'un pistolet à bouchon ou un poignard, le propriétaire filait tout droit en prison. Et en plus, ils avaient la gâchette facile. Quand ils patrouillaient, dans les quartiers européens, jamais en dehors, au moindre pet, ils arrosaient partout, et avec du gros calibre, de la 12-7, pas du plomb pour les oiseaux. Il n'y avait plus un immeuble à Oran qui n'était pas troué comme un gruyère. Comme c'était parti, avec quelques Pieds-Noirs enlevés ou liquidés par jour, les journaux qui les mettaient en première page avec la photo, plus un seul Pied-Noir ne voudrait rester. Entre ceux qui étaient déjà partis et ceux qui faisaient la queue au port et à la Sénia<sup>1</sup>, à la fin de l'été, il n'y aurait plus d'européen en Algérie. Inch Allah. On allait être enfin entre nous.

L'adjudant Loiseau avait noté soigneusement les noms que les deux Juifs avaient donnés à Annouar. Il l'avait chaudement remercié pour l'humanité dont l'ALN avait fait preuve en sauvant d'une mort certaine Madame Anton et ses deux fils. Pour le mari, il ne voyait aucune objection à ce que les djounoud continuent de l'interroger, puisqu'ils avaient de bonnes raisons de le soupçonner d'appartenir à l'OAS. Il leur faisait entièrement confiance. Pareil pour les deux Juifs. C'était leur territoire. Ils en assuraient la responsabilité de police. Les instructions de l'adjudant étaient de n'intervenir qu'en cas de violation flagrante des accords de cessez-le feu, et à condition qu'il n'y ait pas d'autre option. En l'espèce, il ne voyait pas de violation, et l'ALN était l'autre option... Et ils étaient alliés. L'ennemi, on lui avait bien expliqué que c'était l'OAS. Les Pieds-Noirs, excepté quelques vieux communistes attardés, mais il n'en restait pas beaucoup de vivants, étaient au minimum complices, mais plus sûrement membres actifs de l'OAS. Le risque de bavure était infime.

Monsieur Anton avait été libéré à 21 heures, après un interrogatoire d'identité, sans avoir été le moins du monde molesté. Monsieur Anton avait essayé d'objecter qu'il était trop dangereux de le renvoyer tout seul, en pleine nuit, à travers le quartier Arabe. On lui avait expliqué qu'on n'avait rien contre lui, qu'on ne pouvait par conséquent pas le retenir, et, avec une pointe d'humour noir, que le garder cette nuit pourrait être considéré par la France comme une violation des *accords d'Evian*. Deux soldats en tenue verte de l'ALN l'avaient reconduit avec affabilité jusqu'à la grille d'entrée de l'école, qui servait de centre de détention et d'hôpital. On l'avait poussé dehors, sans violence mais fermement, malgré ses

---

<sup>1</sup> Aéroport d'Oran



protestations. La grille s'était refermée, les deux soldats avaient tranquillement rebroussé chemin à travers la cour, et étaient rentrés dans le bâtiment. Il n'y avait pas de garde à l'extérieur. Pourquoi faire ? Personne n'allait attaquer les locaux de l'ALN. Monsieur Anton avait attendu quelques minutes devant la grille, dans le vain espoir qu'un miracle allait se produire, qu'une jeep de l'armée Française allait apparaître, ou qu'un fellagha allait le prendre en pitié et lui ouvrir la grille. Mais rien n'était venu. Tout seul, devant la grille éclairée par un des rares lampadaires qui fonctionnaient encore, il était trop vulnérable. Il se résolut à se mettre en marche. Monsieur Anton allait à la plage, en été, pour les enfants ; il nageait un peu, mais il n'était pas sportif. Il était plutôt enveloppé, et il ne se souvenait pas depuis quand il n'avait pas couru ne serait-ce que quelques centaines de mètres. Il se dit que s'il arrivait jusqu'à Cavaignac, il retrouverait des européens. Peut-être qu'il tomberait sur un commando OAS. C'était à moins d'un kilomètre. La chance valait la peine d'être courue, et, de toutes façons, il n'y avait pas d'autre option. Il se mit à courir, coudes serrés, avec l'énergie du désespoir. Au bout de cent mètres, il suffoquait. La première pierre l'atteignit en pleine poitrine. Il tomba, plus de surprise que de douleur. La foule arriva sur lui en criant sa colère et sa joie mauvaise. Il y avait des hommes, des femmes, et aussi des enfants. Tous voulaient le frapper. Pourtant monsieur Anton était rassuré. Des enfants qui voulaient le tuer, ce ne pouvait être qu'un cauchemar. Il mourut en croyant qu'il allait se réveiller, dans son lit, en nage, à côté de sa femme, se lever, boire un verre d'eau, et regarder par la fenêtre s'il allait faire beau comme hier. Les deux Juifs, à cet instant de la mort de monsieur Anton, étaient encore vivants. Ils avaient donné des noms, tous les noms qui leur passaient par la tête, d'abord les gens qu'ils n'aimaient pas, et puis leurs amis, leurs frères, pour que le type arrête de leur couper les doigts. Plus que la douleur, c'était le claquement de la cisaille qui les rendait fous.

Salim avait réuni les chefs de katibas d'Oran dans le salon délabré de la villa. Salim expliquait à ses adjoints ce qu'il attendait d'eux. Les chefs de katibas n'étaient, pour la plupart, ni des intellectuels, ni des soldats de métier. Ils avaient gagné leurs galons plus par leur courage et leur cruauté que par leur science du combat. La guerre psychologique, la psychologie de la guerre, ça leur mettait du vague à l'âme. Pour qu'ils en comprennent, sinon la subtilité, au moins ce qu'ils auraient à faire, il fallait leur expliquer longtemps, avec des mots simples, et des exemples exhaustifs. Et encore, quand on croyait qu'ils avaient compris, ils n'avaient pas toujours compris ce qu'on voulait leur faire comprendre. La patience n'était pas la principale vertu de Salim. Plus d'un de ses officiers avait ressenti dans sa chair la fureur de son chef. Tous en avaient peur, mais ils l'auraient suivi sans contrainte jusqu'en enfer, parce qu'il se battait à leur côté, qu'il se battait mieux qu'eux, et qu'il n'y avait rien qu'il leur ordonnait de faire qu'il aurait hésité à faire lui-même.

- « Tiens, Annouar, qu'est-ce qui te fait peur, à toi ? »

Annouar rit grassement.

- « Euh, je sais pas, commandant.- il bomba le torse, avantageux – J'ai jamais peur »

- « Tu es sûr ? Il y a un proverbe Français qui dit qu'il n'y a que les imbéciles qui n'ont jamais peur. Tu ne serais pas un peu stupide ? » Les autres se mirent à rire, plus par soulagement que par ne pas avoir été pris pour tête de turc par Salim, que pour se moquer d'Annouar.

- « On a tous peur à un moment ou à un autre. Maintenant réfléchis, imbécile. Quand est-ce que tu as le plus peur ? Avant le combat, quand tu attends que l'ennemi arrive, ou quand tu es en train de te battre ? »

Annouar, sourcils froncés, se mit à réfléchir, pour obéir à son chef, et sembla tout à coup avoir découvert un aspect extraordinaire de sa propre personnalité :

- « Quand je me bats, j'ai pas peur. Je suis trop occupé. Mais c'est vrai qu'avant, quand on attend le moment, qu'y a rien à faire, des fois, j'ai une boule à l'estomac ! »

- « Tu vois... Quand tu attends, tu ne sais pas ce qui va arriver. Dans ta tête, tu te fais du cinéma. Tu penses que peut-être les autres en face savent que tu es là, qu'ils t'ont tendu un piège, qu'ils sont plus forts que toi, qu'ils vont te faire prisonnier, te couper les couilles, te les faire bouffer... » Salim rit. Tout le monde approuva, comme si Salim leur avait révélé le Coran...

- « Moins on sait ce qui va arriver, plus on pense qu'il va nous arriver quelque chose de mauvais, ou de très mauvais, et plus on a peur... C'est ça, la guerre psychologique. C'est ce que je vous ai demandé de faire. Vous êtes en train de faire tellement peur aux Pieds-Noirs qu'ils vont tous se sauver en France, jusqu'au dernier. Que même, s'il n'y a pas assez de bateaux, ils vont se sauver à la nage ».

Tout le monde se mit à rire franchement. Salim était d'excellente humeur. C'était un moment rare, qu'il fallait savourer à sa juste valeur. « La guerre psychologique, je l'ai apprise chez les viets : plus fort que des canons, plus fort que des avions. La peur, la meilleure amie du combattant de la liberté. Quand ton ennemi ne sait pas ce que tu vas lui faire, il imagine. Pour imaginer, il pense aux histoires qu'il a entendues, qu'il a lues dans les journaux. C'est pour ça que les francaouis nous appellent des *terroristes*. Parce qu'on leur a mis la terreur dans la tête. Chaque jour qui passe, les Pieds-Noirs se racontent entre eux les histoires qu'ils lisent dans l'Echo d'Oran, et ils se caguent dans leur pantalon »...

Dans quelques jours, si les *marsiens* répondaient aux espoirs que Salim avait placé en eux, les Pieds-Noirs seraient tellement liquéfiés de trouille qu'ils se battraient pour quitter l'Algérie, par n'importe quel moyen, à n'importe quel prix, en abandonnant tout ce qu'ils n'auraient pas pu emmener dans leurs valises. Il fallait qu'ils emmènent le moins de valises possibles. D'ailleurs, des valises, en Algérie, ça devenait impossible d'en trouver. Ce que les Pieds-Noirs allaient abandonner, c'était ce qu'ils avaient volé aux Arabes. Il ne fallait pas que ça aille aux profiteurs, aux requins qui n'avaient pas levé le petit doigt pendant la guerre, mais qui se pousseraient aux premiers rangs pour s'en mettre ras la chéchia. C'était la mission de l'ALN de veiller à ce que toutes ces richesses reviennent au peuple. L'ALN devait tout contrôler : pas une voiture, pas un camion qui entre ou qui sorte d'Oran sans être fouillé. Tout ce qui avait de la valeur, toute la nourriture étaient propriété du peuple algérien. Ceux qui seraient pris à trafiquer et à voler des prises de guerre seraient exécutés sur place. Il fallait aussi continuer à mettre la pression sur les Pieds-Noirs. Les agitateurs devaient pousser les foules, juste ce qu'il fallait pour que les *marsiens* ne relâchent pas leur zèle. Une dizaine d'enlèvements et d'exécutions par jour, ça suffisait, des Pieds-Noirs, éviter les patos, ça compliquait les choses, quelques femmes jeunes, et belles, les garder vivantes, pour les djounoud, qui les avaient méritées, et c'était bon de terroriser les femmes. Elles pousseraient encore plus les maris à partir... Eviter les contacts avec l'OAS. L'OAS, c'était une affaire entre francaouis. Qu'ils s'entretuent tant qu'ils en avaient envie. L'OAS ne leur faisait pas grand mal, à eux. Au contraire, si elle leur tuait deux ou trois Arabes par-ci par-là, ça faisait pleurer les Français en France, c'était encore une bonne excuse pour taper sur les Pieds-Noirs.

- « Allez, mes amis, il n'y en a plus pour longtemps. Dans quelques semaines, ce sera terminé. Le peuple algérien saura vous récompenser largement de vos peines. »

## *Chapitre 8 Petit Jésus, fais qu'il n'arrive rien à mon papa*

*Jour J-68, mercredi 26 avril*

*"Chaque européen est responsable du sang des algériens tombés à Alger et à Oran".  
Mohand Yazid, chef FLN d'Alger.*

L'inspecteur Miranda traversait les rues désertes d'Oran, au volant de son aronde. Il était à peine sept heures du matin. Hier soir il ne s'était résolu à lâcher son bureau et à rentrer chez lui que vers minuit. Malgré sa carte de police, et le macaron d'officier de police sur sa voiture, ce n'était pas raisonnable. Juanita se rongea d'angoisse en l'attendant... Depuis qu'ils vivaient ensemble, elle l'attendait, toute habillée, aussi tard qu'il rentrât. Jamais elle n'aurait consenti à se coucher sans lui. Par superstition. Les soirs où il n'était pas là, en bordant leurs deux garçons dans leur lit, elle ne manquait jamais de leur recommander « Faites bien votre prière au Petit Jésus, et demandez lui de protéger votre papa qui vous aime grand comme la montagne des Lions ». Francisco et Juan se recueillaient, mains jointes, sérieux comme des évêques à la messe de Pâques, et, ils récitaient à voix haute la prière au Petit Jésus pour qu'il protège leur papa. Juanita disait « Amen » en faisant le signe de croix. Elle était rassurée. Tant que ses enfants priaient très fort pour leur père, et tant qu'elle l'attendrait sans s'endormir, il ne pouvait rien lui arriver.

Dès qu'elle entendait la clé tourner dans la serrure, elle courait vers l'entrée, se jetait à son cou, libérée, pleurait un peu, sans jamais lui reprocher l'angoisse dans laquelle il la faisait vivre. Il lui caressait les cheveux qu'elle avait soyeux et noir de jais, lui chuchotait en lui mordillant l'oreille des mots doux, de ceux que l'on invente pour rendormir une petite fille apeurée qui se réveille d'un mauvais rêve. Presque toujours, ils faisaient l'amour, tout de suite, debout dans l'entrée, incapables de respecter l'ordre des choses. La peinture du mur contre lequel Miranda labourait les reins de Juanita portait précisément l'empreinte patinée de son dos. Puis Miranda se lavait et se mettait en pyjama, pendant que Juanita s'affairait à la cuisine. Maintenant que Yasmina vivait chez eux, ç'était un peu plus compliqué. Ils marchaient sur la pointe des pieds, chuchotaient, s'aimaient en retenant les fou rires et les gémissements, pour ne pas la réveiller, qu'elle les entende, s'inquiète du bruit, se lève et les surprenne. C'était encore plus excitant...

Miranda se pinça la joue pour revenir à la réalité morose. Il rangea sa voiture place Kléber, juste devant son bureau. Il n'y avait pas une seule voiture garée dans la rue. Il sonna à la porte barricadée, et montra sa carte de police à travers l'ouverture grillagée. La porte s'ouvrit précautionneusement, sur un CRS armé jusqu'aux dents, méfiant comme un changeur d'or. Le temps où on entrait dans les locaux de la police comme dans un hall de gare, accueilli par le salut jovial d'un planton débonnaire, était bel et bien révolu. Miranda se dit que toute cette histoire devenait parfaitement ridicule. La police, dont la mission était de protéger les gens, passait l'essentiel de son temps à se protéger contre la population. Il monta quatre à quatre les escaliers jusqu'à son bureau. En d'autres temps, il serait d'abord allé boire un café à l'Aiglon, refait vite fait le monde avec le barman en lisant le journal. Mais il n'avait plus le temps, le barman, c'était un nouveau, Momo était parti à Marseille, et, pour le journal, un jour sur deux il n'y en avait pas, un coup à cause de la grève générale, un autre à cause de la censure.

Miranda avait reçu hier sa mutation. Ça n'avait pas traîné. A croire qu'on était content de se débarrasser de lui. Il était affecté à Toulon. Sans doute parce qu'on allait avoir besoin de beaucoup de flics pour les Pieds-Noirs qui débarquaient en flot continu dans tous les ports du

midi. Des flics Pieds-Noirs, pour *s'occuper* de ces moitié Français moitié on ne sait quoi, c'était plus intelligent que de les envoyer dans le Nord. Sinon, c'était plutôt une bonne nouvelle. Au moins il verrait la Méditerranée tous les jours. Il fallait qu'il y soit pour le 14 juillet, le temps d'assurer le travail à Oran jusqu'au vote d'indépendance. Ici, il ne serait pas remplacé. En tous cas pas par un Français. Il ne l'avait pas encore dit à Juanita. Il aurait bien aimé l'emmenner au restaurant, pour lui annoncer la nouvelle, une soirée romantique, au casino de Canastel, en ouverture d'une nouvelle vie. Mais c'était devenu trop dangereux, de circuler la nuit en dehors d'Oran, et, de toutes façons le casino avait fermé. Tant pis, il achèterait du champagne, si on pouvait encore en trouver, sinon, du mousseux, ce serait mieux que rien. Il voulait boucler un maximum de dossiers. C'est pour cela qu'il travaillait d'arrache-pied. Et il n'oubliait pas Rosalie. Il avançait doucement, mais il avançait, du mieux qu'il pouvait, vu les circonstances. Ce qui l'étonnait le plus, c'est que dans tout ce merdier, il y avait encore en Algérie des fonctionnaires qui faisaient leur travail, comme si de rien n'était, et qui répondaient avec un soin minutieux aux demandes qu'on leur formulait, en n'omettant ni les formules, ni les tampons réglementaires... Et puis, il était inquiet pour Demontis. Il n'avait aucune nouvelle depuis son départ. Son nom ne figurait pas non plus dans la liste des *rebelles* faits prisonniers ou tués dans l'Ouarsenis. Il avait remué ciel et terre pour en savoir plus, mais ses contacts étaient catégoriques : aucune trace du capitaine. Ce n'était pas pour autant rassurant. Il pouvait pourrir au fond d'un ravin, ou avoir été pris par les fellas. On en signalé dans l'Ouarsenis. Si c'était le cas, Dieu sait ce qu'ils en avaient fait. Miranda n'abordait jamais le sujet de Philippe avec Yasmina, et Yasmina ne l'interrogeait jamais. Avec Juanita, elle parlait layette, couches et marques de talc ou de savon pour bébé. On lui avait raconté qu'il y avait des salauds qui, pour gagner un peu plus d'argent, fabriquaient des talcs au rabais qui brûlaient la peau si fragile des bébés. Elle craignait de ne pas être à la hauteur, de ne pas savoir s'occuper du bébé, de ne pas avoir assez de lait. Est-ce qu'elle n'allait pas faire un petit tout cabossé tout malingre à Philippe ? Juanita riait, rassurait. Malgré ses angoisses de femme enceinte, Yasmina semblait pourtant étrangement sereine, comme si Philippe était seulement parti pour un long voyage d'affaires. Pendant un temps, Miranda s'était demandé si elle ne s'était pas réfugiée dans un monde irréel, pour protéger de tout ce qui était mauvais la vie qui se construisait en elle. Mais non, ce n'était pas cela, c'était comme si elle sentait en elle son homme vivant et libre, comme si le petit qu'elle portait lui transmettait de bonnes nouvelles. Il paraît que quand on est très proche de quelqu'un, on ressent sa mort à la minute même où elle survient. Yasmina n'avait rien ressenti de tel. Après tout, Demontis s'était déjà sorti de situations désespérées, alors...

Miranda, pensif, regardait sans le voir, depuis un bon moment, le tas de dossiers qui recouvrait son bureau. Chacun d'eux renfermait, sans doute à jamais, le secret de morts inutiles et souvent atroces que personne ne vengerait. Comme il était Pied-Noir, qu'on ne lui faisait pas confiance, et qu'on ne s'inquiétait pas outre mesure d'arrêter leurs assassins, on lui avait confié les meurtres et disparus FSE - un sigle pondu par l'administration pour aller plus vite - il est vrai qu'il y en avait beaucoup, des meurtres et des disparitions de FSE, et qu'il y avait beaucoup de temps et de papier à économiser, dans l'intérêt de la collectivité, en écrivant FSE dans un rapport au lieu de *Français de Souche Européenne*. Les *patos* ne faisaient pas partie des FSE. Les tués ou disparus métropolitains pure race, *Français de Souche Française*, étaient l'objet d'un traitement particulier, par des inspecteurs eux-mêmes vrais Français de France. Mais les vrais Français ne bénéficiaient d'aucun sigle, on ne peut pas exiger le beurre et l'argent du beurre<sup>1</sup>. Quant aux tués et aux disparus FSNA, *Français de Souche Nord Africaine*, autant dire une espèce en voie d'extinction juridique, on ne s'en

---

<sup>1</sup> Pas tout à fait involontaire

souciait que s'ils étaient victimes de l'OAS, ce qui était relativement facile à établir. L'OAS enlevait rarement, et tuait exclusivement par arme à feu. Les dossiers étaient alors confiés à la lutte anti-OAS. Les autres dossiers FSNA, les portés disparus, les égorgés, les lapidés, les tués par une quelconque arme blanche, ne concernaient plus la France. Ils étaient directement classés. L'Algérie indépendante en ferait ce qu'elle voudrait.

Miranda prit le premier dossier au dessus de la pile la plus proche de lui. Celui-là était mûr. Il y avait à l'intérieur toutes les pièces requises, autopsie, empreintes, des photos, son rapport et ses conclusions. Miranda s'était rendu sur place, huit jours auparavant, dans un petit immeuble proche de la *frontière* avec les Arabes. C'était deux petits vieux. Des voisins s'étaient inquiétés de ne pas les avoir vus depuis deux jours. Ils avaient frappé à la porte. Sans réponse. La porte était fermée à clé, les volets étaient tirés, comme s'ils étaient partis, mais les deux petits vieux n'avaient prévenu personne. C'était bizarre. Les voisins avaient appelé les pompiers, qui avaient défoncé la porte et découvert les deux corps bâillonnés et mutilés. L'appartement avait été dévasté. Les enquêteurs n'avaient trouvé ni argent, ni bijoux, ni aucun objet de valeur. Personne n'avait rien entendu. Il faut dire que les petits vieux habitaient au rez-de-chaussée, et que l'appartement du dessus était vide. Un habitant de la rue avait vu passer leur bonne Arabe, dimanche soir, accompagnée par deux hommes, des Arabes aussi. Le dimanche, la bonne ne travaillait pas. Ça l'avait surpris, c'est pour cela qu'il s'en souvenait. Les deux vieux étaient morts à peu près à ce moment là, selon le légiste. C'était sûrement les Arabes qui avaient fait le coup. La bonne avait les clés, c'était facile pour elle d'entrer et de ressortir à sa guise. Miranda avait lancé un avis de recherche, sans conviction. De toutes façons la bonne et les deux hommes étaient depuis longtemps à l'abri, au Village Nègre. Aucun policier n'irait les chercher là-bas. Et hop ! Une affaire élucidée, une ! A l'attention de monsieur le juge d'instruction... pour qu'il en fasse ce que bon lui semblerait ! Miranda tamponna, signa, et mit la chemise dans la corbeille courrier départ.

Le dossier suivant était encore plus atroce. Une mère était entrée chez elle pour trouver ses deux jumeaux étouffés dans leur berceau. La nourrice Arabe, qui gardait les enfants, avait disparu. Sur les berceaux, on n'avait pas trouvé d'autres empreintes que celles des parents, des autres enfants du couple, et de la nourrice. Il ne s'agissait même pas d'un crime crapuleux. Rien n'avait été volé. Et personne n'avait remarqué d'allée et venue inhabituelle devant la maison. La seule hypothèse, déraisonnable mais certaine, Miranda en aurait mis sa main à couper, restait la haine. La haine qui submergeait les Arabes et les Pieds-Noirs, qui les rendait fous, qui déshumanisait l'autre pour en faire une abstraction à détruire. La nourrice avait aimé ces enfants ; elle leur avait chanté des comptines en Arabe pour les endormir. Elle leur avait tendu ses seins pour qu'ils lui boivent son lait, les avait fait jouer et rire avec le bout sucré de ses tétons. Et elle les avait tués, comme des petits chats. Ça lui était venu comme une force irrésistible, et elle l'avait fait. Miranda souhaita fortement que l'enfer existe, pour que les hommes qui rendaient fous de haine d'autres hommes et d'autres femmes y brûlent pour l'éternité. Et de deux. Monsieur le juge d'instruction... tampon, signature, courrier départ.

Il y avait encore une madame Palacio, qu'on avait amenée à son bureau avant-hier. Une dame d'une cinquantaine d'années, cheveux gris, toute habillée de noir, digne comme si elle portait déjà le deuil, prématurément ridée et courbée par le travail de la vigne, jour après jour, en plein soleil, rongée par la peur qui ne l'avait pas quittée depuis qu'un jeune homme avait été abattu d'une balle dans la tête à côté d'elle, dans une rue de Mascara. Elle avait marché comme un automate jusqu'à un café, s'était précipitée dans les lavabos pour se laver le visage, ôter avec un soin minutieux les éclaboussures de sang et de cervelle. Elle et sa famille étaient hébergées depuis une semaine chez des amis à Oran, dans l'attente d'un passage pour Marseille ou Port-Vendres, ça leur était égal, ils ne connaissaient personne en France, et là ou ailleurs, du moment qu'ils n'avaient plus aucun espoir de retrouver leurs vignes... Une

semaine auparavant, en pleine nuit pour ne pas être vu, Karim, leur homme de confiance, était entré précipitamment chez eux, pour leur dire de s'en aller, tout de suite. Il avait entendu au village que des *marsiens* allaient venir les égorger au matin. Ils s'étaient sauvés à Oran, dans leur vieille Peugeot, en emportant le peu d'argent qu'ils avaient et quelques bijoux fantaisie, presque pas de linge, ils n'avaient pas le temps. Il leur restait à peine de quoi payer le passage en bateau. Le mari avait voulu retourner à la ferme, sauver ce qui pouvait l'être, récupérer ce qu'il pouvait de linge, de meubles et de matériel. C'était trop bête de tout abandonner. Il serait prudent. Au moindre signe de danger, il ferait demi tour. Elle avait essayé de l'en empêcher, mais il n'avait rien voulu entendre. Il était reparti il y avait cinq jours maintenant, au volant du camion de son ami, en emmenant ses deux fils de dix-huit et vingt ans qui avaient insisté pour l'accompagner. Elle était restée à Oran avec leur fille... Depuis, madame Palacio n'avait plus de nouvelle.

Elle se tordait les mains d'inquiétude, assise, recroquevillée sur une chaise, dans le bureau de Miranda. Elle pleurait doucement entre deux explications, se tapotait les yeux avec un mouchoir blanc joliment brodé. Miranda était ému aux larmes. Il avait téléphoné aux détachements militaires situés sur la route des trois hommes. Les nouvelles n'étaient pas bonnes du tout. L'ALN avait installé des barrages sur la route de Mascara. Ils arrêtaient tous les Français d'Algérie ou d'ailleurs qui se présentaient. Les militaires Français du Sig étaient intervenus, mais les fellas avaient refusé de lever les barrages, nargué les militaires, ce en quoi ils avaient eu grand tort, parce que le lieutenant du détachement Français avait fait tirer. Une douzaine de fellas – maintenant il fallait les appeler soldats de l'ALN- avaient été tués. Les militaires Français s'étaient fait remonter les bretelles, et leur lieutenant, qui avait pris l'initiative de la bagarre, était en train de faire ses paquets, direction le camp de Mourmelon. La censure militaire avait interdit la diffusion de *l'incident*. Le sergent du Sig, que Miranda avait longuement eu au téléphone, était pessimiste sur le sort des Palacio. Pour lui, il était probable que le père et ses garçons étaient morts. On avait découvert dans la forêt un premier charnier - il y en avait certainement d'autres, -. Une dizaine de corps avaient été déterrés, exclusivement des hommes et des garçons ; les femmes, ils les emmenaient dans leurs bordels militaires. On essayait d'identifier les corps, mais c'était difficile ; ils étaient dans un état épouvantable. Il faudrait que Miranda lui envoie le signalement du mari et des fils, ça pourrait aider... Le sergent avait hésité un moment avant de continuer :

- « Je ne veux pas vous donner de faux espoirs, si on peut appeler ça de l'espoir, mais s'ils ont été pris par des réguliers de l'ALN et pas par des excités, il y a une petite chance qu'ils soient vivants. D'après les renseignements militaires, - comme tout le reste, c'est motus et bouche cousue, inspecteur, je suis tombé sur un document top secret sur le bureau du commandant -, le FLN est en train de constituer des camps de travail sur le modèle des camps nazis. Eh ! Nos intellectuels cocos et compagnie ont un peu vite oublié qu'au FLN, il y a pas mal d'Arabes qui ont combattu du côté des boches, pendant la guerre... Ceux-là et ceux qui étaient avec nous en Indochine, ils ont bien retenu la leçon des frisés et des viets. C'est pas des cons, les melons... Enfin, je ne sais pas si ça vaut mieux d'être leur prisonnier que d'être mort. »

Qu'est-ce qu'il pouvait faire, Miranda ? Normalement il aurait du prendre sa voiture, retracer la route qu'avaient empruntée les Palacio, interroger des gens. Les retrouver, vivants ou morts, n'aurait pas été difficile. Mais il n'aurait pas fait vingt kilomètres sans se faire tuer lui-même. Il grogna, exaspéré. C'était tout juste si on pouvait encore circuler et espérer rester en vie dans les quartiers européens d'Oran ou sur la route de Mers-el-Kébir. Encore que là, s'il n'y avait pas encore les fellaghas, il y avait toujours les gardes mobiles. Ces cons là étaient de plus en plus nerveux, assez pour commettre une regrettable bavure au moindre battement de cil. Hier encore, ils avaient mitraillé deux filles d'une quinzaine d'années qui avaient eu l'idée originale de se faire bronzer sur leur balcon, en plein milieu d'après midi, au moment où ils passaient dans leur auto mitrailleuse. Les deux filles avaient été pratiquement coupées en

deux par les tirs de 12,7. Les gardes mobiles ne s'étaient pas excusés. Il n'y aurait pas d'enquête. Les balcons, comme les terrasses, étaient interdits. Les filles n'auraient pas dû être là, c'était bien fait pour elles.

Pour les Palacio, Miranda passerait dans la journée à l'adresse que la femme lui avait donnée, noterait les signalements, essaierait de récupérer des photos. L'inspecteur avait remarqué que les colons qui se sauvaient de leurs fermes, souvent sans bagage, n'oubliaient jamais d'emporter leur album de famille, tout ce qu'il leur resterait de leur terre.

Neuf heures. L'agent qui distribuait le courrier entra dans le bureau. C'était un Pied-Noir, un des rares qui trouvait encore la force de plaisanter. Miranda se dit que ce serait utile pour la science, lorsqu'il mourrait, qu'on lui autopsie le cerveau, pour voir ce qui n'allait pas dans sa tête.

- « Bonjour, inspecteur. Le billet doux du docteur Gomez. Ça a l'air de bien marcher, votre petite histoire d'amour, à vous deux. Ma parole, vous ne pouvez plus rester un jour sans vous écrire ! »

L'agent tendit tout sourire un énorme paquet, soigneusement ficelé. Les résultats quotidiens de l'autopsie des victimes de ces derniers jours. Miranda soupira d'ennui. Encore de la paperasse en perspective pour une bonne partie de la matinée. D'un autre côté, ça allait lui permettre de boucler quelques dossiers, pour faire de la place à ceux qui allaient arriver. Il tira sur le bout de la ficelle. Le nœud se défit comme par enchantement. Gomez savait faire des nœuds qui se défaisaient quand on voulait les défaire, et pas qui ne se défaisaient pas quand on voulait, et qui se défaisaient quand on ne voulait pas. Ce n'est pas pour rien qu'il était fils de marin, le légiste. Il lui en était resté quelque chose, en plus du goût pour ouvrir des cadavres comme on vidait des poissons morts.

Il y avait un petit mot d'accompagnement.

« J'ai un cadeau pour toi ! Prends le dossier que je t'ai mis au dessus de la pile. Cale-toi bien sur ta chaise avant de l'ouvrir ! »

Miranda se précipita sur la chemise et l'ouvrit, impatient. La photo, d'une qualité surprenante, montrait une jeune femme Arabe, affalée contre un mur de torchis, souriante, du large sourire kabyle, bras ouverts en croix. Sa gandoura était relevée jusqu'au ventre. Le pubis, offert avec indécence entre ses jambes largement écartées, était situé à l'exact centre de la composition macabre, et donnait à la photo un équilibre étrange. Le bébé était cloué sur la poitrine de sa mère par un couteau de cuisine dont on distinguait très nettement le manche qui dépassait de son dos et le retenait contre elle. L'assassin avait dû trouver le couteau sur place, comme à Kébir... Miranda sortit la photo de Rosalie qui ne quittait pas le tiroir de son bureau. Il compara minutieusement les deux photos. Il n'y avait pas de doute : c'était le même crime, la même mise en scène, on aurait pu superposer les deux clichés. Miranda jubilait. Son instinct de chasseur lui disait que les deux crimes avaient été commis par le même homme. Il tenait la piste qui l'amènerait à ce salaud... Soudain, il se figea. Il y avait quelque chose qui ne collait pas. Les bras ! Ils étaient disposés en croix pour l'Arabe, et serrés contre son bébé pour Rosalie ! Pourquoi ? Il pensa à la femme au nom italien assassinée à Alger. Il se leva pour prendre le dossier bouclé dans l'armoire. On l'avait retrouvée étendue de tout son long sur son lit, égorgée. Les jambes étaient écartées et la robe était remontée jusqu'au ventre, aussi. L'assassin lui avait arraché la culotte ; il s'en était servi pour essuyer son poignard - on l'avait retrouvée, ensanglantée - . Sur la photo, on voyait clairement que les bras n'avaient pas été mis en scène. Ils étaient retombés naturellement, pendant que la mort arrivait, comme ceux de n'importe quel cadavre violé et égorgé... Miranda jura de dépit. Est-ce que ça voulait dire quelque chose ? Peut-être qu'il s'emballait pour rien. Il reprit la photo de la femme Arabe et la retourna. Derrière, il y avait la date, 12 février 1959, le lieu, El Kantara, dans les Aurès, et,

manuscrit : commando du lieutenant Duclos, 1<sup>er</sup> RIMA<sup>1</sup>. C'était des marsouins<sup>2</sup> qui avaient découvert le massacre. Tout un village messaliste<sup>3</sup> anéanti par des fellaghas. Il y avait un photographe de presse avec les marsouins, ce qui expliquait la qualité de la photo, mais son nom n'était pas mentionné. Gomez avait eu la photo par le greffe du tribunal de Biskra, qui marchait encore. En plein dans les Aurès, au milieu des fellaghas ! De quoi se réconcilier avec l'espèce humaine...

Miranda se gratta la tête. Si c'était le même tueur sadique qui avait opéré à El Kantara, à Mers-el-Kébir, et peut-être à Alger – et il avait très envie d'en être convaincu - ce tueur là n'était pas n'importe quel fellagha. Il avait survécu aux très durs combats des Aurès, il avait pu aller et venir dans Alger sans être inquiété, et il opérait maintenant dans la région d'Oran. Ce ne pouvait être qu'un chef, assez haut placé dans la hiérarchie du FLN pour qu'on lui confie des responsabilités successives dans différentes régions de l'Algérie. Miranda se rappela ce que Demontis lui avait raconté avant de s'en aller, et qui l'avait beaucoup intrigué, sans qu'il puisse trouver jusqu'à maintenant une explication satisfaisante. Le FLN s'intéressait au crime de Kébir... Et si ça voulait dire que ce n'était pas le FLN qui l'avait ordonné - de cela, Miranda en était maintenant à peu près certain - et qu'eux aussi recherchaient le tueur ? Et s'ils l'avaient trouvé, et éliminé ? Le bruit courait qu'un chef fellagha avait été exécuté quelques jours après le crime de Kébir. Bordel de merde ! Le tueur était peut-être mort, à l'heure qu'il est. Il prit son téléphone pour appeler Gomez. Tel qu'il le connaissait, l'autre devait attendre son coup de fil en fumant Boyard sur Boyard. Miranda sentait la solution à portée de main. Il n'avait plus qu'à trouver le lieutenant des marsouins, pour qu'il lui en raconte un peu plus, et... Il interrompit son geste vers le téléphone. La gardienne du stade de Kébir ! Le type était seul, c'était évident. Et il ne l'avait pas tuée au hasard. Il était venu exprès jusqu'au stade. Le type était un malade, un sadique. Il l'avait remarquée auparavant, fantasmé sur elle. Son désir de viol et de meurtre avait dû monter en lui, jusqu'à ce qu'il devienne irrépressible. Ça avait pu prendre des années. Le tueur avait vécu à Kébir, ou... Le stade, bien sûr ! C'est là qu'il fallait chercher. Il y avait plein de monde qui allait au stade à Kébir, et qui aurait pu remarquer la gardienne. Le tueur avait pu être joueur de foot, spectateur, dirigeant, arbitre, ou chauffeur de car qui amenait les joueurs... En tous cas il avait quelque chose à voir avec le football. Un chef fell, footballeur de bon niveau ou amateur de foot, qui connaîtrait le stade de Kébir. Putain, ça ne devrait pas être très compliqué à trouver. Miranda se frotta les mains. Il avait déjà commencé à se renseigner sur les mouvements de chefs de l'ALN entre Alger et Oran – il allait ajouter les Aurès, la région de Biskra, et le football. Il allait faire un tour aux RG. Ils avaient tous les organigrammes et les pedigrees du FLN. Ils sauraient sûrement qui était le fell exécuté après les assassinats de Kébir. Il allait aussi parler avec Mohamed Boujiba. Il était persuadé maintenant que le vieil Arabe savait quelque chose. Miranda sortit en trombe de son bureau, oubliant de rappeler Gomez. Le pauvre allait s'esquinter les bronches toute la journée.

### ***Jour J-60, vendredi 4 mai***

*"Les Harkis, ce magma dont il faut se débarrasser sans attendre"*

Général de Gaulle, au conseil des Ministres.

Mohamed Dahmane avait quitté la harka depuis un mois maintenant. Il était rentré chez lui un soir, en djellaba et sandales, comme s'il revenait des champs, après avoir enterré sous un

---

<sup>1</sup> RIMA = régiment d'infanterie de marine.

<sup>2</sup> Marsouins, surnom des soldats de l'infanterie de marine.

<sup>3</sup> Partisans de Messali Hadj, chef du MNA



figuier son uniforme enveloppé dans un sac de jute. Il avait bu au puits du village, comme il le faisait toujours en rentrant des champs, puis il était reparti tranquillement, saluant les vieux de sa tribu assis en rond, à l'abri de la chaleur, sous une tonnelle, échangeant quelques mots avec eux, sur le temps qu'il avait fait, la pluie qui ne venait toujours pas. Enfin, il était arrivé tout près de chez lui, et il avait aperçu sa femme. Elle préparait le couscous du soir, qu'elle faisait cuire sur un feu de bois, devant leur gourbi. Mohamed la voyait de dos. Elle était penchée sur la marmite, touillant sans s'arrêter avec une longue cuiller, pour empêcher la graine de coller. Une bouffée de désir le submergea. Leila était la plus belle femme de la mechta. Il avait quitté la harka pour elle. Il n'en pouvait plus de ne pas l'avoir étendue à son côté, la nuit. S'il n'avait pas été observé par les gens du village, il aurait couru vers elle, l'aurait serrée contre lui, embrassée à en perdre le souffle, comme il avait vu faire Humphrey Bogart à Lauren Bacall, un soir que le service des loisirs aux armées leur avait passé un vieux film, à la harka. Mais c'était impossible. Tout le village se serait moqué de lui, jusqu'à la fin de ses jours. Il continua d'avancer vers sa femme, sans se presser, comme il convenait. Ses joues étaient brûlantes. Il y avait si longtemps qu'il n'avait pas couché avec elle. Et ce n'était pas les deux ou trois fois qu'il avait dû partager une fille avec les autres... Il en avait honte, ça l'avait dégoûté de niquer comme un animal, mais il n'avait pas eu le choix. Ou il faisait comme eux, ou on aurait raconté qu'il n'aimait pas les femmes. Pour un Arabe, c'était une réputation dont on ne se relevait pas. Leila se redressa, comme si elle avait senti la présence de Mohamed, se retourna, étonnamment gracieuse pour une paysanne, et vit son époux. Un temps d'hésitation, et elle lâcha la cuiller pour courir vers lui. Elle, elle pouvait courir vers son homme. Il lui était permis de rire et crier sa joie. Mais elle devait s'arrêter tout près de lui, ne pas l'embrasser, ne pas même lui prendre le bras ou la main. Elle mourait d'envie de le toucher, mais ça ne se faisait pas. Lui pourrait esquisser un sourire pour sa femme, pas plus. Ils repartirent vers le gourbi, Mohamed devant, Leila à deux pas derrière lui, yeux modestement baissés. Tout à l'heure, quand il seraient tous les deux à l'abri des regards, dans le gourbi, elle le déchausserait, lui laverait les pieds, les masserait doucement, sans droit à d'autre caresse. Puis elle lui apporterait un thé brûlant, et se tiendrait debout près de lui, mais pas trop près, attentive, pendant qu'il se reposerait de sa longue marche. Jusque là, il n'aurait pas prononcé un mot. Il lui parlerait après le dîner, quand il aurait roté de satisfaction, dans le respect des usages. Ses deux garçons, qui devaient être en train de jouer quelque part dans le village, allaient apprendre que leur père était revenu. Ils allaient arriver, essoufflés d'avoir couru, criant et riant de bonheur. Mohamed les embrasserait sur le front, jouerait quelques minutes avec eux. Il feindrait des mouvements de boxe, les laisserait lui porter des coups de poing au plexus, ils étaient encore petits, il n'y avait pas manque de respect. Quand ils auraient dix ans, il ne pourrait plus jouer avec eux. Bien plus tard, quand les enfants se seraient endormis, recrus de fatigue, Leila et lui seraient enfin tranquilles. Ils se coucheraient, sur le mince matelas de laine cardée, posé sur une natte en osier. Comme il fait très froid, la nuit, dans le djebel Amour, ils se pelotonneraient dans une couverture épaisse. Leila se serait mise toute nue, pas Mohamed. Lui aurait enfilé une chemise de nuit, qu'il aurait remontée jusqu'aux hanches, pour coller son ventre contre le ventre de Leila, la caresser enfin, et lui faire l'amour, jusqu'au matin.

Les habitants de Si-Ahmed Bel-Abbès avaient fait comme si Mohamed et les autres Harkis n'avaient jamais quitté le village. Mohamed était retourné aux champs, d'abord sur le qui vive, les nerfs à vif, prêt à courir au premier signe de danger. Et puis rien n'était venu. Pas la moindre menace. Il avait peu à peu baissé la garde, repris sa place dans le village. C'était le commandant qui avait raison. Les fellaghas allaient le laisser tranquille. D'ailleurs, il n'avait rien fait de mal. Il s'était battu pour la France, loyalement, comme le chef de village lui avait dit. D'autres, au village, étaient devenus fellaghas, ils s'étaient battus pareil. C'est le chef qui

les avait envoyés. Le chef était très malin. Il avait donné des hommes aux Français, et des hommes au FLN. Comme ça, au village, les femmes n'avaient pas été violées, et personne n'avait été égorgé. Maintenant, tout ça, c'était fini, comme le commandant avait dit. Il n'y avait plus de Harkis. Les fellaghas du village allaient rentrer aussi. Il y avait eu des tués des deux côtés, dans toutes les familles, alors on était quitte. Le village allait recommencer à vivre comme avant. D'ailleurs Mohamed ne voyait pas bien ce que l'indépendance pouvait changer pour lui, sa famille et son village.

Les fellahs de Si-Ahmed Bel-Abbès étaient trop pauvres pour construire une mosquée. Ce soir, pour la prière du vendredi, les hommes, réunis au centre du village, avaient étendu leurs tapis de laine sur le sol, en direction de la Mecque. Allah aimait que tous les musulmans se regroupent pour le vénérer. Il aimait entendre les voix de ses fidèles monter à l'unisson vers lui. La prière de l'homme seul comptait aussi, mais il l'entendait moins distinctement. Les femmes priaient dans leur gourbi. Ça valait mieux pour tout le monde. Mêlées aux hommes, leurs appâts auraient distrait les croyants – malgré elles et malgré eux, la chair est faible -. La prière aurait perdu en efficacité. Restées chez elles, les femmes ne troublaient personne, et de toutes façons il fallait quelqu'un pour surveiller les enfants et faire la cuisine, c'était leur rôle. Mahomet, l'unique prophète, dans sa grande sagesse, leur avait permis de prier sans s'arrêter de travailler. Et puis, il n'était pas nécessaire que les femmes se réunissent à plusieurs pour parler à Allah. Les femmes étaient beaucoup plus proches d'Allah que les hommes. Allah entendait le moindre de leur chuchotement.

Les fidèles se prosternaient, s'accroupissaient sur leurs talons, se relevaient, tête inclinée en signe de soumission, suivant le rituel immuable des *rak'at*. Au milieu des siens, Mohamed le Harki priait avec sincérité, remerciant Allah de lui avoir donné Leila et deux beaux garçons, de l'avoir épargné durant toutes ces années de combat, et d'avoir préservé le village et beaucoup d'hommes de sa famille. Mohammed se redressait, la dernière *rak'at* terminée, quand il aperçut le reflet du soleil sur le canon de la mitraillette. Il comprit instantanément. Il allait crier et se mettre à courir, quand il vit les fellaghas qui sortaient tranquillement de la pénombre. Mohamed sut qu'ils étaient venus pour lui et les autres Harkis. Ils étaient encerclés. Il n'avait aucune chance de leur échapper... Les fellaghas avaient bien mené leur affaire. Ils s'étaient glissés sans bruit dans la mechta, profitant de la prière du vendredi, quand ils étaient certains de ne trouver personne dans les champs ou sur les chemins pour donner l'alerte. Et comme il n'y avait même plus de chien pour aboyer à leur passage, depuis qu'ils les avaient tous fait égorger pour qu'ils ne puissent pas les trahir, il n'y aurait aucun risque. Pour ne pas déplaire à Allah, ils avaient attendu la fin de la prière pour s'avancer...

Il y avait longtemps que les fellaghas de l'Alouatt<sup>1</sup> avaient appris le retour des Harkis. Mais ils avaient des ordres de Salim Al Laham en personne, et personne ne désobéissait à Salim. On ne toucherait pas aux Harkis, tant que lui, Salim, ne l'aurait pas ordonné. La justice viendrait à son heure. Pas un traître n'échapperait à la juste colère du peuple algérien. En attendant le grand moment de la vengeance, les fellaghas avaient disposé des guetteurs dans tout le djebel Amour. Un rat ne serait pas passé à travers les mailles de leur filet. L'ordre était arrivé deux jours auparavant. Les Français s'étaient lavés les mains du sort des Harkis. Ils ne les protégeaient plus. Ils ne bougeraient pas, quoiqu'on leur fasse. Le temps de l'expiation était enfin venu. Seuls le sang, la souffrance et la mort pourraient purifier la terre que les renégats avaient souillée de leurs pas. Les fellaghas avaient choisi l'heure de la prière du vendredi pour arrêter les Harkis, partout dans la région. Tous les hommes seraient à la prière. Aucun Harki ne s'échapperait. Aucun Harki, aucune femme de Harki, aucun enfant de Harki. Cette race maudite devait disparaître.

---

<sup>1</sup> Djebel Alouatt, 1927m, sommet du djebel Amour

Celui qui semblait être le chef des fellaghas s'avança vers les hommes du village.

- « Mettez-vous tous sur un rang. Fissa. Dépêchez-vous ». Les hommes, à part Mohamed et les autres Harkis, ne savaient pas comment faire. Les fells les poussèrent en riant avec la crosse de leurs fusils, pas vraiment méchamment, jusqu'à obtenir un alignement approximatif. Le chef attendait, tranquille, il avait tout son temps. « Je suis le commandant Sahdi. Ceux que je vais appeler, vous vous mettez là ». Il désignait la tonnelle qui servait aux palabres des vieux. Il prit une liste dans sa poche et commença : « Amar Ouamroun ». Mohamed pâlit. « Allal Douguane ». Pourquoi n'avait-il pas écouté le lieutenant Amine ? « Abderhamane Douguane ». Ça allait être à lui, ils allaient l'emmener, avec les autres. « Ali Oussel »... Il ne pourrait pas protéger Leila, ni les enfants. « Tahar Mezghiche »... Qu'est-ce qu'ils allaient leur faire ? « Chérif Tebbouche »... Le chef des fellaghas s'arrêta, fit mine de ranger le papier dans sa poche. Mohamed était le dernier des Harkis du village. On n'avait pas encore appelé son nom. Il se raccrocha à un faible espoir. Peut-être que son frère Rachid, ou son cousin Miloud, qui étaient chez les fellaghas, s'étaient arrangés pour qu'on ne lui fasse rien ? « Mohamed Dahmane »... Le commandant Sahdi sourit à Mohamed qui sortait du rang. « Un peu plus, j'allais t'oublier ! »

Mohamed suivit les autres, tête baissée. Il valait mieux faire preuve d'humilité, s'effacer, ne pas provoquer. La mort dans le cœur, il vit les femmes et les enfants s'avancer vers la place, encadrés de fellaghas. Leila et ses garçons étaient parmi eux. Il espéra quand même. Les fells, jusque là, ne s'étaient pas montrés particulièrement menaçants. Ils n'avaient frappé personne. Peut-être qu'on allait seulement leur faire un discours, des reproches, les obliger à payer une amende, leur donner quelques coups, pour la forme ? Ce serait un mauvais moment à passer, et après, on les laisserait tranquilles.

- « Tahar Mezghiche, viens ici ! » Le commandant Sahdi désignait le centre de la place. Tahar fit comme on lui ordonnait. Maintenant tous les villageois étaient rassemblés. Les hommes séparés des femmes et des enfants, les Harkis sous la tonnelle, surveillés par les fellaghas, et Mezghiche au centre. Les femmes s'étaient arrêtées de gémir, et les enfants, de pleurer. On n'entendait plus le moindre bruit.

- « Tahar Mezghiche, tu as trahi le peuple algérien. Tu as tué beaucoup de nos frères. C'est toi qui as tué le commandant M'Barek Brahim, le chef de notre katiba. Le tribunal du peuple t'a condamné à mort... C'est ta tribu qui va exécuter la sentence. Mets-toi à genoux ! Toi – il pointa un villageois du doigt - Approche !... Donnez-lui un bâton !... »

Un fell tendit à l'homme un gourdin.

- « Frappe ! »

Le villageois ne bougea pas, bouche ouverte, le regard vague, incapable de comprendre ce qu'on attendait de lui. Tahar fixait son bourreau, les yeux hagards.

- « Frappe ! »

Le villageois restait pétrifié. Le chef des fellaghas dégaina le Walther P38 de l'étui qu'il portait à la ceinture, appuya le canon contre la tête de l'homme, et tira. La tête éclata, dans un geyser rouge sang. Le villageois s'effondra sur lui même, face à Tahar. Les femmes se mirent à hurler, les fellaghas à les gifler pour les faire taire.

- « Toi ! ». Le chef des fellaghas désigna un autre homme. L'homme s'avança vers Tahar, prit le gourdin, et, sans attendre, frappa de toutes ses forces, en fermant les yeux pour ne pas croiser le regard du condamné, priant Allah le miséricordieux pour que le fils de son frère meure au plus vite. Tahar s'écroula sans un cri, dans le silence revenu.

- « C'est bien. A toi, maintenant !... »

Tahar mourut au quatrième ou cinquième coup, mais les villageois continuaient à frapper, chaque homme du village à son tour, jusqu'au dernier...

- « Avec lui !... » Le commandant, assis sur la margelle du puits, une baguette d'olivier à la main, faisait défiler devant lui les femmes du village. Des fellaghas rigolards avaient arraché le voile qui protégeait leur visage de la concupiscence des hommes, et poussaient les plus jeunes et jolies vers lui. Sahdi évaluait, palpait, examinait les dents, hochait la tête, ponctuait la sentence de sa baguette. « Avec lui !... La baguette désignait un fellagha. L'élue tirait la femme par le bras, et l'emmenait, narguant les hommes du village, honteux et impuissants.

- « Toi, avance. Plus près... Regarde-moi, ou je vais me fâcher ! » Leila, terrorisée, tournait la tête vers Mohamed, suppliante, dans un muet appel au secours. Mohamed n'en pouvait plus. Son sang bouillonnait dans ses veines. Il ne pouvait pas supporter que ce porc touche sa femme. Il poussa un cri de rage, sauta sur le fellagha qui le surveillait, essaya de lui arracher son arme, pour courir vers Leila, tuer le chacal qui commandait les fellaghas, tuer sa femme, et mourir en tuant autant de fellas qu'il pouvait. Un coup de crosse le coucha à terre, inconscient. Le fellagha qui l'avait frappé par derrière héla son chef, hilare :

- « Commandant ! Ça doit être son mari. Ta kahba<sup>1</sup>, là, c'est la fatma du Harki ! »

Sahdi, en apparence impassible, promenait sa badine sur le corps d'albâtre de Leila. Il l'avait fait mettre nue. Elle se tenait debout devant lui, yeux baissés, essayant de se cacher les seins et le sexe avec ses mains ouvertes. Sahdi, ravi par ce jeu érotique, les écartait d'un coup léger de sa badine, Leila les ramenait devant ses trésors. Par Allah, pour une paysanne, que cette chienne était belle ! Il l'avait choisie pour lui dès qu'il l'avait vue. Il avait laissé son second continuer à distribuer les femmes, et il avait entraîné Leila jusqu'au gourbi de Mohamed. Elle serait son repos du guerrier, à lui. Depuis le temps qu'il courait le djebel, il avait mérité ce morceau de roi. Il allait la niquer, là, sur la couche où Mohamed, le Harki, dormait avec elle. Il se sentait étrangement puissant de lire dans les yeux de la femme la terreur qu'il lui inspirait. C'est vrai qu'il était devenu tout puissant, depuis que M'Barek avait été tué. Sur un mot de lui, des hommes mouraient, des femmes s'abandonnaient en tremblant. Il aurait dû remercier cette hyène de Harki avant de le faire exécuter. Leila, malgré la peur et la honte qui la suffoquaient, essayait de réfléchir. Elle était berbère, et elle se savait belle. Pendant des siècles de pillages et de razzias, les femmes du bled avaient appris à se battre avec les armes que la nature leur avait données. D'instinct, elle sentit qu'il y avait un espoir pour Mohamed et ses enfants. Si elle donnait du plaisir au commandant, du plaisir comme le commandant n'en avait jamais pris, il voudrait encore coucher avec elle, il ne s'en débarrasserait pas tout de suite. S'il la gardait avec lui, il ne tuerait pas Mohamed. Les hommes puissants aiment faire souffrir les maris des femmes qu'ils leur volent. Il laisserait aussi vivre les enfants de Leila, pour l'obliger à lui donner encore plus de plaisir. Elle serait son esclave, sa chienne, elle ferait tout ce qu'il voudrait, le temps que Mohamed et les enfants se sauvent, elle ne savait pas comment mais elle y arriverait, et après, quand ils seraient à l'abri, elle tuerait Sahdi, et elle se tuerait. Leila releva la tête, décidée, d'un air provoquant elle regarda Sahdi dans les yeux, en retirant lentement ses mains de ses seins et de sa toison, si douce. Elle fit un pas en avant, et se serra contre lui, maladroitement, essayant de masquer la répulsion qu'il lui inspirait.

Sahdi n'était pas romantique. Au paroxysme de l'excitation, de sentir ce corps nu contre lui, il prit à peine le temps de défaire son ceinturon et de baisser son pantalon, jeta Leila sur la couche et s'enfonça en elle, jurant du plaisir de lui faire mal. Il éjacula très vite, et son désir tomba d'un seul coup. Il se releva sans une caresse, réajusta son pantalon. Leila était étendue sur la couche de Mohamed, magnifique et pathétique. Des larmes coulaient sur ses joues. Elle avait mis une main sur sa vulve violente, pour essayer de contenir la douleur que Sahdi lui avait infligée. Sahdi tira de son fourreau le poignard qui ne le quittait jamais, s'avança au

---

<sup>1</sup> putain

dessus de Leila, et lui ouvrit la gorge d'une oreille à l'autre, d'un seul mouvement. Leila, yeux exorbités de surprise, suffoqua un long moment, une main pressée sur la plaie béante ; l'autre n'avait pas quitté sa vulve. Elle mourut dans un dernier spasme, sous le regard intéressé de son tortionnaire. Avant de sortir, Sahdi fouilla méthodiquement le gourbi, à la recherche de la solde du Harki. Les projets qu'il avait pour Mohamed allaient le libérer de tout souci d'argent, à jamais.

Le commandant Sahdi revint sans hâte vers le centre du village. Les villageois étaient toujours massés là, debout, silencieux. Les femmes qui avaient servi aux djounoud avaient été ramenées sur la place, avec les autres femmes. Elles étaient en pleurs, hébétées, vivantes, mais, tout compte fait, Leila avait eu plus de chance qu'elles. Elles, elles porteraient leur infamie jusqu'à la fin de leur vie, si le mari bafoué ne décidait pas de les tuer quand les fellaghas seraient partis. Les enfants, assis par terre, suivaient des yeux les mouvements des fellaghas, effarés et silencieux. Sahdi balaya la place du regard, repu et satisfait. Salim serait content. L'opération avait été menée sans anicroche. Tous les rats avaient été pris. Il avait peut-être un peu interprété la consigne, en donnant à ses hommes les femmes de la mechta, mais il fallait bien qu'ils s'amuse un peu, avec de vraies belles femmes. Ils l'avaient plus que mérité. Ça avait été très dur pour eux, ces dernières années. Beaucoup de frères étaient morts. Tués par les Français, mais pas seulement. Beaucoup aussi étaient morts de faim et de froid, dans le djebel. Les paysans cachaient le grain et le bétail pour qu'ils ne les trouvent pas, et ne les avaient aidés que par la force. Les punir en donnant leurs femmes à ses hommes était un châtement léger, une juste compensation pour les djounoud qui sacrifiaient leur vie pour eux, sans en être remerciés. Si dans le tas il y avait une femme de fellagha, tant pis, c'était la guerre. Sahdi haussa les épaules. Il ne pensait pas que Salim Médani s'intéresserait à ces détails. D'ailleurs, il n'avait pas l'intention de lui en parler. Et puis, il avait concocté d'autres réjouissances pour ses hommes. Il restait six Harkis, qui attendaient qu'on s'occupe d'eux. Certains avaient des femmes et des enfants. Les femmes et les enfants des Harkis étaient inclus dans le programme. Ce ne serait pas facile de les identifier, au milieu des villageois qui essaieraient de les protéger, mais il savait comment s'y prendre avec les paysans. Allons, il était temps de continuer la fête, avant qu'il fasse nuit. Il appela le vieux chef du village :

- « On va s'en aller, demain, après la prière de *subh*, avec les traîtres. On emmène aussi leurs putains et leurs bâtards. Ecoute-moi bien, et fais attention à ce que je vais te dire !... Tu vas nous les amener. Je sais combien il doit y en avoir, même les bébés. Si j'ai pas mon compte, s'il me manque seulement une femme ou un enfant, j'emmène toutes les femmes de ta mechta, et je t'emmène toi aussi... Tu m'as bien compris ? »

Le vieux secoua plusieurs fois la tête de haut en bas, gris de terreur. Il avait vu ce que le commandant faisait quand on ne lui obéissait pas assez vite. Mais il y avait sa fille, parmi les femmes de Harkis, et ses propres petits enfants. Il se fit le plus humble possible, courba la tête, il se serait prosterné s'il avait osé :

- « Attends. Je t'en prie. Les enfants, même ceux des Harkis, ils sont tous pour le FLN. Les garçons, ils attendaient juste d'avoir l'âge pour se battre avec vous. Et les femmes, elles n'ont rien fait. Il y en a, c'est des filles et des sœurs de djounoud. C'est pas leur faute. Ne les emmène pas. Je prierai Allah pour toi tous les jours qui me restent à vivre – il hésita, le sacrifice était très lourd -, et je te donnerai la moitié de notre bétail. »

- « Ces femmes ont couché avec des traîtres. Elles ont été souillées. Elles doivent se purifier. On va s'en occuper. Et leurs bâtards, c'est le sang des traîtres qui coule dans leur veine... - Sahdi commençait à s'amuser vraiment ; il s'interrompit, hésita, comme s'il s'abîmait dans une profonde réflexion. Le vieux se dandinait sur ses jambes, partagé entre la peur et l'espoir -. Non, tu as raison. C'est pas leur faute. Finalement, je ne vais pas emmener leurs femmes. »  
Le vieux aurait dansé de soulagement...

- « Par contre, tu me fais penser que les traîtres, ils ont des pères et des mères, qui les ont engendrés, et des sœurs. Ils sont tous du même sang, du sang de traîtres... Les pères, les mères, les sœurs, les frères, les enfants des Harkis, c'est des traîtres aussi... Je vais tous les emmener... Et toi, dis moi. Je sais que tu as fricoté avec les francaouis... Toi aussi, tu es un traître. Mais je ne vais pas t'emmener. Tu es trop vieux. J'ai une idée : je vais t'égorger, là, tout de suite... Qu'est-ce que tu en penses ? » Sahdi sortit son couteau, et fit comme s'il se tranchait la gorge.

Le vieux s'était décomposé. Il refusait de la tête et des mains, balbutiait des mots sans suite. Il était à point. Il n'oublierait pas une seule femme, pas un seul enfant de Harki. Sahdi se fit tout miel :

- « Tu as de la chance. C'est vendredi, le jour d'Allah. Je vais être clément pour ton village, au nom d'Allah. Allez, fais ce que je t'ai dit. Va me chercher les femmes des Harkis, et les enfants. Et que tes femmes nous préparent à manger et de quoi dormir. Demain matin, on s'en ira, et on vous oubliera, toi et ton village. Ah, et toi, n'oublie pas le bétail que tu m'as promis. Pas moins de vingt chèvres ! »

### *Jour J-59, samedi 5 mai*

Le groupe de fellaghas et ses prisonniers avançaient à couvert dans la forêt de pins, à l'abri d'un hypothétique survol par un avion d'observation Français. Ils avaient quitté Si-Ahmed Bel-Abbès au lever du soleil, après la prière de l'aube. Les six Harkis marchaient en file indienne, entre les fellaghas, bras attachés dans le dos, pieds nus, jambes entravées par une ficelle qui limitait l'amplitude de leurs pas. Dans leur nez qu'on avait percé pour l'occasion, on avait fixé un anneau, et fait glisser une corde qui les reliait les uns aux autres. Un fellagha la tenait à chaque extrémité. Au gré de leur fantaisie, les djounoud n'avaient qu'à tendre un peu plus fort la corde, et les gémissements des Harkis montaient vers le ciel, doux à leurs oreilles. Huit femmes suivaient, portant sur la tête des couffins remplis de la nourriture que les fellaghas avaient réquisitionnée, et tenant contre elles, serrés dans un linge, des bébés endormis par le balancement de la marche. Une douzaine d'enfants se pressaient derrière, poussant devant eux les chèvres que le chef de village avait imprudemment offertes. Quatre fellaghas fermaient la marche, qui portaient tour à tour les plus petits sur leurs épaules, quand ils n'en pouvaient plus.

Il était près de midi. Le groupe arrivait à hauteur d'un tertre. Au pied du monticule, les pluies d'hiver, en ruisselant le long de la pente, avaient creusé un fossé assez profond. L'heure et l'endroit parfaits. Sahdi commanda la pause. Les fellaghas qui tenaient la corde en attachèrent les deux bouts à deux arbres, à hauteur d'homme, en la tendant de toutes leurs forces. Les Harkis étaient contraints de se tenir debout, muscles raidis. Le moindre mouvement provoquait une douleur insoutenable. Les femmes posèrent les bébés et les couffins sous un pin, à l'abri du soleil, et se mirent à préparer le repas, sans qu'il ait fallu leur en donner l'ordre, résignées et absentes, jetant de temps en temps un regard vide vers leurs maris suppliciés. Des siècles de soumission dictaient leurs gestes. Pour survivre, il ne fallait pas penser, pas aimer, pas vouloir être heureux. Un fell prit une cruche remplie d'eau, et fit boire les Harkis, juste assez pour qu'ils ne meurent pas de soif. Les enfants étaient parqués au pied du tertre, surveillés par leurs quatre gardes chiourme attirés. On leur donna à manger aussi, une poignée de couscous et un morceau de galette de blé. C'était une douce journée, tranquille et ensoleillée. Les enfants ne sont jamais longtemps tristes ou fatigués. Peu à peu, ils s'enhardirent, se mirent à jouer. On entendit des rires, le piaillage des filles. Les fells, amusés, les regardaient faire. Eux aussi avaient des enfants. Ils les aimaient plus que tout au monde, surtout leurs garçons. Les fells laissaient les enfants des Harkis courir, se poursuivre, oublier leurs pères...

Pour la première fois depuis longtemps, Sahdi ressentait comme du remords. Ce qui allait se passer maintenant, il n'était pas certain qu'Allah, aussi infinie soit sa miséricorde, le lui pardonne au moment du jugement. Mais il avait des ordres. Des ordres qui l'enverraient peut-être en enfer. Mais il n'y avait pas d'autre solution. On allait exécuter les pères. Les mères allaient servir pour beaucoup d'hommes. Certaines survivraient peut-être, mais la plupart se tueraient ou seraient tuées par leurs familles... On ne pouvait pas laisser vivre les enfants. Plus tard, devenus adultes, les garçons devraient se venger. Les filles exigeraient de leurs maris qu'ils tuent les bourreaux de leurs pères. Les fils des nouveaux tués devraient laver dans le sang la mort de leurs pères. C'était la coutume. Ce serait des morts et des morts, pendant des dizaines d'années. L'Algérie indépendante ne pouvait pas laisser ses enfants grandir dans la haine les uns des autres. Pour la paix et l'avenir du pays, il fallait que les enfants des Harkis meurent.

Sahdi donna le signal du départ. Deux fellaghas détachèrent la corde, donnèrent un peu de mou pour que les Harkis se reposent quelques minutes, le temps que tout le groupe se mette en route. Les mères avaient repris leurs bébés, et posé les couffins sur leur tête. Elles attendaient que les enfants les rejoignent. Sahdi, en tête de la colonne, regardait les enfants jouer, songeur. Il fit mine de se raviser, tout à coup plein de sollicitude.

- « Youssouf, Boubakeur, Ali, Jamel ! – On va laisser les enfants s'amuser encore un peu. Nous, on part devant. On n'avance pas très vite. Vous nous rattraperez plus tard. »

La troupe s'ébranla. Les enfants, pris par la fureur du jeu, avaient à peine suivi du regard leurs parents qui s'éloignaient. Eux aussi, depuis tout petits, avaient appris qu'on ne discutait pas les ordres des puissants. Ils prenaient la vie comme elle venait, profitant de chaque instant heureux, aussi court fût-il. Sahdi n'avait pas choisi les quatre fellaghas qui les gardaient au hasard. Youssouf, en particulier, était le boute en train de la katiba. Les enfants l'adoraient. Il saurait faire au mieux, le plus délicatement possible, pour que les enfants n'aient pas peur, et ne souffrent pas. Ce n'était pas utile. Sahdi était cruel avec les hommes, ils avaient été vaincus, ils méritaient leur sort ; les femmes, c'était des femmes, elles ne comptaient pas. Mais les enfants, ce n'était pas pareil. Ils étaient l'innocence. Tuer des innocents était un péché. La seule consolation, l'imam l'avait assuré à Sahdi, était de savoir que les enfants, quand ils mouraient, devenaient des anges et volaient tout droit jusqu'au paradis d'Allah. Sahdi fit accélérer le pas. Il voulait se trouver le plus loin possible quand ça se produirait. Pour les bébés, il verrait plus tard. S'il les avait enlevés maintenant à leurs mères, les femmes auraient compris. Elles auraient fait du *ramdam*<sup>1</sup>. Ça aurait compliqué la marche. Il avait tout le temps. Les Harkis, eux, n'avaient rien vu. Ils souffraient trop pour ça. C'est à peine si Mohamed Dahmane s'était rendu compte que Leila n'était pas avec les autres. Qu'est-ce que ce chacal de fellagha en avait fait ? Et ses fils, Mohamed et Ali, pourquoi étaient-ils avec les autres enfants. Pourquoi ne les avait-on pas laissés avec leur mère ?

La troupe disparut à un tournant du chemin. Youssouf et les trois autres fellaghas étaient seuls, avec les enfants. Youssouf frappa dans ses mains.

- « Par ici, les enfants ! Venez-là, tous, autour de moi. Vous voulez jouer à la cachette ? Oui ? Allez, on va jouer. Toi, le grand, comment tu t'appelles ? – Mohamed !- Mohamed, viens ici. Tu vas rester avec moi. Tous les deux, on va fermer les yeux très fort, et on va compter jusqu'à dix, tout doucement, pendant que les autres, vous vous cachez. Ali, Boubakeur et Jamel jouent aussi. Ils sont gentils, hein ? Vous voulez bien qu'ils jouent avec vous ? Allez, Mohamed, on ferme les yeux... Attends, c'est qui, ce petit à côté de toi ? Ton frère Ali, Ali comme le grand Ali, oh la la ? Petit Ali, tu vas rester avec nous, pour chercher les autres. Tu sais compter jusqu'à dix ? Non. Ça ne fait rien, je vais t'apprendre. Yallah ! Tout le monde se cache ! On commence. *Wahid, dzouj, thalatha*<sup>2</sup>... Les enfants s'égayèrent dans la forêt,

---

<sup>1</sup> A la fois bruit et agitation

<sup>2</sup> Un, deux, trois

retenant leurs rires, marchant sur la pointe des pieds pour ne donner aucune indication aux poursuivants. Ali, Boubakeur et Jamel les suivaient de près. Ils n'avaient aucune envie de rire avec eux. Ils auraient cent fois préféré attaquer à mains nues une compagnie de parachutistes, et se faire tuer en combattant. Mais les ordres de Sahdi ne se discutaient pas. Youssouf égrenait les chiffres, lentement. Mohamed comptait avec lui, les yeux fermés très fort. Il ne pouvait pas voir qu'Ali était allongé sur l'herbe, un sourire encore accroché aux lèvres, tué net par un coup de couteau en plein cœur. La voix de Youssouf tremblait. *Tissa... Achra...* Mohamed sentit une brûlure fulgurante dans la poitrine. Il mourut à dix pile. Les autres enfants moururent dans la même minute. Ils n'avaient pas eu peur, et souffert une fraction de seconde seulement, on ne pouvait pas faire à moins. Les quatre fellaghas ramenèrent les petits cadavres et les déposèrent dans le fossé naturel, au pied du tertre. Ils coupèrent quelques branches avec leurs poignards, les mêmes qui les avaient tués, pour les recouvrir.

### *Une éternité plus tard*

Attaché à un piquet, au bout d'une corde, par l'anneau qui lui perçait le nez, étendu sur la terre ocre rouge de son sang, recouvert de mouches bourdonnantes de la fureur du festin, Mohamed gémissait doucement, dans un râle continu. Il n'était plus qu'une plaie, mais il vivait encore. Il était le dernier Harki vivant de Si-Ahmed Bel-Abbès. Ses crimes avaient-ils été si terribles, qu'Allah ait refusé d'abrégier ses souffrances ? Il ne se rappelait pas. Il avait pris soin des champs et des oliviers que son père lui avait confiés, et que son grand père avait confiés à son père, il n'avait pris qu'une femme, il avait été bon et juste avec elle. Il avait aimé ses enfants. Il n'avait jamais manqué la prière du vendredi, et il n'avait pas une seule fois transgressé le jeûne pendant le ramadan. Il avait tué, mais c'était la guerre. Allah n'interdisait pas la guerre. Il avait toujours été loyal dans les combats... Il s'accrocha à un dernier espoir : peut-être qu'Allah le mettait plus à l'épreuve que les autres, avant de lui ouvrir le paradis, parce que sa récompense serait plus grande, parce qu'il retrouverait sa Leila, éternellement vierge, éternellement amante, éternellement belle. Elle suffirait à son bonheur éternel. Il refuserait poliment, sans les vexer, les quarante-sept autres vierges. Mohamed souriait, mais on ne pouvait pas voir son sourire. Il ne savait même plus s'il avait mal, s'il pleurait, s'il criait, s'il avait faim ou soif. De temps en temps, une ombre s'approchait, crachait dans sa direction, lui donnait un coup de pied ou un coup de bâton, il n'était pas sûr. On lui apportait un peu d'eau, aussi. On essayait de le faire manger. Mais il ne pouvait pas avaler. Son corps ne répondait plus. Il ne voyait plus guère, et il ne ressentait plus grand-chose. Il entendait encore, distinctement, les mouches, les rires, les bruits de pas, les ordres secs de Sahdi. Il ne savait pas depuis combien de temps il était là...

Après le calvaire de cette marche jusqu'au camp des fellaghas, on les avait entassés, tous les six, dans une grotte minuscule, sans le moindre rayon de lumière, qui avait dû servir de dépôt d'armes ou de nourriture. La grotte était fermée par une porte épaisse, qui étouffait les bruits extérieurs. Il n'y avait ni paille, ni latrines. Ils ne pouvaient pas s'allonger en même temps tous les six. Deux dormaient en chien de fusil, et les autres se tenaient debout ou accroupis, dos à dos pour moins souffrir. De temps en temps, ils ne savaient plus si c'était une ou plusieurs fois par jour, le matin ou le soir, on entrouvrait la porte pour leur glisser une soupe claire, un morceau de pain et une cruche d'eau. Un peu de lumière rentrait. Les gardiens ne leur parlaient pas, ne répondaient pas à leurs questions, ignoraient leurs suppliques... On était venu les chercher quatre ou cinq jours plus tard, Mohamed n'était pas sûr du temps qui avait passé. Et le cauchemar s'était transformé en enfer. Mohamed était un homme simple. Tuer, être tué faisait partie de la destinée d'un homme. Au combat, une balle, un coup de couteau, la mort venait vite. Après, le vainqueur, c'était la coutume, coupait une oreille ou le



nez du mort, en hommage à la bravoure de son ennemi. Si le mort n'avait pas respecté les usages de la guerre, ou s'il avait fait preuve de lâcheté, mais c'était très rare, on lui coupait les testicules et le pénis, et on les lui enfonçait dans la bouche. Quand il se présentait au paradis, c'est Allah le tout puissant qui décidait de son sort : s'il pardonnait, il les remettait en place, et le djoundi avait droit comme les autres à ses quarante huit femmes éternellement vierges. Sinon, il était condamné à la honte et à l'abstinence pour l'éternité... Mohamed et les autres Harkis n'étaient pas des lâches, et ils avaient toujours respecté leurs frères fellaghas. Quand ils les tuaient, ils ne leur coupaient même pas les oreilles, le lieutenant Amine leur avait interdit. A l'époque où les djounoud, taillés en pièces, manquaient de tout, lui et les autres leur laissaient des munitions et du pain dans des caches, pour qu'ils puissent continuer à se battre dans l'honneur. Il n'y avait aucune raison que les fellaghas les tuent...

Les fellaghas ne les avaient pas tués d'abord. Ce qu'on faisait aux morts, ils le leur avaient fait vivants, dehors, en pleine lumière, pour que les hommes, les femmes et les enfants du camp voient ce qu'il en coûtait aux traîtres et aux renégats. Les Harkis avaient été suppliciés l'un après l'autre, sous le regard de leurs compagnons, pour que chacun d'eux ait un avant goût de ce qu'on allait lui faire subir. Sahdi avait veillé à ce que Mohamed passe le dernier. Le mari de Leila, la belle kahba, méritait la place d'honneur. Pour lui, le paysan illettré, le commandant avait réservé un supplice de prince.

A l'aide d'une tenaille, on lui avait arraché les chairs, les muscles, mis à nu les os des bras et des jambes. On n'avait pas touché au nez, sinon comment l'anneau aurait-il tenu ? Pour le pénis et les testicules, tant qu'il subissait la torture avec courage... Trois jours après, Mohamed n'était pas encore mort. Mais il n'avait plus peur. Il était passé de l'autre côté, du côté de Leila, et il avait gardé ce qui en faisait un homme.

Ce soir là, l'ange Sidjil<sup>1</sup> inscrivit la mort de Mohamed sur le grand parchemin de sa vie. Il ajouta une annotation spéciale, ce qu'il ne faisait qu'exceptionnellement. « Allah, mon maître, cet homme a vécu et est mort en serviteur de ta gloire, accueille-le avec faste dans ton paradis. »

---

<sup>1</sup> L'ange Sidjil note tous les actes de la vie sur un rouleau de parchemin.

## ***Chapitre 9 Nous, pour honorer Allah, on a le sang des agneaux***

***Jour J-55, jeudi 10 mai***

La jeune mauresque avançait vers lui, pieds nus, dans le halo rouge du soleil qui se levait très exactement derrière elle. Son chemisier était déchiré, dévoilant de petits seins aux longues pointes brunes. Elle le regardait sans le voir, les yeux vides, et lui tendait, résignée et suppliante, un baluchon sanguinolent. Sa bouche était entrouverte, dans une longue plainte silencieuse. La jeune femme arrivait sur lui, voulait qu'il prenne le baluchon, le poussait contre sa poitrine. Il reculait, horrifié, luttait pour la repousser, mais elle était étonnamment forte, elle avançait encore. Soudain, sans qu'il puisse le rattraper, le baluchon tomba et s'ouvrit. Une tête de bébé en sortit, roula un moment sur le sol et s'immobilisa, visage tourné vers Demontis. Les yeux du bébé s'étaient fixés sur lui, grands ouverts, remplis d'une terreur d'adulte. La tête du bébé se mit à pleurer. Yasmina se pencha sur la tête, la saisit délicatement, et la remit dans le baluchon, qu'elle noua et prit tendrement dans ses bras. Le bébé s'arrêta de pleurer.

Demontis essaya de se dresser sur le lit, souffle court, tremblant de fièvre et de froid. L'éclair de douleur qu'il ressentit dans la poitrine arrêta net son geste. Bon dieu qu'il avait mal. Il avait mal, mais il était revenu à la vie. Il était enfin sorti de ce labyrinthe peuplé de fantômes, de ce cauchemar qui ne l'avait pas quitté depuis... Il vit défiler en quelques secondes la course dans la forêt, le soldat qui pointait son fusil sur lui, son impuissance, la brûlure, le néant... Et puis le passage, démesurément long, qui n'en finissait pas, le monde des ombres, le brouillard, le froid, le feu, l'enfer... Et la lumière, le souffle, la vie qui avait vaincu. Yasmina. Son enfant. C'était eux qui avaient interdit à la mort de le prendre. La mort lui avait rendu visite, tout à l'heure encore. Il l'avait reconnue dans cette jeune mauresque. Elle était venue et revenue dans son cauchemar, obstinée et patiente, mesurer ce qui lui restait de vie. Il l'avait croisée une première fois sur son chemin, pantelante et les yeux morts, un matin, dans les Aurès, à l'entrée d'une mechta que les fellas venaient de punir pour n'avoir pas été de leur camp. Ce matin là, elle n'était pas là pour lui. Mais depuis, elle rodait alentour, ne s'éloignait pas. Ces derniers jours, elle avait hésité à l'emmener. Un homme jeune, énergique, plutôt bien fait, qui ne voulait pas d'elle, c'était bien plus excitant qu'un vieillard décharné, malade, qui l'appelait comme une délivrance. Mais, en ce moment, des hommes jeunes, forts et beaux, elle en avait à revendre. Ça l'amusait un peu moins. Alors, puisqu'il semblait y tenir, qu'il avait une femme, et un enfant à naître, elle ne perdait rien à lui laisser du temps. Combien de temps ? Ça dépendrait...

Demontis examina la pièce dans laquelle il se trouvait. Ça avait tout l'air d'une salle de classe, avec un tableau vissé sur un mur. L'ex-capitaine était couché sur un vrai lit, pas aussi haut qu'un lit d'hôpital, mais un vrai lit quand même, avec des barreaux en fer, comme son lit de pensionnaire, au lycée Masséna. Dans la pièce il y avait quatre autres lits, mais personne pour les occuper. Il faisait grand jour, mais on n'entendait aucun bruit. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait, et aucun souvenir de ce qui lui était arrivé depuis qu'il était mort, ce soir-là, dans la forêt de cèdres. Une idée lui traversa l'esprit, qui lui fit grimacer un sourire : et s'il était encore mort ? Oui, mais alors, est-ce qu'on avait à ce point mal, quand on était mort ? Et est-ce que ça durait pour l'éternité ? Si c'était ça, mourir, alors il préférerait être

vivant, et de loin ! Les murs de la classe se mirent à onduler, et les lits à flotter comme de gros bouchons sur le sol en carrelage. Demontis sombra à nouveau dans l'inconscient. Son sommeil et sa respiration étaient devenus paisibles. La fièvre tombait lentement.

A quelques kilomètres de là, Yasmina, assise à son bureau, au journal, tapait un article consacré à Monique Lemaire, la nouvelle Miss France 1962. Le texte, accompagné de la photo très sage d'une demoiselle qui semblait de très bonne famille, allait faire la Une du journal, entre la litanie des attentats et un récit circonstancié du départ des ministres MRP du gouvernement Pompidou. La vraie vie continuait, insistante et indifférente aux malheurs individuels ou collectifs. Yasmina ressentit avec un bonheur ineffable les premiers mouvements de l'enfant de Demontis dans son ventre qui s'arrondissait. Elle se mit à trembler de joie. Enfin, depuis le temps, un signe. Philippe vivait !

Dadi était un peu plus âgé que Demontis, ou peut être pas. C'était difficile de savoir. Dadi ne savait pas quand il était né précisément. Depuis le jour où Demontis, qui venait d'être nommé capitaine de la compagnie, l'avait pris comme ordonnance, Dadi avait toujours été avec lui. Des blessés et des morts, il en avait eu plus que son compte, depuis qu'il faisait la guerre. Quand il vit Demontis à terre, il sut exactement ce qu'il avait à faire. Avant tout serrer les dents, ne pas s'effondrer. Il le retourna sur le dos, et écouta son cœur à travers la chemise poisseuse du sang qui s'échappait. Demontis avait les yeux fermés, son visage était devenu cireux, mais le cœur battait, faiblement mais perceptible. Un léger sifflement s'échappait de sa bouche entrouverte. A chaque respiration, on entendait comme un bruit d'eau qui gargouillait ; de l'air s'échappait d'un trou dans le poumon. Il faisait presque noir. Dadi déchira en tâtonnant un morceau de la chemise de Demontis, et en fit une boule qu'il pressa contre la plaie, et qu'il serra avec sa propre chemise enroulée autour de la poitrine du capitaine. Il n'y avait rien d'autre à faire pour l'instant. Il essaya de réfléchir. La première mechta était à des kilomètres, et Demontis était trop lourd pour qu'il le porte jusque là. Il fallait chercher de l'aide, fissa, sinon le capitaine allait certainement mourir. Et pas des soldats Français, Demontis n'aurait pas voulu. Dadi installa Demontis du mieux qu'il put sous un arbre, et le recouvrit avec sa capote et des branches coupées. Il n'avait plus qu'à courir, ne pas se faire prendre par les Français ou les fellas et revenir avec des paysans et un brancard de fortune. Ils se trouvaient sur le territoire des Beni Boudouane, une tribu de kabyles, ennemis jurés des fellaghas. Il y avait une chance pour que les paysans l'aident loyalement. Sinon, il les menacerait. Si nécessaire, il en égorgerait un ou deux, pour faire marcher les autres.

Au matin, Dadi était revenu avec deux fellahs. Demontis n'avait pas bougé de la nuit. La capote et les branches le recouvraient toujours, exactement comme Dadi les avait placées. Le pansement improvisé était noir de sang séché. Dadi avait cru son capitaine mort, mais non, il respirait. Lorsque les deux paysans et Dadi l'avaient déposé sur la planche qu'ils avaient fixée aux barreaux d'une échelle, en guise de brancard, Demontis avait gémi faiblement, sans se réveiller. Ils l'avaient conduit jusqu'à un gourbi, où une vieille femme avait nettoyé la plaie, l'avait saupoudrée d'écorce de cèdre pilée et recouverte d'un cataplasme d'argile. Demontis ne reprenait pas conscience, mais il vivait, obstinément. Quand la fièvre montait, il délirait, râlait, se raidissait, tendu comme un arc. Les crises étaient terribles. A chaque fois, Dadi, qui ne le quittait pas, croyait que c'était la fin. Mais Demontis se calmait, la fièvre tombait, il se mettait à transpirer. Il fallait lui frotter le corps, l'essuyer, pour qu'il n'attrape pas une pneumonie. La vieille femme le faisait boire plusieurs fois par jour, du thé et du bouillon de poule. Il avalait, par réflexe.

Au bout d'une dizaine de jours, Demontis allait mieux. Il réagissait aux bruits, les crises étaient moins fortes, il pouvait manger du couscous et un peu de poulet, mais il ne reprenait pas réellement conscience. Des fellaghas étaient entrés par surprise dans la mechta, très tôt, un

matin. Ils s'étaient mis à fouiller les gourbis, à la recherche de vivres et d'argent. Demontis était trop faible pour que Dadi puisse le cacher.

Demontis se réveilla de nouveau. Il était un peu groggy, mais il se sentait frais, neuf, presque bien. Il bougea les bras, les jambes, tout doucement, sans ressentir de douleur. Seulement une gêne à la poitrine, enveloppée dans un bandage serré. On avait dû le laver et le raser récemment. Il faisait jour. Il sentit qu'il avait faim. Il était toujours seul dans la salle de classe. Le bruit qui l'avait réveillé se précisa. C'était un bruit de pas et de conversation, qui venait vers lui. Un homme en blouse blanche, un Arabe, moustachu, une petite quarantaine, entra dans la pièce, suivi d'une infirmière, Arabe. Il sembla tout content de trouver Demontis réveillé.

- « Alors capitaine, vous vous êtes décidé à revenir de chez les morts. Ce n'était pas si bien qu'on le dit, alors, le paradis des chrétiens ? » Il rit.

Demontis attendait, ne sachant que dire ou que faire.

- « Je suis le docteur Djebari. Vous êtes à Oran, dans un hôpital de campagne de l'ALN. Vous êtes l'hôte de la Willaya 5, en quelque sorte – il rit encore, heureux de la surprise de Demontis –. Je crois que vous connaissez Oran ? Ici nous sommes dans l'école primaire du Petit lac. Le commandant aurait souhaité un endroit et une chambre plus dignes de vous. Mais c'est tout ce dont nous disposons pour l'instant... ça devrait s'améliorer dans les semaines qui viennent ! » Demontis était abasourdi. Comment était-il arrivé là ? Pourquoi le FLN ? Depuis combien de temps était-il dans le cirage ? Il voulut questionner le médecin, mais ne réussit à émettre qu'un pauvre croassement. Le docteur se pencha sur lui, toujours souriant, et lui prit le poignet.

- « Ne vous inquiétez pas. C'est normal. Il y a très longtemps que vous n'avez pas fait fonctionner vos cordes vocales. Il faut qu'elles s'échauffent. Ça va revenir très vite, vous allez voir !... Il semble que la fièvre soit tombée. Votre pouls est parfait »

Demontis, tendu par l'effort, parvint à demander :

- « quel... jour... ? »

- « Jeudi – Nous sommes jeudi 10 mai. Vous êtes arrivé chez nous le 1<sup>er</sup> mai. »

Demontis mit un certain temps à comprendre. Et il avait un peu le tournis.

- « Ça fait... un... mois... ! »

- « Vous avez dit un mois. Un mois que vous avez été blessé ! Oui, c'est très possible. Vous avez perdu beaucoup de sang. Vous étiez encore très faible quand on vous a amené... Pour tout dire, votre cas est une insulte à la faculté. Si j'en crois tout ce que j'ai appris, vous devriez être mort et enterré, à l'heure qu'il est, et depuis longtemps. La balle que vous avez reçue est passée très près du cœur. Elle est ressortie. Heureusement... On m'a rapporté que vous avez été soigné par une vieille paysanne. Ces vieux du bled ! Ils en savent bien plus que nous, avec nos livres et nos appareils compliqués. D'ailleurs, il faudra que je pense à me recycler auprès d'elle... – il rit encore – Sinon, vous avez un trou dans le poumon, une côte cassée, et des muscles abîmés. Tout ça se répare gentiment. Vous serez sur pied dans moins d'un mois. Le plus important, c'est que vous – comment dit-on, déjà, chez vous ? Ah, oui – que vous vous fassiez du lard. Vous êtes maigre à faire peur. »

- « Est-ce que vous savez ce que je fais là ? » Demontis s'aperçut qu'il articulait déjà nettement mieux.

- « Je ne saurais vous le dire. Le commandant vous fera la surprise en personne... il n'aimerait pas que je lui gâche le plaisir – le docteur redevint tout à coup sérieux. Demontis aurait juré qu'il avait peur – ça non, il n'aimerait pas ! Bien. Je vais le prévenir de votre réveil. Je crois que vous n'aurez pas longtemps à attendre pour faire sa connaissance... Je suppose que vous avez faim ? Je vous fais apporter un repas. Nous avons même du vin, pour vous. Mangez et buvez, mon capitaine, c'est ce que vous avez de mieux à faire. »

Sur ces mots, le médecin était reparti, primesautier et jovial, suivi comme son ombre par l'infirmière.

- « Philippe... Philippe ! » L'homme penché sur lui le secouait tout doucement par l'épaule. Demontis reconnaissait parfaitement la voix qui l'appelait par son prénom. Il cligna des yeux, pas tout à fait certain de ne pas rêver.

- « Philippe, réveille-toi ! » Tout à coup Demontis fut parfaitement conscient, l'esprit clair. Cette voix... Il ouvrit franchement les yeux et vit briller le regard aigu de Salim, dans la lumière incertaine du néon pisseux qui éclairait à peine la salle de classe. Il faisait nuit. « Salut, Philippe. Enfin, tu es réveillé. Que des bonnes nouvelles, aujourd'hui ! »

- « Salim ! » Salim, Bien sûr ! Ce ne pouvait être que lui, le commandant qui terrorisait le docteur, l'ennemi intime, le chef de la Willaya 5, son frère d'armes et son ami.

Ils s'étaient connus jeunes lieutenants, affectés à la même compagnie, sur le bateau qui les amenait en Indochine. Ils avaient subi le baptême du feu le même jour. Demontis avait été nommé capitaine quelques jours avant Salim, qui feignait d'enrager de lui devoir le respect de l'ancienneté dans le grade. Philippe avait pris le commandement de la 1<sup>ère</sup> compagnie, Salim celui de la 4<sup>ème</sup>. Tous les deux s'étaient retrouvés piégés dans la cuvette de Dien Bien Phu. Demontis s'était échappé, mais Salim s'était fait prendre. Demontis n'ignorait rien de la réputation de cruauté de Salim *Al Laham*, ni de quoi il était capable. Il sourit pourtant à son ami, leur complicité instantanément retrouvée.

- « Dis-donc, t'as pris du galon, mon commandant. Dis-moi, au lieu de me laisser rôtir à petit feu. Comment je suis arrivé là ? »

- « Le bol, mon ami. T'as toujours eu du bol. T'as plus de vies qu'un chat. »

Salim se tourna vers le docteur, resté dans l'ombre derrière lui.

- « Tu peux nous laisser un moment ? »

Le docteur s'empressa, nettement moins jovial que la première fois.

- « Oui, bien sûr, mais pas trop longtemps, mon commandant. Il est encore très faible. »

Salim attendit que le docteur sorte de la pièce, approcha une chaise du lit et s'assit.

- « Mon vieux Philippe. Tu peux pas savoir à quel point ça me fait plaisir de te revoir. Reste tranquille, ne te fatigue pas. Je vais tout te raconter. Tu vas voir, quand je te dis que tu as du bol. Au fait, j'ai su que tu étais à Kébir du jour où tu es arrivé, naturellement. Je suppose que tu devais aussi savoir, pour moi. »

Demontis acquiesça. Le mouvement de tête qu'il fit lui arracha une grimace.

- « Ne bouge pas ! Je voudrais que tu saches aussi que j'étais content qu'on ne touche pas à Kébir. Ça m'aurait embêté, de me trouver en face de toi. Mais ça n'a rien à voir. Je te raconte. C'est grâce – ou à cause - de Katz, si tu es là. Le général – on est devenus copains comme hallouf<sup>1</sup> - m'a demandé de participer à votre petite sauterie de l'Ouarsenis. Moi, ça ne m'intéressait pas trop, les histoires entre francaouis, ce n'est plus trop notre problème. Mais bon, il faut savoir de temps en temps rendre service à un ami – Salim rit, un rien méprisant-. Alors j'ai envoyé une katiba, histoire de montrer ma bonne volonté et de l'endormir un peu plus, ce bâtard. Tu te rends compte, il m'a prêté des camions ! Quand ça a été fini, mes djounoud sont restés dans le coin pour rapiner un peu, tu sais comme ils sont, on ne change pas facilement les habitudes. C'est eux qui t'ont trouvé, dans une mechta. Tu étais à moitié mort. Leur première idée, à ces cons, ça a été de finir le travail. Ils ne savent plus faire que ça. Ils sont vraiment cons, je te jure. Tuer un type qui ne sait même pas que tu es en train de le tuer, où est le plaisir ? Enfin...

Il y avait un Arabe, avec toi. On m'a dit qu'il avait des couilles, ton arbi. Ça ne m'étonne pas. Au lieu de se cacher, il s'est découvert pour les empêcher de te tuer. Il leur a dit que tu étais

---

<sup>1</sup> cochon

un grand capitaine Français, ce qui est exact, du moins par la taille, qu'il fallait te garder en vie, que leurs chefs les puniraient s'ils apprenaient qu'on t'avait tué – ce en quoi il n'avait pas tort non plus. J'aurais été très en colère. Bref, il a tellement insisté que le chef de la katiba a pris peur et ne t'a pas tué sur place, comme ça le démangeait de le faire. Il t'a emmené et il m'a prévenu. L'Arabe avait donné ton nom. Dès que j'ai su, je t'ai fait ramener à Oran, en leur disant que si tu mourais en route, je les égorgeais tous, avec leurs mouquères, leurs gosses et leurs chèvres. Et voilà. »

- « Et Dadi ? »

- « C'était Dadi ? Dadi, d'Indochine ? Merde, que je suis con. J'aurais dû m'en douter ! ... - Salim hésita -. Tu sais, c'est pas joli, ce qui se passe en ce moment, entre nous et les Arabes qui sont restés avec vous... Je regrette, Philippe. Ils l'ont zigouillé, avec tous les fellahs de la mechta. Qu'est-ce que tu veux, ils avaient un compte à régler avec les Beni Boudouane, ils n'ont pas fait de détail... »

Philippe ferma les yeux, pour ne pas pleurer. Dadi. C'était lui qui l'avait traîné jusqu'à la mechta. Dadi, qui était toujours là quand il avait besoin de lui, discret, d'une fidélité et d'un courage de chien de garde, qui ne se plaignait jamais, qui ne demandait jamais rien. Dadi savait très bien ce qu'il risquait. Il s'était sacrifié pour lui. Philippe frissonna, accablé par sa responsabilité. Comment avait-il pu être assez aveugle et arrogant pour ne pas se rendre compte qu'il pouvait pousser ses proches à se sacrifier pour lui ? Tout cela était un immense malentendu. Ce n'était pas ce qu'il avait voulu. Dadi valait mieux que lui. Ce n'était pas à lui de mourir. Salim s'était tu, gêné. Demontis finit par reprendre la parole, la voix sourde, le regard fixe :

- « Putain, Salim. Je ne te comprends pas. Tu as été mon ami. Je n'arrive même pas à me faire à l'idée que tu ne le sois plus. Je te connais. Tu n'es pas un monstre. Pourquoi tu laisses faire ça ? Qu'est-ce que ça vous rapporte de tuer des bébés, d'éventrer des femmes, de couper les couilles à des pauvres paysans ? »

Salim écarta les bras, en signe d'impuissance :

- « Il n'y a rien à comprendre, Philippe. C'est comme ça, chez nous, depuis que les Arabes existent. Il y a ce goût et cette odeur du sang. La terre est dure pour nous. Nous n'avons pas d'eau pour boire et nous purifier. Nous buvons et nous nous purifions par le sang. Nous, pour honorer Allah, on a le sang des agneaux. Vous, vous avez l'eau, vous aspergez vos statues impies d'eau bénite. C'est comme ça. On n'est ni pires ni meilleurs que vous. On n'est pas pareils, c'est tout... Et puis dis-moi, vous, les européens, si généreux, si sensibles, des femmes et des enfants d'Algérie, vous en avez tué combien, depuis que vous êtes là ? »

Les deux hommes restèrent un moment sans parler. Demontis coupa le silence :

- « Qu'est-ce que tu comptes faire de moi ? »

Salim réfléchit.

- « Rien, pour l'instant. Tu es mon prisonnier. Je ne crois pas que les Français sachent que je t'ai. En tous cas, ils ne m'ont rien demandé sur ton compte. Je verrai. Tu es mon ami. J'essaierai de te tenir à l'écart. Mais je ne peux rien te promettre. En attendant, remets-toi, ça peut toujours servir... Et, un bon conseil, n'essaie pas de te sauver... Tu n'arriverais pas à faire cent mètres, dehors. Oui, même toi, tu n'y arriverais pas. Ça grouille d'Arabes dans les rues qui ne demandent qu'une faveur à Allah, leur amener un francaoui !... Bon, il faut que je m'en aille, maintenant. Je reviendrai te voir, quand j'aurai le temps... ». Salim se dirigea vers la porte, sembla se raviser et revint vers Demontis.

- « Au fait. Est-ce que tu veux que je prévienne quelqu'un ? »

Demontis hésita. Ses chances de survivre restaient minces. A quoi bon donner de faux espoirs. Ce serait pire, si... :

- « Non. Je n'ai personne. »

- « Comme tu voudras. » Salim se retourna pour partir, sembla se raviser une deuxième fois :

- « Même pas Yasmina ? »

Le sang de Demontis se glaça dans ses veines. Il pâlit, les mains crispées sur le drap qui le couvrait. Salim, qui l'observait attentivement, rit franchement, content de l'effet qu'il avait produit sur Demontis.

- « Du calme, mon vieux ! Je t'ai dit que je savais tout ce qu'il y avait à savoir. Yasmina et moi, on est de Saïda. Je la connais depuis toute petite – il ajouta, d'un ton qu'il essaya de rendre léger, surtout que Demontis ne s'aperçoive pas que sa voix devenait rauque –. Elle ne t'a jamais raconté qu'elle avait failli se marier ?... C'était avec moi. – la voix de Salim trembla imperceptiblement -. Nos parents avaient arrangé le mariage – heureusement, il faisait sombre et le teint de Salim était suffisamment mat pour que Demontis ne s'aperçoive pas qu'il rougissait -. Finalement, j'ai préféré me sauver en France. Le mariage, moi, les mouquères et les morveux qui braillent... »

Les yeux brillants de Salim essayaient de percer Demontis. Il prit un air entendu, comme si ça n'avait pas d'importance :

- « Dis-moi, tu devais le savoir, qu'elle continuait à travailler pour moi, après Alger ? Tu as dû bien t'amuser avec elle ? »

Demontis était en nage. Malgré sa fatigue, il avait clairement senti le danger, jusque dans ses tripes. Salim lui tendait un piège. Yasmina était en danger de mort. Si Salim arrivait à lui faire dire qu'il s'était servi d'elle, elle était condamnée. Il fallait absolument lui faire croire que c'était elle qui s'était jouée du capitaine. Il avança, conscient qu'il se trouvait au bord du gouffre :

- « Qu'est-ce que tu racontes ? Yasmina ? Alors, tout ce temps, elle m'a... » La voix de Demontis s'était cassée. Il baissa la tête, comme terrassé par le chagrin et la honte – il fallait qu'il ressemble au cocu à qui son meilleur ami vient d'apprendre son infortune -. Mais il ne jouait pas dans un vaudeville.

Le cœur de Salim reprit peu à peu un rythme normal. Le démon de la jalousie qui le rongait depuis qu'il avait Demontis à sa merci s'éloigna à regret, toujours prêt à revenir sur ses pas. Yasmina ne l'avait pas trahi, il en était certain, à voir la tête de Philippe. Donc elle ne l'aimait pas. Salim ne l'aurait pas supporté. Philippe, lui, semblait amoureux comme un collégien. Il n'aurait jamais cru ça de lui. Il sourit à son ami, soulagé. Il pouvait le consoler à peu de frais. Et de toutes façons, Yasmina, aujourd'hui, c'était le cadet de ses soucis. Du moins il essayait de s'en persuader.

- « Allons, mon vieux. C'est la guerre. Yasmina est algérienne. Elle combat pour son pays. Les femmes utilisent les armes qu'elles peuvent. Ça n'a plus d'importance, maintenant. » Demontis gardait la tête baissée.

Salim, en sortant, se sentait presque léger. Il ne put s'empêcher de piquer son ami :

- « Sacré Philippe ! Si on m'avait dit que tu avais un cœur d'artichaut, comme on dit chez toi. »

Il fallait absolument que Yasmina quitte l'Algérie au plus vite. Elle ne le ferait que si elle était convaincue que Demontis était mort.

### ***Jour J-39, vendredi 25 mai***

*« Françaises et Français d'Algérie, le pouvoir gaulliste vient de subir une immense défaite... La Haute Cour de Justice, qu'il avait voulu à sa botte, a refusé de se déshonorer en condamnant à mort le Général Salan<sup>1</sup>. La France relève la tête. L'espoir est de nouveau dans nos cœurs. Ce n'est pas le moment d'abandonner la lutte. Nous pouvons, nous allons gagner,*

---

<sup>1</sup> Suite à ce jugement, la Haute Cour de Justice a été supprimée.

*parce que notre cause est juste, parce que l'avenir de l'Algérie est dans la France, parce que l'ALGÉRIE EST LA FRANCE. Plus que jamais, vous ne quitterez pas l'Algérie, parce que vous êtes ici chez vous ! Défendez votre patrie ! OAS VAINCRA. »*

Sauveur, Juliette, Gaby et toute une bande de jeunes avaient passé la matinée à ronéotyper et à distribuer le tract. Dans l'arrière-cour de la rue Béranger qui abritait une des imprimeries clandestines de l'OAS, il régnait une ambiance euphorique. Le soleil était chaud, il n'y avait pas de vent, et pas le plus petit nuage dans le ciel pour contrarier d'une touche de blanc le bleu monochrome. Les jeunes étaient simplement heureux du temps présent. Les *événements*, les attentats leur étaient devenus si familiers qu'ils n'arrivaient ni à s'en soucier, ni à avoir peur. Ils faisaient certes attention, dans la rue, mais par automatisme, sans y penser. Ils évitaient de marcher au bord des trottoirs, pour ne pas risquer d'être enlevés par une voiture, scrutaient les balcons et les terrasses, au cas où... Ils marchaient, discutant, riant et se bousculant, insouciant en apparence, comme n'importe quels jeunes de n'importe quel endroit en France, mais l'oeil et l'oreille en permanence aux aguets, jalonnant mentalement, sans s'en rendre compte, leur itinéraire d'abris possibles vers lesquels ils courraient au premier signe de danger. Cet après-midi, il allait faire très chaud. La vie, ou ce qu'il en restait, allait s'arrêter à Oran, jusqu'au coucher du soleil. Les jeunes soldats de l'OAS avaient décidé d'aller se baigner à la plage des Corales, dans la décapotable de Maxou.

Maxou était le fils unique du propriétaire des plus gros cinémas d'Oran. Il était Juif, et sa mère n'avait qu'un but dans la vie : que son fils soit heureux, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, trois cent soixante-cinq jours par an. La décapotable était le cadeau promis pour le bac. Comme il n'était plus question de bac avec les *événements*, et qu'il y avait un risque non négligeable que Maxou soit attristé de ne pouvoir passer l'examen, maman avait tarabusté papa pour qu'il lui achète quand même la voiture, pour atténuer la tristesse possible de Maxou, le pôvre ! Et ce n'était pas la peine d'attendre jusqu'à la saint Glinglin. Avec les *événements*, Dieu sait ce qui risquait d'arriver. Alors, autant qu'il en profite tout de suite ! Et après tout, ce n'était pas sa faute, à Maxou – Aïe comme il est beau, mon fils !-, s'il y avait les *événements*. Malgré tout, Maxou était un type sympa, et il avait le cœur sur la main. Les Corales se trouvaient quelques kilomètres après Mers-el-Kébir. La route de la Corniche et la plage étaient encore sûres. Elles étaient tenues par l'infanterie de marine. Les marins, bretons pour la plupart, n'aimaient déjà pas trop les Français qui n'étaient pas bretons, alors, les Arabes... Les fellaghas ne s'y risquaient pas. Après, toute la bande irait à la dernière séance de ciné, à 6 heures du soir. La séance se terminait à 8 heures, juste le temps de rentrer avant le couvre feu.

Ils avaient prétexté le manque de place dans la décapotable pour ne pas les accompagner. Sauveur et Juliette ne s'étaient pas vus depuis trois jours, et ça leur avait paru à tous les deux un avant goût du purgatoire. Toute la matinée, ils avaient attendu le moment où ils seraient seuls. Maxou, Gaby et les autres n'avaient pas été dupes de leur excuse, mais ils les avaient quand même laissés, en les charriant à peine, gentiment, un peu jaloux quand même. Sauveur et Juliette s'étaient laissés chambrer, avaient ri avec eux, pas gênés d'être amoureux et que ça se voie à ce point. Sauveur ferma à clé la porte du local, prit la main de Juliette et l'entraîna jusqu'au bar qui faisait coin avec la rue d'Arzew. C'était un des rares cafés encore ouverts dans le quartier. Le patron était de l'OAS. C'est chez lui qu'on déposait les clés de l'imprimerie. Sauveur glissa discrètement le trousseau sous le journal jeté sur le comptoir. Le café était désert, ce n'était pas une raison pour ne pas respecter la procédure. Il commanda des sandwichs pour Juliette et pour lui. A cette heure là, avant les *événements*, le café était plein à craquer, il y avait des gens qui mangeaient la kémie et buvaient l'anisette jusque sur le trottoir.



Sauveur et Juliette étaient assis à une table au fond du café. Sauveur s'efforçait d'avalier son jambon beurre, mais il n'avait pas faim. Il avait comme un poids sur l'estomac, qui lui coupait l'appétit. Ce n'est pas qu'il se sentait malade, ou triste, ou inquiet de quelque chose. Non, il se sentait bien, heureux, mais il y avait quand même ce poids. Ça ne lui faisait jamais ça, avant. Mais depuis les dernières vacances, ça lui arrivait souvent. Quand il n'était pas avec Juliette et que d'un seul coup il pensait à elle, le poids arrivait direct sur l'estomac. S'il était en train de manger, il reposait son couvert, il ne pouvait plus. Et le matin, quand il savait qu'il allait la voir dans la journée, il n'arrivait même pas à avaler son café au lait, au désespoir de sa mère. Après, il était occupé, ça s'arrangeait un peu, mais quand il retrouvait enfin Juliette, ça revenait. Elle était si belle, aussi, il l'aimait tellement... Il avait peur de se réveiller, et de comprendre qu'elle n'était qu'un rêve. Au bout d'un moment, quand ils étaient seuls les deux, et qu'ils s'embrassaient et se regardaient avec des yeux de merlan frit, le poids disparaissait, et Sauveur pouvait enfin s'envoler avec Juliette sur leur petit nuage. Juliette, elle, ne semblait pas ressentir les mêmes symptômes que Sauveur. Les femmes, si on regarde de près, elles ont moins peur des hommes que les hommes des femmes. Elle mordait à pleines dents dans le sandwich, s'étouffant à vouloir lui parler en même temps. Elle avait accumulé tant de choses à lui dire, depuis trois jours – une éternité. Sauveur se sentait fondre, à la regarder parler et manger. Il aurait voulu être tout le temps avec elle, qu'ils ne se quittent jamais.

En sortant du café, Juliette prit Sauveur par la main, et, d'autorité, s'engagea dans la rue qui menait au boulevard Front de Mer. Au bout du boulevard, on arrivait au jardin du Petit Vichy. C'est là qu'ils avaient l'habitude de s'asseoir sur un banc et de s'embrasser pendant des heures. L'itinéraire était plus long que si on coupait par la place d'Armes, mais il était plus agréable aussi. Le boulevard longeait le port d'Oran, et offrait une vue de carte postale sur les bateaux à quai, la jetée, la mer si bleue à perte de vue, aussi douce et infinie que leurs rêves. Ils passeraient devant l'immeuble de Juliette, mais il n'y avait aucun risque que ses parents les surprennent, ils passaient leur temps à l'hôpital. Depuis qu'ils avaient quitté le café, Juliette ne riait plus, ne parlait plus. Elle marchait vite, visage fermé, traînant par la main Sauveur surpris et inquiet. Qu'avait-il bien pu dire ou faire qui l'ait mise en colère ? Avec les femmes, on ne savait qu'après, et pas toujours. Ils arrivaient devant l'immeuble. Juliette tira brusquement Sauveur jusqu'à la porte d'entrée, écrasa le bouton de la sonnette de la loge avant qu'il ait pu dire un mot. Le dé clic presque immédiat de la serrure indiqua que le concierge s'était dépêché de commander l'ouverture pour faire cesser la sonnerie infernale. Juliette poussa la porte et entra. Elle n'avait pas lâché la main de Sauveur. La porte et le guichet de la loge du concierge étaient fermés. Juliette dit très fort, d'un ton enjoué, « Bonjour, Monsieur Gonzalves. C'est moi, Juliette ! » Une voix ensommeillée émit un grognement qui devait probablement traduire à la fois l'agacement du concierge d'avoir été réveillé en sursaut de sa sieste et son soulagement de ne pas avoir à ouvrir le guichet de la loge pour renseigner un visiteur. Juliette resplendissait dans le clair obscur du hall. Elle fit une grimace amoureuse à Sauveur, et l'entraîna, décidée, dans l'ascenseur. Le poids était revenu sur l'estomac de Sauveur, plus lourd. Juliette habitait au dernier étage. L'ascenseur était terriblement lent, la montée interminable, la cabine immense. Juliette avait lâché la main de Sauveur. Les deux jeunes gens s'étaient écartés l'un de l'autre, évitaient de se regarder, comme deux étrangers. La cabine s'arrêta en fin. Ils en sortirent soulagés. Juliette fouilla dans son sac, en retira une clé compliquée, qu'elle introduisit dans la serrure cuivrée d'une porte en bois massif qui faisait face à l'ascenseur. Puis elle appuya sur l'énorme bouton de porte. La porte s'ouvrit sans difficulté, dans un chuintement cossu. Juliette entra, se retourna vers Sauveur, lui prit les deux mains et l'attira à l'intérieur.

Juliette mordillait avec application l'oreille de Sauveur. Ils étaient couchés sur le lit de Juliette, nus et impudiques. Ils avaient fait l'amour, pour la première fois. Juliette et Sauveur

étaient vierges et inexpérimentés, mais ils s'étaient trouvés tout de suite, comme les deux parties d'un même moule. Juliette n'avait eu aucune appréhension. Elle avait à peine ressenti la déchirure de son hymen, éperdue dans l'explosion de plaisir du sexe de son amant entrant en elle, de ses jambes, enroulées autour des hanches de Sauveur, qui le poussaient à s'enfoncer encore et encore dans son corps. Tous les deux débordaient du bonheur de s'être gardés l'un pour l'autre. Ils n'avaient pas fermé les volets de la chambre, et se contemplaient, avides, sans en éprouver de gêne. Tout l'après midi, ils s'étaient aimé, caressé, interrogé. Leur curiosité de l'autre était infinie. Ils apprenaient à découvrir les secrets les plus intimes de leur corps, et s'en délectaient. Il était près de 6 heures de l'après midi. Il faisait encore jour, mais le soleil, voyeur et complice, pris d'une pudeur tardive, s'était caché derrière le santon. Il était temps pour Sauveur de quitter Juliette, mais il n'arrivait pas à concevoir l'idée de se détacher d'elle. Juliette, étendue sur lui, mi riant mi sérieuse, appuyait de tout son poids pour le retenir prisonnier. Elle aurait voulu qu'il reste avec elle, qu'ils ne se quittent plus jamais jusqu'à leur mort, très vieux, tous les deux à la même minute du même jour. C'était possible, il n'y avait qu'à le vouloir très fort. Il n'allait pas partir. Ils allaient attendre ensemble l'arrivée de ses parents. Elle expliquerait simplement qu'elle ne pouvait pas vivre une seule minute sans Sauveur, et que voilà, c'était comme ça, qu'il n'y avait rien d'autre à faire ou à dire, qu'ils allaient vivre tous les deux dans sa chambre, sans jamais en sortir, et qu'ils allaient faire l'amour tout le temps.

Sauveur l'embrassa sur les cils, la serra encore plus fort contre lui, en lui murmurant des mots qu'il ne maîtrisait plus. Son désir montait à nouveau. Il n'essaya pas de le cacher. Juliette l'avait senti. Elle ne fit pas semblant de l'ignorer, emprisonna le sexe de sauveur entre ses cuisses et se mit à chanter :

- « Mon petit doigt me dit... qu'il y a quelqu'un ici... qui a encore envie... de faire des gouzis... petit doigt, petit doigt... ne m'a jamais menti... » Ils rirent. Sauveur fit un effort surhumain pour se dégager. Juliette eut pitié de lui.

- « Le monde est stupide. Voilà ! » Elle mordilla une dernière fois l'oreille de Sauveur, roula sur le côté et se leva, faussement boudeuse. « Va-t-en vite, maintenant, avant que je t'enferme dans ma chambre, et tu ne pourras plus jamais sortir ». Sauveur était debout. Juliette courut vers lui, se serra contre lui, pour sentir encore une fois son corps, avant qu'il se rhabille, qu'il mette ces sales vêtements qui empêchaient sa peau de toucher la peau de son amant. Son amant ! Sauveur était son amant. Comment pouvait-on être aussi heureuse et ne pas en mourir ? Des larmes perlaient au bord de ses cils quand il referma la porte d'entrée derrière lui, après une dernière caresse. Elle se rhabilla à regret, encore chaude de l'amour de Sauveur. Demain, il allait revenir. Elle ne vivait déjà plus que dans l'attente. Elle comptait les secondes. Il faudrait qu'elle se débarrasse de Gaby, si pour une fois il avait dans l'idée de ne pas bouger de l'appartement.

Dans la rue, Sauveur pensa soudain à Mahmoud, le pauvre innocent au bon sourire. Une chape de glace tomba sur lui. Il passerait sa vie à réparer. Jamais plus, il le jurait, il ne ferait de mal, à personne. Mais, au risque de la perdre, il fallait que Juliette sache. Demain, il lui dirait tout.

L'homme sonna à la porte et attendit, sans manifester de signe d'impatience. Il avait actionné le bouton de la minuterie, et s'était placé en pleine lumière, pour être parfaitement identifiable. L'homme vit le judas de la porte s'éclairer un bref instant. Quelqu'un, à l'intérieur, l'observait. Il fixa le judas, prit un air soucieux et un rien absent. Plus il semblait préoccupé, mieux ça valait. La porte s'ouvrit brusquement.

- « Qu'est-ce qui se passe ? Il est arrivé quelque chose à Gaby ? »

La jeune fille l'avait reconnu. Il ne pouvait être que le porteur d'une mauvaise nouvelle. C'était exactement ce qu'il avait imaginé pour qu'elle lui ouvre. L'homme leva les deux mains, pour la calmer. En même temps, il regarda encore une fois vers l'ascenseur et la cage d'escalier, pour s'assurer que personne ne montait.

- « J'ai un message pour votre frère ! Ne vous inquiétez pas - il chuchotait -... C'est délicat de vous parler, ici, sur le pallier... Est-ce que je peux... ? ».

La jeune femme hésita et s'effaça à regret pour le laisser passer. Elle s'adossa exprès à la porte restée ouverte, pour que l'homme ne la referme pas. Juliette n'avait pas exactement peur de son visiteur, mais elle ne l'aimait pas. L'idée de se trouver seule avec lui, dans une pièce fermée, la révoltait. L'homme fouilla dans la poche gauche de sa veste, et en retira une feuille de papier pliée en quatre qu'il lui tendit. Juliette, surprise, avança la main pour la prendre. L'homme lâcha la feuille, prit Juliette par le poignet, et la tira vers lui. De son poing resté libre, il la frappa à la pointe du menton. Juliette n'avait pas esquissé le moindre geste de défense. Elle glissa le long de la porte, assommée. L'homme la tira brutalement en arrière, referma la porte sans la claquer. D'un seul coup, il était devenu une masse de haine et de folie. Il tomba à genoux près de Juliette. Dents serrées, souffle court, yeux révoltés, il haletait. Il se mit à lui caresser frénétiquement la poitrine, en psalmodiant des mots sans suite qui le faisaient tour à tour rire ou sangloter. De temps en temps, un nouveau flux de haine semblait le submerger. Il se redressait alors, toujours à genoux, et restait pantelant, raide et haletant. Puis il se calmait et se remettait à psalmodier en caressant plus doucement la poitrine de Juliette.

Il se releva enfin, redevenu soudain parfaitement maître de lui. Il avait tout le temps. Une heure devant lui. Largement de quoi lui faire voir, à cette salope, s'il était un moins que rien ! C'est vrai, à la fin ! Elle le prenait pour qui, cette petite pute ? Elle allait voir, s'il était un rien du tout ! L'homme n'en pouvait plus. Depuis qu'il avait vu Juliette pour la première fois, s'embrassant avec ce petit con à la gueule d'ange, cette petite frappe qu'il ne pouvait pas souffrir, il ne dormait plus. Elle était jour et nuit dans sa tête ; dès qu'il fermait les yeux, elle était là, qui le regardait comme elle l'avait regardé aujourd'hui, d'un air à la fois de dégoût et de peur, comme on regarde un rat. Il avait tout le temps mal à la tête. Il avait passé des jours entiers à suivre Juliette dans la ville. Il avait trouvé comment entrer et sortir de l'immeuble sans que le concierge le voie. Il montait sans bruit jusqu'au pallier de la terrasse. Caché dans le noir, il surveillait la porte de l'appartement. Il ne risquait pas qu'on le surprenne. On ne pouvait pas le voir d'en dessous, et personne ne montait jamais sur la terrasse, depuis que les terrasses étaient interdites. Il y avait une femme qui venait tous les matins. Elle amenait le panier des courses, préparait la cuisine pour la journée et faisait le ménage. Elle repartait vers 1 heure de l'après midi. Pour le reste, il savait tout des allées et venues du frère et des parents. Aucun d'eux ne rentrerait avant le couvre-feu. Le frère passait ses après-midi à la plage ou au cinéma, ou Dieu sait où, avec les autres petits rupins d'Oran, ces petites crevures de gosses de riches. Les parents, eux, n'étaient jamais là- il ricana-. Ils auraient mieux fait de surveiller leur salope de fille, au lieu de la laisser se faire niquer chez eux par ce petit enfoiré. La putain. La salope ! Il fallait qu'elle lui sorte de la tête, qu'il se l'arrache, la putain de salope...

L'homme inspecta toutes les pièces, regardant sans les voir les meubles art nouveau et les tableaux de marine qui décoraient l'appartement. Il trouva facilement la chambre de Juliette. Le lit était défait. Il remarqua les gouttes de sang séché sur le drap. Pour sentir le sang, l'homme était très fort. La salope ! Ce petit con l'avait dépucelée cet après midi, ou alors c'est qu'elle avait ses règles. Putain de merde ! Il aurait dû se décider avant. Il haussa les épaules. Tant pis, du sang, il n'y en aurait pas qu'un peu quand il aurait fini. L'homme retourna dans le vestibule, souleva sans effort Juliette dans ses bras, et l'emmena dans la chambre. Elle grogna quand il la jeta sur le lit. Tu aimes ça, hein, ma salope ? T'en as pas eu assez, pour aujourd'hui ? T'inquiète pas ! Tu vas en avoir encore, espèce de petite putain ! Je vais te faire

jouir, fais moi confiance. Tu vas niquer comme jamais t'as niqué. Tu vas mourir de plaisir – il rit, d'un rire de dément -. L'homme déchira le chemisier de Juliette, remonta sa jupe sage jusqu'au ventre, arracha sa culotte et recula de quelques pas pour apprécier l'effet. Le désir montait péniblement en lui. Il se déshabilla entièrement, laissant tomber ses habits par terre, se saisit amoureusement du poignard qu'il portait dans un étui, à même la peau, sous l'aisselle, et se rapprocha du lit. Il commença à se masturber lentement, puis de plus en plus vite. De la main qui tenait le poignard, il donnait des petites tapes sur la joue de Juliette, pour la réveiller. Il fallait qu'elle sache. Qu'elle soit tout juste consciente de ce qu'il lui faisait, mais pas tout à fait réveillée, qu'elle soit incapable de se défendre. Sinon, elle se mettrait à crier et à se débattre. Il ne pourrait pas le supporter. Il s'énerverait, et la tuerait tout de suite. Elle gâcherait tout. Elle ne devait pas bouger, mais il fallait qu'elle le regarde dans les yeux. Il fallait qu'il lise l'horreur et la peur dans les yeux de Juliette. Pour arriver enfin à bander. La putain de salope. Il l'égorgerait lentement, en même temps qu'il s'enfoncerait dans ses entrailles.

Juliette ouvrit les yeux. Dans sa demi conscience, elle vit et sentit en même temps l'homme nu aux yeux fous qui se couchait sur elle.

## *Chapitre 10 Hasard, coïncidence... mon œil !*

*Jour J-35, mardi 29 mai*

Le meurtre de Juliette Sournac, la fille des médecins réputés d'Oran, fut un des pires moments de la vie d'inspecteur de Miranda, Et Dieu sait pourtant que des sales moments, ces dernières années, il en avait eu sa part. Mais la vue de la jeune fille, si belle malgré la souffrance qui avait figé son visage, si pure malgré le sang dont l'assassin avait maculé son corps, le rendit malade. Pendant plusieurs jours, il fut incapable de faire l'amour à Juanita.

Miranda était de permanence quand le frère de la victime avait découvert le crime. A la description qu'en avaient faite les flics de Police Secours rendus sur place, le type du dispatching n'avait pas hésité : une FSE<sup>1</sup>, égorgée, c'était pour Miranda, aucun risque de se tromper d'affectation et de se faire engueuler.

Miranda, arrêté sur le seuil de la chambre de Juliette, s'imprégnait de la scène du crime, enregistrant dans une boîte de son cerveau les détails qui ressurgiraient peut-être un jour pour lui désigner le coupable. Le docteur Gomez était déjà au travail. Penché sur le cadavre de la jeune femme, il farfouillait à l'aide d'un scalpel dans l'horrible plaie du cou, poussait de temps en temps des grognements de satisfaction. Absorbé par son examen, il n'avait pas remarqué la présence de l'inspecteur. Enfin, il se releva dans un dernier grognement, se tourna vers Miranda, eut un haut le cœur de surprise, et lui sourit de toutes ses dents.

- « Purée, José, tu m'as fait une de ces peurs !... Je suis vachement content que ce soit toi. Tu ne vas pas me croire ! »

Les yeux de Gomez brillaient de l'excitation du chasseur. Pour un peu, il aurait sauté de joie, oubliant où il était et ce qu'il était en train de faire. - Aussi, le légiste ne manifestait-il jamais de compassion pour ses patients. Pour rester vivant et sain d'esprit, il avait une fois pour toutes, dans son métier, revêtu une carapace d'insensibilité qui le protégeait contre les émotions professionnelles. Le corps devant lui n'était plus celui d'une jeune femme qui avait été vivante, belle et chaude ; il n'était même pas de la chair et du sang morts, il n'était qu'un ensemble d'interrogations abstraites auxquelles il était payé pour répondre, un exercice intellectuel plus ou moins intéressant, selon la difficulté du cas.- Miranda enviait son apparent détachement. En même temps il savait que son métier à lui n'avait rien de scientifique, que pour trouver les coupables, il fallait accepter de se mettre à la fois dans la peau de la victime et dans celle de l'assassin, sans juger du bien ou du mal. La quadrature du cercle... Heureusement qu'il avait Juanita et les enfants, pour le ramener tous les soirs à la vraie vie.

- « José, c'est exactement la même plaie que Kébir... J'en mettrais ma main au feu ! Sauf que ça ne colle pas – Gomez baissa le ton, jusqu'au murmure -. J'ai trouvé du sperme. Sinon, la mise en scène ressemble drôlement à la morte d'Alger. Excuse-moi, là, je me mêle de tes oignons. Ah ! Elle a un hématome au menton. Peut-être un coup de poing. Je vais regarder de plus près, au labo. Je te dirai ce qu'il en est dans trois, quatre jours. » Gomez ajouta, juste pour faire marronner<sup>2</sup> Miranda « A moins que t'en aies pas besoin. Ça m'arrangerait, vu le boulot en ce moment ! » Miranda lui montra le poing. Gomez allait rire, mais la présence, dans le salon tout proche, de la famille anéantie, le retint in extremis.

---

<sup>1</sup> Rappel : Française de souche européenne

<sup>2</sup> Faire marronner, faire enrager quelqu'un, avec connotation amicale

Miranda passa l'appartement au peigne fin avant de laisser travailler le photographe et les spécialistes de l'identité judiciaire. Il n'y avait aucune trace de lutte, pas de meuble renversé. La porte n'avait pas été forcée. D'après le concierge, la jeune fille était entrée vers 2 heures ½ de l'après-midi. Il était en pleine sieste. Il lui avait ouvert la porte depuis le bouton de la loge. Juliette lui avait parlé. Il avait reconnu sa voix ; alors il n'avait pas eu besoin de sortir vérifier. Est-ce qu'elle était seule ? Il n'avait pas eu l'impression qu'elle était avec quelqu'un, mais, honnêtement, il ne pouvait pas en être absolument certain. De tout l'après-midi, il n'avait ouvert qu'à des gens de l'immeuble. Aucun inconnu, aucun livreur ne s'était présenté. On ne pouvait pas entrer sans sonner à la loge. Par contre on pouvait sortir librement, en actionnant le loquet de l'intérieur. Et rien n'empêchait un occupant de l'immeuble de descendre ouvrir lui-même la porte à un visiteur. Et puis, son épouse n'était pas là en ce moment. Elle était partie chez une de ses sœurs au Portugal, en attendant que ça s'arrange. Il était seul. Forcément, c'était plus difficile de surveiller 24h sur 24h.

Miranda fit le tour des voisins, qui n'avaient rien entendu, remarqué personne en particulier ; des Arabes, il n'en passe pas beaucoup dans la rue, depuis que l'OAS... Remarquez que même avant, ici, ça n'a jamais été très mélangé. A part les bonniches Arabes, et encore. Et puis, avec les *événements*, qui peut dire qu'untel ou qu'unetelle est suspect ? On se méfie de tout le monde, mais pas plus de l'un que de l'autre. Non, décidément, ils ne voyaient pas... Miranda avait interrogé tous ces gens sans le plus petit espoir, par pure conscience professionnelle. Il savait pertinemment qu'il n'en tirerait rien. C'était comme ça depuis des mois. Même s'ils avaient vu quelque chose, les gens ne parlaient pas. Ils avaient trop peur. Peur d'être mêlés à des histoires. Après tout, cette fille, allez savoir pourquoi elle était morte, et qui l'avait tuée. Et si c'était des histoires de barbouzes, ou d'OAS, ou de fellaghas. Ça c'était déjà vu, et même pour d'aussi jeunes. Et ceux qui parlaient à tort et à travers, on les retrouvait égorgés ou avec une balle dans la tête, pareil. Alors moins on en disait, mieux on se portait.

Le père et la mère de Juliette ne lui furent d'aucune aide. Ils étaient partis tôt ce matin, comme tous les matins. Depuis qu'il n'y avait plus de cours au lycée, ils ne s'étaient pas vraiment inquiétés de ce que leurs enfants faisaient de leurs journées. Ils étaient trop pris. Il y avait beaucoup trop à faire. Ils avaient passé trop de temps à soigner des inconnus qui ne leur étaient rien. Et ils en étaient arrivés à négliger leurs propres enfants, au point de laisser leur fille se faire tuer, chez eux ! Ils ne se le pardonneraient jamais. Le père et la mère avaient les yeux rougis. Ils ne se rendaient pas encore tout à fait compte, répondaient mécaniquement, comme absents, se tenaient serrés l'un contre l'autre, enfoncés dans le grand canapé du salon. Miranda n'insista pas. Les pauvres n'auraient pas trop de toute la vie qui leur restait pour chasser le corps ensanglanté de leur fille de leurs nuits d'insomnie...

Enfin, quand il eut épuisé tous les prétextes et les faux semblants, l'inspecteur rassembla ce qui lui restait de courage, et entraîna Gaby dans la cuisine, l'endroit le plus neutre qu'il ait trouvé. Gaby, qui ressemblait si étrangement à une version masculine de sa sœur que l'inspecteur en était profondément troublé, comme s'il n'arrivait plus à faire la part entre le mort et le vivant. Gaby montra une force morale étonnante pour un garçon de dix-huit ans. Il répondit aux questions de Miranda d'une voix ferme et détachée, front plissé par la réflexion, en essayant d'être le plus précis et le plus utile possible à l'enquête. Sa peine et sa rage, on sentait qu'il les gardait enfouis au plus profond de lui-même. Miranda se dit que quand elles exploseraient, ce garçon serait en grand danger.

Après la plage, Gaby et ses copains avaient vu un film au Century. Gaby était rentré un peu avant le couvre-feu. Il avait ouvert la porte d'entrée avec sa clé. On ne pouvait pas ouvrir autrement, il n'y avait pas de poignée. La serrure n'était pas verrouillée à double tour. Il en avait déduit que sa sœur était rentrée avant lui. Il l'avait appelée, intrigué de ne pas entendre de bruit dans l'appartement. Elle n'avait pas répondu. Il avait sa chambre à côté de celle de sa

sœur. La porte était ouverte. Il l'avait vue... Il s'était rendu compte tout de suite qu'elle était morte ; du sang, partout, et ses yeux... – sa voix s'était cassée, la seule fois pendant tout l'interrogatoire-. Il avait pensé à ne rien toucher, à téléphoner à la police. Est-ce que le meurtrier aurait pu être encore là, caché dans l'appartement ? Ça ne lui était pas venu à l'idée. Non, après réflexion, ça lui paraissait invraisemblable. Il aurait ressenti sa présence, quelque chose. Non, vraiment, non. Il reconstitua sa journée, expliqua que sa sœur et lui avaient passé la matinée ensemble à traîner avec une bande de copains, que lui et la bande étaient partis se baigner l'après-midi, mais qu'elle n'avait pas voulu les accompagner. Ils s'étaient quittés vers une heure et demie. Miranda lui demanda à brûle pourpoint si elle était restée seule. Gaby hésita à peine, presque imperceptiblement, mais suffisamment pour que l'inspecteur s'en aperçoive. Non, elle était seule, répondit-il. Miranda sut que Gaby lui mentait, qu'il s'était préparé à le faire, et qu'à l'ultime seconde il avait quand même hésité à lui dire la vérité. Miranda n'insista pas. Il nota les noms des copains qui se trouvaient avec Gaby. Il y en avait six. Il saurait très vite qui était resté avec Juliette à une heure et demie cet après-midi.

L'interrogatoire des amis de Gaby ne fut pas nécessaire. Le relevé téléphonique du poste des Sournac lui apporta le soir même l'information : Gaby avait téléphoné au bar Batiste, à Kébir, tout de suite après avoir appelé Police Secours. Il ne fallut pas beaucoup de perspicacité à l'inspecteur pour découvrir que le destinataire de l'appel était Sauveur, le fils du patron. Sauveur n'était pas sur la liste de Gaby. C'était lui qui était resté avec Juliette lorsque elle avait quitté son frère et ses amis. Juliette, Sauveur, Mers-el-Kébir, Rosalie... C'était presque trop beau.

La voiture qu'il envoya à Kébir aux premières heures pour cueillir Sauveur croisa celle de Batiste, qui accompagnait son fils jusqu'à la PJ. Miranda était rentré chez lui, après une nuit blanche, pour se doucher et se changer. Il les trouva à son retour, qui l'attendaient, assis sagement sur un banc près de son bureau. Les agents de service avaient dû trouver Sauveur si peu coupable qu'il ne leur était pas venu à l'idée de le boucler.

L'inspecteur avait reconnu le jeune type sympathique qui servait de temps en temps au comptoir, chez son père. Leurs regards s'étaient croisés, et il avait lu une telle détresse dans les yeux de Sauveur qu'il avait tout de suite su qu'il n'avait rien à voir avec ces crimes. Il en avait été profondément soulagé. Il le fit entrer dans son bureau, pendant que son père attendait dehors, sûr de l'innocence de son fils et de rentrer tout à l'heure avec lui au village. Le jeune homme lui dit tout, sans réserve, sans fausse pudeur. Juliette et lui avaient fait l'amour, hier après midi. C'était la première fois pour les deux. Un bonheur extraordinaire ; s'ils avaient pu mourir tous les deux ensemble à ce moment là... Elle était morte en gardant cet amour au plus profond d'elle même, et l'autre salaud, avec toute sa rage, n'avait pas pu le lui arracher... Sauveur ne cacha rien, jusqu'au pauvre Arabe qu'il avait tué à Kébir, le jour de la mort de Rosalie... Il avait voulu expier, qu'on le punisse. Mais personne n'était venu le chercher pour le mettre en prison. Il s'était dénoncé aux gendarmes, mais les gendarmes l'avaient renvoyé, en lui disant d'oublier... Ce sont des choses qu'on faisait dans la colère, dans des circonstances particulières, dont on n'était pas vraiment responsable. Ça ne servirait personne de te mettre en prison... Et de toutes façons, cette histoire est classée. Il n'y aurait que le juge qui pourrait revenir dessus, et le juge, en ce moment, il a d'autres soucis. Allez, rentre chez toi. Nous, on n'a rien entendu, hein, Pierrot ? Tu n'es pas venu nous voir... Alors peut-être que c'était Dieu qui l'avait puni ? Après son crime, il n'avait pas eu le courage de se confesser. Dieu lui avait enlevé Juliette pour lui donner un avant goût de sa prochaine damnation.

Miranda en aurait presque souri. Ces cagots de napolitains. Ils mettent Dieu partout, et ça ne les empêche pas de... Enfin, bref ! Comme si Dieu avait quelque chose à voir dans tout ce merdier. Pour Miranda, il y avait une explication beaucoup plus simple. Par ici, le bien et le

mal avaient perdu la boussole, depuis quelque temps, voilà tout. C'était l'histoire de l'humanité. A chacun de tenir le cap comme il le pouvait, jusqu'à ce que ça se remette à filer droit... en attendant le prochain déboussolage... L'Arabe de Kébir n'était qu'une minuscule unité parmi les dizaines de milliers de morts absurdes de cette guerre qui n'arrêtait pas de finir. Miranda n'avait aucune envie de donner Sauveur à ses collègues anti OAS. D'ailleurs il n'était pas persuadé que ça les aurait intéressés. Ils avaient du gibier bien plus gros à se mettre sous la dent. Et si péché il y avait, Juliette avait aimé Sauveur si fort qu'il y aurait beaucoup à mettre sur l'autre plateau de la balance...

Non, Sauveur n'était pour rien dans la mort de Juliette, et pour l'Arabe qu'il avait tué, maintenant, c'était entre lui et sa conscience. Même Gaby, le frère, n'avait pas imaginé une seconde que son ami ait assassiné sa soeur. Le soir du crime, il lui avait téléphoné pour le prévenir, pas pour l'accuser. Sauveur affirmait avoir quitté Juliette vers 18 heures. Il n'avait croisé personne, ni dans l'immeuble, ni à proximité. Le légiste penchait pour une mort vers 19h, à un quart d'heure près. Il fut facile de vérifier que Sauveur était rentré à Kébir et servait au bar de son père à cette heure là. Il y avait une dizaine de témoins. Si on remontait à la mort de Rosalie, le jeune homme avait passé la nuit à pêcher au large, avec le mari. Et les gendarmes l'avaient vu rentrer au port. Pour la femme d'Alger et les Aurès, c'était carrément impossible. Quant au poignard, franchement, il ne voyait pas comment Sauveur serait devenu expert en armes blanches. Non, la piste Sauveur, c'était terminé. Il était en dehors du coup, définitivement.

Miranda tenait à la main le rapport d'expertise que Gomez venait de lui apporter. Gomez était assis en face de lui, son éternelle Boyard à la bouche, dans l'arrière salle de l'Aiglon, le seul bistrot encore ouvert du quartier. Ils s'étaient installés dans l'arrière salle par précaution. Tous les deux sirotaient une anisette en mangeant tristement des olives cassées, succédant misérables des opulentes kémias disparues des bars. Le café était presque désert, juste un type qui buvait une bière au comptoir, et un couple de jeunes assis à une table, qui ne se quittaient pas des yeux, devant une tasse de café vidée depuis des heures. Il y avait longtemps qu'on n'installait plus de tables en terrasse. Une voiture passait, une rafale de mitraillette ou une grenade lancée par la vitre... et on ramassait les morceaux de viande éparpillés.

- « Tu es sûr de toi ? »

- « A 99,99%. Je mets ta main à couper sans hésiter. C'est le même poignard, ou son frère jumeau. Les plaies au cou, elles ont été faites par le même type. Et ce n'est pas juste une intuition. Les plaies, c'est comme les empreintes digitales. Il n'y en a pas deux pareilles. Le tueur a signé les deux crimes, j'en suis aussi sûr que s'il les avait tuées devant moi. »

Gomez confirmait l'heure de la mort, un peu après 19h. Le tueur avait essuyé son arme avec la culotte de la fille. Le coup qu'elle avait reçu au menton précédait le coup de couteau. Il avait été assez puissant pour l'assommer. Et il y avait des traces de sperme. Elle avait été violée, encore vivante. Oui, le sperme pouvait provenir d'un rapport amoureux normal, antérieur viol. Mais il n'avait aucun moyen scientifique de l'assurer.

Front plissé par la concentration, Miranda reconstitua pour Gomez ce qu'il avait appris. Les deux jeunes gens avaient fait l'amour. Ils n'avaient pas utilisé de préservatif. Ça expliquait le sperme, ça ne remettait pas le tueur de Kébir en question.

Juliette n'avait pas accompagné Sauveur jusqu'à la sortie de l'immeuble. Elle n'aurait pas pu. Elle ne s'était pas rhabillée – Sauveur avait rougi en l'avouant à l'inspecteur-. Elle avait provoqué son amant, par jeu, comme les femmes amoureuses savent faire, sans jamais avoir appris, d'instinct, « pour te faire regretter de m'abandonner, toute seule, toute nue, misérable suborneur. » Elle avait dit suborneur, en imitant la voix grave de Raimu, parce qu'ils venaient de revoir César, au cinéma. Elle avait regardé Sauveur d'un drôle d'air, par en dessous, innocente et garce, et elle avait ri en montrant ses dents... Sauveur avait le rire de Juliette dans



la tête, ses yeux qui brillèrent, et la langue qu'elle avait doucement passée sur ses lèvres. Et il avait chaud au ventre.

Il se souvenait parfaitement qu'elle avait claqué la porte derrière lui - la voix de Sauveur s'était brisée. Il s'était mis à pleurer, sans honte. C'était trop lui demander. Miranda en avait eu la gorge serrée à étouffer. Il avait rendu Sauveur à son père. Les deux hommes étaient repartis, le père serrant contre lui et portant à demi le fils désespéré.

Le tueur était entré dans l'appartement après le départ de Sauveur. Comment s'y était-il pris ? Juliette lui avait ouvert volontairement la porte. Il n'y avait pas d'autre explication. L'homme avait sonné. La porte était percée d'un judas optique. Ou bien Juliette avait regardé par le judas, elle avait reconnu le visiteur et lui avait ouvert. Ou bien le tueur avait sonné juste après le départ de Sauveur, et Juliette avait ouvert sans précaution, persuadée que son amant avait oublié quelque chose...

- « Non, elle a forcément regardé, et par conséquent elle le connaissait. Bien sûr, que je suis con ! Réfléchis ! Le tueur, si c'est le type qu'on croit, est un chasseur. Il est patient, il prend un minimum de risque. Il n'a pas sonné tout de suite, Sauveur aurait pu entendre et remonter. Il a attendu que Sauveur quitte l'immeuble, et il s'est donné une marge pour être certain que Sauveur n'allait pas revenir pour une raison quelconque. Quand il a sonné, parce qu'il a sonné - la porte n'a pas été forcée-, Juliette ne pouvait plus être certaine que c'était Sauveur qui revenait. Elle a regardé à travers le judas. Tu tournes ça comme tu veux, elle a regardé, et elle connaissait assez son assassin pour lui ouvrir : personne aujourd'hui dans toute l'Algérie n'ouvre une porte sans savoir qui est de l'autre côté. Tien, autre chose : on l'a retrouvée habillée, hein ? Si le tueur n'avait pas attendu aussi longtemps que je le prétends, s'il avait sonné presque tout de suite, si elle avait normalement pensé que c'était Sauveur qui revenait, et qu'elle ait ouvert la porte sans vérifier, elle aurait été encore nue, elle n'aurait pas eu le temps de se rhabiller : une femme qui vient de faire l'amour ne se rhabille pas dans la minute où son amant est parti. Elle a besoin de tourner un peu dans la chambre, de caresser le drap à l'endroit où son amant était étendu, de faire tomber la fièvre, de redescendre du ciel. Cinq, dix minutes avant qu'elle commence doucement à se rhabiller. »

- « Et alors ? Elle aurait ouvert, toute nue, fière de se montrer à son homme... Elle aurait été pétrifiée par la surprise. Notre type n'avait plus qu'à l'assommer, sans que ça fasse de ramdam. Ce n'est pas complètement farfelu, hein ! »

Miranda réfléchissait. L'objection de Gomez ne lui allait pas. Il ne voyait pas les choses comme ça. Il était certain de son intuition, pour autant qu'on puisse l'être. Mais il laissa loyalement une chance à son compère :

- « Il l'a assommée à la porte, et il l'a traînée jusqu'à la chambre, d'après les constatations. Alors c'est lui qui l'aurait rhabillée, tu crois ? »

- « Et pourquoi pas. Des tarés qui fantasment sur des fringues, qui volent des petites culottes ou qui se déguisent en femmes pour niquer, demande à Madame Yvonne, rien que pour ceux qui fréquentent chez elle, elle peut t'en donner une liste longue comme le bras... Peut-être qu'il ne les viole qu'habillées, jupe remontée jusqu'au nombril. T'as jamais fait des trucs tordus, toi, sans forcément leur couper le cou, bien sûr ! »

- « Non, elle le connaissait, je te dis. Tiens, encore - Miranda tapota de l'index sur la table -. OK, admettons. Elle est évanouie. Elle est nue. C'est lui qui l'habille. Va pour la jupe, le chemisier. Mais il y a aussi le soutien-gorge, et la culotte, qu'il a arrachée presque tout de suite après... Le soutien-gorge, admetts-le, ce n'est pas ce qu'il y a de plus facile àagrafer, avec nos gros doigts d'hommes. Quand on aide une femme à le mettre, c'est avec une idée derrière la tête. Si notre salopard a pris tant de soin à lui mettre ses dessous, pourquoi il s'est servi de la culotte, et il n'a rien fait du soutien-gorge ? Je ne le sens pas. La vérité, mon vieux, c'est souvent l'hypothèse la plus logique. Suis-moi : il a sonné dix minutes après le départ de Sauveur. Elle s'était rhabillée. Elle a regardé à travers le judas, elle a ouvert, donc elle

connaissait le tueur, je te le dis, ça ne fait pas un pli ! Il a arraché sa culotte parce qu'elle le gênait pour ce qu'il voulait lui faire. Et il n'a pas touché au soutien-gorge, parce qu'il n'en a rien à foutre. Ne cherche pas plus loin. »

Le type ne pouvait pas être un inconnu de passage, un rôdeur comme on écrivait dans les rapports de police au 19<sup>e</sup> siècle. Il avait fallu qu'il l'ait épiée, qu'il l'ait vue rentrer avec Sauveur, qu'il ait vu Sauveur repartir, qu'il ait su qu'elle était toute seule et qu'il avait tout le temps... et donc qu'il ait observé les allées et venues des parents. Il avait décidé de la tuer, elle, plutôt que n'importe qui, et il avait longuement préparé son coup. Il avait patiemment attendu le moment favorable. Comme avec Rosalie. Il l'avait tuée quand son mari était à la pêche. Il ne les avait pas choisies au hasard, et le FLN n'avait rien à voir là-dedans. C'était un crime de sadique, un point, c'est tout. Le type avait assassiné Rosalie, maintenant Juliette, et avant, peut-être, la femme d'Alger, et la femme Arabe dans les Aurès. Et peut-être d'autres... Le crime était signé. Pour Rosalie et les deux autres, on ne pouvait pas l'affirmer à cent pour cent, mais pour Juliette, Miranda en était certain, le tueur n'était pas un inconnu.

- « Putain, Gomez, je me suis complètement gouré ! Ecoute. Tu me dis que Kébir et Oran, c'est sûr, c'est le même type. La morte d'Alger, elle colle bien avec Rosalie, et avec Juliette aussi, maintenant qu'on sait, pour le sperme, hein ? »

Gomez confirma :

- « A partir d'un rapport, c'est délicat à dire. Mais le dossier colle comme un timbre à une lettre, c'est vrai »

- « Et la femme Arabe, à El Kantara, ça ressemble trop à Kébir pour être une coïncidence, hein ? »

Gomez approuva encore.

- « Eh bien voilà. Ce n'est pas possible. Pour El Kantara, j'ai fini par retrouver le photographe et lui parler au téléphone. Il se rappelait bien. La mouquère était morte depuis un moment quand les marsouins l'ont découverte. Le tueur de la femme Arabe, par conséquent, c'est un fellagha, il n'y a pas de doute possible. Pour Alger, l'estafilade, c'était tellement signé bougnoule que personne n'est allé chercher ailleurs. A Kébir, j'ai fait pareil, comme un con ! Ça ne m'est même pas venu à l'idée. Putain de con ! Si ça se trouve, j'aurais pu éviter la mort de Juliette, elle est morte de ma faute ! Ecoute moi bien ! – Miranda avait pris Gomez par le bras, et il le serrait à lui faire mal – Un Arabe, même bien propre et bien habillé, avec des lunettes de soleil pour pas qu'on le reconnaisse, qui se promènerait tranquillement depuis des semaines dans les quartiers européens d'Oran, quand l'OAS zigouille tout ce qui ressemble de près ou de loin à du bougnoule, c'est impossible. Impossible, tu m'entends ! Et en admettant, autant les gens que j'ai interrogés ferment leur gueule et n'ont rien vu pour un européen, autant s'ils avaient vu un Arabe tourner par ici, ils me l'auraient dit, ou plutôt ils auraient vite fait prévenu l'OAS pour qu'elle lui fasse sa fête. Non, je te dis, le tueur de Juliette, ça ne peut être qu'un *européen* ! Putain de merde ! Un européen - Miranda s'arrêta pour reprendre son souffle-... Mais tu vois l'os : un européen, si on réfléchit, ça ne gêne pas pour Alger – on n'a jamais prouvé que c'était un Arabe -, c'est possible pour Kébir, pareil qu'Alger, et j'en suis sûr et certain pour ici. Mais pour El Kantara, *amigo mio*, c'est impossible...

Et alors, je sais ce que tu vas me dire ? Que El Kantara, c'est kif kif bourricot Kébir !... Putain de merde... Et voilà pourquoi ça coince ! »

Gomez contemplait, perplexe, son verre vide. Il fit signe au barman, en le désignant de l'index.

- « Un autre ! Ça va nous faire du bien... Ouais ! Tu as raison. Ça se ressemble trop pour que ce soit une coïncidence... Mais tu l'as dit, ça ne colle pas... Sauf si c'est quand même une coïncidence. Ou si c'est un fell qui se fait passer pour un européen, une sorte d'espion, un mec qui n'aurait pas le type Arabe, chez les berbères, il y en a – après tout, d'après toi ça devait être un chef haut placé, il pourrait... »

Miranda l'interrompit brusquement :

- « J'ai cherché de ce côté-là, aux RG. J'avais pensé au chef fell qui a été éliminé tout de suite après Kébir... Mais forcément, maintenant on sait que ce n'est pas lui. Et de toutes façons son parcours n'allait pas. Et les RG ne voient personne d'autre qui colle ».

Gomez leva son verre, l'examina comme s'il pensait trouver la réponse dans le liquide blanc crémeux, un peu écoeurant quand on n'était pas habitué, mais lui l'était, pas de problème, et l'avalait d'un trait. Il le reposa et s'essuya les lèvres du revers de la main, en claquant la langue.

- « Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? T'as aucun fell qui colle, tu me dis que pour la petite c'est forcément un européen, et moi je te dis que Kébir c'est le même, et qu'Alger, c'est possible que ce soit le même... Alors, si El Kantara c'est pas possible, c'est que c'est une coïncidence. Laisse tomber El Kantara, et cherche par ici. »

Miranda hochait la tête, pas convaincu.

- « Admettons. De toutes façons, il faut reprendre à zéro. Primo, je dis que c'est pas un fell. Entre nous, ça m'arrange – je me vois mal aller chercher un fell au Village Nègre, tout seul avec mon pistolet à bouchon, pour l'arrêter. Deuzio, il n'est pas au fichier des mabouls de la quéquette. C'est toi qui as vérifié. Ce qu'on sait, c'est que le type n'a pas pris des femmes au hasard. Il a *choisi* de violer et de tuer Rosalie et Juliette. Pour Rosalie, on ne peut pas dire, mais pour Juliette, on est sûr qu'elle le connaissait aussi. Peut-être pas de près, mais suffisamment pour lui avoir ouvert sans se méfier... C'est Juliette, la clé ! – l'inspecteur se frappa le front de l'index...

Suis-moi bien ! Juliette connaît son assassin. Ou c'est une relation à elle : des copines, des copains des beaux quartiers d'Oran. Je ne vois pas le joint avec Rosalie, et encore moins un crime de gamin de dix-huit ans. J'écarte pour le moment, si tu permets. Ou c'est une relation de ses parents. Un type plus âgé, fêlé du cigare mais ça ne se voit pas, porte chic, femme frigide, pas d'enfant, obsédé, c'est courant dans les milieux bourgeois fin de race, paraît-il-. C'est déjà mieux, comme idée, mais pour Rosalie, ça ne colle toujours pas, sauf coïncidence extraordinaire. Mais ça commencerait à faire beaucoup, question coïncidences. Pour la même raison, je mets de côté les relations de son frère. Même si..., non, je t'en parlerai plus tard.

Et il nous reste Sauveur. On en revient toujours à lui. »

Gomez sursauta :

- « Attends ! tu viens de me dire qu'il n'y est pour rien, prouvé, sûr, certain que ce n'est pas lui ! »

- « Bien sûr que c'est pas lui. Mais si tu mets Sauveur au milieu de l'histoire de Juliette, tu as le lien tout trouvé entre Kébir et Oran ! Admettons que le type connaît Sauveur. N'oublie pas que le tueur de Kébir a peut-être quelque chose à voir avec le foot. Sauveur joue au foot, plutôt bien à ce qu'on m'a dit. Il est connu dans la région. Le tueur joue au football ou va voir les matchs, il connaît Sauveur, et le stade de Kébir. Et Sauveur le connaît peut-être pour les mêmes raisons... Juliette et Sauveur l'ont peut-être simplement croisé dans la rue. L'autre les a salués, a arrêté Sauveur pour lui parler football, et Juliette s'en est rappelé ; ça peut être aussi bêtement simple... Et peut-être que c'est en les voyant marcher tous les deux dans la rue que le type, qui s'était déjà fait la main avec Rosalie, a été pris de l'envie de tuer Juliette...

Ou peut-être que Sauveur et le type se connaissent plus que ça... »

Miranda s'interrompit. Ce qu'il entrevoyait le faisait trembler d'excitation. Il prit son verre et but, en arrosant copieusement sa chemise ouverte.

- « Oui, mon vieux, ça se tient ! Et admettons juste pour voir que le type se soit trouvé à Alger il y a deux ans, et tant qu'à faire à El Kantara un peu avant... Ouais, pour El Kantara, je ne comprends pas, mais je finirai bien par trouver... Merde ! Gomez ! C'est pas possible, c'est vrai que j'ai des trous d'air dans le ciboulot ! J'ai cherché un fell pendant deux mois, et si ça se trouve, c'est le contraire ! – Gomez haussa les sourcils, il ne comprenait pas – Mais oui ! Un militaire, un Pied-Noir de par ici, un européen pur sucre, qui a appris à manier le couteau

dans le djebel, comme un fell. Putain ! En temps normal, je te mettais deux ou trois types sur le coup, je secouais tout ça et je te le coffrais en moins de deux, cette saloperie, mais là, si je n'ai pas un petit coup de pouce de la Vierge de Santa Cruz, le type sera mort de vieillesse avant que je le boucle. »

Gomez faisait tourner dans sa tête les arguments de l'inspecteur. Ça se tenait, bien sûr que ça se tenait ! Ça semblait même évident à en pleurer, maintenant que Miranda avait exposé tous les éléments. Ça semblait si évident, pour le crime de Kébir, et pourtant jusqu'à aujourd'hui il n'avait pas douté une seconde que c'était un fellagha. A vrai dire, il ne s'était pas posé la question. On l'aurait lobotomisé qu'il n'aurait pas fait pire ! Le nombre de pauvres types qui, au fil de l'Histoire, avaient fini au bûcher, sur l'échafaud, ou dans la machine à tuer à la mode de l'époque parce que les hommes, pendant un temps, n'étaient plus capables de se poser de question. Il demanda, la voix un peu éraillée :

- « Je peux t'aider ? Tu sais, les autopsies, ce n'est plus aussi varié qu'autrefois. Je m'ennuie un peu. »

- « C'est pas de refus. Je vais parler avec Sauveur. Il pourra peut-être m'aider, mais je ne peux pas trop lui en dire. Imagine qu'il se mette à zigouiller tout le monde autour de lui... Et je vais voir de plus près les registres des appelés de Kébir et d'Oran. On ne sait jamais, des fois que le nom du tueur se mette à clignoter. Ce que tu pourrais faire, mais ça risque d'être long, c'est contacter le 1<sup>er</sup> RIMA, tu sais, le régiment qui a trouvé la femme à El Kantara – oui, je sais, c'est mon idée fixe. Si tu arrives à les trouver, demande-leur de m'envoyer la liste des troufions qui étaient en opérations là-bas en 59-60. Tu te fais passer pour moi. Tu signes de mon nom tous les papiers qu'ils te demandent, et tu mets tous les tampons qu'ils veulent. Si je ne suis pas à mon bureau, tu fais comme chez toi, tu te sers... Avec un peu de chance, on n'en a pas eu beaucoup jusqu'à présent, d'un côté ou d'un autre, on va l'attraper, ce fumier, avant la débandade ! »

Gomez leva son verre vide. Le barman accourut, tenant la bouteille d'Anis Gras d'une main, et une carafe d'eau fraîche de l'autre. Les affaires reprenaient !

- « Inch Allah ! On ne peut pas laisser ce type dans la nature. »

Oui, le vote pour l'Algérie indépendante, c'était dans moins d'un mois. Après...

## ***Chapitre 11 Et toi, qu'est-ce que tu gagnes ?***

***Jour J-28, mardi 5 juin***

*« Nos sentiments n'ont pas varié, mais les événements ont pris, en Algérie, le cours de l'irréversible et l'indépendance est un fait pratiquement acquis. Lorsqu'un chef estime que la bataille est sans issue, lorsqu'il a conscience que tout a été tenté pour vaincre, que l'honneur est sauf, il est pour lui un moment douloureux, tragique : c'est d'arrêter les combats... Il faut chercher avec nos ennemis d'hier un terrain d'entente qui permette à tous les Français de continuer à vivre sur leur terre natale en toute dignité... Il importe que l'action de l'O.A.S. cesse au plus tôt. C'est son chef qui le demande à ceux qui se sont spontanément mis sous ses ordres. »*

Déclaration radio diffusée de l'ex-général Jouhaud, écrite de la prison de la santé où il attendait son exécution.

- « Mes respects, mon Colonel ! »

Difficile de juger si la voix de Salim avait laissé percer une pointe d'ironie, ou tout simplement un zeste de chaleur humaine. Le commandant de la Willaya 5 souriait largement en accueillant son visiteur, un homme grand, d'une quarantaine d'années, cheveux coupés courts, mais pas trop. L'homme portait un costume en coton écru et une chemisette ouverte bleu clair, assortie à la couleur de ses yeux, sans cravate. Son allure, sans l'ombre d'un doute, était celle d'un militaire. L'ex-colonel « G », très à l'aise, esquissa un salut désinvolte et rendit son sourire à Salim.

- « Commandant ! C'est un honneur et un plaisir ! »

Les deux hommes avaient failli se serrer dans les bras l'un de l'autre. Ils se retinrent à temps. Ils n'étaient pas seuls. Ça aurait fait mauvais genre, le chef de l'OAS d'Oran, et le chef du FLN s'embrassant comme de vieilles tantes. Le jeune directeur de cabinet du préfet, qui avait organisé la rencontre entre les deux forces ennemies jurées, dans un endroit neutre, en plein Oran, à la frontière entre les Arabes et les européens, n'en menait pas large. Il les observait tous les deux, les yeux ronds, éberlué. Il s'était attendu au pire, et il sentait bien que s'il n'avait pas été là, les deux allaient se rouler une pelle ! Pendant un court instant, le dircab fut pris du sentiment paranoïaque que la France était en train de se faire baiser par les Arabes et les Pieds-Noirs réunis, que toute cette histoire de guerre d'Algérie n'était qu'une mascarade, que peut-être même les Juifs du Mossad étaient dans le coup, et les ricains et les russes aussi, pourquoi pas ! Effaré, il regarda tour à tour Salim et « G », pour essayer de deviner s'ils n'étaient pas en train de se foutre de sa gueule dans les grandes largeurs. « G » perçut le malaise du dircab. Il rit franchement.

- « Ne faites pas cette tête, mon vieux. Le commandant et moi, nous sommes de vieux potes ! Eh oui, figurez vous qu'avant de nous étriper en Algérie, nous avons fait main dans la main une petite guerre chez les niakoués. On s'amusait bien, là bas, tous les deux, jusqu'à ce que qu'on se fasse enculer à sec. Les niakoués ont beau avoir des petites bites, quand même, sans vaseline, ça fait mal ! Le commandant Médani que voici, qui, pour être Arabe, n'en a pas moins oublié d'être con, ça ne lui a pas plu, de se faire mettre, et il s'est dit que la prochaine fois, c'est-à-dire celle là, il serait du côté des enculeurs ! Hein, Salim ? »

Salim continua de sourire, sans répondre. « G » n'avait jamais eu la réputation de faire dans la dentelle. Et ça ne lui avait pas valu que des médailles. Mais c'était bien observé de sa part. Et

c'était un putain de chef ! Il fallait que la France soit pourrie jusqu'à la moelle, pour traiter comme elle le faisait des hommes comme lui...

Le Dircab, à peine rassuré, toussota, mal à l'aise. La rencontre étant des plus officieuses, elle se déroulait sans le décorum rassurant des ors de la république à l'écart desquels les distingués membres du corps préfectoral se sentent nus et impuissants. Le dircab invita les deux hommes à prendre place autour de la table, seul meuble de la pièce, avec une demi douzaine de chaises. Evitant soigneusement de s'engager par une quelconque formule personnelle de bienvenue, il se saisit de la feuille qui se trouvait devant lui sur la table, toussota et se mit à lire, d'un ton neutre :

- « Messieurs, je tiens avant tout à préciser que le gouvernement Français que je représente n'est en rien partie prenante aux accords que vous seriez amenés à passer dans le cadre de la présente réunion, ou dans tout autre cadre que ce soit. Si Monsieur le préfet d'Oran a accepté d'en être l'intermédiaire, c'est dans un but purement humanitaire, et dans l'espoir que le sang cessera de couler en Algérie. Dans le cas où l'une des parties présentes ferait état d'un quelconque rôle de la France dans la tenue de ces entretiens, nous serions amenés à émettre un démenti catégorique – Le Dircab, pris par l'ambiance détendue, esquissa une grimace -, on sait ce que ça vaut, mais ça rassure les diplomates. »

Il reposa la feuille et reprit :

- « Off records – bien entendu, je ne vous ai rien dit -, vous avez compris que nous souhaitons nous sortir de ce merdier le plus vite possible, et avec le moins possible de fange sur notre drapeau. Mon colonel – il n'avait pas dit *Monsieur*, alors que « *G* » avait été officiellement dégradé et rayé des cadres -, entre nous, et je peux le dire devant le commandant Médani, je ne lui apprend rien qu'il ne sache déjà, nous savons tous que c'est foutu pour les Pieds-Noirs. On ne le crie pas sur les toits, mais selon nos estimations, à la fin du mois, il en restera moins de trois cents mille<sup>1</sup>. Et ceux qui restent se sont regroupés le long de la côte, en attendant de trouver un bateau pour partir... Quant à ceux qui sont déjà partis, nous serions très étonnés s'il leur prenait la fantaisie de revenir ! »

« *G* » se balançait sur sa chaise, l'air indifférent. Il se tourna vers Salim :

- « Ouais !... C'est sûr que c'est foutu. Mais il y a plusieurs façons de se saborder. Comme les rats, en quittant le navire, ou comme des pirates, en se faisant sauter, et en entraînant nos ennemis avec nous en enfer ! Hein, Salim ? Nous, les soldats perdus de la guerre d'Algérie, comme vous dites, on n'a plus rien à perdre, justement. L'honneur, vous n'avez pas pu nous le prendre, le grade, la solde, on ne les a plus. Ça ne nous dérange pas, d'aller jusqu'au bout... »

« *G* » s'interrompit. Le Dircab transpirait, maudissant le préfet de l'avoir mis dans un tel pétrin, où il n'y avait que des coups à prendre. A partir de cette maudite réunion, tout ce qui n'irait pas à Oran, il en porterait le chapeau. Salim attendait, imperturbable dans son treillis aux couleurs de l'ALN. « *G* » faisait son numéro, mais s'il n'en avait vraiment rien eu à foutre, il ne serait pas venu, alors...

- « A moins qu'on y trouve notre compte. On n'est pas suicidaires non plus. »

« *G* », narquois, se tut et fit face au Dircab. Salim observait sans rien dire. L'homme fort est le maître du temps. La patience, c'est ce que sa race lui avait légué de plus efficace. Les occidentaux étaient toujours pressés. Il leur fallait des *résultats*, vite, toujours plus vite, comme s'ils pouvaient gagner du temps sur le temps, courir plus vite que l'éternité...

Le Dircab ne tenait plus en place.

- « Je ne peux pas prendre de position officielle, vous le comprenez. Mais, mon Colonel - je fais appel à votre patriotisme, qui n'a jamais fait défaut à la France, même si votre engagement personnel vous a fait quitter la voie de la légalité-, vous mesurez à quel point il

---

<sup>1</sup> Sur un million au début de la guerre

est important pour le rayonnement de la France dans le monde, au-delà des positions partisans, que le référendum sur l'autodétermination de l'Algérie se passe dans les meilleures conditions... La politique de la terre brûlée dont l'OAS menace l'Algérie aurait les pires conséquences si elle était mise en œuvre. »

Le Dircab s'arrêta. Il en avait déjà trop dit. Il se voyait relégué au fin fond de la France profonde, directeur des archives dans une sous-préfecture du Cantal. « G » et Salim ne réagissaient pas, à se demander lequel était le plus Arabe des deux. Il faudrait qu'il boive le calice jusqu'à la lie. Le Dircab se résigna à abattre toutes ses cartes. Après tout, au point où il en était !

- « Admettons... Pour l'instant, c'est une hypothèse de travail, rien d'officiel, je compte sur vous. Admettons, dis-je, que nous relâchions la pression sur l'OAS... »

- « C'est-à-dire ? » « G » avait parlé presque négligemment, on aurait dit par pure politesse. Le Dircab se lança d'une traite :

- « Eh bien, disons qu'on vous oublierait. On vous laisse tranquille. La trêve, ou la paix, si vous préférez, sans le nom. Nous vous donnons jusqu'à mettons fin juin pour quitter l'Algérie, avec armes et bagages, et vous rendre où bon vous semblera, à condition que ce ne soit pas en France. Vous n'êtes pas amnistiés. Je n'ai aucun mandat pour ça. »

- « Et qu'est-ce que vous voulez en échange ? »

- « Vous arrêtez les attentats – la voix du Dircab trembla un peu-, et vous laissez l'état de droit reprendre son cours à Oran. »

« G » siffla entre ses dents.

- « Il n'y a pas à dire. C'est généreux. Vous devez être drôlement dans la merde ! »

Le Dircab rougit et rit nerveusement :

- « Encore une fois, gardez ça pour vous. Il paraît que le Grand Charles pique une crise chaque fois qu'on lui parle d'Oran. Quant à Messmer, depuis le coup de Château Neuf, il se fait foutre de sa gueule à chaque conseil des ministres. Et nous, par contrecoup, on s'en prend plein les gencives à tout bout de champ. Croyez moi, Oran, ce n'est pas le tremplin idéal pour un serviteur de l'Etat qui veut faire carrière... Alors ? »

« G » se tourna de nouveau vers Salim :

- « Et toi, qu'est-ce que tu gagnes ? »

Salim décroisa les mains qu'il tenait sur son ventre, les posa à plat sur la table, et se mit à tambouriner doucement.

- « Un destin, mon Colonel. Le temps de la politique est venu, et les chacals accourent pour la curée. Je n'ai pas fait la guerre pour laisser ces charognards se remplir la panse à mes frais. J'ai assez à faire avec eux... Je n'ai pas de problème avec l'OAS. Ce que vous avez fait, c'était normal. Je n'ai pas de compte à régler avec vous. Maintenant, c'est fini. Si vous me laissez tranquille, je n'ai aucun intérêt à vous emmerder. Et je n'ai aucune envie de garder la casquette de *boucher* que mes amis du FLN, ces enfoirés, planqués bien au chaud en Tunisie et au Maroc, me font porter – Salim se fit ironique-. Je serai l'homme de la *paix des braves*, comme a dit la Grande Zorah – excusez mon irrévérence, monsieur le Directeur, ça m'a échappé. Vous pouvez même rester en Algérie si ça vous chante. Je ne serai pas aussi ingrat avec vous que votre pays... Du moment que vous arrêtez de taper sur les Arabes, et de vous mêler de nos histoires, il n'y aura plus de représailles... »

Le Dircab reprenait espoir. Avec un peu de chance, ça allait s'arranger aux petits oignons, et il aurait un petit morceau de la couverture que le préfet allait sans vergogne tirer à lui. La fin des attentats, du jour au lendemain, à quinze jours du référendum, ce serait miraculeux. Il fallait battre le fer avant qu'il refroidisse.

- « Alors, messieurs, puis-je annoncer au préfet la bonne nouvelle ? Un accord... Officieux, bien entendu... Plus de patrouille OAS dans Oran, plus de harcèlement des forces de l'ordre,

plus d'attentats meurtriers... Et vous, mon Commandant, vous restez sur vos positions actuelles, sans plus avancer dans Oran ? »

« G » et Salim s'étudiaient maintenant sans aménité, le regard durci par la réflexion. Tous les deux jouaient gros : dans la pagaille oranaise, qui pouvait encore se vanter de contrôler quoi que ce soit ? Relâcher la pression à cet instant précis du processus serait au mieux dangereux, au pire suicidaire. Si l'autre partie ne jouait pas le jeu, si des provocateurs jusqu'aboutistes continuaient les attentats, le premier qui baissait la garde était certain de se faire baiser.

« G » se gratta la tête, indécis. Il fit face au Dircab.

- « Il me faut des garanties. Qu'est-ce qui me dit que vous n'êtes pas en train de nous monter une entourloupe, pour nous endormir, et, une fois qu'on sera bien tranquilles, nous cueillir comme des pommes blettes ? – « G » montra Salim – Et lui, là, s'il voulait se faire de la réclame à peu de frais en nous coinçant ici. La tôle en France, avant le poteau, ou bouclés en cage ici, promenés comme des singes à travers le pays, pour que les fellahs nous jettent des cacahuètes ?... Je peux contrôler pas mal de choses, mais je ne marche pas sur l'eau. Dans ce merdier, il y aura toujours des bavures, des excités qui vont jouer aux cons, chez nous et en face. Avouez que ce serait facile de trouver cent prétextes de revenir sur votre parole en gardant bonne conscience. »

Le Dircab esquissa une moue de contrariété. Evidemment, le colonel avait parfaitement raison. Une paix absolue du jour au lendemain, on pouvait en rêver, mais c'était irréaliste, et ses supérieurs n'en exigeaient pas tant. Il s'agissait de sauver la face, ce serait déjà énorme. Quelques morts de plus par ci par là, c'était tout à fait acceptable, si ça restait marginal. Ce qu'il fallait à tout prix éviter, c'était de donner à la communauté internationale le spectacle de l'impuissance de la France. Pour cela, le gouvernement était –officieusement-, prêt à fermer les yeux sur bien des choses... Mais le colonel n'était pas obligé d'en savoir tant. Encore que, s'il le lui laissait entrevoir, ce serait plus facile... Le Dircab du préfet n'avait pas obtenu ce poste hautement stratégique à Oran s'il n'avait pas manifesté des qualités hors du commun. Il était temps pour lui de les mettre en action. Il reprit la main :

- « Mon Colonel, mon Commandant, nous mesurons les difficultés. Aussi nous ne vous demandons pas l'impossible. Et, mon colonel, permettez-moi de vous le dire amicalement, vous êtes trop modeste. Nous avons pris en compte qu'il y aura toujours des exaltés, incontrôlables, mais il ne peut s'agir que de personnes ou de groupes très isolés, aux moyens des plus limités. Nous en faisons notre affaire. Pour le reste, je vous fais entièrement confiance. Ça vaut pour vous, mon Commandant... - Salim acquiesça de la tête, toujours silencieux- . En ce qui concerne les garanties bien naturelles que je suis habilité à vous donner, en présence du Commandant, qui s'engage à ne pas les contrecarrer de son côté, les voici : vous aurez un bateau à disposition, dans le port d'Oran, pour les cadres de votre,- il hésita- disons, mouvement, à compter, mettons, du 28 juin, si cela vous convient. Vous irez où vous voudrez. Il n'y aura pas d'entourloupe. Dites moi simplement combien de personnes sont concernées, pour que je prévoie assez grand. Je ne vous demande aucun nom. D'ici là, il n'y aura plus de chasse à l'OAS dans Oran. Vous avez ma parole. Je crains qu'il vous faille vous en contenter... Mais sachez tout de même qu'il y a encore une raison des plus objectives pour que vous me fassiez confiance : le gouvernement Français vient de libérer les fellaghas ; sous la pression des communistes et des intellectuels, il n'a pas proposé d'amnistie pour l'OAS – c'est à mon avis une erreur, mais passons -. On n'a aucun intérêt à remuer la merde, comme ça a été fait avec Salan<sup>1</sup>, en faisant des procès à répétition à des Français dont le tort principal, excusez-moi mon Commandant, est d'avoir voulu garder l'Algérie à la France.

---

<sup>1</sup> Le refus de la Haute Cour de condamner le général Salan à mort avait mis le gouvernement dans une position d'autant plus impossible que le général Jouhaud, qui n'était que le second de Salan, avait été lui condamné à mort. En plus, le tribunal était devenu une tribune idéale pour les tenants de l'Algérie Française qui ne s'étaient pas privés de stigmatiser l'abandon des Pieds-Noirs et des supplétifs algériens par la Métropole



Alors ce qu'on attend de vous tous, c'est que vous vous fassiez oublier, jusqu'à ce que le temps efface tout et vous permette de rentrer chez vous... Mon Commandant, vous souhaitez ajouter quelque chose ? »

Salim écarta les mains et sourit :

- « Vous parlez d'or, monsieur le Directeur. Encore une fois, je n'ai aucun intérêt à me chicaner avec l'OAS. Pour nous – excusez-moi, mon Colonel-, cette histoire, c'est déjà du passé. C'est vrai par contre que chez nous aussi, il y a des excités, des *marsiens* qui ont beaucoup à se faire pardonner, et qui font du zèle. Je ne vous garantis pas un chemin pavé de pétales de roses. Mais dans l'ensemble, ça restera dans l'acceptable... Et je comprendrai aussi, que de notre côté, on ait quelques pertes, si ça reste raisonnable... Sinon, je vois mal le Colonel dans une cage. Et, si besoin, j'ai déjà un candidat très acceptable ! »

Le Dircab ne releva pas la dernière phrase, qu'il n'avait pas comprise. « G » non plus. Le Dircab se frotta les mains, tout sourire ; il tenait son objectif. Le mieux était de conclure, ne pas laisser l'opportunité à l'un de ses deux interlocuteurs de changer d'avis, le b.a, ba de la négociation, que l'on joue un pays ou que l'on vende un aspirateur :

- « Alors, messieurs, nous sommes d'accord ? Parfait. Je ne vous serre pas la main, ne m'en veuillez pas, c'est encore trop tôt, mais le cœur y est. Voyez-vous d'autres points à ajouter ? Non ? Je crois que nous pouvons lever la séance. »

- « Pardonnez-moi, monsieur le Directeur – c'était Salim qui intervenait, le Dircab eut un haut le cœur, est-ce que ça n'allait pas foirer, à la toute dernière minute, ça avait été un peu trop facile, quel bol, aussi, que les deux s'entendent comme larrons en foire – sans vouloir vous offenser, je souhaiterais m'entretenir seul à seul avec le colonel « G ».

Le Dircab haussa les sourcils, toujours cette vague suspicion que l'OAS et le FLN étaient en train de s'arranger sur son dos. Salim sourit :

- « Ne craignez rien. Je souhaiterais parler au colonel d'une affaire privée, qui ne concerne en rien ni la France, ni mon pays ».

Le Dircab poussa un soupir, nettement perceptible. « Dans ce cas, je vais vous laisser. Messieurs, je vous souhaite bonne chance ! » Et le Dircab quitta la pièce, sur des semelles de vent. Tout s'était passé on ne peut mieux. Et lui qui craignait que les deux hommes s'étripent. Décidément, il y avait beaucoup de choses qu'on n'apprenait pas, à l'ENA.

Les deux hommes s'étaient levés et approchés de la fenêtre. L'appartement était situé au deuxième étage. La rue était vide, à l'exception de la Peugeot 404 du commandant de la Willaya 5, et de la DS 19 du chef de l'OAS, garées le long du trottoir. Devant la porte de l'immeuble, les gardes du corps de « G » et de Salim échangeaient des cigarettes, espagnoles pour les uns et tchèques pour les autres, et fumaient en plaisantant, mitrailleuse en bandoulière. Les gardes mobiles qui avaient accompagné le Dircab avaient disparu, repartis avec lui.

- « Alors Salim, comment se porte le chef de la Willaya 5 ? »

- « Plutôt mieux que le chef de l'OAS, mon Colonel, si vous me permettez... »

- « Laisse tomber le vous, mon vieux, je ne suis plus colonel, et tu n'es plus mon subordonné. Entre anciens officiers, le tutoiement est de rigueur. Beau parcours, cela dit. J'ai eu l'occasion de suivre ta carrière de près, et pour cause. Je te le dis franchement. Que tu aies réussi à t'en sortir vivant, chapeau bas. Je suis fier de toi. »

- « Je n'ai pas tant de mérite. Je n'ai fait que suivre votre..., euh, ton enseignement. »

Les deux hommes rirent, gênés.

- « Dis-donc, tu les vois, eux, en bas ? Peut-être qu'un jour on se retrouvera pour boire tranquillement une bière sur le Boulmich, et draguer des nanas, qui sait ? »

Ils restèrent un moment sans rien dire, plongés dans leurs souvenirs. Salim rompit enfin le silence :

- « Je voulais te dire... Tu sais, ce n'est pas pour rien qu'on m'a surnommé le *boucher*. Le camp viet, les années de guerre en Algérie, j'en ai bavé plus que mon compte. Et il m'est arrivé de faire des choses dont je ne me serais pas cru capable. Mais c'est fini, tout ça. Si tu ne me fais pas d'entourloupe, je ne t'en ferai pas non plus. Tes hommes et toi, vous pourrez vous en aller tranquillement. Tu as ma parole. Et puis, je n'ai pas oublié *Na San*<sup>1</sup>...

- « Laisse tomber. Tu ne me dois rien. J'aurais fait ça pour n'importe lequel de mes hommes. Tu aurais fait la même chose pour moi ».

- « Justement !... – Salim attendit un moment, avant de lâcher la bombe. Puis il dit, d'un ton détaché - J'ai Demontis... ».

La surprise laissa « G » bouche bée. Salim exultait, sans en manifester le moindre signe.

- « Hein !... Qu'est-ce que tu dis ? – « G » avait pris le bras de Salim et le serrait à blanc – Ce n'est pas possible, il est mort, Philippe, dans cette histoire à la con d'Ouarsenis. Et de ma faute, en plus ! »

- « Eh non, il n'est pas mort. C'est vrai que quand mes hommes l'ont ramassé, il était plutôt mal en point. Je l'ai fait soigner par le meilleur toubib de l'ALN, et malgré tout, il s'en est sorti. C'est dire s'il est solide, le camarade... En tous cas, il est vivant, et bien vivant, et il est en pleine forme. Je suis passé le voir encore hier soir. Je lui ai parlé de notre rencontre. Il a trouvé ça marrant. Il te dit de ne pas te faire de souci pour lui. »

- « Putain que je suis content. Je l'avais sur la conscience, tu peux pas savoir. Il avait réussi à faire la guerre en gardant les mains à peu près propres, pas comme nous, et je n'ai rien trouvé de mieux comme idée à la con que de l'entraîner dans notre merdier, et encore, quand ça ne servait plus à rien... Enfin, il est vivant, Dieu merci !... Qu'est-ce que tu comptes en faire ? »

- « Hé ben je pensais à ce que tu as dit tout à l'heure. Le promener à travers tout le pays, dans une cage. Il est bel homme. Les mouquères seront folles de lui... Honnêtement, je n'avais pas d'idée à priori. Tu sais comme on est, nous les Arabes. On est trop fatigués pour faire quelque chose qui ne sert à rien. Tout ce que j'ai vu sur le moment, c'est que ça ne me servait à rien de le laisser clamser. Par contre un capitaine renégat de l'armée Française, vivant, c'est une carte dans mon jeu. Après, je la joue ou je ne la joue pas. Et en définitive, regarde comme j'ai bien fait : Philippe, c'est mon assurance tous risques. Une assurance, c'est fait pour ne pas s'en servir. Ça se passe bien entre nous, vous n'essayez pas par exemple de me zigouiller, moi ou un paquet de mes djounoud avant de vous en aller, histoire d'une dernière petite fiesta, et je le laisse partir. Ça se passe mal, et alors – Salim fit mine de se trancher la gorge... Sincèrement, je l'aime beaucoup, Philippe. Je ne voudrais pas qu'il lui arrive malheur. »

« G » posa sa main sur l'épaule de Salim.

- « Ecoute bien ce que je vais te dire. Si c'était à refaire, j'aurais préféré y rester, à Dien Bien Phu. Au moins sur ma tombe on aurait pu graver *Honneur et Patrie*. J'ai fait des choses aussi dégueulasses que toi, c'était con, mais c'était dans le feu de l'action. Ma conscience me titille un peu, la nuit, mais bon, je me sens moins responsable que les fumiers qui nous ont amené là. Continuer maintenant, je ne serais pas seulement con, je serais carrément une crapule. Je respecterai nos accords, tu as ma parole de soldat, si ça veut encore dire quelque chose... Mais tu laisseras Philippe s'en aller, dès que ce sera fini. S'il lui arrive malheur, tu ne vivras pas assez vieux pour le regretter... Je suppose que tu ne me laisserais pas le voir, avant ? – Salim fit un signe négatif, désolé, il n'est pas à Oran - Si tu pouvais simplement lui dire que je regrette, ce serait toujours ça. »

Les deux hommes en avaient fini. Ils se donnèrent l'accolade, à la mode Arabe, et se dirigèrent vers la sortie. Pour des questions de sécurité, il était convenu qu'ils quitteraient l'immeuble ensemble. Ils descendaient les escaliers lorsque Salim s'arrêta net et se frappa le front :

---

<sup>1</sup> La bataille de Na San, en décembre 1952

- « Au fait. J'avais complètement oublié : Philippe voudrait que tu fasses expédier ses affaires à ses parents. Et si tu pouvais leur écrire en même temps, tu sais, une lettre délicate, sensible, comme tu sais le faire, votre fils est mort au champ d'honneur, pour défendre ses idées, vous n'avez pas à rougir de sa mémoire... Du calme ! Rassure-toi. Je ne t'ai pas raconté de connerie. Il n'est pas mort, et je n'ai aucune intention de le tuer. C'est lui qui préfère qu'on le donne pour mort. Je le comprends. Tu peux arranger ça ? »

- « Oui, bien sûr. » « G » était assez surpris de la demande, mais il n'en laissa rien paraître.

Le capitaine Demontis était complètement rétabli. Le docteur Djebari et son personnel avaient fait l'impossible pour le remettre sur pied. Demontis ne doutait pas que la conscience professionnelle du bon docteur ait été fortement dopée par la crainte que lui inspirait Salim. Depuis qu'il était son prisonnier et son hôte, le capitaine avait pu mesurer à quel point le commandant de la Willaya 5 avait changé. Salim lui avait rendu plusieurs fois visite dans l'hôpital improvisé. Avec lui, il ne se montrait pas très différent du lieutenant qu'il avait connu, mais Demontis surprenait parfois dans son œil une lueur qui aurait glacé un serpent. Salim, les commandos de chasse Français pouvaient en témoigner, était incontestablement un chef de guerre de premier ordre. Mais, ces dernières années, le *boucher* était aussi devenu un fanatique impitoyable, vénéré comme un prophète et craint comme le diable. Les humains ne semblaient plus compter beaucoup pour lui...

En dehors de Salim, du docteur, des infirmières et de ses gardiens, Demontis ne voyait personne. Il n'avait vu passer aucun autre prisonnier. A croire qu'il était le seul. Salim n'avait jamais abordé le sort qu'il lui réservait. Et il n'avait plus prononcé le nom de Yasmina. Mais Demontis tremblait tous les jours pour elle. Il le sentait, si Salim devinait la vraie nature de leur relation, elle courrait un danger mortel. Il fallait qu'elle quitte l'Algérie. Depuis qu'il avait repris conscience, Demontis ne pensait qu'à ça, la faire sortir d'Algérie. Il était prêt à tout, mais il devait se rendre à l'évidence : il n'avait trouvé aucun moyen ni de s'échapper, ni de contacter Yasmina sans alerter Salim.

Dès que Demontis avait été suffisamment rétabli, on l'avait emmené en voiture, de nuit, yeux bandés. Il avait eu une vague idée du temps de trajet, environ deux heures, peut-être un peu moins. Il savait que ça ne voulait rien dire, qu'on avait très bien pu le faire tourner en rond, et qu'il était peut-être revenu tout près de son point de départ. La cave dans laquelle on l'avait enfermé était vaste et haute de plafond, une cave de vigneron, aux murs de pierre épais, qu'on avait vidée de ses tonneaux. Elle ressemblait beaucoup à une cave alsacienne, ce qui lui fit penser qu'il se trouvait peut-être du côté de Mascara. Sans être confortable, sa cellule avait été aménagée pour qu'il dispose du minimum nécessaire, lit, table, deux chaises et une pile de livres, probablement pris dans la bibliothèque que les propriétaires avaient abandonnée, s'ils avaient eu la chance de pouvoir s'enfuir. Dans un coin de la cave, on avait installé un semblant de cabinet de toilette. La lumière du jour entrait par deux grands soupiraux munis de barreaux, percés à près de trois mètres de hauteur de cave, dont on pouvait ouvrir et fermer les volets de bois de l'intérieur. La porte était assez épaisse pour résister à un coup de canon, et l'ampoule électrique assez puissante pour éclairer convenablement, sans plus. Un gardien l'allumait de l'extérieur à la nuit tombée, et l'éteignait vers 10 heures du soir, sauf si Demontis voulait garder la lumière plus longtemps. Les gardiens connaissaient probablement la relation particulière entre le capitaine et leur chef, et le traitaient avec déférence. En empilant table et chaise, Demontis avait réussi à accéder à l'un des soupiraux. Les barreaux en étaient parfaitement scellés. La cave donnait sur une cour étroite en terre battue, fermée par un mur d'enceinte. Le capitaine était prisonnier dans une ferme fortifiée, probablement au milieu des vignobles. Dans ce qu'il voyait de la cour, il n'y avait jamais personne. Il entendait parfois des camions ou des voitures manœuvrer, des cris ou des conversations, toujours en

Arabe. Il y avait d'autres caves, qui semblaient servir d'entrepôts. Apparemment, il n'y avait pas d'autre prisonnier. Sinon, il était au secret le plus strict. Depuis qu'il était là, on ne l'avait jamais fait sortir de la cellule. Manifestement, on ne souhaitait pas lui laisser la moindre chance de s'enfuir. Quand on lui apportait à manger ou de l'eau, ou qu'on remplaçait le seau hygiénique, il y avait toujours l'homme de corvée et deux gardes, le dernier un peu en retrait. Il était impossible de les neutraliser les trois d'un coup. Les repas qu'on lui servait n'étaient pas très variés, mais honnêtes, du couscous au poulet ou à l'agneau, des dattes et du vin. Si c'était bien à Mascara qu'il se trouvait, le vin ne devait pas manquer, d'autant que les Arabes n'en buvaient pas, en principe.

Demontis était un guerrier. Le premier devoir du guerrier, c'est d'entretenir au mieux la machine. Alors il arpentait la cellule d'une marche rapide, pendant des heures, huit pas, demi-tour, huit pas, demi-tour, alternait séances d'abdominaux et de pompes. Il mangeait autant qu'il pouvait, reprenait rapidement du muscle. Et il réfléchissait... Il était mortellement inquiet pour Yasmina, mais pas pour lui-même. Il se disait que si Salim lui réservait un sort funeste, il ne se donnerait pas la peine de le laisser se remplumer. A moins qu'il veuille le vendre au poids ! Puisqu'on ne voulait pas sa mort, les gardiens, peu à peu, et quelle que soit la terreur que leur chef inspirait, allaient devenir négligents, c'était humain. Il fallait qu'il soit prêt à profiter du moindre relâchement. Sortir de là, rentrer à Oran, retrouver Yasmina, l'emmener avec lui ou la faire partir chez ses parents si lui devait se réfugier en Espagne – « G » lui avait donné un point de ralliement, à Malaga-. Autant dire qu'il lui faudrait être au sommet de sa forme, et beaucoup de chance. Si, en plus, comme lui avait dit Salim, le bled était rempli d'Arabes dont la seule ambition sur terre était d'égorger un européen, et Oran de gardes mobiles prêts à donner un mois de solde pour se farcir un gradé OAS... D'abord, se laisser pousser la barbe. Demontis ne se rasait plus. Une barbe et une djellaba, ça aiderait à résoudre une partie du problème. Quand il avait refusé la cuvette d'eau chaude et le rasoir que ses gardiens lui apportaient, ils avaient approuvé énergiquement. Ça les arrangeait plutôt. Sinon, ils auraient dû faire chauffer de l'eau tous les matins pour lui, amener un rasoir, surveiller Demontis pendant qu'il se rasait, et lui reprendre le rasoir quand il aurait terminé. Un rasoir, entre les mains d'un professionnel du calibre du capitaine, c'était une arme redoutable, ça vous tranchait proprement une gorge en moins de deux, ils en savaient quelque chose.

Depuis qu'on l'avait amené dans la cave, Demontis n'avait pas revu Salim. Encore un signe qu'il se trouvait réellement loin d'Oran. Le bled, la cave à l'alsacienne, d'Oran à Mascara, il y avait tout juste cent kilomètres, moins de deux heures de route ; c'était de la pure logique.

Demontis entendit distinctement le craquement de la boîte de vitesse malmenée, et le gémissement du moteur de la voiture qui pénétrait en trombe dans la cour, klaxon à fond. Un crissement de freins, les portes qui claquaient. La ferme retentit de cris de commandement et du martèlement de rangers au galop dans les couloirs. Manifestement, le visiteur n'était pas attendu, les gardiens s'étaient laissés surprendre dans un laisser aller coupable, et ils étaient en train de se faire remonter les bretelles du sarouel<sup>1</sup>. Demontis sourit. Il imaginait la tête qu'ils devaient faire, figés dans un garde à vous contrarié par un trouillomètre prêt à exploser.

Il souriait encore quand la porte s'ouvrit et livra passage à Salim, sourcils froncés, encore fâché de ce qu'il avait découvert en arrivant. Salim entra seul, et laissa la porte ouverte. Le holster sous son bras gauche était vide. Prudent, le commandant. Il avait laissé son arme à l'un de ses gardes du corps. C'est que Demontis était homme à nourrir de mauvaises pensées, comme par exemple lui sauter dessus à l'improviste pour lui arracher son pistolet... Au corps à corps, ils étaient à peu près de la même force. Demontis n'aurait pas le temps de prendre le

---

<sup>1</sup> pantalon

dessus avant que les gardes arrivent à la rescousse. Salim s'assit sur l'une des deux chaises et se détendit enfin.

- « Putains d'Arabes ! Et c'est avec ça qu'on fait croire qu'on a gagné la guerre ! Ils peuvent pas rester deux minutes sans leur ration de coups de pieds au cul. Tu veux en faire des soldats, et ce ne sera jamais que des fellaghas, des coupeurs de route<sup>1</sup>, des fainéants tout juste bons à palabrer en buvant du thé, pendant que leurs femmes triment aux champs, s'occupent de la cuisine, et leur font des gosses. C'est avec les femmes qu'on aurait du faire la guerre, pas avec ces melons ! » Il jeta un regard circulaire sur la pièce, sembla en approuver l'aménagement, et continua :

- « Je rentre de Saïda. Je voulais voir comment tu étais installé. Ce n'est pas si mal. Je suis désolé, mais je ne peux pas faire mieux. Tu comprends, pour le moment, ça ne m'arrangerait pas que tu me files entre les doigts. A Oran, c'était limite. Ici, il n'y a pas de risque, même avec tes connards de gardiens. »

Philippe observait Salim, se demandant ce que l'autre lui voulait.

- « T'en fais pas. On a connu pire. Tes gardiens sont sympas, la bouffe est correcte, mascara à volonté. Que demande le peuple ? »

- « Tu ne me demandes pas comment ça se passe, à Oran ? »

- « Pourquoi faire ? De toutes façons, tu ne me diras que ce qui t'arrange. Tu n'es pas venu ici seulement pour me faire la bise... Et puis franchement, ce qui se passe, je m'en doute, dans les grandes lignes. Les Pieds-Noirs doivent être en train de se carapater à toute berzingue, l'OAS, il n'y en a plus, le référendum, on connaît déjà le résultat, et l'armée Française, elle attend la quille en grillant des merguez dans les cours des casernes. C'est vous les patrons. Vous allez pouvoir régler vos comptes, vous égorger entre vous, sans plus personne pour vous emmerder. La vie est belle, tu ne crois pas ? »

Salim s'esclaffa.

- « Putain, c'est pas possible, on te laisse lire les journaux ! Pourtant, je l'ai interdit. Tu as raison. C'est à peu près ça. Dans toute l'Oranie, il doit rester moins de cinquante mille européens<sup>2</sup>, et ceux qui sont encore là, ils n'ont qu'une idée en tête, partir n'importe où, pourvu que ce soit ailleurs qu'en Algérie. Tu verrais la queue au port d'Oran et à la Sénia, ils attendent sur des kilomètres. Et le référendum d'*autodétermination* ! Tu parles d'une idée à la con. Il n'y a que vous, faux culs de chrétiens, pour faire comme si le peuple était capable d'avoir une opinion *politique*. Est-ce que vous croyez sérieusement que des mots aussi creux qu'indépendance, liberté ou démocratie, ça veut dire quelque chose pour des Arabes ? Les hommes mettront dans l'urne le bulletin que leur raïs leur dira de mettre, et les femmes celui que leur mari leur donnera, le vert, parce que c'est la couleur de l'islam, et à la sortie de l'isoloir, il faudra rendre le rouge, sinon – Salim fit le geste de se trancher la gorge. Après, ce sera comme depuis toujours, rien ne changera... Mais je ne suis pas là pour philosopher, non, mon vieux. J'ai une surprise pour toi ! »

Demontis fit un effort considérable pour rester impénétrable, malgré son cœur qui s'était mis à battre la chamade. Manifester quand même un intérêt poli, ni trop, ni trop peu. Salim n'aurait pas poussé le vice jusqu'à lui amener Yasmina, juste pour voir sa réaction ? Il valait mieux ne pas parler. Sa voix aurait pu le trahir, plus que son visage. Salim continuait :

- « Tu ne devineras jamais avec qui j'ai rendez-vous demain matin ?... »

Demontis se força à entrer dans le jeu, les idées les plus cocasses lui venaient à l'esprit :

- « Je ne sais pas. De Gaulle ? Il te connaît de réputation. Il vient personnellement à Oran te conjurer de choisir de rester Français, et il te propose un poste dans son gouvernement ? Ministre des affaires africaines ? »

Salim nia, plié de rire.

---

<sup>1</sup> Coupeur de route, traduction littérale de fellagha

<sup>2</sup> En 1960, il y avait 250000 européens à Oran

- « Messmer, peut-être, qui souhaite demander conseil à son futur homologue, le ministre de la Défense de l'Algérie indépendante, sur l'art et la manière de ne pas se prendre un couvercle de poubelle volant sur la gueule quand on visite Château Neuf ?

Salim nia encore, les yeux remplis de larme.

- « Alors plus simple : Ben Bella. Il ne devrait pas tarder à revenir dans le coin. Après tout, Tlemcen, c'est son fief ».

Salim arrêta tout net de rire. Son regard se fit glacial.

- « Son fief, à ce chacal ! Pendant qu'il avait son cul à l'abri dans son château chez les francaouis, moi je me battais ici, sans l'aide de personne. L'Oranie, c'est mon fief, pas le sien, ni celui de cet enfoiré de Boumediene... - Salim redevint peu à peu serein. Le plaisir de la surprise l'emportait – allez, je t'ai assez fait marronner. Tiens-toi bien ! J'ai rendez-vous demain matin avec le directeur de cabinet du préfet, et « G », à Oran même, dans un endroit neutre, oui, ne fais pas cette tête, tu m'as bien entendu. »

Demontis était abasourdi.

- « Arrête ! Tu te fous de moi. » Salim était de nouveau plié de rire.

- « Je te jure. « G » est à Oran. Ne me demande pas comment il s'est tiré de l'Ouarsenis, je n'en ai pas la moindre idée. Encore que je ne me suis jamais fait de souci pour lui. Fantômas, à côté, c'est un amateur. Enfin... La raison de la réunion ultra secrète, c'est que tout le monde sait que « G », si ça lui prend l'envie, peut encore foutre une sacrée merde. Alors le préfet d'Oran, avec le gouvernement Français derrière, je sais pas si de Gaulle est au courant, mais Pompidou<sup>1</sup>, c'est sûr, voudrait qu'on s'arrange, l'OAS, l'ALN et l'armée Française, pour que ce ne soit pas trop le bordel jusqu'au référendum. Voilà de quoi nous allons discuter demain, le directeur de cabinet du préfet, « G » et moi. Ça va être une discussion de marchands de tapis, je ne donnerais pas ma place pour un kilo de tramoussos<sup>2</sup>... Putain, Philippe, tu ne peux pas savoir comme je vais être content de revoir « G » – Salim consulta sa montre –. Bon, il faut que je rentre, maintenant. Si tu veux, je m'arrangerai pour me retrouver tout seul avec lui et lui dire, pour toi, il sera sûrement content. »

Demontis réfléchissait à toute vitesse. Il entrevoyait une toute petite chance, une idée un peu stupide, mais ça valait mieux que rien, de faire passer un message à Yasmina, et ce serait grâce à Salim, sans qu'il s'en doute. Il fallait faire très attention, peser ses mots au trébuchet. Donner le sentiment que ce qu'il allait dire, sans être très important, comptait tout de même beaucoup pour lui.

- « Oui, tu peux lui dire, mais qu'il garde ça rien que pour lui. Tiens, si tu y penses, demande-lui d'envoyer quelqu'un récupérer mes affaires et les envoyer à mes parents. Il y a quelques souvenirs -il se racla la gorge, essayant de montrer à quel point révéler sa sensibilité l'embarrassait- que mon père aimerait avoir... Ah, et un mot de lui, expliquant que je suis mort au champ d'honneur, en soldat et tout et tout. « G » me doit bien ça. Ça leur fera un choc, mais ça passera plus vite que de ne rester sans nouvelle, ou de me savoir prisonnier des fellaghas, avec tout ce qu'on raconte de ce que vous nous faites... Et si finalement je m'en sors, ils auront tout le temps de s'en remettre ! »

Cette demande ne devrait pas surprendre Salim. Il était Arabe. Il allait trouver naturel que Demontis préfère qu'on le croie mort plutôt que prisonnier. Il n'y avait pas de déshonneur à mourir au combat. Etre fait prisonnier, c'était autre chose. Salim avait été prisonnier chez les viets. Il en porterait toute sa vie l'infamie. Salim ne ferait pas le lien avec Yasmina... Il n'y avait pas le moindre signe de méfiance dans ses yeux quand il s'adressa à Demontis :

- « Comme tu voudras. Je lui dirai... On risque de ne pas se revoir avant un moment. Porte-toi bien, capitaine... » Salim s'en alla, comme à regret. Philippe, c'était le seul ami qu'il ait eu dans sa vie.

<sup>1</sup> Georges Pompidou a été nommé 1<sup>er</sup> ministre en remplacement de Michel Debré le 14 avril 1962

<sup>2</sup> Graines de lupin

Oui, il y avait une toute petite chance. « G » allait recevoir le message. Il serait d'abord surpris. Pourquoi diable Demontis lui demandait, à lui, qui avait d'autres chats à fouetter en ce moment, et qui était le plus mal placé pour le faire, de s'occuper de ses affaires ? Et qui plus est quelle idée saugrenue de lui faire écrire à ses parents qu'il était mort. Il allait leur asséner un sacré coup de bambou... Il y avait forcément une raison. Demontis devait savoir ce qu'il faisait ! « G » essaierait de comprendre ce qui se cachait derrière le message... A condition qu'il en trouve ou qu'il en prenne le temps. C'était l'inconnue de son plan. Qu'il oublie ou qu'il n'ait plus le temps de penser au message de Salim... Ou que Salim oublie de le lui transmettre. Mais non, Salim n'oubliait jamais rien.

Si « G » prenait le temps d'analyser le message, il en conclurait très vite que ce qui était le plus important, pour Demontis, c'était que ses parents le croient mort... Mais pourquoi ses parents ? Ça n'avait pas de sens... Si ce n'était pas ses parents, il ne pouvait s'agir que de quelqu'un de très proche, d'essentiel dans sa vie... Il ne pourrait pas ne pas en venir à Yasmina ! Dans le train qui les emmenait à Orléansville, Demontis n'avait pas arrêté de le tarabuster avec elle. Il lui avait tout raconté, le bébé, son projet de quitter l'armée, enfin, c'était plutôt l'armée qui le quittait, de faire sa vie avec elle, qu'il l'aimait comme un collègue, qu'il ne s'en serait pas cru capable, mais que ça lui était arrivé, tu te rends compte, mon vieux, à moi... « G » ne pourrait pas ne pas comprendre. A l'évidence, Demontis voulait que Yasmina tienne sa mort pour certaine. S'il n'avait pas parlé d'elle à Salim, c'était pour la protéger de lui. Et s'il voulait que Yasmina soit convaincue de sa mort, c'était pour qu'elle quitte Oran, où elle était en danger, ne serait-ce que parce qu'elle était une musulmane qui vivait avec un européen, ou peut-être pour d'autres raisons qu'il ignorait. « G » connaissait trop bien Yasmina, il la savait capable d'entêtement extrême. Tant qu'elle ne serait pas certaine que Philippe était mort, elle l'attendrait, serait prête aux pires folies pour le retrouver. Oui, le message de Demontis était finalement clair : il fallait que Yasmina le croie mort. Alors, elle ne penserait plus qu'à se protéger elle-même, pour que le bébé de Demontis vive ; elle fuirait l'Algérie. Demontis avait donné à « G » le nom de Miranda, son ami inspecteur de police. « G » n'aurait qu'à prendre contact avec l'inspecteur, et lui annoncer la mort de Demontis. Miranda saurait ce qu'il avait à faire... Oui, ça se tenait. De toutes façons, même si c'était complètement tordu, il n'avait pas mieux.

Et il restait une sacrée inconnue dans son équation : ce que ni « G » ni Miranda ne pouvaient deviner, c'était combien il était urgent que Yasmina parte loin de Salim. Demontis ne croyait pas en Dieu, mais il aurait aimé qu'il existe quand même, les hommes en avaient tant besoin !

Il était près de minuit. Etendue sur le lit étroit de la chambre de l'un des garçons que Juanita lui avait arrangée, Yasmina reprit la lettre de la mère de Philippe. Elle en avait souligné plusieurs passages, qu'elle aurait pu réciter par cœur à force de les avoir lus.

« Ma chère petite fille,

L'inquiétude qui nous ronge depuis la disparition de Philippe n'entame pas notre joie à la lecture de la double merveilleuse nouvelle que sa lettre nous a apportée : nous avons une fille, - sans vouloir te voler à tes parents, tu permettras que nous t'appelions aussi notre fille, tu l'es pour nous à part entière -, et bientôt un bébé. C'est beaucoup de bonheur dans un petit rectangle de papier...

Pour ce qui le concerne, Philippe a agi en son âme et conscience, il remplit jusqu'au bout ce qu'il croit être son devoir d'officier Français, sans se soucier des conséquences. Le Général et moi sommes fiers de lui, et de toi aussi, qui l'as soutenu sans faiblesse dans son engagement. Il t'a fallu beaucoup d'amour...

Philippe ne nous a pas caché combien la situation était difficile et dangereuse pour toi à Oran. Je ne crois pas le trahir en insistant pour que tu quittes sans délai l'Algérie. Le Général et moi

ne voulons rien t'imposer, et nous serions très malheureux s'il nous arrivait malgré nous de nous conduire en parents abusifs, mais sache qu'ici tout est prêt pour vous accueillir, toi et le futur bébé...

Philippe t'aime. Il t'a décrite comme une femme droite et courageuse ; cela va de soi, puisqu'il t'a choisie et que tu l'as choisi. Nous comprenons ton hésitation et tes réticences à ce que tu pourrais considérer comme un abandon. C'est tout le contraire. Ton seul devoir, envers lui, et pour le bébé, est de rester saine et sauve. Viens au plus vite. Ne t'encombre pas de bagages, ni de remords. Nous t'attendons avec espoir et impatience...

Hélène »

Le Général avait ajouté un petit mot « A notre fille, avec toute ma tendresse, Pierre ».



## ***Chapitre 12 Ne pas partir, c'est mourir, et pas qu'un peu***

*" Le rythme de départ correspond au mois de juillet de l'année passée, ce sont les vacanciers qui partent avec un mois d'avance... "*

Général de Gaulle, 27 juin.

### ***Jour J-22 lundi 11 juin***

Driinnng... La sonnette de la porte d'entrée qui s'ouvrait fit sursauter Alonso. Il était seul dans l'arrière boutique qui lui servait d'atelier. Ses employés ne venaient plus. Certains étaient déjà partis en France ou en Espagne, d'autres attendaient une place dans un bateau. Ses deux tailleurs Arabes l'avaient quitté depuis des mois, de peur de se faire assassiner dans la rue. Sa femme Marie se tenait barricadée dans l'appartement au dessus du magasin. Ils avaient envoyé leur fille Lili chez Tito, le frère d'Alonso, à Kébir, où, grâce à la base navale, c'était plus tranquille, presque paisible. Depuis des semaines, Marie, terrorisée, ne voulait plus quitter l'appartement que pour aller voir leur fille. Alonso, au volant de sa PL17 orange - c'était un peu moins dangereux qu'à pied, encore qu'elle faisait un bruit infernal, de quoi se faire repérer à des kilomètres-, se risquait jusqu'à la rue de Mostaganem, où une boulangerie et une épicerie étaient encore ouvertes. Le boulanger, son ami de plus de vingt ans, lui téléphonait pour le prévenir, quand il avait pu cuire du pain, et il lui mettait sa commande de côté. A l'épicerie, il achetait ce qu'il trouvait, de la morue séchée, des conserves de thon ou de sardines, des fèves, des pois chiches, un peu de riz, du saucisson corse et de la *longanisse*<sup>1</sup>. Pour avoir quoi que ce soit, il fallait tomber pile au moment de l'arrivage. Quand il ne trouvait plus rien, il emmenait Marie jusqu'à Kébir. Ils pouvaient embrasser leur fille, et ramener du poisson frais, de quoi remplir le frigidaire. Du poisson, c'était une des rares choses qui ne manquait pas, à condition d'aller le chercher. Les pêcheurs de Kébir sortaient encore en mer, parce que c'était leur métier, qu'ils faisaient ça depuis toujours, et que comme ça, pendant qu'ils pêchaient, ils pensaient moins aux *événements*.

Alonso était tailleur pour hommes. Son magasin était situé en plein cœur de Saint Eugène, le quartier populaire d'Oran. A l'époque où il l'avait pris en location, en 39, c'était le quartier des espagnols, nouveaux émigrés, comme lui, ou vieux espagnols, descendants de marins des galères royales établis là depuis des siècles. Maintenant, c'était plus mélangé, enfin, c'était plus mélangé avant que ça se vide, mais les traditions andalouses tenaient le coup. Alonso avait appris tout petit à travailler. En fait c'est tout ce qu'il avait appris. Alors il travaillait, sans s'imaginer qu'on pouvait faire autre chose. A force de travail, et comme il était un authentique artiste dans son métier, il avait acquis une réputation et une clientèle de premier choix. Le succès aurait pu lui monter à la tête, mais il n'avait pas appris à avoir la grosse tête non plus. Par exemple, il ne lui était jamais venu à l'idée de quitter sa rue pour les beaux quartiers, plus en rapport avec ses clients riches. Bien sûr, il était fier de voir s'arrêter devant sa vitrine des DS noires brillantes de polish, conduites par un chauffeur à casquette et à gants blancs, qui ouvrait cérémonieusement la porte à des gens importants de la préfecture ou de l'amirauté venus tout exprès pour se faire tailler un costume chez lui. Et il lui arrivait de se vanter de connaître les mensurations précises de toutes les huiles d'Oran ou du département. Mais il n'avait pas fermé sa porte aux vieux clients de ses débuts, ni à leurs enfants, et il ne

---

<sup>1</sup> Charcuterie oranaise

refusait jamais de les habiller pour les grandes occasions, aussi bien et pour beaucoup moins cher que ses clients de la haute, puisqu'ils étaient beaucoup moins riches. Comme il ne savait que travailler, il ne lui serait pas venu à l'idée d'investir ce qu'il gagnait ailleurs que dans son commerce : il avait acheté le pas de porte, puis les murs du petit immeuble de deux étages dont le magasin occupait le rez-de-chaussée, pour ajouter un atelier et un appartement. Pas de temps perdu à courir, tout sur place, efficacité, rentabilité, et sécurité. Il n'y avait pas de voleurs dans le quartier, mais quand même, ça comptait. Il avait refait l'immeuble à neuf, et son magasin n'avait rien à envier à ceux de la rue d'Arzew. Il avait aussi sacrifié au rite incontournable de l'oranais qui a réussi un minimum, le cabanon pieds dans l'eau près de la plage d'Aïn el Turc, pas par plaisir, mais pour faire comme tout le monde, parce que lui, la mer et le sable, il ne pouvait même pas les voir en peinture, alors, marcher dedans, jamais de la vie... Aux beaux jours, il emmenait Marie et Lili au cabanon pratiquement tous les dimanches. Il commençait à y penser le vendredi midi, et ça le mettait de mauvaise humeur pour tout l'après-midi et le samedi toute la journée. Heureusement, au retour de la plage, il s'arrêtait chez son frère pour faire avec lui la tournée des cafés. Ça le dédommageait de son dimanche perdu. Comme il se mettait à y penser en se levant le dimanche matin, ça le remettait de bonne humeur, la journée se passait plutôt bien, et ni Marie, ni Lili ne se doutaient qu'il détestait la mer.

Selon des critères purement fiscaux, Alonso, sans être riche, était un commerçant aisé. Son tour de taille avantageux et son accueil sincèrement amical, sans une once d'obséquiosité, en témoignaient mieux que ses livres de comptes, qu'il tenait au petit bonheur.

Driinnng... Le visiteur avait refermé la porte derrière lui, assez doucement pour qu'elle ne claque pas. Quelqu'un de calme et de bonne éducation. Alonso posa sur son oreille le crayon avec lequel il était en train d'esquisser des croquis du nouveau modèle de veste sport qu'il avait en tête, et se leva pour rejoindre le magasin, se demandant qui pouvait être assez téméraire pour s'aventurer en ce moment jusque chez lui.... Il pensa in extremis à se composer un visage de bienvenue, ou tout au moins, vu les circonstances, une expression de neutralité attentive, tel qu'il sied à un commerçant. Depuis que l'armée ne faisait même plus semblant de protéger le quartier, il était un des rares européens à vivre encore rue Littré, et il avait peur. Il avait peur, mais il n'était pas parti. Il était chez lui. Ce qu'il avait, il l'avait gagné, pas volé, et encore moins aux Arabes. Il n'allait pas en plus se sauver comme un voleur. Les autres faisaient ce qu'ils voulaient, mais, dans la famille, on était comme ça, des *cabezotos*<sup>1</sup>, on faisait face, et, si on s'oubliait dans son froc – on ne commande pas toujours ses organes -, on restait quand même digne, malgré la merde au cul. C'est pour ça que son magasin, il continuait de l'ouvrir tous les matins, comme d'habitude, qu'il enlevait les grilles qui protégeaient les vitrines, et qu'il attendait les clients en travaillant dans l'atelier, et en ayant peur.

Alonso entra dans le magasin, et reconnut immédiatement l'homme qui, dos tourné, regardait dans la rue à travers la vitre de la porte. L'homme était habillé à l'européenne, pantalon de toile bien coupé et veste légère. Impeccable. Un costume griffé Alonzo, c'était tout dire. Alonzo avec un Z plutôt que le S de son prénom, pour faire plus chic, sa seule concession à la mode. Le visiteur avait posé un cartable et une boîte de chaussures sur le comptoir. Il se retourna en entendant Alonso arriver, ouvrit les bras et esquissa un sourire hésitant, surprenant pour un personnage d'une telle allure :

- « Bonjour, patron ! J'ai connu la boutique et la rue moins calmes ! »

- « Zitouni ! Tu ne peux pas savoir comme je suis content. Si je m'attendais à te voir aujourd'hui ! »

---

<sup>1</sup> Tête de mule, en espagnol

Alonso éprouvait une joie sincère. Zitouni était son premier arpète, le premier qu'il ait embauché, quelques mois après son installation. Zitouni devait avoir une douzaine d'années en 39. C'était le curé de Saint-Eugène qui le lui avait amené, tout morveux, crépu et le regard en dessous. Ses parents, malgré des tannées<sup>1</sup> carabinées, désespéraient ; et ses maîtres successifs, malgré un acharnement thérapeutique, n'en tiraient rien. Zitouni n'était pas bête, il avait appris à lire et à écrire sans difficulté, mais il ne supportait pas d'être assis toute la journée sur un banc, muet et bras croisés, quand il avait tant de choses à dire et à faire. Son père l'amenait de force à l'école le matin, et, une fois rendu, il fallait le surveiller comme du lait sur le feu, sinon, dès qu'on avait le dos tourné, il se sauvait. L'instituteur avait pensé à l'apprentissage comme dernier recours. Il en avait parlé à la fête patronale au curé, qui avait ses entrées partout, et le curé, qui avait besoin d'une soutane neuve, s'était dit que de faire embaucher le petit chez le tailleur, ce serait un bon moyen et de rendre service, et d'obtenir un bon prix pour sa soutane, voire, mais il ne fallait pas trop rêver avec les espagnols, qu'Alonso la lui ferait gratis. Alonso avait à peine vingt-cinq ans, mais il avait déjà la corpulence d'un évêque de petit évêché, et l'intuition qui normalement va avec. Il pressentit d'instinct comment il devait s'y prendre avec son apprenti. Zitouni, comme de juste, n'échappa pas à la formation de base d'arpète, c'est-à-dire dans l'ordre les commissions, le rangement, et enfin le chiffon, le balai et la serpillière. Mais dès qu'il avait un moment, Alonso lui montrait, lui expliquait, et le laissait faire le métier de tailleur. Au bout de quelques semaines, la question n'était plus d'empêcher Zitouni de se sauver, mais plutôt de l'obliger à abandonner après un temps de travail raisonnable la planche à dessin, la table de coupe ou la machine à piquer. Zitouni n'avait plus quitté la boutique que le temps du service militaire. Il avait dû s'en aller en février de cette année. C'était devenu trop dangereux. Un Arabe, à Saint-Eugène, pouvait se prendre une balle dans la tête, comme ça, même pas par vengeance, juste par désespoir. Mais Zitouni était parti tranquille ; il savait qu'Alonso lui gardait sa place, pour quand les gens recommenceraient à vivre comme avant.

- « Ecoute, Alonso. Je suis venu exprès pour te parler. J'ai pris un gros risque. Ici, aujourd'hui, c'est encore dangereux pour moi, mais il fallait que je te voie, maintenant. Tu sais que les Arabes ne sont pas loin. Je te le dis, dans un jour ou deux, trois au maximum, ils seront dans ta rue. Dis-moi, au fait, tu es tout seul ? Marie et Lili ?... »

- « Lili est chez Tito, Marie est là-haut. On montera tout à l'heure prendre le café. Ça lui fera plaisir de te voir et surtout de te savoir en bonne santé. Elle se fait du souci pour toi, et pour les autres aussi. »

- « Oui, bien sûr... Ecoute-moi. Les Arabes, quand ils arrivent, la plupart du temps, ça se passe très mal. Ce n'est pas que des histoires. Je les ai vus faire, de mes yeux. C'est pas des Arabes de par ici. C'est des Arabes des djebels, des paysans. Ils ne vous connaissent pas comme nous. Ils n'ont jamais vécu avec des Pieds-Noirs. Pour eux, vous êtes des diables. Je ne veux pas te faire peur, mais, sur la tête de ma mère, cette racaille t'égorge pour une poignée de pois chiche. Même nous, on se méfie d'eux. Heureusement que moi, j'ai été dans le FLN, depuis le début... »

Alonso allait ouvrir la bouche. Il ne s'était douté de rien, pour Zitouni, pendant toutes ces années. Mais il s'interrompit et haussa les épaules. Après tout, qu'un Arabe soit pour l'indépendance, il n'y avait pas de quoi s'étonner. C'est le contraire qui n'aurait pas été normal. Il fallait être maboul pour faire confiance aux belles paroles des Français. Surtout quand on sait comment ils baissent facilement le pantalon. « L'Algérie c'est la France », mon oeil... Des « sin verguena »<sup>2</sup>, il n'y avait pas d'autre mot. Zitouni s'éclaircit la voix.

---

<sup>1</sup> Fessée, en langage courant pied noir.

<sup>2</sup> En espagnol, littéralement, : « sans honte », un peu moins fort que « sans honneur », mais avec beaucoup de mépris

- « Tu sais, c'est un peu moi le chef, par ici. Alors j'arrive à contrôler, jusqu'à un certain point. Mais je peux pas mettre deux gardes devant ta porte pour vous protéger, toi et Marie. Les Arabes qui viendront chez toi, ce qu'ils veulent en premier, c'est zigouiller du francaoui. Après seulement ils pensent à voler. Que tu sois espagnol, pour eux, ils font pas la différence. Tu ne peux pas compter sur l'armée pour te défendre, elle lèvera pas le petit doigt pour vous autres, les pieds noirs et l'OAS, elle n'existe plus ! Et même si tu as un pistolet, tu pourras en tuer combien ? Un, deux, trois, et après... ils te couperont les glaouis<sup>1</sup>. »

Alonso était devenu blanc comme un linge. Il n'était ni aveugle, ni sourd, la situation, il la connaissait. Mais jusque là, les *événements*, il les vivait en spectateur, un peu comme quand il allait voir un film de guerre au cinéma. Il vibrait, s'indignait, pleurait, riait, avait peur, il marchait à fond dans l'histoire, mais il restait *en dehors*, et ce n'était pas pour de vrai. Ce que Zitouni lui avait brutalement révélé, c'est que sa fille, sa femme, et lui, Alonso, faisaient partie intégrante de la distribution, et que les morts n'étaient pas pour rire... Il avait la gorge nouée quand il demanda :

- « Et alors, qu'est-ce que tu veux que je fasse ? ».

Zitouni resta un instant sans répondre. Il connaissait Alonso depuis si longtemps ; il savait qu'il profitait de la situation, qu'il allait lui enfoncer un couteau dans le cœur, mais il savait aussi qu'il n'y avait pas d'autre solution, et tant qu'à faire, autant que ce soit lui plutôt qu'un autre :

- « Si tu ne veux pas mourir, il faut que tu partes, que tu emmènes Marie et Lili. »

Alonso tremblait de tous ses membres :

- « Tu te rends compte de ce que tu dis. Partir, mais où veux-tu que j'aille ? Toute ma vie est ici. Ma famille vit ici, à Oran et à Kébir. On ne connaît personne en France. Et en Espagne, depuis le temps qu'on est partis, les cousins, tu parles comme ils ont envie de nous voir arriver chez eux comme des mendiants ! »

- « Je sais tout ça. Tu me l'as assez dit. Je ne suis pas fier de ce qu'on vous fait, à vous, les Pieds-Noirs. Mais c'est ta vie, la vie de Marie, et de Lili. Crois moi, c'est sérieux, ils vont te tuer, avec Marie, et Lili, ils vont la mettre dans un bordel, si vous restez ici ! »

Alonso secouait la tête, comme pour chasser les mots de Zitouni de son esprit. Il criait, maintenant :

- « Et avec quoi ? Tout ce que j'ai – il montra le magasin d'un geste circulaire du bras -, c'est là. *Me cago en pepeta*<sup>2</sup> ! Je suis autant algérien que n'importe quel Arabe. Vous ne pouvez pas me flanquer dehors de chez moi. J'ai travaillé pendant plus de vingt ans pour avoir ça. En dehors de ce que tu vois, j'ai rien, pas un sou de côté. Avec tout ce qui me reste en banque, avec les affaires à zéro, et les factures que j'ai continué à payer, - oui, je sais, je suis le roi des cons, j'aurais du faire comme tous ceux qui se sont sauvés en me laissant des ardoises, mais je suis trop con pour être malhonnête -, j'ai à peine de quoi payer la traversée pour Alicante ou Marseille ! »

- « Je sais, Alonso. Tu ne crois pas que ça me crève le cœur, de te parler comme ça. Tu es comme un deuxième père pour moi. Je te le dis, j'ai honte pour les Arabes. Je pense que ça va nous porter malheur, un jour ou l'autre. Mais il n'y a rien à faire. Tu dois partir, demain au plus tard. Après, je ne pourrai plus te protéger, toi et ta famille. »

Alonso était au bord des larmes. Il se mordait les lèvres pour ne pas pleurer. Zitouni avait raison.

- « Et pourquoi tu es là ? Juste pour me dire ça ? »

Zitouni s'était rapproché du comptoir. Il ouvrit la boîte de chaussures. Elle était remplie de billets de banque. Il la poussa vers Alonso.

---

<sup>1</sup> Couilles, en Arabe.

<sup>2</sup> Juron espagnol, quand on est très en colère. Littéralement : je me conchie sur Pepeta ( ?)

- « Ecoute. Je t'achète ton magasin et tout. Voilà tout ce que j'ai. J'ai demandé à ma famille de me donner tout l'argent qu'ils avaient, mes frères, mon beau-frère, mon père, tous m'ont donné leurs économies. Ça fait à peu près cinq cent mille anciens francs. Je sais que c'est pas beaucoup. Mais c'est tout ce qu'on a. »

Alonso regardait fixement la boîte, incrédule. Son pas de porte, sans les murs, valait à lui tout seul dix fois plus, et l'immeuble, trente, quarante fois ? Enfin, quarante fois quand il y avait des clients pour se faire tailler des costumes et pour acheter des immeubles. Maintenant, qui sait, peut-être que l'immeuble et le magasin ne valaient plus rien du tout, peut-être que c'était lui qui faisait une bonne affaire, que c'était Zitouni qui allait se faire gruger, son *fiils*, tu parles d'un fils, un Arabe encore plus pourri que les autres, oui, qui était en train de lui voler vingt ans de travail, après tout ce qu'il avait fait pour lui. Qu'il aille se faire foutre, ce salaud, avec son magasin ! Alonso se tourna et se mit à pleurer silencieusement, la tête contre le mur, posée sur son avant bras replié, comme un gosse des rues.

Zitouni s'était reculé jusqu'à la porte d'entrée, et regardait la rue. Elle était déserte, à l'exception d'un chien noir, couché en plein soleil, en travers de la chaussée. Sinistre. Ça et là, des carcasses défoncées de frigidaires et de machines à laver que les habitants avaient jetés des étages avant de se sauver, pour que les Arabes ne puissent pas s'en servir. Une rue de fin d'humanité. Lui aussi, d'un seul coup, eut peur des jours qui allaient venir.

Quand il revint vers le comptoir, Alonso s'était mouché et essuyé le visage. Ses yeux étaient injectés de sang, mais il ne pleurait plus. Zitouni ouvrit le cartable, en sortit une fine liasse de feuillets tapés à la machine.

- « J'ai amené des papiers. Lis-les tranquillement. Si tu es d'accord pour signer, mon cousin Jamel viendra cet après midi habiter ici, pour protéger le magasin. Il couchera dans l'atelier. Remplis ta PL17 de tout ce que tu peux et va-t-en demain chez Tito, à Kébir, en attendant. »

- « Et nos meubles, la vaisselle, toutes les *cascarias*<sup>1</sup> qu'on a. Marie va mourir, si on les abandonne. Comment on va faire ? ».

- « Ne t'en fais pas. Jamel va tout mettre de côté. Quand tu les veux, tu m'écris l'adresse, et je te les envoie... Alonso, je te jure : quand tu reviens, tu me rends l'argent et je te rends ton magasin. Sur la tête de ma mère ! »

Alonso prit les feuilles, chaussa ses lunettes et se mit à lire. Il lut sans émotion une histoire qui lui semblait étrangère, l'histoire de vingt-trois ans de vie vendus pour cinq cent mille anciens francs.

Quand il eut fini de lire, il reposa les feuilles sur le comptoir. Zitouni hésita, et sortit de sa poche de veste un stylo bille qu'il lui tendit. Alonso avança la main pour le prendre. Sa main ne tremblait plus. Il allait signer au bas de l'acte de vente, quand il s'arrêta soudain.

- « J'y pense. Tu as oublié de mettre le cabanon. Au point où on en est, rajoute le. L'idée que je ne vais plus y mettre les pieds, c'est la bonne nouvelle de la journée... Allez, viens, on va boire le café avec Marie. Ça va lui faire un choc, mais d'un autre côté, elle va être contente de s'en aller vivante ».

Miranda entendit le bruit des pas qui se rapprochaient, derrière lui. Tout en continuant d'avancer, il glissa la main sous son aisselle, comme s'il éprouvait un besoin urgent de se gratter, à la recherche de son pistolet. Il trouva la crosse, et retira l'arme tout doucement de l'étui, en ôtant d'un coup de pouce le cran de sûreté. Quand il la tint fermement, il s'arrêta et se retourna brusquement, gardant la main sous la veste. L'homme aux cheveux courts et à l'allure militaire qui le suivait continua d'avancer vers lui, souriant, amusé, en montrant ses mains vides, gage de ses intentions pacifiques.

---

<sup>1</sup> Littéralement, déchets ; là, bazar

- « Inspecteur Miranda ? »

Miranda acquiesça. Méfiant, il ne lâchait pas la crosse de son pistolet. Le type n'avait pas de veste, et ne semblait pas armé, mais c'était le genre d'armoire à glace à vous occire proprement un chrétien ou un mahométan avec ses seules mains, voire un seul pied. Et sa tête disait vaguement quelque chose à l'inspecteur.

- « Je suis « G ». Il faut que je vous parle de Philippe ! - « G » profita de la surprise de Miranda. Il le prit par le bras, comme un vieil ami, et avança d'autorité. - Marchons jusqu'à votre voiture, et filons d'ici. Il y a un peu trop de barbouzes à mon goût dans le secteur. » Les deux hommes s'engouffrèrent dans l'Aronde, et Miranda démarra. Les questions défilaient dans sa tête :

- « Où est-ce qu'on va ? Philippe va bien ? Vous savez où il est ? »

- « Allez-y, roulez comme si vous rentriez chez vous. – il examinait attentivement l'inspecteur. Ce qu'il crut déceler chez lui le décida.- Philippe vous a probablement parlé de moi ? En tous cas, il m'a longuement parlé de vous. Vous êtes en quelque sorte son exécuteur testamentaire... Je ne me trompe pas ? »

Miranda approuva. Ses mains serrèrent le volant. L'autre allait lui annoncer la mauvaise nouvelle qu'il redoutait. Il roulait tellement doucement que « G » le houspilla :

- « Avancez, mon vieux, on va se faire remarquer... Bon, normalement, si j'ai bien compris ce qu'on attend de moi, je devrais vous annoncer que Philippe est mort, et vous devriez être capable d'en tirer toutes les conséquences. Si je vous dis ça, c'est clair pour vous ? »

Miranda ne comprenait rien à la rhétorique de l'ex colonel. Il intervint, agacé :

- « Je ne comprends rien à ce que vous me racontez ! Vous êtes en train de me dire qu'il est mort, ou qu'il est vivant ? »

« G » se frotta le nez, faussement embarrassé :

- « Excusez-moi, c'est mon côté combattant de l'ombre. Je ne sais plus m'exprimer clairement. Sérieusement, j'aurais dû simplement vous annoncer tout à trac : Philippe est mort. Il est enterré quelque part dans l'Ouarsenis. Il faut le dire à Yasmina, maintenant. Il est inutile qu'elle reste à l'attendre à Oran. J'aurais ajouté, pour que Yasmina ne soit pas tentée de partir avec une pelle et une pioche le déterrer, quand on la connaît, elle est capable de tout, qu'on ne sait pas exactement où il est, que les types qui l'ont mis en terre ont été tués par les fellas. J'aurais ajouté voilà, c'est tout ce que je sais. Je suis navré. Ma voiture nous suit. Arrêtez-vous. Je vais descendre. Merci et bonne chance...

Mais j'ai trois bonnes raisons pour changer de tactique : primo, vous avez une tête qui me revient, c'est la condition sine qua non, secundo, je mens très mal, vestiges d'une éducation rigoureuse et hautement moralisatrice, et enfin, je préférerais avoir votre avis. Alors je crois qu'il vaut mieux que je vous raconte toute l'histoire... Nous verrons si vous arrivez à la même conclusion que moi. Tenez, arrêtez-vous là, nous serons tranquilles. Il y en a pour un petit moment. »

- « Alors, qu'est-ce que vous en dites ? »

Miranda siffla entre ses dents.

- « La même chose que vous. C'est clair. Philippe veut que Yasmina quitte Oran. Je me suis tué à lui dire que c'était ce qu'elle avait de mieux à faire, qu'il aurait l'esprit plus libre si elle se mettait à l'abri. Des clous... Les parents de Philippe lui ont écrit pour qu'elle vienne chez eux, *makkach*<sup>1</sup>, cause toujours ! Elle est têtue comme une mule. Vous avez raison. La seule chose qui la fera partir, c'est la mort de Philippe. Il faut que je lui dise, et qu'elle me croie... Putain, ça ne va pas être facile. Vous ne voudriez pas lui parler vous-même, elle vous croirait peut-être plus facilement ? Non ? Je m'en doutais - Miranda soupira... Bon, autant

---

<sup>1</sup> En gros « rien à faire », en Arabe

prendre le taureau par les cornes. Plus j'attendrai, plus ça sera dur... Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je lui parlerai de vous. Ça passera mieux... Quelle merde ! Gare à moi si un jour elle apprend le mauvais rôle que je vais jouer. Enfin, d'un autre côté, j'aimerais autant ; ce serait signe que Philippe s'en est sorti. »

- « Ouais. Faites-le. J'ai l'impression que plus vite elle s'en ira, mieux ça vaudra. De toutes façons, l'avenir ne sera pas rose en Algérie pour les femmes Arabes qui ont couché avec *l'occupant*, surtout des anciennes terroristes retournées... Je vous souhaite bonne chance. Pour Philippe, j'ai franchement bon espoir. Médani et lui étaient comme cul et chemise en Indochine. Frères d'armes, ça veut encore dire quelque chose, pour nous les militaires, même dans ce monde sans foi ni loi. Je crois que Médani tiendra parole, autant qu'il pourra. Heureux de vous avoir connu. Peut-être dans une autre vie ? »

- « Au fait, ce Médani, vous savez s'il était dans les Aurès ou à Alger, il y a deux trois ans ? »

- « Je ne crois pas, non. Il est peut-être passé de temps en temps par Alger, mais les Aurès, ça m'étonnerait. Il s'est toujours battu dans l'Oranais, j'en sais quelque chose. Pourquoi vous me demandez ça ? »

- « Pour rien. Une affaire en cours. Un meurtre dont je m'occupe... »

« G » serra la main de Miranda, ouvrit la porte, descendit de l'Aronde, et se dirigea, tranquille, vers la DS 19 qui attendait derrière eux. La nuit tombait, un vent frais montait de la mer. A cette heure là, il n'y avait pas si longtemps, les terrasses des cafés débordaient de monde qui parlait fort ; dans les quartiers populaires d'Oran et dans les villages, des hommes en marcel blanc installaient des chaises devant leur porte et prenaient le frais en attendant le souper, fumant et discutant entre voisins. L'odeur de friture, huile d'olive, poissons pêchés de la nuit, poivrons et patates à la *pobre*<sup>1</sup> envahissait les rues. Ce soir, quelques rares hommes, yeux aux aguets et fesses serrées, rasaient les murs de la rue vide, que les néons des magasins abandonnés n'éclairaient plus.

Miranda sonna à la porte. Il avait la clé de la serrure, mais il avait fait installer un verrou qui ne pouvait être ouvert ou fermé que de l'intérieur. Lorsque les enfants ou Juanita étaient là, ils avaient l'obligation de mettre le verrou. Si quelqu'un sonnait, ils ne le tiraient qu'après avoir regardé par le judas. S'ils ne connaissaient pas le visiteur, ils n'ouvraient pas. Si c'était un Arabe, quand bien même ils le connaissaient, ils n'ouvraient pas non plus. Comme sécurité, il y avait probablement plus sophistiqué, mais au moins, ça évitait les surprises. Miranda entendit le pas pressés de Juanita. Elle continuait à parler avec Yasmina, de plus en plus fort en même temps qu'elle s'éloignait d'elle et qu'elle se rapprochait de lui. Le verrou joua. La porte s'ouvrit, tirée énergiquement en arrière. Juanita lui souriait. Bien entendu, elle n'avait pas pris le temps de regarder à travers le judas. Ça tombait à pic. Miranda était assez en colère pour cacher son trouble. Il repoussa Juanita en grognant, donna un coup de pied dans la voiture de pompiers qui traînait au milieu du couloir.

- « *Santa Madre de Dios*<sup>2</sup>, Juanita ! Dis-moi à quoi il servent, le judas et le verrou, si tu ne regardes pas avant d'ouvrir ? Si ça avait été un fellagha, hein, tu ouvrais pareil. Tu vas te faire assassiner, un jour, à force de ne pas faire attention. Et les enfants, tu penses aux enfants ! »

- « Mais... Qu'est-ce que tu me racontes ! Je savais que c'était toi ! »

- « Comment ça, tu savais. Depuis quand tu vois à travers les portes ?

- « Bien sûr que non. Mais je t'ai senti. »

- « Ah oui, c'est ça, tu m'as senti. Tu as le toupet de dire que je sens. Et qu'est-ce que je sens, dis-moi un peu ? L'eau de Cologne ... J'en mets pas. Peut-être que je sens mauvais ? Hein, c'est ça. Je sens le flic, le tabac froid et la transpiration, ou mieux, tiens, les pieds ! C'est connu, les flics, avec leurs godillots, ils sentent les pieds. Je sens assez fort, et d'assez loin

---

<sup>1</sup> pauvre

<sup>2</sup> Sainte mère de Dieu

pour que l'odeur passe à travers la porte. Rien qu'à l'odeur, tu sens quand j'arrive. Je me demande pourquoi je sonne. Y a même pas besoin ! »

- « Ah, mais, tu vas t'arrêter, oui ! – Juanita, moitié riant, moitié fâchée, le cinglait avec le torchon de vaisselle qu'elle tenait à la main. - Je te sens, parfaitement. C'est pas une odeur, c'est toi. Ne me demande pas pourquoi, quand c'est toi qui arrives, je sens que c'est toi, un point c'est tout. Je n'ouvre pas à n'importe qui, pour qui tu me prends ? J'ouvre à mon mari, le père de mes enfants. Normalement, je ne risque rien avec lui. Et puis, tu m'énerves, à la fin ! Dépêche-toi d'aller voir les enfants, ils ne dormiront pas tant que tu ne les auras pas embrassés, et change-toi, on t'attend pour souper. Tu es encore en retard ! »

Miranda avait perdu toutes ses velléités de ronchonner. Il n'avait plus envie que de caresser sa femme et de lui dire des mots tendres. S'il n'y avait pas eu Yasmina... Elle ne perdait rien pour attendre. Il passa devant la cuisine, avança la tête. Yasmina était là, qui aidait Juanita à préparer le dîner. Elle avait tout entendu, bien sûr, et elle souriait aux anges, réconfortée par leur amour de tous les jours. Ce n'était pas le moment. Il lui dirait tout à l'heure.

- « Alors, comment ça s'est passé, au journal, aujourd'hui ? »

- « La routine. On sort demain en première page le marronnier de juin, comme si de rien n'était: faites des économies, perdez vos kilos accumulés depuis un an pour rentrer dans votre maillot de bain de l'année dernière. – Yasmina mit la main sur son ventre.- Pour moi, ça ne va pas être possible. » Ils rirent tous les trois.

Le repas tirait à sa fin, et José n'avait toujours pas parlé. Chaque fois qu'il était sur le point de se décider, quelque chose faisait que ce n'était pas le bon moment. Et puis, ça tombait mal, aussi ! Pour un peu, il aurait attendu jusqu'à demain. Après tout, un jour de plus ou de moins, qu'est-ce que ça allait changer... Ils avaient un peu bu tous les trois, pour fêter le départ de Juanita. Après des jours et des jours de lutte froide et de dispute, de pleurs et de réconciliations brûlantes, Juanita avait enfin capitulé, tôt ce matin, ou tard cette nuit, il ne savait plus trop, il s'était endormi comme une masse, sans regarder l'heure. Elle acceptait enfin de partir avec les enfants, pour s'installer dans l'appartement que le commissaire de Toulon leur avait trouvé. José était soulagé. Il pourrait terminer ce qu'il avait à faire ici l'esprit tranquille, sans avoir à se ronger les sangs toute la journée pour sa famille. Juanita avait très peur de l'avion. Elle et les deux garçons allaient prendre le bateau jusqu'à Marseille. Elle avait peur du bateau aussi, mais moins. José, promis juré, les rejoindrait pour le 14 juillet. Ils le passeraient ensemble. Elle n'avait cédé qu'à condition de quitter son mari le plus tard possible. Le référendum était prévu le 1<sup>er</sup> juillet, et la proclamation de l'indépendance, qui ne faisait aucun doute, le 5. Elle partirait donc le 4 juillet, le dernier jour de l'Algérie Française, pas avant, c'était comme ça et pas autrement. Pendant tout le repas, Miranda avait essayé de se composer une tête de mauvais augure, pour préparer Yasmina. Mais il n'avait pas très bien réussi. Il était trop excité de savoir Philippe vivant, et le Mascara n'était pas le vin le plus approprié pour réveiller des idées sombre. le repas avait été joyeux. En ce moment, tous les trois buvaient dans la cuisine à une tranche de vie qui se terminait...

- « Yasmina ! » Miranda avait respiré un grand coup, avant de se jeter à l'eau. C'était maintenant ou jamais !

- « Je sais ce que tu vas me dire. Tu voudrais que je rentre en France, avec Juanita et les enfants. Et tu sais que je ne peux pas partir sans lui. »

José grimaça de dépit. Merde, elle lui avait coupé son élan. La tirade qu'il avait préparée allait tomber à plat. Il se décida à continuer, bravement, sans conviction, quand Juanita l'e empêcha :

- « Yasmina, tu m'énerves à la fin. Ce n'est pas la première fois qu'on en parle. Tu ne peux pas rester ici, à attendre indéfiniment Philippe. Et puis c'est dangereux, pour toi, tu le sais. Il



te dirait la même chose. Viens avec nous. José n'a qu'à prendre un passage de plus, pour nous quatre ! »

Yasmina regardait tour à tour ses deux amis, butée. Miranda, mécontent d'avoir été doublement interrompu, fit un signe agacé à Juanita, se racla la gorge, essaya de se recomposer une tête d'apporteur de mauvaise nouvelle, et reprit la parole :

- « Ecoute. Toute la soirée, j'ai essayé de te le dire, mais je n'avais pas le courage. J'ai vu le colonel « G ». » Le Cœur de Yasmina s'était mis à battre la chamade.

- « Tu connais « G » ! Tu l'as vu ? Tu as des nouvelles de Philippe ! »

- « Non, je ne le connaissais pas avant ce soir. Je l'ai vu, ce soir, pour la première fois. J'étais avec lui avant de rentrer. C'est pour ça que j'étais en retard... »

- « Où est Philippe ? Comment va-t-il ? Il ne me téléphone pas, Il ne m'écrit pas, pourquoi ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ? Dis-moi ! » Yasmina s'était levée. Elle avait pris le bras de Miranda et criait, le visage défait.

Miranda hésitait encore. Il retourna en un éclair tous les arguments dans sa tête. Et s'il lui disait tout bonnement la vérité ? Alors, elle ne voudrait pas partir. Tant pis. Il fallait absolument qu'elle quitte Oran. C'était la seule solution raisonnable. Il lâcha d'un trait, en fixant son verre, pour ne pas croiser le regard de Yasmina :

- « Philippe est mort. Il a été tué, ça remonte au début du maquis. « G » n'a pas pu me contacter avant. Philippe lui avait donné mon nom, au cas où... Voilà. Il fallait que je te le dise. Et tu sais très bien ce que tu dois faire maintenant. Yasmina, tu dois rentrer en France. Chez les parents de Philippe. Tu dois le faire, pour ton bébé, pour lui, et pour toi. C'est ce qu'il souhaitait, ce qu'il voulait. Ici, c'est trop dangereux, pour toi. Tu le sais. Les fellaghas ne te feront pas de cadeau. Tu ne veux pas que l'enfant de Philippe meure avec toi ! »

Yasmina s'était de nouveau assise. Elle ne tenait plus sur ses jambes. Elle avait fermé les yeux, hiératique et douloureuse, et serrait les mains sur ses cuisses, pour les empêcher de trembler. Juanita vint se placer derrière elle, posa sa joue sur ses cheveux et l'entoura de ses bras, comme pour la bercer. Yasmina ne pleurait pas. Ils restèrent tous les trois un long moment sans rien dire. Puis Yasmina ouvrit les yeux, soupira et parla, d'une voix éteinte :

- « Est-ce que « G » l'a vu mort ? »

- « Non. Des hommes qui étaient avec lui. »

- « Je peux les voir, leur parler ? »

- « C'est impossible. Ils sont partis en Espagne. »

- « Et Dadi ? »

- « Il est mort aussi. Je ne sais rien d'autre. On ne sait même pas où ils sont enterrés. C'était la nuit. Ils n'ont pas pu prendre de repère.... Il n'y a rien à faire. » Miranda se mordit la lèvre. Il était peut-être allé trop loin dans l'improvisation. Mais non. Yasmina ne pouvait pas penser qu'il lui mentait, pas sur la mort de Philippe !

Tout à coup elle sembla s'éveiller d'une longue absence. Elle était folle de faire courir un risque mortel au fils de Philippe. Philippe ne lui pardonnerait jamais. Elle mit sa main dans la main de Juanita :

- « C'est d'accord. Je pars avec toi. Pour notre fils. Puisque c'est ce que Philippe veut. Je vais écrire à ses parents. – elle regarda José droit dans les yeux -. Mais ce n'est pas vrai. Philippe n'est pas mort. Je le sais, je le sens. Si Philippe était mort, je ne le sentirais plus, comme je le sens, là, dans mon ventre. Il va bien. Il me parle, tous les jours. »

Miranda se leva à son tour, et prit les deux femmes dans ses bras.

## Chapitre 13 *Moi aussi, je suis un sacré combattant*

*Jour J-10, samedi 23 juin*

L'Alouette avait décollé de Géryville au petit matin. Elle avait foncé sur Bou Alam, remonté l'oued El Melah jusqu'à Tadjirouna, puis survolé les plateaux de Gada, en direction du djebel Alouatt. L'hélicoptère, volant au plus près du sol, suivait les lignes sinueuses de l'oued et les sentiers de muletiers, en se faufilant entre des à pic vertigineux. Les rayons du soleil sur les pierres de sel mauves ou blanches, quand ils parvenaient à s'insinuer dans le ravin, l'ombre de géants portée par les murailles naturelles et les reflets d'argent des rares flaques d'eau de l'oued asséché créaient une féerie de jeux d'ombre et de lumière, qui laissaient le commandant Kiener parfaitement indifférent. Non qu'il fût insensible aux chefs d'œuvre de la nature, mais aujourd'hui, il avait autre chose à faire qu'à s'extasier sur ses beautés. Assis à côté du pilote, il balayait le terrain de ses jumelles. Quand il décelait un mouvement suspect, il touchait le bras du pilote, et lui indiquait du doigt la direction. Le pilote se rapprochait autant que possible. Kiener observait, faisait un signe de dénégation, et le pilote remettait les gaz.

Depuis leur départ, ils n'avaient croisé le chemin d'aucun homme. Des femmes voilées, toutes blanches, sur la route de Bou Alam, des chèvres perdues, accrochées à des parois inaccessibles, ou des moutons qui broutaient une herbe improbable sur le plateau de Gada. Le djebel Amour était trop calme, trop paisible, trop désert, ce n'était pas normal. Le commandant le savait bien. Les fellas, il en était certain, étaient en train de mener une opération, et les paysans, à qui des années de razzias et de ratonnades avaient conféré un sixième sens, se terraient dans les mechtas, en attendant que les coupeurs de routes soient repus de sang. Kiener était bien décidé à contrarier leurs plans une dernière fois, pour l'honneur et pour effacer un peu de sa honte.

Il avait reçu la veille l'ordre d'évacuer Géryville, avec ses tirailleurs. Les trois hélicos qui assuraient les interventions coup de poing, l'Alouette et les deux *Bananes*, allaient retourner à Lartigue, leur base. Il n'en aurait plus besoin. Il devait emporter en priorité les documents du régiment, les armes, les munitions, et, s'il restait de la place, du ravitaillement. On abandonnait le reste. Ah, précision importante, le dernier qui sortait devait éteindre la lumière et débrancher le compteur électrique avant de fermer la porte, il ne fallait pas courir le risque qu'Electricité d'Algérie continue à envoyer les factures à l'armée Française. Avec les accords d'Evian, peut-être qu'on serait encore obligé de les acquitter. Ce que la caserne allait devenir, après, bof...

Ce n'était peut-être pas un hasard si les fellas préparaient un coup, juste aujourd'hui. Les fellas savaient tout de ses mouvements, pratiquement avant même qu'il reçoive ses ordres, à croire qu'il y avait à l'Etat-Major des espions qui leur passaient les informations... Si c'était bien d'espions qu'il s'agissait. Kiener n'aurait pas été outre mesure surpris si on lui avait annoncé que des fellas assistaient bel et bien aux réunions d'Etat-Major, pour la coordination, cette blague ! Il est vrai que dans les réunions d'Etat-Major, on coordonnait énormément, les hommes les mouvements, les budgets, les opérations, la logistique, l'armement, même les uniformes – imaginez des uniformes qui ne seraient pas coordonnés, quelle image de l'armée !... Aussi, on avait vu des choses tellement bizarres, dans cette guerre, depuis que de Gaulle avait pris les choses en mains, une main pour la paix, l'autre pour taper d'abord sur les Arabes ennemis, ça, on comprenait, on était payé pour ça, et maintenant sur des Français, et des Arabes amis – bon, d'accord, les Français, ce n'était jamais que des fascistes de Pieds-

Noirs et d'OAS, et les Arabes amis, de la racaille de Harkis, traîtres à leur patrie toute neuve, mais quand même -. Pour un militaire, dont on sait que même à un grade relativement élevé, il n'est pas supposé briller par son intelligence, ça devenait difficile à suivre. Il y avait un certain temps que Kiener avait renoncé à suivre. Et aujourd'hui, il était bien décidé à ne plus suivre du tout, s'il en était encore temps.

L'hélico se rapprochait de l'Alouatt. Le massif de pierre brute, saupoudré parcimonieusement de quelques thuyas anémiques et de lauriers, jaillissait du plateau, comme une île volcanique au milieu de la mer. Kiener, yeux rivés à ses jumelles, montra un point au pilote. Là-bas, en contre bas de ce qui ressemblait à une grotte, il lui avait semblé distinguer comme un éclair, un reflet de soleil sur du métal. L'Alouette fonça, et se stabilisa à une vingtaine de mètres au dessus d'énormes rochers sculptés et torturés par une érosion millénaire. Rien, aucun mouvement, sinon le ruissellement de l'air surchauffé sur la roche.

« Bing ! » La balle traversa le plancher et vint se ficher sous le siège du commandant. Le pilote avait tout de suite compris. Il mit les gaz à fond, et, plutôt que de s'élever dans le ciel, comme un pigeon au stand de tir, L'Alouette plongea vers la terre et s'écarta en rase mottes. Les fells, surpris, s'étaient mis à tirailler de partout, sans la moindre efficacité.

- « Putains de fumiers ! On va leur faire voir ! » Kiener jubilait sur son siège. Ils avaient commis l'erreur qu'il espérait, sans y croire vraiment ! Ils lui avaient tiré dessus. D'après les *Déclarations gouvernementales d'Evian*, au cas où des *éléments regroupés de l'ALN se livreraient à des opérations de destruction, harcèlement sur nos forces et installations*, il avait le droit de *riposter pour assurer sa propre défense*. Pour une fois, il n'allait pas être gêné d'exécuter scrupuleusement les ordres. Il montra une direction au pilote. Plus haut, dans la montagne, il avait vu quelque chose, et quelque chose qui lui faisait immensément plaisir. Il cria, la main en porte voix, ça valait le coup de s'égosiller, pour une fois :

- « Regarde. Ce sont les Harkis de Médani. J'étais sûr qu'ils étaient là. Vas-y ! Au dessus, ce gros rocher, tu le vois ? Tu vas me poser là. Et tu files t'occuper des hélicos ! »

Le pilote acquiesça. Il aurait bien objecté que ce n'était pas raisonnable de le laisser là, qu'il risquait de se faire descendre par les fells, qu'il serait plus efficace en restant dans l'Alouette, pour coordonner le piège, mais le commandant n'était pas raisonnable, alors à quoi bon le raisonner.

Des hommes étaient sortis des rochers qui les cachaient, et faisaient des signes vers l'hélico, avec leurs vestes d'uniforme. Les fells les avaient manifestement encerclés. Ils s'apprêtaient à porter l'estocade. Le taureau allait leur mettre un sacré coup de corne dans le cul, à ces enfoirés. Kiener prit le micro de la radio de bord, chaussa les écouteurs et tripota les boutons. La radio se mit à crachouiller.

- « Ici Kiener, ici Kiener, vous m'entendez ? Envoyez les bananes. Ils sont sur l'Alouatt. Bernard va indiquer la position aux pilotes. Et quatre camions. Je veux quatre camions, pour emmener tout le monde. Terminé ! »

Un « OK patron ! On arrive ! » enthousiaste répondit, et la transmission fut coupée brutalement. Kiener sourit de toutes ses dents. Le radio, à Géryville, s'était dépêché de raccrocher, pour courir grimper dans un des hélicos qui attendaient le signal, bourrés de commandos impatients de casser une dernière fois du fell, en souvenir. Il n'aurait laissé sa place à personne.

L'hélico s'était stabilisé à un mètre au dessus d'un énorme rocher qu'on eut dit tout exprès installé là pour servir de plate-forme. Kiener se saisit de la mitraillette qu'il avait laissée derrière son siège, ajusta sa ceinture bardée de chargeurs et de grenades, vérifia qu'il avait bien son pistolet, et, après une tape sur le casque du pilote, sauta de l'appareil. L'Alouette s'éleva aussitôt dans le ciel, et s'éloigna dans la direction de Géryville.

Un peu plus bas, dans les rochers, Youssef Sahdi, penché sur le corps mort, essuya avec soin la lame ensanglantée de son poignard sur la chemise verte de l'homme qui le premier avait tiré, sans son ordre, sur l'hélicoptère. L'hélicoptère avait un moment survolé la montagne, un peu plus haut, puis il était parti du côté de Géryville. Sahdi n'avait pas pu voir ce qu'il faisait, à cause des rochers qui le cachaient. Il haussa les épaules. Même s'ils avaient vu les Harkis, ça ne changerait rien. Les Français quittaient le bled. Ils ne reviendraient pas. Sahdi se redressa, rangea son poignard et reprit la mitraillette Uzi qu'il avait posée sur le sol.

- « Aywa ! Allons-y ! Les francaouis sont partis. Bon débarras. Les traîtres ne peuvent plus compter sur personne. Il est temps qu'ils payent ! Mais n'oubliez pas. Je veux le lieutenant vivant et en bonne santé, vous m'avez compris, bande de bâtards ! Si quelqu'un le touche, je l'égorge moi-même ! »

Kiener se mit en route, dans la direction des hommes qu'il avait vu agiter leurs vestes. Enfin, il se retrouvait dans son élément. Depuis le temps qu'il ne faisait plus rien qu'attendre, il se desséchait sur place. Enfin, il allait se donner un peu d'exercice. Il reconnut à peine l'homme amaigri qui montait vers lui. Dieu merci Amine Médani était toujours vivant. Il ressemblait plus à un ectoplasme qu'à un être de chair et de sang, mais ses yeux brillaient toujours aussi intensément. Bon sang, ils avaient dû en baver, depuis qu'il les avait lâchés. Les deux hommes s'immobilisèrent à deux pas l'un de l'autre.

- « Mon commandant – Amine, surpris, et peut-être parce qu'il en avait perdu l'habitude, ou qu'il n'avait plus assez d'estime pour l'uniforme Français, n'avait pas salué Kiener - ! Qu'est-ce que vous faites là ? »

- « Allons rejoindre tes hommes. Je suis venu vous chercher. Je sais ce qui se passe pour les Harkis dans le bled. Je n'allais pas vous laisser couper les couilles sans rien faire ! Jusqu'à ce que je sois relevé de ce putain de commandement, vous êtes mes hommes. Je suis responsable de vous tous, jusqu'au dernier. »

- « Et vos ordres ? » La pointe d'ironie qui perçait dans les paroles d'Amine ne pouvait pas échapper à Kiener. Il l'avait bien mérité. Les deux hommes dévalaient la pente, Amine précédant le commandant.

- « Je n'aurais jamais dû les accepter, et je leur pisse dans la raie, à ces lopettes, et tous mes gars sont avec moi. Tu vas voir. On vous a préparé une surprise ! Après, je leur balancerai mes galons et mes décorations à la gueule. J'aime mieux les jeter que de porter les mêmes que ces crevures !... Où est-ce que vous en êtes, dis-moi ? » Le commandant s'était mis à tutoyer naturellement et pour la première fois Amine, et le lieutenant ne vit dans ce tutoiement que ce qu'il y avait à revendre : de l'affection et du panache. Il ne pouvait que se mettre au diapason, décrire calmement et froidement la situation, comme s'il faisait son rapport dans une salle de conférence de l'Etat-Major.

- « On arrive au bout de la route, mon commandant. Les fells sont un peu plus bas, vous les avez vus. Ils sont arrivés cette nuit. J'ai préféré les attendre ici. C'est le meilleur endroit. Il ne nous reste presque plus de munitions, et il y a des jours qu'on mange de l'herbe et des racines. On a un peu de lait pour les enfants, grâce aux chèvres... Mais on devrait tenir quelques heures. J'ai caché les femmes et les enfants dans les grottes, plus pour ne pas les avoir dans les pattes que pour les protéger. De toutes façons, on sait ce qu'ils vont leur faire. Sinon, jusqu'à présent, - Amine se redressa fièrement -, je n'ai pas eu un seul tué, par contre on leur a mis deux ou trois bonnes tannées. Mes Harkis ont un moral d'enfer. On va en emmener un paquet avec nous, en partant ! » Amine sourit à Kiener, d'un sourire timide, incongru dans la situation présente. Le commandant lui tapota l'épaule.

- « Je veux, qu'on va leur en mettre encore une, de tannée. Et j'espère bien qu'on vivra assez vieux pour raconter ça à nos petits enfants. »

Une fusillade nourrie, en contrebas, interrompit le commandant. Les fellas donnaient l'assaut. Kiener, courant derrière Amine, rejoignit les Harkis. En quelques secondes, il se fit une idée précise de la situation. La position était idéale, effectivement, et les Harkis disposés au mieux. Amine avait fait du bon boulot. Ses hommes, postés à l'abri derrière les rochers, tiraient comme au stand, tranquilles, sans s'affoler. La bagarre avait commencé. Il regarda sa montre. Cinq minutes, dix minutes maximum... Amine donnait ses ordres, aussi calme que ses hommes :

- « Laissez-les gâcher leurs munitions. Ne tirez que quand vous êtes sûrs de tuer, compris. »

- « Oui mon lieutenant ! Une balle, un fellouze ! » Kiener observait les hommes avec admiration. Les Arabes, ils adorent ça, la bagarre. C'est des sacrés putains de combattants. Une tête sortit précautionneusement de derrière un rocher. Kiener tira de la hanche, au juger. La tête partit brusquement en arrière, comme frappée par un poing invisible. Et d'un ! Et moi aussi, je suis un putain de combattant, qu'est-ce que vous croyez !

L'engagement durait depuis une dizaine de minutes. Les balles crépitaient contre les rochers, dans un raffut de tornade tropicale, emportant des éclats qui fusaient autour des hommes. Le tir des fellaghas n'était pas très efficace, mais Sahdi s'en moquait. Il voulait un tir continu. Et ses hommes ne chipotaient pas. Tirer, il ne fallait pas leur dire deux fois. En ne laissant aucun répit aux Harkis, il les obligeait à riposter un minimum, pour les tenir à distance. Dans une heure ou deux, ils n'auraient plus de munitions. Sahdi leur demanderait de se rendre. Ils n'auraient pas le choix. Pour une fois, ce serait une bataille propre. Il y aurait très peu de morts de part et d'autre, du moins tout de suite... En d'autres occasions, Sahdi n'aurait pas été aussi économe de la vie de ses contemporains. Mais pour cette fois, c'était différent. Il n'oubliait pas qu'il lui fallait Amine Medani vivant, coûte que coûte. Salim le lui avait spécifié. On ne manquait pas à Salim. Il était exclu que le lieutenant meure aujourd'hui. Et puis, tout bien réfléchi, qu'il n'y ait pas beaucoup de tués pendant la bataille, c'était frustrant sur le moment, mais ça n'avait pas que des inconvénients. Le plaisir serait moins brutal, mais sur la durée, beaucoup plus raffiné.

Assourdis par leur propre tir, les fellaghas entendirent trop tard les rotors des deux énormes hélicoptères Sikorsky qui déposaient chacun, l'un derrière eux, l'autre sur la plate-forme improvisée de Kiener, une vingtaine de commandos hurlants, armés jusqu'aux dents. Les fellas n'étaient pas de taille, et ils étaient pris dans la nasse. Sahdi et ses hommes se battirent comme des lions et moururent comme des seigneurs. Les Harkis ne leur coupèrent ni les oreilles, ni le nez, ni les couilles ; ils avaient mérité de comparaître en hommes au jugement d'Allah.

Les fellaghas tués avaient été sommairement enterrés, les blessés soignés du mieux possible par un infirmier spahi ; ceux qui pouvaient marcher avaient été renvoyés avec la poignée de fellaghas indemnes, les autres, intransportables, étaient couchés sur les paillasses des Harkis, dans la grotte. On leur avait laissé de l'eau et des médicaments, et deux fellaghas pour les veiller. C'est tout ce qu'on pouvait faire pour eux. Les commandos avaient perdu deux hommes, qu'un des hélicoptères avait ramenés au camp, avec une demi-douzaine de blessés.

Les deux Sikorsky attendaient maintenant, énormes sauterelles vertes et brunes, comme endormies, au pied des rochers. Alignées devant la grotte qui les avait abrités avec leurs familles, les troupes du lieutenant Médani se tenaient au garde à vous, face au commandant Kiener. Les femmes étaient sorties de leur cachette. Pour ne pas gêner les hommes, elles se tenaient à l'écart, pressant un bébé contre leur poitrine, ou tenant par l'épaule un enfant sérieux aux grands yeux noirs écarquillés. Debout et fières, elles n'avaient d'yeux que pour leurs hommes, qui s'étaient battus pour elles, et qui avaient remporté une grande victoire. Les chèvres, affolées par le bruit de la bataille, s'étaient dispersées dans la montagne. On les entendait de loin en loin bêler leur détresse.

- « Sergent-chef Chéroufi, commandez le repos ».

Dans leur uniforme en lambeaux, les hommes se redressèrent, attentifs à l'ordre qui allait venir. Chéroufi salua, prit une profonde inspiration, avança le menton, claqua ce qui restait des talons de ses brodequins :

- « A mon commandement, reposez... arme... Repos ! »

Kiener, qui venait de les inspecter pour leur rendre les honneurs, lisait dans les yeux des Harkis une admiration naïve et une confiance en lui qui lui firent chaud au cœur. Ces hommes prétendument frustrés, qu'il avait un temps abandonnés, lui avaient fait comprendre avec beaucoup de délicatesse qu'ils ne le tenaient pas pour responsable, et qu'ils lui gardaient leur estime. Une boule d'émotion lui monta à la gorge. Il s'éclaircit la voix et commença :

- « Soldats. Vous le savez, le FLN, malgré toutes ses promesses, ne vous laissera pas vivre en paix dans votre pays. Si vous restez, ils vous tueront, vous, vos femmes et vos enfants. La France a une immense dette envers vous. Je suis venu vous chercher, pour vous emmener en France, vous et vos familles. » Le commandant s'interrompit. Ce speech lui rappelait le discours qu'il leur avait tenu, il n'y avait pas si longtemps. Il n'était pas près d'oublier. Cette fois, il ne les laisserait pas tomber, quoiqu'il arrive. Il irait jusqu'au bout de son engagement d'homme et de soldat. « Voilà. Il y a des camions qui vous attendent sur la route de Si-Ahmed. Vous allez descendre jusqu'aux hélicoptères, avec vos femmes et vos enfants. Les hélicoptères vont vous amener aux camions. Après, les camions vous emmèneront à la caserne, à Géryville. De là, on s'en va tous à Oran, et on prendra le bateau, jusqu'à Marseille. Après, ne vous faites pas de souci, on s'occupera de vous... » Kiener balaya la troupe du regard. Les Harkis étaient impassibles, comme à leur habitude. Il aurait aimé avoir leur air imperturbable quand il jouait au poker. Il aurait gagné plus souvent. Il se demanda quelle tête lui-même était en train de faire. Parce que la petite histoire qu'il leur racontait, jusqu'à Oran, ça allait, il voyait à peu près comment il allait faire. Et encore, à Oran, il faudrait les héberger quelque part, mais ça restait de l'ordre du détail. Après, c'était du bluff complet. Comment il allait les faire passer en France, qu'est-ce qu'il allait en faire après, il n'en avait pas la moindre idée. Et ça faisait quand même une bonne centaine de personnes à trimballer. Kiener eut conscience qu'il se mettait dans une foutue merde. Et ça lui remontait plutôt le moral. Il sourit, et il eut aussitôt conscience que ce n'était pas tout à fait l'attitude appropriée pour ce qu'il était en train de dire :

- « Est-ce qu'il y en a qui ne veulent pas venir ? » Personne ne broncha. « Tout le monde est d'accord, alors ?... Est-ce que vous avez des questions ? »

Ali Belgherbi, au premier rang des Harkis, s'avança d'un pas :

- « Mon commandant, est-ce qu'on peut emmener les chèvres ? »

### ***Jour J-7, mardi 26 juin***

- « Bonjour inspecteur ! »

Batiste et son bar vide semblaient tristes comme un jour sans pain. Batiste se tenait derrière le comptoir, debout, un torchon sur l'épaule. Sur la passerelle, à la barre jusqu'au bout. Miranda venait de repousser le rideau de buis qui protégeait la salle de la chaleur et des mouches. Il était le seul client.

- « Bonjour, Batiste. Alors, comment il va, Sauveur ? »

- « Mal. Très mal. Il nous tient en souci, sa mère et moi. Il va falloir de la patience, et le temps... Et vous, inspecteur, où vous en êtes ? »

Miranda écarta les mains et soupira, en signe d'impuissance, sans plus se compromettre.

- « On fait le maximum. Mais dans ce merdier, ce n'est pas facile. »

- « Putains de fellaghas. Et dire qu'on va leur laisser l'Algérie, à ces saloperies d'assassins !... Au fait, vous le savez peut-être, le mari de la pauvre Rosalie a pris le bateau pour Marseille, aujourd'hui. Quelle vie ça va être, pour lui, hein ! »

Miranda acquiesça, sans rien dire. Ça l'arrangeait, qu'on continue d'accuser les Arabes. Si le tueur était l'homme qu'il entrevoyait, il vivait à Oran ou ici. Il était peut-être client de Batiste, il s'était accoudé au bar, hier ou avant-hier, peut-être là où l'inspecteur se trouvait en ce moment. Il était possible qu'il soit déjà parti pour la France ou l'Espagne, mais Miranda n'y croyait pas. Les assassins aiment l'odeur de la mort, et le tueur, ici, était gâté. Tant qu'il trouverait sur place et sans risque de la chair fraîche, il resterait. Il était un prédateur, il agissait comme eux, fort et lâche à la fois, sans pitié pour les plus faibles, mais prêt à disparaître au moindre signe de danger. Miranda ressentait physiquement sa présence, jusqu'au malaise. Il ne fallait pas que le tueur se sente pourchassé. Personne d'autre que Gomez et lui n'étaient au courant, ni de ses soupçons, ni du lien entre la mort de Rosalie et de Juliette. Personne ne devait savoir, surtout pas Batiste.

Batiste servit d'autorité une anisette pour l'inspecteur, et une mominette<sup>1</sup> pour lui. Il posa d'un air désolé sur le comptoir une coupelle de tramoussos, et une autre de cacahuètes.

- « Ma femme n'a plus le cœur à préparer la kemia, et pour le peu de clients qu'il nous reste, ça ne vaut pas la peine... Vous savez, inspecteur, c'est décidé, nous aussi on va partir. Les gens d'ici, personne ne veut rester après l'indépendance. C'est vrai, qu'est-ce que vous voudriez qu'on fasse, nous, rien qu'avec des Arabes ? Seulement, ma femme risque de mourir de chagrin, en France. Et moi aussi, si je n'ai pas la mer. Mais moi, je m'en fous ».

Miranda hocha la tête.

- « Oui, c'est pareil pour moi. Vous savez, je suis muté à Toulon. Les flics Français, Pieds-Noirs ou pas, on n'a plus rien à faire ici. Il faut que j'y sois pour le 14 juillet. C'est dur pour ma femme, plus que pour moi. Moi, j'aurai toujours le boulot. Elle est née ici. Elle a encore ses parents à Oran. Ils ne veulent pas s'en aller. C'est un souci de plus. Heureusement il reste mon beau-frère, il s'occupera d'eux. Lui non plus ne veut pas partir... »

Les deux hommes trinquèrent et burent, les yeux dans le vague, tout à leurs pensées. Miranda continua, comme une association d'idées qui lui venait, le genre de conversation sans objet précis ni réelle importance qu'on tient dans un bar, pour couper le silence trop épais :

- « On en discutait, ce matin, avec ma femme. Les Pieds-Noirs qui ont fait la guerre d'Algérie, vous croyez qu'on ne va pas leur chercher des histoires, après, s'ils restent ici ? Après tout ce qu'on a raconté sur les tortures à Alger et dans le bled. Mon beau-frère était dans les Aurès, en 59. On leur a fait faire des choses... Maintenant il a son entreprise de commissionnaire au port, qui marche bien, même en ce moment, surtout en ce moment, je devrais dire... Ça se comprend, qu'il ne veuille pas s'en aller. D'un autre côté, si c'est pour se faire zigouiller... »

- « Si j'étais à sa place, je ne resterais pas. C'est comme les gars de l'OAS. Ici, tout le monde sait qui est qui, et qui a fait quoi. Je suis sûr que les Arabes ont des listes... Il y a des salauds de Français qui ont dû être contents de leur donner des noms, et avec leur conscience pour eux par-dessus le marché. Vous pensez, les Pieds-Noirs, plus on en zigouille, moins ça fait de fascistes à revenir en France pour mettre en danger la République et tout le fourbi... Allez, va, il vaut mieux partir vivant, sans rien, que rester, mort, dans un trou, au cimetière... Même si le cimetière de Kébir, c'est le plus beau du monde. »

- « Il y en a eu beaucoup, à Kébir, des appelés, depuis le début des événements ? »

- « Je comprends qu'il y en a eu. Une trentaine au moins, peut-être plus. »

- « Et qui ont fait les Aurès, comme mon beau-frère, entre 58 et 60 ? »

- « Oui, bien sûr. Attendez – Batiste comptait sur ses doigts, en marmonnant- Il y a le fils Autuoro, Blasco, Rodriguez, Scotto, Mascarini, les deux Sorentino, Cagnette, et deux ou trois

---

<sup>1</sup> Demi dose d'anisette.

autres... Ça en fait... Ceux-là, si leurs valises ne sont pas encore prêtes, ils ont intérêt à repasser les costumes...»

- « C'est marrant qu'on n'ait jamais parlé de ça – Miranda sortit un crayon et un carnet de sa poche-. Vous pourriez me redonner les noms ? Je les montrerai à mon beau-frère. Il mange à la maison ce soir. Peut-être qu'il en connaît... »

Miranda n'avait pas de beau-frère, mais il mentait pour la bonne cause, alors le petit Jésus fit comme s'il n'avait rien entendu. L'inspecteur retrouva sa voiture, et repartit vers sa ville, sa femme et ses enfants. En arrivant à hauteur du fort Lamoun, il vit les cuves de pétrole du port qui brûlaient. Le vent soufflait de la mer. Une fumée noire s'abattait sur Oran, et la recouvrait d'un linceul de cendres.

### ***Jour J-2, dimanche 1<sup>er</sup> juillet***

- « S'il te plait, mon capitaine, c'est la bouffe ! »

C'était le rituel. Avant d'ouvrir, le gardien inspectait la cellule à travers les barreaux. Il devait vérifier que Demontis était assis, sur la chaise, près de la table, et qu'il leur faisait face, les mains bien à plat sur ses genoux. Alors seulement, il tirait le verrou extérieur, et donnait les deux tours de clé qui libéraient la porte.

- « S'il te plait, mon capitaine. Allez ! Il faut te lever ! »

Couché dans son lit, Demontis ne bougeait pas.

- « Viens voir. Dépêche-toi ! » Le premier gardien appela à la rescousse le deuxième gardien, qui se tenait habituellement à quelques pas en arrière.

- « Regarde. Il est couché. La chaise est par terre. Il était malade hier soir. Il a dit qu'il avait de la fièvre. Mon capitaine, lève-toi !... Tu as vu. Il bouge pas. Putain, il est mort ! Le commandant va nous tuer ! » Le deuxième gardien appuya son visage contre les barreaux, se tordit le cou pour regarder à droite et à gauche de la porte. Sur le lit, la forme immobile semblait sans vie. Le deuxième gardien se décida :

- « Ouvre la porte ! Et toi, Rachid, va chercher le sergent, fissa ! » L'homme de corvée posa précipitamment à terre son panier, et partit en courant. Le premier gardien, fébrile, tira le verrou et introduisit en tremblant la clé dans la serrure. *Allahou Akbar* ! Pourvu qu'il ne soit pas mort ! La porte s'ouvrit enfin. Les deux hommes s'engouffrèrent dans la cellule. Ils avaient perdu toute prudence. La mort du capitaine signerait leur propre destin, ils en étaient convaincus.

Au dessus de la porte, les ongles en sang de s'agripper de toutes ses forces contre le mur, Demontis retroussa les lèvres et montra les dents, dans un rictus involontaire de carnassier. Il était temps que les deux gardiens se décident à entrer. Il n'aurait pas pu tenir plus longtemps en l'air, accroché comme une grosse mouche aux niches qu'il avait patiemment creusées, depuis des semaines, à l'aide de ses seules mains, en descellant des pierres dans le mur. Demontis se jeta de tout son poids sur les deux hommes, ses poings fermés projetés en piston s'abattirent sur leur tête. Il avait l'avantage de la surprise, et la technique du combat rapproché. Les trois hommes roulèrent à terre, les deux fellaghas à moitié assommés. Demontis se releva le premier. Il connaissait trop bien ses gardiens pour les tuer sans nécessité. Il se contenta d'une manchette précise derrière la nuque, de quoi les mettre hors service une dizaine de minutes, le temps qu'il se sauve, soit repris, ou tué...

Jusque là, ça avait été presque trop facile, encore que prévisible. Salim avait commis une faute, surprenante chez lui. Il l'avait laissé à la garde des mêmes hommes depuis le début. Demontis avait senti, comme il s'y attendait, leur relâchement, le lien insidieux de confiance qui se nouait entre eux et lui. C'était inéluctable. Mais peut-être que Salim n'avait pas eu le choix, qu'il manquait d'hommes... Ou peut-être avait-il prévu ce qui allait arriver, allez savoir, avec lui. Il voulait peut-être laisser sa chance à Demontis, ou s'amuser un peu. Ce



n'était pas une idée en l'air. Salim pouvait être incroyablement romantique, ou farceur, par moments.

Hier soir, Demontis avait beaucoup couru dans la cellule. Quand les gardiens lui avaient apporté son repas, il était couvert de sueur, visage cramoisi. Il s'était plaint d'avoir froid et de douleur dans la poitrine. Les gardiens étaient repartis avec l'idée que le capitaine n'allait pas bien. C'était important pour la suite : une couverture roulée sur le lit pour simuler un corps étendu – le lit se trouvait dans le coin le moins éclairé de la cellule-, les pierres, que Demontis remplaçait soigneusement au fur et à mesure qu'il les descellait, retirées du mur et cachées sous la couverture, pour qu'on ne puisse pas les remarquer depuis la porte, il n'y avait plus qu'à attendre. Dès qu'il les avait entendus arriver, il avait grimpé au dessus de la porte – il s'était entraîné à le faire très vite-, en s'aidant des appuis qu'il avait creusés. La ruse était trop grossière, les gardiens n'étaient pas censés tomber dans le panneau... Sauf excès de confiance, crainte pour la vie du prisonnier, et la touche personnelle du capitaine : ne pas se cacher le long du mur, derrière la porte, comme dans la version classique, mais jouer les hommes araignées. La hauteur des murs le permettait. Le risque était que les deux hommes n'ouvrent pas, et attendent du renfort. Il se serait retrouvé tout con, au dessus de la porte, ou, plus vraisemblablement, il se serait étalé comme une crêpe, d'épuisement. Les gardiens auraient rigolé, ils ne l'auraient probablement même pas tabassé... Et ça avait marché, jusque là.

Demontis ne perdit pas de temps. Il ramassa les mitraillettes des deux hommes, en vérifia le chargement, et attendit, derrière la porte. Le sergent allait rattraper en vitesse, seul ou avec tout au plus un ou deux hommes. Il ne faudrait pas leur laisser le temps de réfléchir. Pour ce que Demontis avait observé, la ferme servait de dépôt pour les marchandises confisquées par l'ALN. Elle était occupée par une dizaine de soldats, peut-être moins. Lui-même n'en avait pas dénombré plus de six. Il repérait depuis longtemps les allées et venues de véhicules. Il notait quand ils arrivaient, et quand ils repartaient. Il était certain qu'une voiture se trouvait en ce moment dans la cour. Ici, on ne craignait pas les voleurs, et pour cause. Il y aurait 99 chances sur 100 que la clé de contact soit restée sur le tableau de bord... Demontis avait joué sa vie sur des coups plus tordus que celui-là.

Des bruits de pas et une conversation : deux voix, qui parlaient Arabe. Deux hommes, peut-être trois, pas plus. Une des deux voix –le sergent- appela. Les bruits de pas avaient cessé. Les hommes étaient assez près pour avoir vu la porte ouverte, le sergent interrogeait les gardiens. Ils ne se méfiaient pas encore, mais ils attendraient une réponse avant d'avancer. C'était le moment. Demontis sortit, il allait tirer dans le tas, quand il vit en un éclair que le sergent en face de lui avait gardé son pistolet à la ceinture. L'homme de corvée qui le suivait n'était pas armé. Il n'y avait personne d'autre dans le couloir. Il faillit s'esclaffer. C'était à peine croyable.

- « Levez les mains, et rappliquez par ici. » Les deux le regardaient, les yeux ronds, comme s'ils contemplaient Lazare sortant de son tombeau. Ils étaient tellement surpris qu'ils ne semblaient pas avoir peur. Ils s'approchèrent à pas pressés, les bras haut levés. Demontis leur fit signe d'entrer dans la cellule. Il prit le pistolet du sergent et le glissa dans son pantalon, fouilla rapidement les deux hommes.

- « La clé de la voiture, où elle est ? »

- « Elle est restée dessus » Le sergent se mordit les lèvres. Pris au dépourvu, il avait répondu du tac au tac.

- « Si tu ouvres ta gueule, je reviens te coller une balle dans le citron, et je tue tout le monde, c'est compris ? »

Le sergent hocha la tête. La clé de la cellule était restée sur la serrure, accrochée à son trousseau. Demontis referma la porte, la verrouilla, mit le trousseau dans sa poche, et s'avança dans le couloir, sans trop de précaution, mitraillette à la hanche. Tout s'était déroulé sans

bruit. Le sergent et l'homme de corvée se taisaient, complètement mâtés. L'effet de surprise serait pour les autres occupants de la ferme. Au milieu du couloir, un escalier menait droit au rez-de-chaussée, et au bout, une rampe conduisait à l'extérieur. C'est par là qu'on amenait les marchandises. Il prit l'escalier en marchant sur la pointe des pieds. Il entendait parler, au dessus de lui. La conversation était paisible, émaillée de rires. Il perçut une voix de femme, sans doute la mouquère qui faisait la tambouille. Il s'engagea dans un vestibule qui desservait l'entrée et plusieurs pièces. Toujours personne. Il poursuivit vers la pièce d'où les voix provenaient, en passant devant ce qui avait dû être la salle à manger. Elle était bourrée à craquer de meubles et de bibelots... Le contenu des camions. Un homme sortit de la pièce, la main sur la braguette de son pantalon. Un besoin urgent... Il vit Demontis, le reconnut et s'arrêta, figé par la stupeur. Demontis croisa son index sur sa bouche, en souriant à l'homme. L'autre restait pétrifié, bouche ouverte, conscient qu'au moindre cri, il était mort. Demontis s'avança vers lui, lui mit le canon de la mitraillette sur le ventre, et lui fit signe de retourner d'où il venait. L'homme recula. Dans la cuisine, ils étaient quatre, en plus de l'homme qui entra à reculons, trois hommes, assis autour d'une table, qui buvaient du café, et une femme qui touillait dans des casseroles. La femme était tournée vers Demontis. Elle allait crier. Demontis lui fit signe de se taire, en posant à nouveau un doigt sur sa bouche. Miraculeusement, elle se tut. Les trois hommes l'avaient vu aussi, ils le regardaient, les yeux ronds. Ils n'avaient pas dit un mot, ni esquissé un geste vers les armes, posées négligemment contre un mur. Demontis se dit qu'il lui faudrait trouver d'urgence un miroir pour voir ce qui mettait les gens qui croisaient son regard dans cet état cataleptique.

- « Il y a encore quelqu'un, dans la ferme, à part le sergent, et les trois en bas ? »

Demontis s'était installé dos au mur, pour prévenir toute surprise. Il avait posé la question à la cantonade, et observait attentivement les quatre hommes et la femme. Involontairement, la femme et l'un des hommes avaient à peine secoué la tête. Les trois autres n'avaient pas bronché. Il avait sa réponse : il n'y avait personne d'autre. C'était vraisemblable. Les fells de confiance n'étaient pas à ce point nombreux pour qu'on en mette là où ça ne servait à rien. Et il était le seul prisonnier. Quant au butin de guerre, pas un Arabe ne se serait avisé de venir le voler ici.

- « Enlevez vos ceinturons, tout le monde. Toi ! - Demontis désigna l'homme qu'il avait reconduit dans la cuisine.- Ramasse-les, et attache leur les bras dans le dos avec, la femme aussi, fissa, et bien serré ! »

L'homme s'exécuta docilement. Tous réagissaient avec la plus grande passivité, comme si résister était inutile. Peut-être parce qu'ils estimaient que Demontis n'avait pas une chance de s'en sortir ? Sans doute aussi n'avaient-ils pas envie de mourir, maintenant, alors qu'on arrivait au bout... Et le capitaine n'avait pas l'air d'un amateur. Ses ordres étaient précis, il n'avait pas hésité une seconde, et il avait eu le sergent et les gardiens, à mains nues, alors... Le prisonnier avait montré qu'il était un caïd. Quand on est Arabe, on ne discute pas les ordres du caïd, surtout quand c'est lui qui tient le fusil.

- « On va descendre bien gentiment au sous sol, en passant par la rampe. Je veux tous vous voir devant moi. Toi – il désigna à nouveau l'homme qui avait lié les bras des autres, et qu'il n'avait pas attaché-. Prends les clés. Tu vas passer devant, et ouvrir les portes, les autres vous suivez à la queue derrière, la femme en dernier. Si vous êtes bien gentils, vous mangerez le mouton à l'indépendance. S'il y en a un qui joue au con, je vous descends tous, c'est compris ? »

Demontis se glissa dans le hall, à l'entrée de la cuisine.

- « Allez, maintenant, sortez de là, et doucement, hein ? »

Les hommes et la femme sortirent de la pièce, se dirigèrent vers l'entrée. La porte extérieure était ouverte. Une 403 vert olive était garée juste devant. Demontis se retrouva dehors,

derrière les hommes et la femme qu'il tenait en joue. Il n'avait pas respiré l'air libre depuis si longtemps. La tête lui tourna un peu. Ce n'était pas le moment d'avoir ses vapeurs.

Il accompagna le groupe jusqu'à la rampe. L'homme aux mains libres ouvrit le portail, et tous les six descendirent. Puis Demontis lui fit ouvrir la porte de la cellule, et fit signe à ses prisonniers d'entrer. Le sergent, au bord des larmes, contemplait désespéré le désastre de ses hommes vaincus par un seul. Les gardiens que Demontis avait assommés avaient repris conscience. Il en fut sincèrement soulagé. Il referma la porte, remit le verrou, et repartit en emportant le trousseau de clés. Quand on viendrait les délivrer, ils perdraient encore du temps à trouver un double, ou à enfoncer la porte. Après, viendraient les explications, longues et laborieuses. Autant de gagné. Demontis se sentit merveilleusement bien, pour la première fois depuis longtemps. S'il avait eu une cigarette, il l'aurait fumée avec plaisir. Tant qu'il y était, il n'avait pas pensé à en demander une aux fellis.

Demontis monta dans la 403. La clé, comme il s'y attendait, était restée sur le tableau de bord. Il s'examina dans le rétroviseur. Malgré la barbe, il ressemblait trop à un européen pour faire illusion, même dans une vieille Peugeot. Il était vêtu d'une chemise et d'un pantalon civils, et chaussé d'une paire de sandales. Avec une djellaba, il se ferait moins remarquer. Ça ne devrait pas être très compliqué à trouver. Dans l'immédiat, il valait mieux qu'il ne traîne pas trop dans les parages, un convoi pouvait arriver d'un moment à l'autre, ce serait trop bête. Il tourna la clé de contact. Le moteur hoqueta, toussa, et voulut bien se mettre à tourner. Les vitesses craquaient, les sièges étaient défoncés, mais Demontis n'allait pas faire la fine bouche.

## Chapitre 14 Dis-moi oui, sinon...

*Jour J, mardi 3 juillet*

On attendait d'un moment à l'autre le résultat officiel du référendum. C'était joué d'avance, mais quand même, les choses devaient se faire dans les règles. Il fallait montrer aux observateurs internationaux, qu'ils soient délégués par le rocher américain, le bloc soviétique, la grosse pierre chinoise ou le petit caillou tiers mondiste, que ceux qui avaient enterré un peu vite la France éternelle n'avaient plus qu'à remettre leur costume de deuil dans la naphtaline. La France était une grande puissance, de Gaulle maîtrisait la situation, de A jusqu'à Z. Sous peine d'un coup d'arrêt brutal à l'avancement de leur carrière, les fonctionnaires Français membres de la commission électorale devaient faire semblant de prendre tout cela au sérieux, collecter les bulletins verts pour le *oui* et rouges pour le *non* jusqu'au plus profond du bled, les décompter soigneusement, deux fois, en public, devant témoins, - tant pis si ces témoins au regard et à la moustache farouches étaient les mêmes qui au moment du vote exigeaient des électeurs qu'ils leur rendent le bulletin rouge du *non* à la sortie des urnes - les additionner, signer les bordereaux. Les autorités avaient prévu trois jours, et il fallait bien tout ce temps, avant que la commission proclame que la réponse à la question : « *Souhaitez-vous que l'Algérie devienne un état indépendant, associé à la France suivant les conditions édictées dans les **déclarations du 19 mars 1962**<sup>1</sup> ?* »... était un *oui* franc et massif, tellement massif qu'il semblait bien qu'il y avait plus de votants que d'algériens en âge de voter<sup>2</sup>. Qui aurait douté du résultat, et qui, en Algérie, le 1<sup>er</sup> juillet 1962, souhaitait encore une Algérie Française ?

La sonnerie du téléphone surprit Miranda une loupe à la main, examinant obstinément, pour la centième fois peut-être, les photos de l'enterrement de Rosalie et de Juliette. Le temps lui était chichement compté. Plus que quelques jours. S'il partait sans coffrer le tueur, les images des corps mutilés des deux femmes hanteraient de longues années ses nuits. L'inspecteur avait passé au tamis les noms que Batiste lui avait donnés. Il avait écarté les hommes mariés et pères, en partant de l'idée que le tueur était impuissant. Donc, quand le suspect avait des enfants, il mettait de côté. Ça valait ce que ça valait. Bien sûr qu'un mari impuissant et cocu - ça allait souvent de pair -, pouvait récolter des enfants sans les avoir semés lui-même... Sinon, des types apparemment normaux, avec femme et enfants, qui de temps en temps pétaient une durite, ce n'était pas impossible non plus... Au fond, Miranda n'était certain de rien, mais bon, ça lui faisait toujours trois suspects de moins, en attendant. Un autre était en prison pour ses activités OAS, un cinquième conduisait un car entre Oran et Kébir au moment de l'assassinat de Juliette. Miranda avait pu discrètement vérifier auprès de la compagnie, sans alerter le coordinateur. Pour Kébir, il lui restait cinq suspects possibles. S'il ajoutait ceux d'Oran et des environs, en appliquant les mêmes critères, ça en faisait une trentaine. Beaucoup trop. Il lui fallait choisir. Ce serait Kébir, ou le type lui échapperait.

---

<sup>1</sup> Les termes d'accords d'Evian n'ont jamais été officialisés.

<sup>2</sup> 6,550 millions d'inscrits, 5,975 millions de « oui », et une énigme. Les listes électorales de 1961 ne dénombraient que 4,5 millions d'inscrits. D'où viennent ces 2 millions d'électeurs supplémentaires ?

- « Inspecteur ? Un appel pour vous. Votre garagiste. »

Miranda fronça les sourcils. Il avait fait réviser son Aronde quinze jours auparavant. Depuis, il lui semblait bien que le garage était fermé, et le garagiste parti. Il n'était tout de même pas en train de l'appeler de France, pour lui réclamer un supplément de facture ?

- « Miranda. J'écoute. »

- « Bonjour, monsieur l'inspecteur - la voix profonde, un brin amusée était reconnaissable entre mille -. Vous avez appelé pour votre voiture. Vous êtes en panne ? Elle ne démarre plus ? Je peux venir vers une heure. Vous me dites où vous l'avez laissée ? »

Cette voix ! Miranda avait failli hurler sa joie. Philippe... Putain ! C'était Philippe. Il était à Oran. Il lui fixait rendez vous. Il allait le voir, le serrer dans ses bras, s'il osait. Sa voix tremblait d'excitation quand il répondit.

- « Oui, une heure c'est parfait. Je serai en train de manger un morceau à l'Aiglon, vous connaissez ? Je vous attends là-bas. Elle est dans la rue, pas loin. »

Il écrasa le combiné sur son support. Nom de Dieu. Philippe s'en était sorti... Il consulta sa montre. Il n'était pas encore midi, se calmer, respirer, patience. Il reprit la loupe, pour faire quelque chose, et se pencha sur la photo au dessus de la pile. Il y avait une foule de visages graves ou en pleurs, et, dans la foule, il y avait Juliette, les cheveux cachés par une mantille de dentelle noire. Elle se tenait à côté de son frère Gaby, à quelques rangs derrière Sauveur, pour ne pas faire parler. Miranda se frotta soudain les yeux, les écarquilla, éberlué. Comment avait-il fait pour ne pas le remarquer avant ? A l'extrême gauche de la photo, un homme d'environ vingt-cinq ans, brun, cheveux courts frisés, pas très grand, mais large d'épaules, la tête tournée vers l'assistance, quand toutes les têtes étaient dirigées vers les prêtres qui officiaient, regardait dans la direction de Juliette. Miranda fouilla fébrilement dans la pile de photos. Il y en avait deux autres prises sous un angle voisin. On voyait Juliette, et aussi le type. Le type regardait Juliette, fixement, comme hypnotisé.

Miranda avait la tête en feu. Il consulta sa montre. Il n'était pas encore tout à fait l'heure. Il ne savait pas s'il avait faim, mais, bon sang, qu'est-ce qu'il avait soif ! Une ou deux anisettes bien fraîches, en attendant Philippe, ne seraient pas de trop. Il fourra dans la poche de sa veste la loupe et la photo où on voyait le mieux le type, et il quitta son bureau. La rue était de nouveau animée comme au bon vieux temps des colonies, mais des Arabes, exubérants comme s'ils avaient gagné la guerre, avaient remplacé les Pieds-Noirs, et les magasins restaient désespérément fermés.

Miranda, qui pourtant n'avait pas quitté des yeux l'entrée de la brasserie, faillit se laisser surprendre. Demontis avait l'air en forme, du moins si l'Arabe en djellaba, au fin collier de barbe et à l'allure décidée qui avait franchi la porte vitrée à tourniquet était bien Philippe. Le patron, en le voyant, en avait laissé tomber la soucoupe de cacahuètes qu'il apportait à l'inspecteur, avec sa troisième anisette. Un Arabe en djellaba, l'air pas commode, qui entrerait dans son établissement, à 1 heure de l'après midi, le jour de l'indépendance, ça ne pouvait être que pour lui voler son commerce, ou pour le tuer, ou les deux. Il fut au moins aussi surpris qu'il avait eu peur en voyant l'Arabe s'avancer droit vers la table de Miranda. Purée, c'est l'inspecteur qu'il est venu zigouiller ! Les salauds de fellaghas. Ils se débarrassent d'abord des flics Français, et après, nous autres les civils, comment qu'ils vont nous faire en méchoui... Et au bord de la syncope quand l'inspecteur se précipita dans les bras de l'Arabe, en riant et en lui donnant des tapes dans le dos. Et puis, comme des frères, les deux s'étaient assis en face l'un de l'autre. Ma parole, l'inspecteur, qu'il connaissait depuis des années, il fréquentait les fellaghas. Alors, c'était une barbouze, et personne ne le savait ! Putain de sa mère ! On ne pouvait plus faire confiance à personne. Et le comble, l'inspecteur venait d'appeler l'Arabe Philippe !...

- « Sacré Philippe —. Pendant un moment, je me disais que tu devais être mort, et je n'arrivais pas à me faire à l'idée. Quand « G » m'a appris que tu étais vivant, je me suis retenu juste à temps pour ne pas l'embrasser. Tu t'imagines ce qu'il aurait pensé, si je lui avais roulé une pelle ! Purée de nous autres ! Comment as-tu fait ? » Philippe scrutait le visage de son ami, sourire tendu, impatient d'y lire la nouvelle qu'il espérait :

- « Je te raconterai. Mais dis-moi d'abord, Yasmina ? Comment va-t-elle ? Est-ce qu'elle est encore chez toi ? »

Miranda, avant de répondre, fit un signe de tête au patron en désignant dans le même temps son verre et un verre imaginaire qui se serait trouvé devant son hôte. Purée, il veut que je serve une anisette à l'Arabe. Depuis quand, les melons, ils boivent de l'alcool ? Encore, il serait en costume Français, mais là, en djellaba !

- « T'en fais pas. Elle va bien. Elle a bien encaissé. Mieux que je n'aurais imaginé. Quand je lui ai annoncé que tu étais mort - c'est ce qu'on a pensé que tu voulais, mais si tu as vu « G », il a dû te raconter -, elle ne m'a pas cru. Pour elle, c'était impossible. Elle est sûre que tu es vivant, mais elle a fini par se laisser convaincre. En fait, ça a été plus facile que je ne craignais. Elle disait non, et d'un seul coup, elle a dit oui. Elle a dû sentir quelque chose. Tu sais, l'instinct des femmes Arabes... Toujours est-il qu'elle prend le bateau demain matin avec Juanita et les enfants. Elle va chez tes parents, Juanita part à Toulon, je suis muté là-bas, je la rejoindrai dans quelques jours... Comme tu vois, tout baigne. A moins que tu aies changé les plans, pour elle ? Tu voudrais la voir, hein ? »

- « Non, il vaut mieux qu'elle ne sache pas. Je ne suis pas encore tiré d'affaire. J'ai besoin de ma liberté de mouvement, et si elle se met en tête de m'accompagner, je ne saurais pas lui refuser... Ne change rien. Sinon, j'ai vu « G » avant qu'il ne s'embarque pour l'Espagne. Je n'ai pas voulu partir avec lui, mais l'OAS va me faire sortir, dans deux trois jours, quand je serai certain que Yasmina est loin d'ici et des fells... Ça devrait aller. Dis-moi, vous partez de chez toi à quelle heure, demain ? »

- « Le bateau est à 1 heure de l'après midi. Je les emmènerai vers 9 heures. J'ai un coupe file, heureusement, sinon on devrait déjà y être pour faire la queue... – Miranda esquissa une grimace complice - Je suppose que tu seras caché dans le coin, juste pour la voir passer, cœur battant et yeux en bille de loto ? C'est beau, l'amour, il faut croire qu'il n'y a pas d'âge. Allez, va, c'est une sacrée bonne femme. Tu as tiré le gros lot, mon pote, tu verras, ça n'a pas que des inconvénients. »

Sous sa barbe, Demontis avait rougi, mais il souriait aussi, pas fâché. Il se sentait heureux. Heureux d'être amoureux comme un adolescent, et que ça se voie. Ça ne le gênait pas pour être un homme, au contraire. Il se sentait plus fort avec Yasmina, et le bébé, de nouveau invulnérable.

- « J'essaierai d'être là. Soyez prudents. Je ne voudrais pas qu'il lui arrive quelque chose, surtout maintenant que Médani – « G » t'a parlé de lui ? –, il doit savoir que je me suis sauvé. Il ne va pas être content, mon ami Salim. Il serait capable de se venger sur elle. Et il est bien renseigné, le salaud. Ça ne m'étonnerait pas qu'il sache qu'elle est chez toi. Enfin, si ça se trouve, je me fais du souci pour rien, et Salim s'en fout. »

- « Ne t'en fais pas, tout se passera bien, je te dis. Allez, les émotions, ça m'a donné faim. J'avalerais un bourricot avec ses sabots et ses oreilles. On mange un morceau, et tu me dis comment tu t'en es sorti, je n'en peux plus d'attendre. »

- « J'ai eu du bol, et plus que je n'en mérite. Le pauvre Dadi est mort pour me sauver. Il me manque. Il y avait si longtemps qu'il était avec moi... »

Les deux hommes terminaient de déjeuner. Demontis avait raconté son histoire. En s'enfuyant de la cave de Mascara, il avait trouvé sur la route un Arabe en djellaba, à sa taille, le pauvre. Il lui avait quand même laissé son pantalon et sa chemise, c'est tout ce qu'il avait pu faire, il

n'avait rien de plus à lui offrir en échange. Le retour à Oran n'avait pas posé de problème. Il s'était dépêché de rentrer, au volant de la 403, avant qu'on découvre sa fuite. On l'avait laissé passer partout, avec sa djellaba et sur la tête la chéchia<sup>1</sup> de l'Arabe qu'il avait dépouillé, sans le contrôler. A Oran, il savait où aller... ça avait été facile. Il n'avait pas de mérite. En fait, il avait sans le faire exprès choisi le jour idéal. Les Arabes étaient trop occupés par le référendum et à ramasser tout ce qu'ils pouvaient de ce que les Pieds-Noirs avaient laissé, pour faire la chasse à un zig qui ne les dérangeait pas et qui n'avait qu'une idée en tête, se tirer vite fait de ce pays. Pour l'instant, Demontis gardait sa djellaba. On circulait plus tranquille avec, sans risque de se faire demander ses papiers par des gardes mobiles, si tant est que ça les intéressait encore d'alpaguer un ex-capitaine de l'armée Française dont on se foutait comme de l'an 40. Enfin, il valait mieux quand même éviter de se jeter connement dans leurs pattes...

- « Tu as besoin de quelque chose ? D'argent ? De papiers ? Il reste encore des amis à moi à la Préfecture. Ils pourraient t'en faire des plus authentiques que les vrais. »

- « Je te remercie. J'ai ce qu'il faut, et tu as déjà fait beaucoup pour moi. José, tu le sais sans que je te le dise, mais je te le dis quand même, je suis ton débiteur à vie ! Tu pourras toujours compter sur moi, où que tu sois, quoi qu'il arrive... Mais c'est pas la peine que tu te mettes exprès dans la merde pour vérifier que je tiens parole. Pour commencer, pour aujourd'hui, c'est moi qui régale... sur les fonds secrets de l'OAS. Ils ne savent plus quoi faire du pognon qu'ils ont ramassé. Ils m'en ont filé un paquet, de quoi voir venir, c'est un souci de moins. »

Miranda et Demontis se levèrent, émus. Philippe ne pouvait pas s'attarder plus longtemps sans se mettre inutilement en danger.

- « Dès que tu seras fixé, donne-moi de tes nouvelles. Commissariat de Toulon. Inspecteur principal Miranda. Ouais, ils m'ont filé une promotion, pour me faire oublier mon soleil ! Au fait ! Je sais plus où j'ai la tête, un peu plus et j'allais oublier ! »

Miranda sortit la loupe et la photo de l'enterrement de Rosalie de la poche de sa veste.

- « Tu vois ce type, là, qui ne regarde pas du même côté que les autres, tu ne le reconnaîtrais pas, par hasard ? »

Demontis examina rapidement la photo.

- « Oui, je le connais, il est de Kébir. Je crois que je me rappelle même son nom. Attends, comment il s'appelle, déjà... Oui, ça me revient. Mascarini. Dominique, son prénom, je crois, mais je ne suis pas sûr... C'est un drôle de type. On ne peut pas dire qu'il soit très apprécié, au village... »

Salim était assis par terre, les jambes croisées, sur un tapis de laine épais qu'on avait dû faire fabriquer sur mesure en France, comme si les tapis algériens étaient trop rustres pour les pieds délicats des clients du Continental. Ce n'était pas l'endroit qu'il aurait choisi pour lui et son état major, mais il ne voulait pas laisser cet opportuniste de Bouteflika, le représentant politique du FLN à Oran, passer son temps à se pavaner et à pérorer avec les journalistes, seuls autres clients du palace oranais. Ce vautour venait d'arriver, quand il n'y avait plus de risque, et il se dépêchait de dépecer la bête encore chaude, lui qui avait combattu dans les hôtels cossus de Tunis, Casa et Bamako, à la tête d'une armée du Front du Mali qui n'avait jamais tiré un coup de fusil contre les Français, pendant que les hommes de Salim se faisaient étriller dans le bled, abandonnés de tous ces putains de matamores. Bouteflika, le larbin de Boumediene et de Ben Bella. Salim vomissait tous ces crocodiles qui voulaient transformer l'Algérie en marigot. Les pourris. Ils allaient voir. Il leur réservait un chien de sa chienne. En attendant, devant les journalistes, il fraternisait avec l'autre chacal...

---

<sup>1</sup> Bonnet ou chapeau en forme de casserole renversée, sans queue, en général rouge.

Salim détestait le luxe européen de sa suite, et vomissait le personnel Arabe, échine courbée par un siècle de servitude, qui lui donnait du *commandant* en baissant les yeux et en tremblant. Quand il se retrouvait seul à son bureau, il quittait le fauteuil de cuir qui lui collait aux fesses, et s'asseyait à même le sol, pour ne pas oublier qu'il était un Arabe, et un musulman. Allah méprisait les mous et les jouisseurs.

Salim, les yeux fermés, réfléchissait. Les prochains jours allaient être décisifs pour lui, et pour l'Algérie. Il fallait frapper le premier, avant que Boumediene rappliche, avec son armée de l'extérieur, fraîche, intacte et bien équipée. Il repassait dans sa tête le plan qu'il avait patiemment échafaudé, avec les chefs les plus sûrs des autres willayas. Ben Bella et Boumediene voulaient leur voler la victoire. Mais les *fellaghas*, les seuls vrais combattants, ne s'étaient pas battus pour se laisser égorger comme des moutons le jour de *l'Aïd el Kébir*<sup>1</sup>. Tout était en place. Les autres ne se méfiaient pas encore. Oui, ça devait marcher... Tout à coup, Salim se mit à rire doucement, puis de plus en plus fort, à s'en taper les cuisses. Il revoyait la tête d'Annouar quand deux jours auparavant très exactement, ici même, son adjoint lui avait annoncé, gris de peur, que Demontis s'était sauvé. Il avait pris un plaisir sadique à le mettre sur des charbons ardents, exigeant les détails les plus humiliants pour ses hommes, simulant avec un réalisme impressionnant une de ces colères noires que ses hommes les plus courageux redoutaient plus que l'enfer, et qui faisaient partie de sa légende. Il avait décrit avec un raffinement de jouisseur le supplice qu'il infligerait de ses mains aux gardiens, tempêtant et hurlant au nez d'un Annouar tétanisé. Et puis, il s'était calmé net. Il avait fait monter du thé – celui de l'hôtel était excellent, c'était la moindre des choses, au prix que ça aurait coûté s'il avait dû payer –, proposé une tasse à Annouar et donné ses instructions, comme il le faisait tous les après-midi. A la fin de l'entretien seulement, il était revenu sur le sort des gardiens. « Tu les engueules, mais tu ne leur fais rien, d'accord ? J'ai besoin de tout le monde. S'ils se conduisent bien, on n'en parlera plus. Sinon, je les tuerai de ma propre main. Pour le capitaine, tu laisses tomber. Je n'ai plus besoin de lui. Je l'aurais laissé partir, de toutes façons. Il est mon ami. » Annouar avait acquiescé, n'en croyant pas ses oreilles, tremblant et transpirant, soulagé au point d'être à deux doigts de s'oublier dans son pantalon. C'est qu'il avait longuement balancé sur l'opportunité d'exécuter les gardiens avant de prévenir Salim, pour atténuer sa colère. Et puis, comme il était loin d'être idiot, il s'était opportunément dit que, dans ce genre de situation, toute initiative se retournait en général contre son auteur. Le mieux, c'était de raconter le plus brièvement possible ce qui s'était passé, en se faisant tout petit, petit... Salim riait encore. Demontis avait enfermé ses gardiens dans sa propre cellule. Il n'avait pas eu besoin d'en tuer un seul. Pas de blessé, à peine assommé deux ou trois. A un contre dix, à mains nues. Il n'avait pas été juste avec ses hommes. Pour garder Demontis prisonnier, ce n'était pas dix hommes qu'il aurait fallu, c'était une katiba. Il repartit à rire de plus belle.

Mascarini !... Mascarini était un des cinq types qui restaient de la liste de Batiste. C'était lui. Le type sur la photo, c'était le tueur, il en aurait mis sa tête à couper. Mascarini avait tué Rosalie. Il avait assisté à son enterrement – les criminels font toujours ça, il l'avait appris à l'école de police -. Il avait remarqué Juliette. Il l'avait choisie. La photo avait saisi le moment précis où il avait décidé de la tuer... Miranda avait bredouillé un « Excuse-moi. Il faut que j'y aille ! », il avait planté Demontis devant la brasserie, s'était mis à courir, s'était rappelé en courant qu'il ne pouvait pas quitter son ami comme ça. Il avait tourné la tête, sans s'arrêter de courir, manqué s'étaler dans son élan, pour lui crier « Bonne chance ! », bras levé. Demontis avait fait signe aussi, par réflexe, éberlué. Qu'est-ce qu'il lui prenait, à José ?

---

<sup>1</sup> La grande fête



Miranda courait à perdre haleine. Il ne prêta aucune attention au cortège d'Arabes qui descendait la rue, arborant les drapeaux verts du FLN, en direction de la place d'Armes. Les femmes, voilées, marchaient devant, drapées de blanc, traînant après elles des enfants qui braillaient à l'unisson des grands. Les hommes suivaient, levaient le poing en hurlant leur slogan au signal des meneurs, le rabaisaient. « Algérie ya ya, Algérie ya ya, » comme un pied de nez aux concerts de casseroles de l'« Al-gé-rie\_fran\_çaise, Al-gé-rie\_fran\_çaise ! ». Une heure auparavant, De Gaulle avait reconnu l'indépendance de l'Algérie. La France venait officiellement de se délivrer de son boulet algérien.

L'inspecteur entra en trombe dans l'immeuble de la PJ, bouscula le planton, monta quatre à quatre les escaliers, s'engouffra dans son bureau, et se jeta sur le téléphone, pour appeler le juge d'instruction. Et puis il arrêta son geste, garda la main sur le combiné, sans décrocher. Ce qu'il allait faire était stupide. Il n'avait que sa conviction, pas le plus petit commencement de preuve. Il n'arriverait pas à convaincre le juge avec la seule photo d'un ancien militaire dont le seul crime avéré était d'avoir regardé dans la direction, et encore, ça se discutait, d'une jeune fille qui allait être assassinée un peu plus tard, et le seul tort, d'être célibataire. Analysées froidement, ses convictions n'étaient que des spéculations. Il lui fallait quelque chose de plus solide. Il aurait fallu qu'il commence par vérifier l'emploi du temps de Mascarini, s'assurer qu'il n'avait pas d'alibi pour les deux crimes, qu'il trouve des témoins qui l'auraient aperçu rodant à proximité, le bon jour et la bonne l'heure... Ensuite seulement, l'arrêter, l'interroger, organiser une confrontation, le faire avouer. On n'envoyait pas un type à la guillotine avec une photo d'un enterrement auquel avaient assisté des milliers de personnes... Autant dire que le salaud allait s'en sortir, malgré tout... sauf à forcer le destin. Tant pis ! Il allait courir le risque. Après tout, dans le foutoir ambiant, qui allait se plaindre, s'il ne suivait pas tout à fait les règles ?

L'inspecteur décrocha le combiné. A l'autre bout du fil, une opératrice répondit. Le téléphone marchait. Il avait de la chance.

- « Je voudrais la gendarmerie de Mers-el-Kébir, s'il vous plait. »

- « Chef ! L'inspecteur Miranda, pour vous. »

Le gendarme Henri Proto passa la communication au brigadier-chef Cornier. L'inspecteur Miranda, il connaissait. C'était celui qui s'était occupé de la pauvre Rosalie. Ces flics-là, en général, étaient sur des gros coups. Proto mourait d'envie d'écouter la conversation ; de son poste, il aurait pu, mais il y avait Bastien et André dans la salle de permanence. Ils s'en seraient rendu compte. Quelques minutes plus tard, le brigadier-chef, placide comme à son habitude, était sorti du bureau de Demontis, qu'il occupait depuis que le capitaine avait disparu.

- « Henri ! Tu connais Dominique Mascarini, tu sais où il habite ? »

Evidemment que Proto savait. Ils étaient nés tous les deux à Kébir, la même année, de pères et mères napolitains, à l'école ils étaient dans la même classe, et ils étaient tous les deux dans l'OAS, alors, heureusement qu'il savait où il habitait, Dominique. Proto montra l'endroit, sur le plan de Kébir épinglé au mur.

- « C'est là, chef. L'immeuble qui fait coin. Vous entrez dans le couloir. Première porte à droite. Il lui est pas arrivé quelque chose, dites, chef ? »

- « Non, c'est la PJ – Cornier ne semblait pas attacher d'importance au coup de fil qu'il venait de recevoir- Ils cherchent des témoins pour une affaire. Ils interrogent les chauffeurs de camion. Ils veulent juste lui poser quelques questions. C'est l'heure de la ronde. Je vais en profiter pour passer chez lui, à tout hasard. »

Cornier réintégra le bureau, aussi calme et rassurant que les sapins de son Jura natal. Il en ressortit une minute plus tard, jouant avec la clé de contact de la jeep. Bastien et André, qui l'accompagnaient, s'étaient armés d'un pistolet mitrailleur, et avaient bourré leurs poches de

chargeurs. Les trois hommes quittèrent la salle, sans plus se presser que d'habitude. Une minute plus tard, le moteur de la jeep avait hoqueté, puis s'était mis à ronronner. La jeep s'était éloignée en direction de Saint Michel.

Enfin ! Ils étaient partis. Proto ne tenait plus en place. Il avait tout deviné ! Si les flics d'Oran voulaient interroger Mascarini, ce n'était sûrement pas pour l'histoire bidon que le chef venait de lui servir. Ils avaient quelque chose de grave contre lui... La Banque d'Algérie, bien sûr ! Mascarini était dans le coup. Proto était un des rares à le savoir. Oui, ça ne pouvait être que ça ! Le hold-up de la banque, ça faisait un gros paquet de millions. Ça devait en faire courir, du monde... Il fallait qu'il prévienne Batiste, et tout de suite. Proto passa la tête dans le couloir des cellules, et cria :

- « Jean-Mi, tu me remplaces cinq minutes ? Il faut que j'aille à la pharmacie, j'ai dû manger une moule pas fraîche. J'ai l'estomac qui me brûle pire que l'enfer. » Le gendarme Jean-michel Devaux était de repos. Il faisait la sieste sur une paille. En principe, la sieste, c'était sacré, on ne dérangeait pas, même un gendarme patos, mais là, il y avait une extrême urgence. Proto dévala la rue à pas pressés, évitant de courir pour ne pas se faire remarquer. Par qui, d'ailleurs, la rue de Kébir, dans la chaleur de l'après midi, était vide. Ce matin, tous les Arabes du Village Nègre étaient descendus à la mairie pour voter. Pendant quelques heures, les rues s'étaient animées comme à la Saint Michel, mais sans les Pieds-Noirs, qui étaient restés chez eux. On leur prenait leur pays, on ne pouvait pas en plus leur demander de danser à la fête. Ce soir, quand il ferait plus frais, les Arabes reviendraient défiler dans les rues en criant « Algérie ya ya ». Les femmes pousseraient des you you triomphants. Et ils repartiraient chez eux, les pauvres, ni plus riches, ni plus libres, avec un trou du cul encore plus gros de s'être fait mettre une fois de plus.

Proto poussa le rideau de buis du bar et entra, clignant les yeux dans la pénombre. Assis à une table, au fond de la salle, les quatre hommes qui jouaient à la *brisca*<sup>1</sup> s'étaient tournés vers lui. Il y avait Batiste, deux pêcheurs qui ne pêchaient plus, et le quatrième - Proto en aurait fait le signe de croix pour remercier le seigneur s'il n'avait pas été en uniforme-, le quatrième joueur de brisca, c'était Mascarini ! Proto se sentit immensément soulagé. Il les salua d'une voix presque joyeuse :

- « Salut, la compagnie ! Batiste, et toi, Dominique, je peux vous dire un mot, rien qu'à vous deux ? Excusez-moi, les autres, c'est une affaire entre nous. »

Batiste entraîna Mascarini et Proto dans l'arrière salle, et referma la porte derrière lui.

- « Tu peux parler. Il n'y a pas de risque ».

- « J'ai quitté le poste cinq minutes pour te prévenir. C'est les flics d'Oran. Ils veulent Dominique, pour la banque d'Algérie. Le chef est parti l'arrêter. Il peut pas retourner chez lui. Il faut qu'il se sauve. »

Mascarini n'avait pas bronché. Il observa simplement, détaché, comme une évidence :

- « Je n'ai rien sur moi. A peine mille francs<sup>2</sup>. J'irai pas loin avec ça. De toutes façons, où veux-tu que j'aille ? »

Batiste réfléchissait. C'est vrai qu'il n'aimait pas beaucoup Mascarini, il n'aurait pas su expliquer pourquoi, mais c'était comme ça, Mascarini le mettait mal à l'aise. D'ailleurs au village personne n'aimait vraiment Mascarini. Mais c'était un enfant d'ici, son père était mort en mer quand il était tout petit. Sa mère avait vendu du poisson au marché pour l'élever, et il avait à peine quinze ans quand elle était morte, de fatigue et de chagrin. Et Mascarini s'était battu avec courage pour l'Algérie Française... Il avait suffisamment donné pour qu'on lui doive quelque chose maintenant. Sa décision était prise :

---

<sup>1</sup> Jeu de cartes espagnol, très en vogue en Algérie.

<sup>2</sup> Anciens francs

- « Pas question qu'ils t'attrapent ! Je m'occupe de tout. Va te cacher dans la cave pour l'instant. Je vais voir. Merci, Henri. Il vaut mieux que tu retournes à la gendarmerie. Tiens-moi au courant s'il y a du nouveau ».

L'inspecteur Miranda et le brigadier-chef Cornier se parlaient au téléphone. Cornier expliquait :

- « J'ai laissé la voiture dans une autre rue, et on s'est un peu promenés dans le quartier. On le fait régulièrement, je ne pense pas qu'on ait plus attiré l'attention que d'habitude. En passant devant l'immeuble, j'ai fait celui qui avait envie de pisser, en mettant ma main là où il n'y a pas de doute, j'ai dit aussi fort que possible à mes gars de m'attendre un moment, et je me suis précipité dans le couloir - ici, il y a toujours des cabinets dans les cours intérieures-. Même l'idiot du village aurait compris ce que j'allais faire. D'ailleurs, j'y suis vraiment allé, aux cabinets. Je n'ai croisé personne. J'ai frappé chez Mascarini. Il n'y était pas, mais il n'avait pas fermé à clé. Alors je suis rentré un moment, pas trop longtemps, pour que ça reste vraisemblable. Apparemment, il ne s'est pas sauvé, j'ai eu l'impression qu'il y avait toutes ses affaires... Voilà. On est repartis. On y retournera discrètement tout à l'heure, pour le cueillir ou pour l'attendre. Avec les Arabes qui vont défiler dans le village, on ne fera pas attention à nous. Sinon, j'ai passé la consigne à tous les hommes. S'ils le voient, ils lui demandent gentiment de les suivre à la gendarmerie, pour une vérification, mais ils ne savent pas pourquoi. Ça m'a paru plus simple que de m'empêtrer dans une explication tordue... Ne vous en faites pas, il n'y a pas de raison qu'il se méfie, et il va bien finir par rentrer chez lui. On va l'attraper. Je vous appelle, au bureau ou chez vous, dès qu'on l'aura. »

Miranda reposa le combiné. Il n'y avait plus qu'à attendre. Avec un peu de chance, Mascarini coucherait dans une cellule de la gendarmerie ce soir. Une bonne nuit à ruminer, la matinée à demander à des gendarmes qui passeraient de temps en temps, mine de rien, devant sa cellule, pourquoi il était là, ce qu'on comptait faire de lui, et qui répondraient qu'ils n'en savaient rien... Demain, sur le coup des 2 heures de l'après midi, il serait à point. Après, ce serait à Miranda de jouer. Demain matin, Miranda allait conduire sa femme, ses enfants et Yasmina au port. Il les aiderait à embarquer, ils auraient besoin de lui pour jouer des coudes dans la foule. Quand ce qu'il possédait de plus précieux serait enfin à bord, il attendrait sagement sur le quai, que le bateau largue les amarres. Il ferait des grands signes, comme tout le monde, il serait irréprochable, et dès que sa femme et ses enfants ne pourraient plus l'apercevoir, il se mettrait à courir vers sa voiture, et il foncerait sur Kébir à tombeau ouvert. Il ne pouvait pas y aller avant. Il ne se voyait pas expliquer à sa femme, un jour comme aujourd'hui, qu'il ne l'accompagnerait pas, parce qu'il avait un boulot urgent à terminer. Elle lui crèverait les yeux, et elle aurait raison.

Avant d'interroger Mascarini, il passerait fouiller chez lui. Tout cela était parfaitement illégal, il en avait averti le brigadier-chef, par loyauté. Cornier avait marché à fond, sans hésitation. Demontis avait beaucoup d'estime pour le brigadier-chef Cornier.

Miranda décida de rentrer chez lui. La circulation, avec les Arabes dans les rues, redevenait impossible. Et cette nuit était la dernière nuit de Juanita en Algérie. Il ne pouvait pas la laisser plus longtemps seule. Il se promit d'être si amoureux ce soir, qu'elle rangerait cette nuit du 3 au 4 juillet 1962 tout au dessus de la pile des bonheurs.

Amine Médani, ses Harkis et leurs familles, mêlés aux soldats du commandant Kiener, avançaient sur la route d'Oran, dans les camions et les half track du 1<sup>er</sup> régiment de spahis. Ils avaient quitté Géryville à l'Aube, avaient traversé des villages en liesse dont les habitants endimanchés scandaient « Algérie Ya Ya, Algérie Ya Ya » sur leur passage, rigolards et sans la moindre hostilité. Ils avaient franchi sans incident quelques maigres barrages de l'ALN, gardés par des soldats dépenaillés qui n'avaient aucune envie de se frotter à des Français

armés jusqu'aux dents. La guerre, ils avaient donné. Ils laissaient ça aux marsiens, si ça leur chantait. Il n'y avait qu'à Saïda qu'un fellagha, qui portait un vague uniforme vert et trois barrettes rouges de capitaine cousues à même sa chemise, s'était planté au milieu de la grande rue, à la tête d'une foule hurlante, aussi fier et impérieux que si l'armée du grand Mogol avait été derrière lui, pour exiger que les traîtres, leurs *kahbas* et leurs bâtards descendent des camions. Le lieutenant Meyer, qui commandait le convoi, avait fait mettre les mitrailleuses en batterie, et donné l'ordre d'avancer. Le fier fellagha avait résisté jusqu'à la dernière extrémité, impassible et bras croisés, et n'avait sauté sur le côté que quand le half track lui était arrivé dessus. Ça avait eu de la gueule, il fallait bien le reconnaître. Ça en aurait eu encore plus si le capitaine n'avait pas trébuché et ne s'était pas étalé de tout son long dans la poussière. Les Harkis et les spahis avaient ri. Le fellagha s'était relevé, rouge de honte et de colère, et les avait maudits, eux et leurs descendants, jusqu'à la cinquième génération. La foule aussi avait ri, le temps qu'il se retourne vers elle et lui montre un poing vengeur. La foule s'était calmée fissa. Autant le capitaine ne pouvait rien contre les Harkis qui s'en allaient, autant, pour les Arabes qui restaient, rire à contresens pouvait raccourcir sérieusement l'espérance de vie. Les camions étaient passés. Personne n'avait été tué. Une sacrée veine. Un massacre d'Arabes, le jour de l'indépendance, ça aurait fait un vilain ramdam. Kiener était déjà à Oran, avec son hélico. Si Allah le miséricordieux le décidait ainsi, demain tous les Harkis prendraient le bateau pour la France. Ce soir, ils allaient bivouaquer au fort de Mers-el-Kébir. Dans les casernes d'Oran, on n'avait pas voulu d'eux. Et s'ils nous ramenaient de la vermine ?

Ce soir là, le téléphone sonna tard chez Miranda. Il était en train de faire l'amour à Juanita, et il aurait bien voulu envoyer au diable l'importun. Mais c'était certainement Kébir. Il se détacha à regret de sa femme et décrocha, pendant que Juanita s'accroupissait sur lui, et lui mordait au sang la poitrine, pour le punir de l'abandonner.

- « Inspecteur ? Cornier à l'appareil. Désolé de vous appeler si tard. J'ai attendu le dernier moment, mais je n'ai pas de bonne nouvelle. Il n'est pas rentré. J'ai laissé deux hommes chez lui... Mais, franchement, je ne suis pas optimiste. »

- « Merde ! » Miranda était d'accord avec Cornier. Ou Mascarini avait été prévenu, ou il n'était pas rentré pour d'autres raisons, comme, par exemple, - le sang de Miranda se glaça dans ses veines - parce qu'il était en train d'égorger une autre proie. C'était facile, ce soir, avec tout ce *jaleo*<sup>1</sup> du référendum. Il essaya de chasser les images des femmes mortes.

- « Tant pis ! Je suis certain que vous faites pour le mieux. Si vous l'attrapez, on continue comme on a dit. De toutes façons, je viens demain après midi. Bonne nuit, chef ! Beau boulot, quoi qu'il en soit ! »

Miranda reposa doucement le combiné du téléphone. Juanita s'était endormie sur lui. Il la repoussa délicatement, soulagé qu'elle ne se réveille pas. Il était épuisé. Sans se vanter, il ne serait pas étonné si Juanita plaçait –provisoirement–, cette nuit du 3 au 4 juillet 1962 tout au dessus de la pile de ses souvenirs érotiques.

Dans sa chambre, Yasmina, yeux grands ouverts, enviait les petits de Juanita qui dormaient à poings fermés.

---

<sup>1</sup> Bruit très fort, remue ménage

## ***Chapitre 15 Putain de mon père***

*"Les Pieds-Noirs vont inoculer le facisme en France. Dans beaucoup de cas, il n'est pas souhaitable qu'ils retournent en Algérie, ni qu'ils s'installent en France. Il vaudrait mieux qu'ils aillent en Argentine ou au Brésil".*

Louis Joxe, ministre des affaires algériennes.

### ***Jour J+1, jeudi 4 juillet***

Le coffre de l'Aronde débordait. Miranda n'avait pas pu le verrouiller. Il avait tant bien que mal rabattu le capot sur les valises, et attaché le tout avec une grosse ficelle. Il avait d'abord fait asseoir Juanita et les enfants à l'arrière de la voiture, puis il les avait recouverts de paquets, ne leur accordant que l'espace minimum pour respirer. Heureusement, le port était à moins d'un quart d'heure. Ils devraient se débrouiller pour survivre jusque là. C'était l'heure. Miranda avait la gorge sèche. Il n'avait rien avalé d'autre ce matin qu'une tasse de café qui lui restait sur l'estomac. Il n'avait pas dormi de la nuit, et il s'était levé tôt pour téléphoner à Cornier. Toujours rien. Mascarini, c'était certain maintenant, lui avait échappé.

Juanita n'avait pas beaucoup dormi, non plus. Elle s'était réveillée au milieu de la nuit, tournée et retournée dans le lit. A un moment, elle s'était penchée sur lui, il avait senti des larmes chaudes couler le long de son épaule ; il n'avait pas bougé, s'était efforcé de respirer paisiblement, pour qu'elle le croie endormi. Mais ce matin, Juanita s'était levée, enjouée, fraîche et pimpante. Elle s'était maquillée, faite belle, taquiné José et les garçons, comme s'ils partaient en vacances. Elle avait abreuvé son mari de recommandations, attention à ne pas t'enrhumer, ne va pas attraper une insolation, à cette période de l'année, le soleil, c'est les fours de l'enfer. Et ne mange pas n'importe quoi. Va au restaurant de temps en temps, sinon, chaque fois que tu peux, mange chez maman plutôt que de te faire des boîtes de conserves que même le Seigneur ne sait pas ce qu'ils ont mis dedans. Et surtout, *querido*, sois prudent. Ne joue pas au héros. Laisse faire les Arabes. Ils sont indépendants, maintenant, qu'ils se débrouillent... A peine si sa voix tremblait un peu, par moments. Elle avait quitté l'appartement sans un regard en arrière, avait embrassé les voisins qui étaient sortis pour lui dire adieu. Eux avaient pleuré, pas elle. Elle était assise maintenant dans la voiture, bien sagement, au milieu des enfants, toute droite. Elle regardait devant elle à travers les paquets qu'elle tenait sur ses genoux, l'air un peu absent.

Miranda sourit à sa femme. Juanita était morte d'inquiétude, parce qu'elle devait prendre le bateau et elle avait peur, parce qu'elle allait quitter son mari pour la première fois depuis qu'il était entré dans sa vie, et elle avait peur, parce qu'il était tout pour elle, et elle avait peur, parce que la France, elle n'y était jamais allée, on lui avait dit des choses horribles sur les femmes Françaises, et elle avait peur... Et personne ne devait se douter qu'elle avait peur. Alors, elle se montrait aussi courageuse et aussi belle qu'elle pouvait, pour que son mari soit fier d'elle, qu'il n'oublie pas de continuer à l'aimer chaque jour des dix interminables jours pendant lesquels ils allaient être séparés. Dix jours ! Autant dire une éternité... Yasmina était installée à l'avant, à côté de Miranda. Son ventre arrondi lui donnait une démarche et une sérénité un peu irréelles. L'inspecteur se dit que Demontis, s'il les observait, devait être transi d'amour, le grand dadais. Il avait essayé de le repérer, sans succès. Pourtant, il était persuadé que Demontis était bien là, caché quelque part, malgré la rue à peu près déserte. Où est-ce

qu'il avait bien pu se fourrer ? Ce serait la première chose qu'il lui demanderait quand il le reverrait.

- « Qu'est-ce qui te fait rire ? »

Miranda sursauta. C'était Juanita qui l'observait, intriguée de le voir si guilleret en un pareil moment.

- « Rien. Je pensais à quelque chose... Une bêtise... - Miranda monta dans la voiture. Sa voix s'était enrouée - Les enfants, regardez bien, une dernière fois. C'est ici que vous êtes nés. Demain, vous serez en France. Ce sera une autre vie ». Miranda tourna la clé du démarreur. L'Aronde ronronna. Il passa une vitesse, la voiture avança sans à-coup. Ali, l'épicier Arabe qu'on n'avait plus vu depuis des mois, se tenait devant son magasin, qu'il venait de rouvrir. Il fit un signe timide d'au revoir vers la voiture, l'air désolé. Alors seulement, Juanita se mit à pleurer.

Demontis, dissimulé derrière la fenêtre de l'appartement inoccupé, au premier étage de l'immeuble d'en face, avait vu son ami sortir de chez lui. Miranda s'était arrêté un moment devant l'entrée, avait posé ses valises, pour souffler, balayant du regard toute la rue, hésitant sur sa fenêtre, comme s'il sentait sa présence. Mais José ne l'avait pas repéré, et lui ne s'était pas découvert. Enfin Yasmina était sortie, sereine et si belle. Demontis avait pour la première fois vu le ventre de la femme qu'il aimait, arrondi par l'enfant qu'il lui avait fait. Yasmina avait regardé autour d'elle, comme si elle le cherchait. Il avait mordu son poing fermé jusqu'au sang pour ne pas l'appeler, dévaler les escaliers et courir vers elle, la serrer dans ses bras, et envoyer au diable ses fortes résolutions.

Dans le port d'Oran, en plein soleil, des milliers d'hommes, de femmes, jeunes et vieux, d'enfants, attendaient, résignés, leur tour d'embarquer, serrés dans une file ininterrompue, encadrés par des CRS qui pointaient vers eux leurs fusils d'assaut, comme s'ils étaient des prisonniers qu'on emmenait au bagne. Quand on avait tout perdu, qu'on avait à peine eu le temps, et encore, pas toujours, de jeter quelques affaires dans un sac ou dans une valise et de se sauver pour échapper à la mort, qu'on n'avait pas l'argent pour payer la traversée, on attendait, dans la file, sans se révolter, des jours et des nuits, sans rien pour se laver, sans endroit pour faire ses besoins – on s'écartait un peu, honteux, surveillé par un CRS goguenard qui ne perdait rien du tableau, pendant qu'on posait culotte derrière un tas de cordages -, avec rien à manger, ou pas grand-chose, le peu qu'on se partageait entre voisins d'infortune, sans la compassion de personne, que les marins pompiers qui amenaient deux fois par jour une citerne d'eau tiède. Quand un paquebot arrivait à quai, embarquaient en priorité, avec leurs familles, en première classe les officiers et les hauts fonctionnaires, en classe touriste les sous-officiers, les fonctionnaires courants, et en troisième classe, les soldats du contingent. Montaient ensuite les civils qui avaient payé leur billet. Quand il restait de la place, et depuis quelques jours seulement, depuis, en fait, que les journaux de Métropole et la télévision, pris d'un remords tardif, faisaient leur Une de l'exode des Pieds-Noirs, les compagnies maritimes acceptaient de laisser monter sur leurs bateaux ceux qui n'avaient pas d'argent. On n'allait pas jusqu'à leur offrir d'utiliser gratuitement les chaises longues et les couvertures du bord. Elles étaient le petit commerce réservé des marins, et les marins, il n'y avait aucune raison qu'ils se privent de leur petit bénéfice, surtout au profit de ces fascistes de Pieds-Noirs, c'était bien fait pour eux s'ils repartaient une main devant une main derrière. Au lieu de pleurnicher, ces salauds de colons, ils devraient nous dire merci à genoux qu'on les laisse venir chez nous. Parce que qui c'est qui va encore trimer pour eux, maintenant qu'ils n'ont plus les Arabes à qui faire suer le burnous ? C'est nous, les travailleurs Français. A la place de de Gaulle, je te les laissais en plan ici, à se débrouiller avec les bicots. Ils se seraient tous fait égorger ? Eh bien bon débarras... Alors ceux qui n'avaient plus un sou passeraient la nuit couchés à même le pont, un sac en guise d'oreiller, la main fermée sur la poignée de leur valise, de peur de se

la faire voler par les marins. Après tout, le plancher du paquebot, c'était moins dur que l'asphalte du port. Et ceux qui n'avaient rien à manger, est-ce qu'on n'allait pas leur servir un casse croûte à bord ? Et quoi encore ! Ils n'avaient qu'à jeûner. Ça leur éviterait de vomir partout sur le pont s'ils attrapaient le mal de mer.

Malgré son coupe file, Miranda avait mis plus d'une heure pour franchir les quelques centaines de mètres qui séparaient la grille d'entrée du quai de Marseille, où attendait l'*El Mansour*.

- « *El Mansour*, est-ce que vous savez ce que ça veut dire en Arabe, mon commandant ? » Amine, assis à côté du commandant Kiener, dans la jeep qui ouvrait le convoi de camions, montrait du doigt le nom inscrit à l'avant du paquebot.

- « Non. J'ai passé cinq ans en Algérie. Et je n'ai pas appris un mot d'Arabe, à part les jurons. Il faut dire que vous, les Arabes, vous parlez mieux Français que mes compatriotes alsacos ».

- « *Le Victorieux* ! C'est de circonstance, hein ? »

- « Tu l'as dit, mon vieux ! On aurait eu à le baptiser, on n'aurait pas fait mieux ! » Kiener coupa le moteur et descendit. Les camions s'étaient rangés le long du quai, à côté de la jeep. Kiener fit signe. Les Harkis et leurs familles en descendirent, des paquets à la main, et formèrent une file. Les femmes, apeurées, se serraient contre leurs hommes, pas très rassurés eux mêmes. C'était la première fois qu'ils montaient sur un bateau, la première fois qu'ils allaient traverser la mer. Ils doutaient que ce fût possible, avec ce monstre. Le bateau était trop gros, trop lourd. Il ne pourrait jamais flotter. Ils allaient couler... ou alors, c'est Allah qui le maintenait au dessus de la mer, et il leur fallait prier pour qu'il ne le laisse pas tomber dedans... Dans la queue des Pieds-Noirs, les protestations de dépit qui avaient monté quand on avait vu les camions avancer s'arrêtèrent net. C'est des Harkis. C'est normal qu'ils passent devant. Ils se sont battus pour la France, et maintenant, en remerciement, les fellaghas viennent les chercher jusque sur les bateaux Français pour les égorger. Il faut qu'ils se sauvent, le plus vite possible. Nous autres, un jour de plus, un jour de moins, on peut attendre. De toutes façons, pour ce qu'on va faire de nous une fois arrivés en France...

Le commandant et Amine, campés au pied de la passerelle, surveillaient l'embarquement des Harkis. En passant devant eux, chaque homme saluait réglementairement ses officiers, et s'avancait, méfiant, se tenant à la rampe pour ne pas tomber à l'eau – aucun ne savait nager, suivi comme son ombre par sa famille.

- « Dis-moi, Amine. Tu as bien réfléchi ? Tu ne veux pas partir avec eux ? Tu ne veux pas laisser tomber et recommencer une nouvelle vie ? C'est très simple. Tu as juste à monter, maintenant, à la place de Meyer. Tu sauras te débrouiller aussi bien que lui. »

- « Non, mon commandant. Je n'en ai pas terminé avec l'Algérie... Plus tard. Ecoutez, je ne sais pas de quoi l'avenir sera fait, mais je voulais vous dire : ce que vous avez fait pour nous, mes hommes et moi, nous ne l'oublierons jamais, tant que nous vivrons ! Avoir servi sous votre commandement a été un honneur et un privilège. »

Le sergent-chef Chéroufi fermait la marche, seul. Il n'avait plus de femme, ni d'enfants, depuis qu'ils avaient été tués, avec tous les gens de son village, un jour qu'il était chez son frère, de l'autre côté de la montagne, pour l'aider à tondre ses moutons. Il s'approcha, salua, les yeux mouillés de larmes. « Mon lieutenant, pourquoi tu nous laisses ? »

Amine lui retourna son salut, fit un pas en avant, et serra le sergent-chef dans ses bras.

- « Sergent-Chef Chéroufi, c'est toi leur chef. Ils sont sous ta responsabilité. »

Le sergent-chef Chéroufi, qui était sans famille jusqu'à aujourd'hui, n'était plus seul. Maintenant, il était chef de famille, une famille nombreuse, très nombreuse, avec beaucoup d'enfants, des tas d'enfants, plus d'enfants qu'il n'avait jamais espéré en élever.

L'*El Mansour* avait largué les amarres à 1 heure de l'après-midi précise. Sa sirène avait gémi tristement, à l'unisson de la détresse de ses passagers... Tiré par un remorqueur, le *Ville d'Oran* s'approchait à petite vitesse, attendant que l'*El Mansour* libère le quai pour accoster. Les Pieds-Noirs, dans la file du port, suivaient la manœuvre en retenant leur souffle. Peut-être que cette fois, il y aurait un peu plus de places pour eux ?

L'Aronde s'arrêta dans un crissement de pneus. Miranda en descendit précipitamment, courut jusqu'à l'extrême bord du belvédère du fort Lamoune. Au bout de l'horizon, filant vers le nord-est, l'*El Mansour* n'était plus qu'un gros point sur la mer. Miranda alluma une Gauloise, et se mit à fumer, debout, indifférent à la chaleur. Si Juanita avait été à ses côtés, elle serait retournée à la voiture chercher la casquette ridicule qu'elle l'obligeait à porter quand ils se promenaient tous les deux au soleil. Quand le point disparut, il écrasa la cigarette sous son talon, et repartit vers Kébir.

Le gendarme, assoupi sur sa chaise, les pieds posés sur la table, manqua s'étaler lorsque Miranda ouvrit la porte. Il se leva d'un bond, renversant la chaise, salua, confus, releva la chaise en maugréant.

- « Monsieur l'inspecteur. Vous m'avez fait une de ces peurs. J'ai failli avoir une attaque. Vous ne faites pas plus de bruit qu'un chat ».

Miranda serra la main du gendarme, comme s'il ne s'était pas aperçu qu'il dormait en service. Pour les chances qu'il y avait que Mascarini revienne se faire prendre, il pouvait aussi bien continuer à ronfler tout l'après-midi.

- « Quoi de neuf ? »

- « Rien, monsieur l'inspecteur. Personne ne l'a vu à Kébir depuis hier. Le chef m'a prévenu que vous alliez passer. Il m'a dit de vous attendre et de me mettre à votre disposition... »

Miranda se gratta le cuir chevelu, perplexe.

- « Je crois qu'il ne reviendra pas. En tous cas, pas tant qu'on sera après lui... S'il est encore par ici. Ce n'est pas la peine que vous restiez. Si vous voulez, je vous emmène quand j'aurai fini. J'en ai pour une petite demi-heure à farfouiller. On ne sait jamais ce qu'on peut trouver. »

- « Merci, monsieur. Si vous permettez, je vais rentrer tout de suite à pied. J'en ai pour dix minutes, et on n'est pas de trop, à la brigade. »

Le gendarme s'en alla d'un pas lourd de la sieste interrompue, pas fâché de quitter cette pièce où, il ne savait pas pourquoi, il se sentait mal à l'aise. Miranda tira une chaise au centre de la chambre, et s'assit à califourchon, les deux coudes plantés sur le dossier, le menton appuyé sur les pouces de ses mains croisées.

La chambre de Mascarini était étonnamment bien rangée, pas du tout le genre de fouillis que l'on s'attendait à découvrir dans l'antre d'un célibataire. Le lit cosy, d'une place, était fait, la couverture rouge sang tirée sans le moindre pli et le traversin impeccablement arrondi. Près de la fenêtre de la rue, à côté d'un évier en grès, Mascarini avait installé un réchaud à gaz sur un petit bahut en formica. Il y avait encore une armoire, une table rectangulaire à tiroir, et deux chaises de cuisine. La chambre était propre, nette et impersonnelle comme une chambre d'hôtel avant l'arrivée du client. Les murs étaient nus, sauf, accrochés au dessus du cosy, un chromo naïf qui représentait Jésus tenant par la main deux enfants apeurés, garçon et fille d'une dizaine d'années, qui traversaient un torrent aux eaux blanches sur un pont délabré. « Jésus t'aime. Jésus te protège. Souvenir de ma première communion. Dominique Mascarini ». Et une photo, à droite du chromo, qui montrait un petit garçon aux cheveux noirs bouclés, sérieux comme un homme, en pantalon court et chemise blanche, un brassard de communion au bras gauche, un missel entre ses mains jointes. Sur la photo, à côté de Mascarini en habit de communion, se tenait une femme entre deux âges, habillée de noir,



chapeau à voilette, qui essayait de sourire entre ses larmes. La femme avait dû être belle. Elle devait beaucoup souffrir, aussi.

Miranda se releva en soupirant. Il était fatigué et il commençait à avoir sérieusement faim. Il se dirigea vers l'armoire, une chaise à la main, cala la chaise contre l'armoire, monta dessus. La chaise était assez haute et il était assez grand pour voir. Le dessus de l'armoire était propre, comme le reste. Il y avait, pas vraiment cachée, simplement posée là, une grande enveloppe. Il la prit et l'ouvrit. Elle était bourrée à craquer de photos. Miranda descendit de la chaise et alla s'asseoir à la table. C'était les photos de *sa* guerre. Plan américain, Mascarini en tenue de combat, le regard dur ; Mascarini, pendant une cérémonie, au garde-à-vous au milieu d'autres marsouins, dans la cour d'un camp, le djebel en fond de décor ; une soirée arrosée, rien que des hommes jeunes, débraillés, et de fausses femmes pour un soir, dans un baraquement sordide... Lui, toujours, bombant le torse, Tartarin au pied posé sur son trophée, un fellagha couché sur le ventre, mains derrière la tête. Et des photos de cadavres d'Arabes, femmes et hommes, figés dans leur sang séché, le cou béant, recouverts de mouches, enfants au crâne fracassé, fells morts alignés comme un tableau de chasse, et des photos de cercueils – Mascarini, ou quelqu'un d'autre, avait inscrit au stylo bille les noms de ses copains tués... Toute l'histoire de cette putain de sale guerre. Certaines de ces photos étaient identifiées au dos par une inscription typographique. Des photos de reporters professionnels, que les soldats achetaient en souvenir. Miranda revint vers l'armoire, et en ouvrit les portes. L'intérieur était partagé en une penderie, des étagères et des tiroirs. Il en inspecta méticuleusement le contenu, dépliant les sous vêtements, fouillant les poches des chemises, des pantalons, de la veste du costume sombre des grandes occasions, qui ne semblait pas avoir servi. Dans la poche du pantalon de la tenue militaire que Mascarini conservait comme une relique, protégée dans un sac en plastique transparent, l'inspecteur trouva un brassard noir aux trois lettres blanches OAS. Il le posa sur la table, avec les photos. Le brassard ne signifiait rien, sinon que sans doute, comme la plupart des jeunes de son âge, il avait *fait des choses*. Il s'étendit à plat ventre sur le sol pour regarder sous l'armoire et sous le lit, glissa la main dans les chaussures rangées sous l'armoire, défit les couvertures, souleva le matelas. Il ne lui restait que le petit bahut en formica. Il l'ouvrit, en bouscula boîtes, casseroles et couverts. Le poignard de commando se trouvait au milieu des couteaux. Miranda grogna de satisfaction. Il le prit avec précaution dans son mouchoir, l'enveloppa et le fourra dans la poche gauche de son pantalon. Voilà un joli cadeau pour Gomez, se dit-il. En attendant, il ne faut pas que j'oublie que je l'ai dans la poche. Ça vous couperait une paire de glaouis<sup>1</sup> comme qui rigole, ce petit canif. Miranda en avait fini. Il avait hâte de se sortir de cet endroit trop propre, trop bien rangé, trop peu humain, oui, c'était exactement le terme qui convenait, trop peu humain. On ne sentait pas de vie, dans cette pièce. Il ouvrit la porte, jeta machinalement un regard circulaire dans la chambre, et interrompit son mouvement. Décidément, il y avait quelque chose qui clochait... Le chromo. C'est le chromo. Il n'est pas correctement aligné. Il penche sur sa droite. Pas de beaucoup, mais c'était tout à coup insupportable. Miranda se dirigea à grands pas vers le cosy, et s'agenouilla dessus. Il fallait qu'il remette le cadre en place. Il prit à deux mains le chromo et le souleva, pour l'ajuster. La photo, cachée entre le cadre et le mur, tomba sur le lit, côté pile. Miranda la saisit, sans la retourner, et lut, écrit en caractères d'imprimerie : 12 février 1959, El Kantara. Il retourna la photo côté face. Ses mains tremblaient. La jeune femme Arabe qui lui était si familière était là, affalée contre le mur de torchis. Elle souriait, du large sourire kabyle... Bon sang, il comprenait enfin ! Il tenait la dernière pièce du puzzle... C'est parce qu'il n'avait pas tué la femme Arabe que Mascarini avait tué les autres. Miranda fonça vers la porte. Maintenant, il avait de quoi convaincre le juge. Il ne fallait pas perdre de temps.

---

<sup>1</sup> testicules

- « Monsieur l'inspecteur, il y a un message pour vous ! ». Miranda arracha le papier des mains du planton et lut : rappeler d'urgence docteur Gomez. Il reconnut le numéro de la morgue.

- « C'est vous qui l'avez eu ? C'est tout ce qu'il vous a dit ? » :

- « Oui, monsieur l'inspecteur. Il m'a dit que vous pouviez le rappeler jusqu'à tard ce soir, au labo, sinon, chez lui. »

Miranda entra dans le bureau de Demontis. Cornier n'était pas là. Il se rua sur le téléphone et décrocha. Une opératrice répondit instantanément, comme si elle attendait son appel au bout du fil. Elle ne devait pas avoir beaucoup de clients, en ce moment.

- « Le 37 121, s'il vous plaît, c'est très urgent. »

La sonnerie retentit une fois, et une voix impatiente répondit :

- « C'est toi, José ? »

- « Ouais, alors ? »

- « Je cherche à te joindre depuis ce matin. On m'a dit que tu allais passer à la gendarmerie de Kébir. Tu te doutes pourquoi je t'appelle ?... J'ai fini par avoir les renseignements. Ça n'a pas été facile. Le régiment est à Karlsruhe, maintenant. Tu imagines, pour tomber sur quelqu'un au courant. »

- « Oui ! Vas-y » Miranda essaya de prendre un ton enthousiaste et impatient. Il avait complètement oublié Gomez, depuis quelque temps. Si son ami se doutait qu'il avait avancé sans lui, il allait se fâcher à mort...

- « J'ai la liste des troufions. Dedans, devine quoi ? » Gomez s'interrompit. Miranda l'imaginait, tirant sur sa Boyard, enveloppé dans un nuage de fumée, jouissant de l'instant comme le Bouddha couché au seuil du Nirvana.

- « Allez, dis-moi, tu veux me faire mourir d'une crise cardiaque, ma parole ? »

- « Tiens-toi bien. J'ai aussi les mouvements des compagnies. Dans la liste, il y a un type de Kébir. Et sa compagnie était à Biskra, pour la mouquère d'El Kantara... et, encore plus fort, ils étaient en renfort à Alger – ça correspond, pile, pour l'Italienne. Tout colle, pour les dates. Je parie que tu aimerais que je te donne son nom, hein ? Tu as de quoi noter ? - Gomez triomphait, faisait durer le plaisir -... 1<sup>ère</sup> classe Mascarini Dominique ! Et voilà ! Servi sur un plateau d'argent ! »

- « Purée, Gomez. Je ne sais pas quoi te dire. T'as fait un sacré boulot. C'est du pot que je sois sur place. On va l'alpaguer de suite. Je te tiens au courant... »

- « Au fait, qu'est-ce que tu fais, à Kébir ? »

Merde, qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui raconter !

- « Euh, c'est un peu délicat. Tu sais, c'est à cause de mon ami, le capitaine... » Rien de tel qu'un zeste de flou, une pincée de mystère, et un soupçon de sédition, Gomez, avec ça, ne lui poserait plus de question gênante.

Cornier entra dans le bureau au moment précis où Miranda, qui venait d'avoir une longue conversation avec le juge d'instruction, raccrochait le combiné. Le brigadier-chef et Miranda s'estimaient assez pour ne pas s'embarrasser de politesses. Miranda montra ce qu'il avait trouvé dans la chambre de Mascarini, et résuma ses conversations avec Gomez et le juge. Le juge n'avait pas hésité sur les moyens : tous les ports et aéroports de France et d'Algérie en état d'alerte, un avis de recherche envoyé dans tous les commissariats, les gendarmeries, les unités de CRS, un mandat d'arrêt international concernant un homme, de type caucasien, brun, râblé, convaincu d'au moins trois crimes sexuels, extrêmement dangereux, forte probabilité de récidive. Avec ça, ils avaient une chance raisonnable de le retrouver...

- « Putain de merde ! On l'a pas raté de beaucoup, l'enculé ! »

Cornier approuva du bout des lèvres. L'inspecteur le regarda, surpris. Le brigadier-chef ne semblait pas dans son assiette.

- « Il y a quelque chose qui vous chiffonne, on dirait, chef ? »

Cornier hocha la tête.

- « J'ai bien réfléchi à tout ça. Je crois bien que j'ai fait une gaffe... Mascarini était encore à Kébir le jour où vous m'avez appelé, c'est sûr, ses voisins l'ont confirmé. Et, comme par hasard, il disparaît à la minute où on est allé le chercher. Je ne crois pas à une coïncidence. Quelqu'un l'a prévenu. A part vous, moi et les gendarmes à qui j'ai bien été forcé d'en dire un minimum, personne ne pouvait être au courant... »

Miranda hocha la tête, soulagé. Cornier lui évitait de mettre lui-même la question sur le tapis. Il y avait un moment qu'il avait conclu que seul un gendarme pouvait les avoir doublés.

Cornier continua :

- « Mes hommes, je ne leur ai pas dit ce qu'on lui voulait, à Mascarini. C'est ça ma grosse connerie. Ils ne pouvaient pas savoir que c'était pour Rosalie et la petite Sournac. Vous savez comme moi, par les temps qui courent, quand des flics –excusez-moi, monsieur l'inspecteur-recherchent un bonhomme, et que ce n'est pas un bougnoule, on pense automatiquement à l'OAS. Si je leur avais fait confiance, je suis sûr que Mascarini ne se serait pas sauvé bien loin. On l'a aidé, c'est évident. Et celui ou ceux qui l'ont aidé, s'ils avaient su pourquoi on le cherchait, ils ne l'auraient pas escamoté, au contraire, à cette heure on l'aurait déjà retrouvé, avec une balle ou deux dans la tête... Remarquez que maintenant, avec tout le tintouin qu'on a mis en place, ça va vite se savoir. Si Mascarini ne s'est pas carapaté loin d'ici, je ne donne pas cher de sa peau. »

- « Oui, vous avez raison. Mais on n'y peut rien. Et on ne refait pas l'histoire. Tant qu'on n'avait pas de preuve certaine, on ne pouvait pas le crier sur les toits. On l'aurait envoyé recta à l'abattoir. Ecoutez, j'ai déjà assez de motifs pour faire des cauchemars la nuit, je n'aurais pas aimé avoir en plus le lynchage d'un innocent sur la conscience. Chef, vous avez fait votre boulot, comme il fallait le faire. Le seul responsable si on a foiré, c'est moi, et les circonstances. Espérons seulement qu'on l'attrapera avant qu'il... » Miranda ne termina pas sa phrase. Qu'est-ce qu'il aurait dit, s'il était allé jusqu'au bout ? ...Avant qu'il se fasse exécuter, ou ...avant qu'il assassine encore, ou les deux ? Cornier reprit :

- « Par contre, je crois savoir lequel de mes hommes a vendu la mèche. Ils étaient trois quand j'en ai parlé en premier. Ça ne peut pas être les deux que j'ai emmenés avec moi, ils ne m'ont pas quitté d'une semelle. Ça ne peut être que le troisième. Je ne voudrais pas qu'il s'en tire aussi facilement, ce couillon. »

Cornier se leva et ouvrit la porte :

- « André, tu peux me chercher Proto, s'il te plaît ? »

Le gendarme Henri Proto était de repos. Etendu torse nu en caleçon sur son lit, les yeux au plafond, il suivait le vol incessant des mouches. L'an dernier encore, il aurait passé l'après-midi à la plage, avec Isabelle, sa fiancée. Ils se seraient baignés. Ils étaient tous les deux bons nageurs. Ils auraient nagé assez loin pour que la cousine d'Isabelle, qui les surveillait de la plage et qui ne savait pas nager, ne puisse pas voir ce qu'ils faisaient précisément. Ils auraient fait semblant de jouer dans l'eau, et ils en auraient profité pour se toucher et s'embrasser. Mais là, Henri n'avait plus goût à rien. Il reprenait le service à 8 heures, ce soir, et il était claqué, plus dans sa tête que de fatigue. Qu'elle crève, l'Algérie Algérienne ! Pour lui, il n'y avait plus d'Algérie, plus d'avenir. Le brigadier-chef lui avait donné à remplir un formulaire de mutation spécial pour les gendarmes Pieds-Noirs. Il avait priorité sur tous les postes libres en Métropole. Choisir entre Roubaix, Rennes ou Clermont-Ferrand, tu parles d'un cadeau. On se foutait de sa gueule, oui. Et Isabelle, où est-ce qu'elle allait partir, avec sa famille, est-ce qu'elle allait vouloir le suivre, faire sa vie avec lui loin des siens ? Putain d'enfoirés de patos !

Proto entra dans le bureau, et reconnut le grand échalias assis en face du brigadier-chef. C'était l'inspecteur qui était venu pour l'assassinat de Rosalie. Maintenant, il voulait Dominique. Depuis que les fellaghas étaient les amis de la France, il n'avait pas changé de boulot, mais les criminels, c'était devenu les Pieds-Noirs. Sale race de flics, tous les mêmes, plus pourris les uns que les autres. Pourvu qu'on leur donne de l'avoine, ils mangeaient à tous les râteliers. Que ça leur foute la colique et qu'ils en crèvent !

Les deux hommes l'observaient sans la moindre aménité. Il se sentit mal à l'aise.

- « Henri, tu connais l'inspecteur Miranda. Tu sais que c'est lui qui s'occupe de l'assassinat de Rosalie et des gosses. On a trouvé le salaud qui a fait ça. Le problème, c'est qu'il nous a filé entre les pattes, et qu'il semblerait que c'est parce que quelqu'un de chez nous l'a prévenu... » Cornier s'arrêta. Le silence se fit lourd dans le bureau. Miranda alluma une cigarette, sans en offrir au gendarme, tendit son paquet à Cornier, qui refusa d'un geste.

Proto était devenu tout rouge. La tête lui tournait, et il avait soudain envie de vomir. Qu'est-ce qu'il racontait, le chef. L'inspecteur était là pour Rosalie, pas pour l'OAS ? Pourtant, c'était bien lui qui cherchait Mascarini hier... Non, c'était une feinte. Rosalie, c'était les fellaghas qui avaient fait le coup, tout le monde savait ça... Bien sûr, ils essayaient de le couillonner pour le faire parler.

- « T'as rien à me dire ? » La voix de Cornier s'était durcie, insistante.

- « Vous dire quoi, chef ? La question avait jailli, la voix était trop aigue, la posture trop affectée pour paraître naturelles.

- « Par exemple où il est caché, Dominique Mascarini, ton copain, le putain d'assassin qu'on cherche. C'est lui qui a tué Rosalie. Et la petite Sournac, à Oran, la copine de Sauveur Roméo, tu en as forcément entendu parler, il y en avait plein les journaux ! Et il y en a eu d'autres, on ne sait pas combien au juste... »

- « Chef, c'est pas possible que ce soit lui ! C'est les fellaghas ! » Proto avait crié, abasourdi.

- « Non, c'est pas les fellaghas. Les Arabes n'y sont pour rien. C'est Mascarini. Tu crois qu'on l'accuserait d'une pareille saloperie si c'était pas lui ? Si tu penses qu'on essaie de te baiser, tu vas pouvoir vérifier, on ne va pas tarder à recevoir d'Oran un mandat d'arrêt à son nom, pour le meurtre de Rosalie et de Juliette Sournac. »

Proto secouait la tête, essayait de nier.

- « Je croyais... » Il se mordit les lèvres. Il avait failli tout lâcher. Non, il ne pouvait pas parler. Il ferait de gros ennuis à Batiste, il n'avait pas le droit.

- « Qu'est-ce que tu allais dire, qu'est-ce que tu croyais ? » Cornier ne le lâchait pas. Le Saint Bernard placide s'était transformé en bouledogue, crocs en avant, prêt à mordre.

- « Rien, chef. Seulement, si vous nous aviez expliqué, on aurait... Je sais pas, moi... On aurait remué ciel et terre, on vous l'aurait ramené... On a cru que c'était à cause de l'OAS que vous le cherchiez, alors on y est allé mollo... Faut nous comprendre... » Proto suait à grosses gouttes. Il était au bord des larmes. Cornier était hors de lui, rouge de colère.

- « Te comprendre ? - Il frappa de son poing fermé sur le bureau - Tu es en train de m'expliquer que si tu avais su ce que tu n'avais pas à savoir, tu aurais fait ton devoir, que tu n'as pas fait... C'est ça qu'il faut que je comprenne ? Ecoute moi bien, fumier ! Si dans cette affaire, toi ou un de tes collègues, vous avez fait ou pas fait quelque chose qui a empêché qu'on attrape ce salaud, non seulement vous n'êtes pas dignes de l'uniforme que vous portez, mais vous méritez de passer en cour martiale. Je n'ai pas de preuve, et tu peux prier le bon dieu que je n'en trouve pas, espèce de cul béni de macaroni. Pour l'instant, je suis obligé de te laisser te démerder avec ta conscience. Mais n'oublie pas ! Chaque fois que ce salaud égorgera une autre femme, c'est comme si celui ou ceux qui n'ont pas fait leur devoir lui tendaient le couteau pour qu'il la tue. Allez dégage, je t'ai assez vu !... - Proto allait sortir. Cornier se ravisa - Attends ! Si tu sais quelque chose qui nous aide à l'attraper, vivant, dis-le moi, il est encore temps. »

Proto secoua la tête et quitta le bureau, sans penser à saluer. Il se dirigea en titubant vers la porte d'entrée, qu'il ouvrit comme s'il allait l'arracher de ses gongs, sortit sans la refermer, et se mit à courir dans la rue. Il fallait qu'il parle à Batiste tout de suite. Batiste saurait quoi faire. Sinon, autant se pendre.

Appuyé à la rampe, à la poupe du pont inférieur, Mascarini, hypnotisé, regardait fixement la traînée d'écume blanche que les deux hélices de l'*El Mansour* traçaient derrière lui. Maintenant que le paquebot était au large, il ne risquait plus rien... au moins, jusqu'à l'arrivée à Marseille. Les amis de Batiste l'avaient pris en charge hier soir. On l'avait emmené, couché sous une couverture à l'arrière d'une Dauphine, jusqu'à un entrepôt de la Navigation Mixte, où il avait passé la nuit. On lui avait donné un peu d'argent, de quoi se laver et se raser, des sous vêtements qui lui allaient à peu près. Au matin, on l'avait caché dans un container qui allait être chargé sur l'*El Mansour*. La cache était spécialement aménagée pour qu'un homme puisse s'y glisser et y rester plusieurs heures. Elle était indécélable à l'œil nu, indétectable à la sonde. Il aurait fallu découper le container en morceaux pour la trouver. Autant dire qu'avec tout ce qui se chargeait à Oran et se déchargeait à Marseille, il y avait une chance sur un million qu'on décide de fouiller à fond ce container-là plutôt qu'un autre... à moins d'une dénonciation... Dénoncer l'OAS, le type qui s'aventurerait à faire ça, même maintenant que c'était fini pour l'Algérie, il pourrait aussi sec se commander sa tombe au cimetière. Une fois en mer, un marin avait ouvert la cache, et Mascarini s'était mêlé aux autres passagers. Avec tout ce monde, personne ne l'avait remarqué. Demain matin, avant d'arriver à Marseille, le marin le réinstallerait dans la cache. L'OAS s'occupait de lui. L'OAS ne laissait pas tomber ses soldats, pas comme la France, *filia de putana*... A Marseille, il paraît que c'était très facile de changer d'identité et de vie, et on y vivait un peu comme là bas, la même mer, le même soleil. Au fond Mascarini s'en foutait un peu, de la mer et du soleil, mais il n'allait pas se plaindre non plus s'il y en avait...

Mascarini se mit à siffler entre les dents. Ces couillons de flics ! Ils lui couraient après pour cette histoire de banque, comme si c'était lui qui avait raflé le pognon. Tu parles ! Il n'avait même pas vu la couleur des billets. Il était resté au volant du fourgon. Même pas pu se mettre une liasse dans la poche. Qu'est-ce qu'ils croyaient lui faire avouer, les flics ? L'endroit où était l'argent ? Tu crois qu'on lui aurait dit. Les types qui avaient fait le hold-up avec lui ? Il les avait jamais vus avant. A peine s'ils lui avaient dit bonjour bonsoir. Et il les avait jamais revus. Les chefs ? Tu parles que lui, Mascarini, le soldat d'en bas que plus bas y avait pas, il buvait l'anisette avec les gros bonnets de l'OAS tous les midi. Même en photo, il les connaissait pas. Sauf Jouhaud et Salan, dans le journal, comme tout le monde. Alors qu'est-ce qu'il leur aurait dit d'intéressant, aux perdreaux ? Qu'il était un pauvre couillon, que tout le monde se foutait de lui, qu'à l'OAS comme partout ailleurs il était la dernière roue du carrosse ? Tiens, et s'il leur avait tout lâché, d'un coup, juste au moment où ils se seraient pensé putain, tout ce qu'on s'est fait chier, et résultat des courses, on attrape un minable, on perd notre temps avec lui, c'est sûr qu'il sait rien, c'est rien qu'un chauffeur, en plus il a l'air abruti. Alors il leur aurait dit, comme ça, tout à trac :

- « Putain de sale race, vous savez pas à qui vous avez à faire. Depuis le début, vous m'avez pris pour une merde, hein, un moins que rien, un zéro ? Et si je vous racontais ce que je suis capable de faire, juste pour vous voir les yeux sortir de vos têtes de vaffanculo... La petite Sournac, vous vous rappelez, la gosse de riches qui s'est fait niquer et zigouiller, le mois dernier, dans le quartier rupin d'Oran, même que tous les journaux en ont parlé, jusqu'en Métropole et à l'étranger, il paraît, et que vous avez pas trouvé qui c'était. Eh ben ne cherchez plus, c'est moi ! Une petite sainte nitouche, et jolie, et polie, et pas salope pour un sou, et personne ne comprend, qu'ils ont écrit, les journaux. Une sale pute, oui ! Qu'est-ce que je lui

ai mis ! Plus je lui en mettais, plus elle en voulait. Et elle en redemandait, la salope ! Pour ça, je lui ai donné, faites-moi confiance, autant qu'elle a voulu, bon poids et supplément gratuit. Même qu'à la fin j'étais crevé... Ça vous coupe le sifflet, hein ? Et la concierge de la Marsa, Rosalie et ses sales gosses, que vous croyez que c'est les fellaghas qui les ont tués. C'est moi. Moi tout seul, bande de bourricots ! J'ai eu besoin de personne ! Rosalie, elle rigolait avec tout le monde, mais avec moi, elle faisait des chichis. Elle me voulait pas, la salope, y avait rien à faire ; même pour elle, j'étais pas assez bien. Tu te rends compte, une bonniche ! Putain, je lui ai fait passer le goût du pain, à Rosalie, et à ses bâtards aussi par la même occasion. Vous vous foutez déjà moins de moi, hein, monsieur l'Inspecteur ? Pourquoi vous me regardez comme ça, vous tous ? Attendez, j'ai pas fini, j'en ai d'autres à votre service, plein d'autres, autant que vous en voulez, avec tous les détails cochons, je suis sûr que ça va vous mettre la trique, bande de tapettes ! Purée, vous allez pas être déçus du voyage ! »

Mascarini serrait des deux mains la rampe, les jointures marbrées par l'effort et la rage.

La vie était trop dégueulasse avec lui, à la fin. Il avait deux ans à peine quand son père s'était noyé, emporté par une mauvaise vague une nuit de houle, et depuis, il ne se rappelait pas un jour où il avait été heureux. Sa mère avait consacré sa vie au culte de son mari trépassé, et c'est le fils qui en avait été à la fois le premier servant et la victime sacrificielle. Pas un jour sans que sa mère ne lui parle de lui, ne le compare à lui, et ton père ceci, et ton père cela, et ton père n'aurait jamais fait ci, et ton père t'aurait jamais laissé faire ça, et prends exemple sur ton père, et ton père, lui, mon dieu, c'était le plus gentil des hommes, et le plus beau, et le meilleur pêcheur du port. Ah, s'il était là, il te laisserait pas me faire souffrir. Mais qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu... Putain de son père ! Qu'est-ce qu'il lui avait pourri la vie, ce mort. Sa mère n'avait pas d'instruction, alors, comme elle ne savait pas travailler, elle faisait des ménages, du matin jusqu'à la nuit, mal payée, et elle devait dire merci. Les pêcheurs, en souvenir de son père, lui laissaient de temps en temps du poisson qu'elle vendait, pas cher, parce que quand on est pauvre, les autres pensent que ce serait gâcher la misère de vous payer ce que ça vaudrait si vous n'étiez pas pauvre. Mascarini n'avait pas d'autre famille que sa mère, les grands parents des deux côtés étaient morts, il n'avait ni oncle ni tante, le comble dans un village où la plus chiche des familles comptait une vingtaine de frères, fils, cousins, patin et couffin. Quand je vous disais, que la vie était trop injuste. Il ne m'est jamais rien arrivé de bien, à moi, comme aux autres...

Mascarini avait vécu dans l'enfer de sa mère jusqu'à ce qu'elle meure. C'était un dimanche, elle ne travaillait pas le dimanche. Il venait d'avoir quatorze ans. Le matin de sa mort, sa mère l'avait surpris dans les cabinets qu'il avait mal fermés, en train de s'astiquer. Les cabinets communs étaient situés dans la cour de l'immeuble de pauvres qu'ils habitaient. Au lieu de refermer la porte comme si elle n'avait rien vu, elle s'était mise à hurler, comme elle savait si bien le faire, le vouant aux gémonies, décrivant pour les voisins, avec tous les détails et des tonnes de *Madre de Dio peccatore*, ce qu'il était en train de faire. Les voisins se préparaient pour la grand messe de 10 heures. Ils étaient tous sortis dans la cour, hommes, femmes, enfants, habillés en dimanche. Ils avaient tout entendu, tout vu. Ils avaient aussi beaucoup ri. Les filles étaient toutes rouges et pouffaient, pas pour se moquer de lui, mais il était trop jeune, il n'avait pas compris. S'il avait pu commander à sa vie, il serait mort de honte ce jour là. Mais il avait finalement trouvé plus juste de tuer sa mère. Pendant qu'elle faisait la sieste, il s'était approché de son lit, lui avait plaqué un oreiller sur la figure, et il avait appuyé. Il était déjà fort comme un homme. Elle s'était à peine débattue. Quand elle n'avait plus bougé, il avait appuyé encore un moment, et il avait enlevé l'oreiller. Sa mère le regardait. Ses yeux grands ouverts, même dans la mort, étaient remplis de reproches. Ça ne lui avait fait ni chaud ni froid. Le docteur Moulin, qui pêchait au large de Cap Falcon, n'était venu que très tard le soir. La chambre de sa mère était chichement éclairée. Le docteur n'avait pas pu bien voir, il

n'avait pas vraiment cherché à savoir, pour lui elle était morte comme ça, du manque d'envie de tout, même de son fils qui n'avait jamais compté pour elle.

Le soir après l'enterrement, Mascarini avait bourré dans des grands sacs toutes les affaires de sa mère, et les reliques qu'elle gardait pieusement de son père. Il avait fait plusieurs voyages pour les jeter au *collado*, le ravin au dessus du village, où on jetait les ordures. Il n'avait rien conservé, que la photo de communion. Et il n'était plus arrivé à se branler.

Comme pour tous les garçons de Kébir, le conseil de révision aurait dû être le jour de son dépuclage. La tradition remontait à l'après guerre de 14. Il fallait repeupler, et il n'y avait plus assez d'hommes pour qu'on gâche le potentiel de reproduction de ceux qui restaient, en les mariant, sans aucune expérience du sexe, à des filles qui, sous peine de damnation éternelle dans l'autre monde, et d'une réputation définitive de putain dans celui-ci, devaient de leur côté arriver à l'hymen aussi chastes et pures que la Vierge Marie, à laquelle elles avaient été consacrées lors de leur communion solennelle. La quadrature du cercle. Alors, pour acquérir un minimum de technique, les conscrits, après avoir été déclarés bons pour le service actif, prenaient tous en chœur le car jusqu'à Oran. Pour se donner du courage, ils commençaient par boire quelques anisettes près du terminus du car, dans des bistrotts de marins - les bars à la mode, fréquentés par les fils de rupins d'Oran, ils auraient été trop mal à l'aise -, et, quand ils étaient remontés à bloc, qu'ils s'étaient bien excités, mais sans être saouls, sinon ils n'auraient pas pu, ils filaient droit vers la rue des Aqueducs, où officiaient les seules professionnelles compétentes de la région. Prétendre que ça se passait bien pour tous les futurs pères de famille serait inexact, mais la plupart des conscrits défailants revenaient un autre jour, seuls, plus calmes, pour une session de rattrapage. Et les putes, avec leur métier et de la patience, finissaient par en faire des hommes, pas forcément des super coups, mais d'honnêtes tâcherons qui, une fois mariés feraient les enfants espérés à leur épouse, laquelle, n'ayant, dans sa vie semi recluse, à connaître que son mari, et ne parlant avec personne des choses du sexe, même pas avec sa propre mère ou sa meilleure amie, et encore moins avec son mari, trouverait normal que faire ça soit une corvée un peu moins excitante que la vaisselle, mais enfin, du moment que le curé avait rappelé en confession, et avec moult circonvolutions, qu'une bonne épouse devait se résigner et que c'était son devoir, que la croix qu'elle portait sur cette Terre lui ouvrirait toutes grandes les portes du Paradis...

Pour Mascarini, il n'y avait pas eu de session de rattrapage. La pute, professionnelle jusqu'au bout de sa conscience, avait joué toutes les pièces de son répertoire pour ne pas rester sur un échec. Chez les putes, louper un puceau porte malheur, ou peut-être bien que c'est le contraire, que le réussir porte bonheur. Peu importe, elle n'avait pas ménagé sa peine. Sauf les choses que les putes réservent à leur homme à elles, elle avait tout essayé, tout entrepris. Les caresses, les morsures, les jeux de bouche, avec ou sans les dents, les mains, la droite, la gauche - on ne sait jamais, il y a des superstitieux, ou des religieux qui ne veulent pas de l'une, ou de l'autre -, sa botte secrète, l'ongle de l'index et la langue, passés l'un suivant l'autre là où ça fait normalement de l'effet. Elle avait alterné les stratégies, d'érotique chienne à maternelle perverse, il y en avait qui aimaient ça, elle l'avait pris par la douceur, l'avait couché contre elle, lui avait offert le sein, comme une mère berçant son enfant. A plusieurs reprises, elle avait espéré. Elle sentait le sexe de son patient se raidir, presque au bon format, alors elle arrêtait de respirer, accélérât ses mouvements sans le brusquer, rapprochait subrepticement sa chatte du matou... rien à faire, la verge retombait lamentablement. Mascarini ne manquait pas de bonne volonté. Il fermait les yeux, soufflait, tremblait, essayait de se concentrer sur les images de femmes belles et offertes que lui suggérait son initiatrice... et soudain, au plus fort de son excitation, alors qu'il sentait que ça allait venir, qu'il allait être délivré, sa mère ouvrait la porte des cabinets. La pute avait fini par déclarer forfait, épuisée et en nage. Elle n'avait pas voulu qu'il la paie... Elle connaissait son métier, depuis le temps.

Celui-là, ce n'est pas juste l'émotion ou la peur, c'est bien plus grave. Il respire le malheur. Qu'il garde son argent et qu'il ne revienne plus jamais par ici.

Depuis, Mascarini n'avait plus jamais remis les pieds rue des Aqueducs. Plus tard, il avait été embauché à la briqueterie comme chauffeur de camion. Quand il devait livrer à Oran, il faisait un grand détour pour ne pas s'en approcher. Une fois même qu'il devait livrer dans la rue, il avait été pris d'un mal terrible qui lui brûlait le ventre. Il avait fallu le remplacer.

Ce 12 février 1959, les marsouins du 1<sup>er</sup> RIMA qui traversaient le pont romain d'El Kantara n'avaient eu de regard ni pour les vieilles pierres, ni pour le spectacle extraordinaire du torrent furieux dévalant à travers la gorge ouverte par le talon d'Hercule, le *Calceus Herculis* de la légende, entre le djebel Metlili et le Sahara. Ils avançaient à pied, courbés en avant pour offrir une cible plus petite, en direction du Village Rouge, protégés derrière les automitrailleuses, serrant leur fusil contre leur poitrine, prêts à tirer. Le Piper d'observation avait signalé ce matin un mouvement de fells. S'il y en avait encore dans le village, ils ne pourraient pas s'échapper, le village était en cul de sac, et ils ne se rendraient pas, ils savaient que c'était inutile. Il y avait eu trop de morts, d'un côté et de l'autre. On ne faisait plus de prisonniers. Quand on attrapait un ennemi vivant, on le faisait parler, et après, on le tuait. Les fells lui coupaient les couilles, les Français, les oreilles ou le nez. C'était la règle. On n'en faisait pas une maladie. Si on était pris, on préférait être mort avant, c'est tout. Mascarini et un autre marsouin avançaient devant le photographe indépendant mais très connu qu'ils étaient chargés de protéger. Le photographe leur avait bien recommandé : les gars, amenez moi du spectaculaire, de la couleur, du saignant. Vous n'aurez pas affaire à un ingrat.

Ce jour là, il n'y avait pas eu de fells à photographier bras levés, yeux exorbités par la peur, barbe approximative et uniforme dépenaillé, escortés par de jeunes marsouins à chapeau de brousse portés légèrement en arrière, clope au bec, chemise entr'ouverte, juste ce qu'il fallait pour que s'impose au lecteur de Paris Match l'évidence de la supériorité du soldat Français sur l'insoumis indigène, et au lecteur de France Observateur la réalité de la misère mais aussi du courage des combattants de la libération nationale face à l'oppression des soldats de l'impérialisme... Mais le photographe avait quand même été gâté. Il avait eu des morts à photographier, plus en un jour que dans toute sa vie de photographe. Et plus de variété dans les façons aussi. Bref, une très bonne journée.

Les gens du village avaient été assassinés jusqu'au dernier. Tous ceux qui étaient là ce jour, en tous cas. Tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfants. Les marsouins en avaient compté plus de cent cinquante. Le photographe courait partout, halluciné, mitraillait avec un premier appareil, en prenait un autre, mitraillait encore, changeait de pellicule, tremblant d'excitation et peut-être aussi d'horreur, au bénéfice du doute. Mascarini et l'autre marsouin avaient du mal à le suivre dans sa course folle, empêtrés avec leur fusil et les grenades qui leur battaient à la ceinture. Et puis, le lieutenant avait appelé :

- « Hé, monsieur, venez par ici. Il faut absolument que vous photographiez ça. »

Le photographe avait suivi le lieutenant, Mascarini et l'autre marsouin collés à ses basques. Il s'était mis à faire chaud, malgré le mois de février. Ils étaient entrés dans un gourbi, s'étaient arrêtés un moment, à cause du contre-jour, yeux plissés, pour s'habituer. La jeune femme, adossée contre un mur, à peine éclairée par une minuscule fenêtre creusée dans le torchis, leur souriait. Elle avait la gorge ouverte, et elle serrait de ses deux mains le manche du couteau avec lequel son bourreau avait cloué le bébé contre sa poitrine.

- « Putain ! Ça va faire des photos magnifiques ! » Le photographe était blanc comme un linge, mais il n'avait pas oublié pourquoi il était là. Avec ça, il tenait quelque chose de grand. Peut-être même l'Albert Londres... Il y en avait qui l'avaient eu pour moins que ça. Le lieutenant était reparti tout de suite. Il ne restait plus avec lui que Mascarini et l'autre marsouin.



Il s'était approché de la morte, et la détaillait avec gourmandise. Il voulait des photos parfaites, de celles qui restent gravées à jamais dans la mémoire de celui qui les regarde, que l'on reproduit dans des livres d'art, avec le nom du photographe, que l'on montre dans les salles réservées à un public choisi des grandes expositions. Il s'accroupit près du cadavre, et lui prit le bras, malgré la répulsion qu'il éprouvait. Le cadavre n'était pas encore rigide. C'était une chance. Il se recula, et se mit à photographier, avec et sans flash, dans tous les angles.

- « Les gars, on va arranger un peu, pour la photo. Ça sera plus parlant, pour les gens, en France. Il faut qu'on leur montre jusqu'où ils sont capables d'aller, les bics. Tenez, vous voulez lui remonter sa gandoura. Oui, c'est ça. Vous la soulevez, et vous remontez. Doucement. Encore. Encore un peu – le photographe était devenu tout rouge. Allez-y, remontez encore, je veux qu'on lui voie la chatte, juste assez pour que ça puisse quand même passer dans les journaux. Voilà. On ne bouge plus – il avait ri, un rire saccadé - C'est parfait. Merci les gars. »

Et il avait mitraillé le corps, encore... Mascarini transpirait, les yeux exorbités fixés sur le vagin à demi découvert de la morte. Il bandait ! Il bandait comme jamais depuis... Sa mère essayait d'ouvrir la porte des cabinets, mais il gardait les yeux ouverts, et elle n'arrivait pas à ouvrir la porte, et lui, dans les cabinets, il continuait à se branler, en se moquant d'elle. Il éjacula, longuement, abondamment, pendant que le photographe mitraillait, et que l'autre marsouin vomissait dans un coin du gourbi. Il sentait son ventre tout frais et poisseux de sperme, il était délivré !

Le photographe, après, avait eu une autre idée.

- « Eh, les gars, on va lui mettre les bras en croix ! Ça devrait être pas mal ! »

Le photographe avait lui-même écarté un à un les doigts serrés sur le manche du poignard, et arrangé les bras de la mauresque. Cette photo là n'avait pas été publiée, les journaux l'avaient trouvée trop *réaliste*. Il en avait offert une à ses deux aides d'un jour, en souvenir, et elle avait aussi atterri à Biskra, dans un dossier, chez un juge qui avait réquisitionné le reportage du photographe, comme élément de preuve pour l'instruction qu'il avait ouverte.

Après, quand Mascarini s'était mis à égorger des femmes, il arrivait à bander à peu près, mais ça ne lui avait plus jamais fait comme dans le gourbi. Sa vieille bique de mère trouvait à chaque fois le moyen d'ouvrir la porte des cabinets avant qu'il ait fini... Pour Rosalie – Rosalie, c'était sa voisine, avant qu'elle se marie. Elle était à peine plus âgée que lui, ils étaient nés dans la même cour. Ils avaient joué ensemble, quand ils étaient petits, après, non, les garçons jouaient avec les garçons, les filles avec les filles. Cette garce de Rosalie, qui s'était moquée de lui avec les autres, il la voyait encore, avec ses joues rouges jusqu'aux oreilles, sa fausse pudeur de vierge vicieuse et son regard cochon pointé sur son pantalon, et la braguette qu'il essayait désespérément de refermer -, l'idée lui était venue de la tuer depuis qu'il était rentré de l'armée, ou peut-être même avant, il ne savait plus bien. Ç'avait été facile, tellement facile. Elle était souvent seule, avec son mari à la pêche, et ils habitaient loin de tout. Il avait frappé à sa porte, en pleine nuit. Il lui avait dit « c'est moi, Dominique » d'une voix qu'il avait essayé de rendre angoissée. Elle avait ouvert, en chemise de nuit, certaine qu'il était arrivé malheur à son Antoinou. Il l'avait assommée tout de suite, pour qu'elle arrête de crier et de pleurer. Les enfants s'étaient réveillés, le petit garçon était entré dans la cuisine. C'est à cause des enfants que Mascarini avait mis du temps à se décider, pour Rosalie. Il avait bien réfléchi que s'ils le voyaient, il ne pourrait pas les laisser vivants. Ils étaient trop grands, ils le reconnaîtraient. C'était la première fois qu'il aurait à tuer des enfants. Il ne savait pas ce que ça allait lui faire. Mais l'envie de tuer Rosalie avait été trop forte. Pour le bébé, il n'avait pas dans l'idée de lui faire du mal, c'est après, seulement, que ça lui était venu. Sa mère avait ouvert la porte des cabinets, et lui criait dessus, encore plus fort que d'habitude, à le rendre fou. Le bébé s'était mis à brailler aussi. Il n'avait pas supporté. Il l'avait étouffé sans s'en

rendre compte, en lui mettant la main sur la bouche pour le faire taire. Après, il avait eu l'idée de faire comme pour la mouquère d'El Kantara. Mais il n'avait pas pu se résoudre à mettre les bras de Rosalie en croix, comme le photographe l'avait fait. Ç'aurait été se moquer de la religion, c'était un péché mortel. Mascarini ne voulait pas aller en enfer.

Et il y avait eu Juliette, la fiancée de Sauveur. Avec la briqueterie qui avait fermé, il avait eu tout son temps pour la suivre, depuis qu'il l'avait vue à l'enterrement de Rosalie. C'est là, à l'enterrement, qu'il en avait eu l'idée... Et pourquoi pas elle ? Pourquoi elle n'aurait pas dû mourir ? Parce qu'elle était belle, parce qu'elle était riche ? Pourquoi elle aurait dû être pour Sauveur ? Sauveur, il avait tout pour lui, il avait l'instruction, une jolie gueule, des gens qui l'aimaient, et un père vivant. Dominique n'avait rien, et son père était mort dans une barque de pêche de Batiste Roméo. C'était son père à lui que la vague avait emporté, pas Batiste Roméo. Est-ce que c'était juste, à la fin ? Pourquoi Sauveur n'aurait pas souffert comme lui ? Qu'est-ce qu'il avait de plus que lui pour que le bon Dieu lui donne tout, et à lui rien ... Pendant qu'il astiquait Juliette, sa mère avait tiré comme une furie sur la porte des cabinets. Il avait espéré qu'elle ne pourrait pas ouvrir, au moins cette fois, rien que cette fois, mais la porte s'était ouverte, trop tôt, et sa mère s'était mise à lui crier dessus pour qu'il s'arrête. Ma mère, la salope, la putain. Même morte, il va falloir que je t'étrangle encore !

Mascarini tremblait de tout son corps. L'air était devenu froid, tout à coup. Il lâcha la rampe qu'il serrait à la tordre et se retourna, pour se mettre à l'abri. Sur le pont supérieur, Yasmina regardait par dessus lui, vers le large, vers l'Algérie qui s'était effacée depuis longtemps de l'horizon. Mascarini reconnut la maîtresse, si belle, du capitaine Demontis – le bruit courait à Kébir qu'il avait été tué. Il remarqua son ventre arrondi. Le signe d'un prochain destin. Mascarini sentit son sexe qui se raidissait. Ici, sur le bateau, c'était impossible, il y avait du monde partout. Il fallait qu'il sache où elle allait, pour la retrouver plus tard. Il aurait tout le temps et toute sa nouvelle vie. Et quand il l'aurait sous lui, peut-être que sa mère n'arriverait pas à ouvrir la porte des cabinets !

Miranda sortit de la cour de la gendarmerie, et s'engagea au ralenti dans la rue en pente, au cas où des gosses, il en restait encore, la descendraient en trombe au volant de bolides faits de caisses de bois et de roulements à bille. Ce couillon de gendarme. On ne pouvait même pas lui en vouloir. Miranda ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. S'il était venu chercher Mascarini au lieu de rentrer chez lui, comme un petit fonctionnaire des postes... Putain, il était flic. Un flic, ça n'a pas de vie sentimentale. Et, quand ça en a, des gens meurent, et c'est de sa faute... Il avait du boulot par-dessus la tête. Il fallait qu'il retourne à son bureau, compléter le dossier Mascarini, pour le présenter au juge, demain matin. Il avait demandé à Gomez de le rejoindre, avec la liste du 1<sup>er</sup> RIMA. Gomez n'avait pas rouspété. Il était seul aussi. Il avait tout le temps. Sa femme et ses gosses étaient partis en *vacances* en France, comme on disait, pour ne pas dire partis tout court, sans billet de retour... Après, s'ils trouvaient un bistrot ouvert, ou sinon ils iraient chez lui, ils se prendraient une bonne cuite.

Miranda freina brutalement, surpris. Batiste était sorti précipitamment de son bar, et lui faisait signe d'arrêter.

- « Bonsoir inspecteur. Je suis content de vous voir. Voilà, je voulais vous dire, c'est décidé, nous partons demain matin. Ici, c'est fini pour nous. Alors on s'en va, tous les pêcheurs, avec nos familles, au lever du soleil, dans nos barques, aussi pauvres que nos grands pères quand ils sont arrivés ici. Un siècle de travail. On leur laisse tout. Grand bien leur fasse ! Allez, inspecteur, je ne voulais pas m'en aller sans vous remercier encore une fois, pour ce que vous avez fait pour mon fils. » Batiste avait hésité, haussé les épaules. Puis il avait serré la main de Miranda, et l'inspecteur était reparti vers Oran.

## *Chapitre 16 Sur la tête de ma mère*

*« Oranais, oranaises, n'écoutez pas ceux qui vous mentent... L'armée Française est ici pour trois ans pour protéger vos biens et vos personnes »*

Général Katz, commandant la place militaire d'Oran.

### *Jour J+2, Jeudi 5 juillet*

La sirène de l'El Mansour déchira dans une longue plainte l'air surchauffé. Le paquebot venait de passer le Pharo, et longeait la digue Sainte Marie, tiré par un remorqueur du port de Marseille. L'El Mansour, le Victorieux, entra dans le grand bassin de la Joliette, machines stoppées. Tout en haut de la colline de la Garde, la statue de la Vierge, compatissante aux malheurs des hommes, tendait les bras aux voyageurs. Des ponts du paquebot ne montait que le silence, enveloppé par le brouhaha lointain du port et le martèlement régulier du moteur tournant au ralenti du remorqueur. Pourtant, les ponts de l'El Mansour grouillaient d'humanité, mais les voyageurs qui arrivaient aujourd'hui à Marseille n'apportaient pas avec eux l'insouciance et la bonne humeur des vacanciers de juillet. A Oran, ils n'avaient pris qu'un billet aller simple. Le soleil, qui ignore la tristesse du passé et l'angoisse du lendemain, jouait à faire étinceler les vitraux de la cathédrale Major. L'El Mansour se rangea sagement le long du quai. Au bout, sur le mur de la gare maritime, les dockers CGT avaient déployé une immense banderole de bienvenue : "**Le fascisme ne passera pas, Pieds-Noirs retournez chez vous, les Pieds-Noirs à la mer**".

Alignés sur le quai des cars remplis de CRS attendaient. Dans le hall de la gare maritime, retenus derrière une barrière gardée par des militaires casqués et armés, quelques civils anxieux espéraient le retour de leurs proches. Au pied du boulevard des Dames, prêts à former une haie d'infamie aux rapatriés quand ils sortiraient de la gare, des manifestants munis de pancartes s'étaient groupés pour crier encore une fois, pendant que ça intéressait encore la presse et la télévision, leur haine du colonialisme et le refus d'accepter en Métropole ces colons, Français douteux pour la plupart, qui avaient sans vergogne fait suer le burnous pendant plus d'un siècle, et qui venaient maintenant quémander aide et compassion qu'ils ne méritaient pas.

Et c'était encore le contribuable Français qui allait casquer !

Une passerelle avait été installée à hauteur du pont supérieur, pour faire descendre d'abord les passagers de première classe, puis, derrière eux, bénéficiant du minimum de considération due aux cadres moyens, ceux de la classe touriste. Les autres, les troisième classe et les sans billet attendaient, résignés, sur le pont inférieur. Rien ne pressait, de toutes façons, puisqu'ils ne savaient pas où aller. Les CRS étaient sortis des cars, et s'étaient déployés entre la passerelle et l'entrée de la gare maritime pour interdire toute idée de fuite aux passagers. L'air renfrogné d'un troufion affecté à la corvée de latrines, un capitaine de CRS muni d'un porte voix s'engagea sur la passerelle, et aborda le pont de l'El Mansour.

- « Mesdames, messieurs, s'il vous plaît ! Merci de laisser passer en priorité les femmes enceintes, les enfants en bas âge et leurs accompagnateurs, ainsi que les personnes âgées ou souffrantes. Vous voudrez bien emprunter la passerelle, et vous diriger avec vos bagages vers la gare maritime, où il sera procédé au contrôle d'identité et à la vérification des bagages.

Pour les marchandises et les véhicules en soute, vous recevrez les instructions là-bas. Allons-y, maintenant, par ici, s'il vous plaît ! »

L'énorme grue du quai, avançant sur ses rails, était venue se placer face au pont avant de l'*El Mansour*. Les marins avaient ouvert les portes de la cale, et guidaient la manœuvre du grutier. Au bout de la flèche de la grue, le câble se dévida et disparut, avalé par le trou béant au milieu du pont. Quelques minutes plus tard, le moteur de la grue rugit, le câble se tendit, et le premier *cadre*<sup>1</sup> émergea des entrailles de l'*El Mansour*, s'éleva et s'immobilisa dans les airs. La grue se mit à pivoter lentement vers le quai, pour ne pas imprimer un trop fort balancier à son chargement... « Attention, con ! » L'avertissement du grutier se perdit dans le sifflement rageur du câble qui se déroulait. A l'instant précis où le *cadre* passait au dessus de l'eau, entre le pont et le quai, le moteur de la grue s'était arrêté net.... Le *cadre* plongea dans la mer, dans une gerbe blanche de sel, sembla flotter un moment, et disparut dans l'eau noire du port. Là haut, dans sa cabine, le grutier s'agitait, appuyait sur des pédales, tournait des boutons, tirait des manettes. Le moteur hoqueta, s'arrêta à nouveau, repartit dans un hurlement de rage. Manettes à fond, plein gaz, le câble tendu par l'effort gémit, la grue trembla sur ses rails. Après des minutes de lutte, le *cadre* réapparut enfin, ruisselant d'eau salée. Décidément, les grues du port semblaient prises de folie, depuis quelque temps. C'était incroyable, le nombre de *cadres* et de voitures qui étaient tombés à l'eau, ces derniers jours, et toujours en provenance d'Algérie. Fatche de con ! A croire qu'on leur avait jeté un sort, aux Pieds-Noirs ! Au pied de la grue, un docker rigolard leva le pouce vers le grutier. Encore un gros colon qui allait sentir un moment l'odeur de la mer. Fan de chichoune, vous ne voudriez pas qu'on les plaigne, en plus, ces enfévés. Té, bien mal acquis ne profite jamais. Heureusement pour lui, Mascarini n'était pas caché dans ce *cadre* là.

Le lieutenant Meyer se démenait comme un beau diable, criait, suant et gesticulant, à deux doigts d'écraser son poing sur le nez, qu'il trouvait de toutes façons trop gros et trop arrogant du capitaine de CRS. Le capitaine, ce triste con, buté comme un âne galonné, trop heureux de faire chier du bicot. Des *suppléants* de l'armée Française, ces pouilleux ! Si on regardait la situation en face, les Harkis, c'était comme les collabos pendant la guerre, des traîtres à leur patrie, tout le reste, c'était de la pipe ! Et la France qui protégeait ces crevures, c'était le comble. Je vous jure. Dans quel monde on vit. Et encore une fois qui c'est qui va casquer, le contribuable Français ! Si c'était moi, tous à la mer, et on n'en parle plus... Le capitaine se voulut cinglant et définitif, bref, supérieur :

- « Vous comprenez, lieutenant, j'ai des ordres ! »

Meyer estima que le crétin galonné avait épuisé ses droits à l'emmerder. Il attrapa le capitaine par le col et le secoua. Quelqu'un dans cette putain de gare maritime devait avoir des instructions pour qu'il puisse emmener ses Harkis jusqu'au camp du Larzac, où il avait ordre de les conduire. Il n'était pas question d'exiger des papiers, c'était grotesque. Si quelques uns des hommes en avaient, et encore, pas tous, les femmes et les enfants, eux, n'en avaient jamais eu. Il faudra que vous fassiez avec, mon capitaine ! Vous n'allez ni les mettre en tôle en attendant que des gratte-papiers trouvent une solution, ni les renvoyer se faire égorger en Algérie. Que ça vous plaise ou pas, espèce de connard de mes deux, vous allez nous laisser passer, ou je vous éclate le pif, pour commencer, et ensuite, je vous abandonne à mes Harkis. Le lieutenant était plutôt large d'épaules. Le capitaine tenait à son nez, et les Harkis, ils avaient une sale réputation de coupeurs de couilles. Le capitaine tenait aussi à ses joyeuses, peut-être encore plus qu'à son nez. Il haussa les épaules, s'il avait eu une bassine à disposition, il se serait lavé les mains :

---

<sup>1</sup> Pour container

- « Après tout, je m'en fous. Passez, et allez vous faire pendre ailleurs ».

Les Harkis attendaient patiemment dans la chaleur que le lieutenant Meyer leur donne des ordres. C'était leur nouveau raïs. Ils faisaient comme il disait. Leur raïs d'Algérie, le lieutenant Médani, leur avait expliqué que le nouveau raïs, en France, c'était le lieutenant Meyer. Ils pouvaient lui faire confiance comme à lui-même. Il n'y avait pas de problème... Meyer était un bon chef.

Yasmina sortit de la douane, tenant sa valise à la main. Elle avait dû se mettre toute nue, devant une femme flic qui avait vérifié qu'elle était bien enceinte, qu'elle ne transportait pas une bombe ou des grenades sur un ventre faussement gonflé. La femme flic avait renversé sans ménagement le contenu de la valise sur une table, et avait fouillé dans ses vêtements d'un air dégoûté. Yasmina était Française, avait des papiers parfaitement en règle. Pourtant, un policier hargneux lui avait posé des tas de questions, ce qu'elle venait faire en France, chez qui elle allait, pourquoi, elle, Arabe, FSNA<sup>1</sup> mon cul, venait vivre chez nous, alors qu'ils avaient demandé l'indépendance. Si c'était pour tous rappliquer ici, nous voler notre travail, c'était pas la peine... Ils ne manquent pas d'air, les bicots. Il n'y a pas de place pour eux chez nous. Ni pour les Pieds-Noirs, d'ailleurs, la même sale race.

Vous êtes hébergée par une famille Française ? Putain, encore des communistes. Ils n'ont pas honte, ces vendus à Moscou. Leur nom et adresse, pour le fichier ? Que vous n'alliez pas vous perdre dans la nature. C'est qu'on vous connaît. La France, ce n'est pas encore le souk, on a des lois, on est encore chez nous, les Arabes, c'est pas encore eux qui commandent... La famille, c'est, vous m'avez dit, Mr et Mme le Général, le Général... Oh ! Désolé, madame, c'est une regrettable confusion. Vous auriez dû vous présenter tout de suite. Nous vous aurions évité ces formalités pénibles. J'espère que ça n'a pas été trop désagréable, surtout dans votre état. Ne nous en veuillez pas, nous faisons notre travail !

La femme flic l'avait aidée à ranger sa valise, et l'avait soulevée pour elle de la table. Yasmina était sortie sans remercier, au bord de la nausée. Juanita l'attendait avec ses fils dans le no man's land délimité par des barrières entre la douane et le hall public. Les deux femmes se sourirent, et Yasmina oublia les flics. Elles étaient toutes les deux en France, pour la première fois de leur vie, et elles avaient aussi peur l'une que l'autre de l'avenir. Yasmina saisit la main du petit Juan, prit une profonde inspiration, comme si elle allait plonger dans la mer, et se dirigea d'un pas décidé vers les gens qui attendaient de l'autre côté de la barrière.

Yasmina avançait, scrutant les visages, à la recherche d'Hélène et de Pierre Demontis, quand elle sentit intensément un double regard posé sur elle. Le couple qui l'observait se tenait par la main, à l'écart, dans le contre jour de l'entrée de la gare maritime. La femme était très belle, très droite, pas plus grande que Yasmina, des cheveux d'argent qui ne la vieillissaient pas, un corps plein de femme mûrie d'amour. L'homme, habillé en civil, grand et droit comme un I, les cheveux courts, c'était Philippe, dans vingt-cinq, trente ans !... Yasmina, un instant, sentit ses jambes se dérober sous elle. Dans trente ans, Philippe aurait ressemblé à cet homme là, elle l'aurait aimé comme cette femme aimait cet homme, et Philippe lui aurait tenu la main comme cet homme tenait la main de sa femme ! Philippe lui manquait tellement. Le bébé bougea fort dans son ventre, en colère. Qu'est-ce qu'il se passe, dehors ? Je ne vois rien, je ne suis au courant de rien, on ne me dit jamais rien à moi ! Il y en a marre, à la fin, vivement que je naisse !

Yasmina avança vers Hélène et Pierre, mal assurée, et ils vinrent à elle, aussi émus qu'elle l'était. Yasmina serrait très fort la main du petit Juan, qui sentit qu'il ne devait pas se plaindre, pour ne pas rompre le charme. Yasmina et Hélène étaient maintenant face à face, tout près

---

<sup>1</sup> Française de souche nord africaine

l'une de l'autre. Hélène lâcha la main de Pierre, et ouvrit les bras. Yasmina se serra contre la mère de Philippe. Elle pouvait enfin s'abandonner, pleurer doucement, sans lâcher la main de Juan. Hélène lui caressait les cheveux, l'embrassait tendrement, et lui murmurait à l'oreille les mots qu'elle avait gardés pour la petite fille qu'elle n'avait pas eu, jusqu'à aujourd'hui.

Le général hésitait, empêtré dans ses bras immenses, intimidé, autant que peut l'être un homme qui rencontre pour la première fois la femme, belle à en paraître un peu irréaliste, de son fils disparu. Il attendit un moment, indécis, dansant d'un pied sur l'autre, puis il se résolut enfin à faire ce qu'il avait très envie de faire, et tant pis si ce n'était ni convenable, ni approprié. Il prit les deux femmes dans ses bras, et les serra très fort contre lui, pour former avec elles un bloc de tendresse. Juanita avait enlevé le petit Juan à Yasmina sans qu'elle s'en rende compte. Elle se tenait un peu en retrait, debout entre ses deux fils, émue à en pleurer. Ses larmes heureuses ornaient son sourire de perles fines. Le temps, pas pressé pour deux sous, s'arrêta un moment au dessus d'eux.

Le Général découvrit enfin Juanita et les deux enfants, leur sourit, esquissa un clin d'oeil complice vers Juan et Francisco pour se faire pardonner, et vint vers eux, confus de les avoir un instant oubliés.

- « Vous êtes Juanita, n'est-ce pas ? Et voilà Francisco et Juan ? – le Général se baissa, prit le petit Juan par la taille et l'installa à califourchon sur ses épaules – Allez, hop, assez d'émotion pour ce matin, on vous emmène ! Vous serez aussi bien à attendre tranquillement votre mari chez nous. La maison est grande, vous verrez. Vous y serez à votre aise. Je m'occuperai de réceptionner vos affaires, vous aurez tout le temps de vous installer lorsque votre mari sera rentré. »

Juanita aurait sauté au cou du général, s'il n'avait pas été si grand, encore qu'il n'était pas plus grand que son José, mais beaucoup plus intimidant, ça, oui. Elle n'avait plus peur, n'allait pas rester toute seule, avec ses deux enfants, perdue dans la gare immense de ce pays hostile. Elle éprouva un immense soulagement, et puis, patatras, sa bonne éducation se rappela in extremis à elle, comme une douche froide. Elle ne pouvait pas accepter, ça ne se faisait pas, de s'inviter comme ça chez les gens. Juanita commença : « Vous êtes trop gentils, mais nous ne voulons pas, nous ne pouvons pas... » L'intention y était, mais la conviction manquait, bien élevée, Juanita, oui, mais comédienne, c'était un métier. Hélène, si douce, arrêta Juanita du geste qu'il fallait, un geste qui ne supportait aucune objection.

- « Ah mais non... Vos chambres vous attendent. Nous sommes venus exprès avec deux voitures, pour vous emmener. Vous ne voudriez quand même pas qu'on vous abandonne, toute seule, avec vos deux petits, au milieu de ces bandits de marseillais. Allez, vous venez, pas de rouspétance ! En route, mauvaise troupe ! »

Le général fit un signe. Le porteur qui attendait patiemment en retrait s'avança avec son chariot, et se mit à charger les bagages. Le général prit la direction de la sortie, le petit Juan sur les épaules, Juanita accrochée à lui comme à une bouée. Ce sera un merveilleux grand père, se dit Yasmina. Elle tenait le bras d'Hélène, et elles se parlaient, comme de vieilles amies qui ne se seraient pas vues depuis longtemps et qui avaient tant de choses à se dire. Francisco, qui n'aurait donné la main à personne, à son âge, *ni hablar*<sup>1</sup>, fermait la marche, à côté du porteur. Il était l'homme de la famille, en attendant que papa rentre. C'était à lui de surveiller tout le monde.

Devant la gare, des types se mirent à brandir des pancartes et à brailler. Le Général cheval du petit Juan les fusilla du regard. Les braillardes se turent, et les pancartes disparurent.

---

<sup>1</sup> Expression espagnole : en gros , même pas en parler

Mascarini crevait de chaud dans son container. Il y avait longtemps qu'il avait fini la bouteille d'eau qu'il avait payée une fortune au vendeur ambulant des troisième classe. Il crevait de soif, et il se sentait tout remué, d'être bringuebalé comme un sac de patates depuis que le container s'était élevé dans le ciel de Marseille, et avait été chargé sur le camion. Mascarini faisait de gros efforts pour ne pas vomir dans sa cache étroite, ce serait l'horreur, là-dedans, mais il se sentait bien quand même, légèrement euphorique. Ce matin, il avait pu aborder la mauresque, la putain du capitaine. Il s'était faufilé dans la classe Touriste, et il avait attendu patiemment qu'elle se montre, accoudé à la rampe au bout du pont arrière, à l'endroit où il l'avait vue hier. Elle était arrivée, et elle s'était installée à côté de lui, sans lui prêter attention. Il avait l'habitude qu'on ne fasse pas attention à lui. Il avait laissé filer un peu de temps, puis il s'était fait connaître, avait pris un air consterné pour lui demander avec tact, il savait en avoir quand il fallait, si, pour le capitaine Demontis, que tout le monde estimait à Kébir, ce qui se racontait était vrai. Quelle tristesse ! Il avait bien vu qu'elle s'était reculée quand il l'avait abordée, comme s'il lui faisait peur ou s'il la dégoûtait – Bon Dieu, pourquoi les gens étaient comme ça avec lui ? Qu'est-ce qu'il avait ? -. Elle avait fait quand même un effort pour lui répondre gentiment, parce qu'il demandait des nouvelles de son homme, qu'il semblait sincèrement peiné. Comment le regarderait-elle, quand il lui planterait le poignard dans la gorge ? Que lirait-il dans les yeux grands ouverts de la putain du capitaine, l'indicible peur de mourir, ou le suprême dégoût de son assassin ? Tiens, à propos de poignard, il faudra que j'en trouve un autre. Quelle connerie de ne pas avoir pu repasser chez moi. Et cette connasse, qu'est-ce qu'elles sont connes, ces putains ! Elle avait fini par lui dire où elle allait. Remarquez, il n'était pas si con qu'il en avait l'air, Mascarini. Il en avait, là-dedans. Sinon, comment croyez-vous qu'il lui aurait fait ouvrir la porte, à la petite salope à Sauveur. Et Rosalie ? Et les autres ? Elles s'étaient toutes fait avoir comme des idiots, pas une seule ne s'était méfiée. Un travail impeccable. Il pouvait être fier de lui... C'était décidé, il irait à Nice, dès que ça se tasserait pour lui. Une famille Demontis, un général, ça ne devrait pas être trop compliqué à trouver. Au pire, s'ils n'étaient pas dans le bottin, il irait à la mairie, il se ferait passer pour un para, il demanderait l'adresse des parents de son capitaine tué au combat, pour faire une visite. On ne lui refuserait pas le renseignement.

Le camion avançait dans une montée en lacets qui n'en finissait pas. Puis il sembla à Mascarini qu'ils avaient quitté la route goudronnée pour un chemin défoncé. Le camion avançait avec précaution, s'enfonçait dans des ornières, rebondissait. Mascarini essayait de se retenir, mais son crâne cognait violemment contre la paroi. Vaffanculo de chauffeur, on dirait qu'il fait exprès !

Le camion s'arrêta enfin, moteur coupé. Mascarini perçut nettement le cliquetis du frein hydraulique que le chauffeur serrait à bloc, puis le grincement de la porte de la cabine du camion qui s'ouvrait. Un type monta sur la plateforme, sifflant un air improbable entre ses dents, peut-être *Bambino*, mais il sifflait tellement faux que Mascarini n'en aurait pas juré. Le type devait être seul, ou alors, s'ils étaient deux ou trois, ils ne devaient pas être marseillais, vu qu'ils ne se parlaient pas. La cache ne pouvait s'ouvrir que de l'extérieur, comme un cercueil. Le type devait être en train de faire sauter délicatement, pour qu'elles puissent ressortir, les pièces de bois qui camouflaient les écrous. Il n'a plus qu'à les dévisser, ce ne sera plus long. Tout à coup, la lumière du soleil aveugla Mascarini. Il mit la main devant les yeux pour se protéger. Le type qui avait ouvert, un jeune gars aux cheveux mi-longs, assez enveloppé, l'air sympathique, le prit par l'épaule pour l'aider à sortir, et le guida sur la plateforme. « Alors, l'ami, tu ne vas pas nous tourner de l'œil, con ? » Le ton du type était enjoué, amical, marseillais pour tout dire. Mascarini avait la tête qui tournait un peu, il se sentait raide et endolori, et il avait encore envie de vomir. Il respira très fort. Les jambes flageolantes, il descendit du camion, soutenu par le chauffeur. Le camion était arrêté sur un

terre-plein, près d'un calvaire, tout au bord d'un plateau pelé qui dominait la mer. Le Christ du calvaire était seul sur sa croix, sans les deux larrons pour lui tenir compagnie. Tourné vers le large, il semblait se désintéresser des hommes.

La porte du camion qui s'ouvrait côté passager fit sursauter Mascarini. Tiens, le chauffeur n'est pas tout seul, comme je croyais. Un homme entre deux âges en descendit. Il portait un revolver à la ceinture. Il s'approcha de Mascarini, se campa à un mètre de lui, et l'observa des pieds à la tête, songeur. Puis, satisfait de son examen, il dégaina sans se presser le revolver.

- « C'est bien toi, Dominique Mascarini ? Il n'y a pas d'erreur, hein ? »

Mascarini se figea, soudain glacé. Il balbutia :

- « Attendez, qu'est-ce que vous me voulez, là, qu'est-ce que vous faites ? »

L'homme fit la moue, se caressa la joue avec le canon du revolver, et parla, d'un ton doux qui contrastait avec ses intentions.

- « C'est juste. Tu vas mourir, tu as le droit de savoir. Encore que je me demandais si des animaux comme toi... Enfin, admettons : c'est de la part de Batiste Roméo. Tu sais, pour la fiancée de son fils, et pour les autres femmes... Et pour ma fille, aussi, elle vient d'avoir dix-huit ans, je ne voudrais pas qu'elle tombe entre les pattes d'une saloperie dans ton genre ! »

Mascarini tomba à genoux. Il se mit à pleurer, les mains sur la tête, comme quand il était puni, à l'école, et que tout le monde se moquait de lui.

- « C'est pas de ma faute. Je n'ai pas fait exprès. Je ne le ferai plus, je vous jure, sur la tête de ma mère. Ne me... »

L'homme tira à bout touchant contre l'oreille de Mascarini. Mascarini tomba sur le côté. Le chauffeur s'était remis à siffloter, toujours la même scie, *Bambino* sans doute, mais archifaux. Il s'approcha de Mascarini, le prit par le col de sa chemise, et le tira jusqu'au pied du calvaire, pour qu'il soit bien visible. L'autre homme remonta dans le camion, se saisit d'une enveloppe toute prête, et d'une épingle à nourrice. Il redescendit, retourna au cadavre, se pencha sur lui et épingla soigneusement l'enveloppe sur sa poitrine. Dessus il y avait écrit, en lettres manuscrites d'imprimerie :

**« Aux bons soins de l'inspecteur Miranda. PJ d'ORAN (Algérie – ex département Français) »**

11 heures du matin. L'inspecteur Miranda sortit du bureau du juge d'instruction et alluma une cigarette. Il y avait deux heures qu'il mourait d'envie de fumer, et qu'il s'abstenait, héroïquement, parce que le juge, qui ne fumait pas, l'avait prié de ne pas se priver à cause de lui, et qu'il s'était cru obligé de lui rendre la politesse. Le juge était encore en poste. En l'absence de remplaçant Arabe, et comme personne ne lui avait précisé ce qu'il aurait à faire après l'indépendance, il continuait à instruire des dossiers, à envoyer des convocations, à organiser des confrontations où personne ne venait, à inculper, bref, à faire le juge... Son greffier s'était volatilisé, alors il faisait tout lui-même. Sa femme était en France avec les enfants, il n'avait que ça à faire, travailler, et, curieusement, de temps en temps, il obtenait un résultat. Le dossier Mascarini l'avait tiré de la routine habituelle des attentats, exécutions et autres monnaies courantes. Il s'était donné à fond, excité comme une puce, avait remué ciel, terre et mer. Miranda l'admettait : ils s'étaient donné toutes les chances. Il n'y avait plus qu'à attendre et espérer. Miranda franchit la porte du tribunal et grimaça, contrarié. Purée, il n'était pas près d'arriver chez lui ! Il avait complètement oublié, c'était aujourd'hui que les Arabes fêtaient l'indépendance. Dans le bureau du juge, il était tellement pris qu'il n'avait pas fait attention au bruit qui montait ! Le boulevard Sébastopol, vide quand il était arrivé ce matin, était maintenant noir d'une marée humaine qui affluait du Village Nègre. C'était un défilé serré de camions poussifs, toussant une fumée épaisse, débordant de paysans en djellaba blanche et de femmes voilées parées de bijoux dorés qui étincelaient au soleil, et de vieilles



bagnoles piquées des drapeaux verts du nouvel Etat, bourrées d'hommes en uniforme de l'ALN. Occupant tout l'espace restant au sol, une masse compacte de gens marchait, joyeuse et bonhomme, vers la place d'Armes, les hommes chantant *Biladi biladi*<sup>1</sup>, l'hymne des moudjahiddines qu'on leur avait fait apprendre par cœur, les femmes poussant des *you you* ou martelant *Algérie Algérienne, Algérie Algérienne...* Personne ne faisait attention à lui. Miranda se fraya péniblement un chemin jusqu'à sa voiture. Il espérait pouvoir rejoindre son bureau en contournant la place d'Armes par les petites rues de la Casbah, mais il fallait qu'il traverse d'abord le boulevard Joffre. Son Aronde était tournée dans le bon sens, il n'aurait plus qu'à se laisser couler entre les camions et les voitures, et continuer tout droit quand il atteindrait le boulevard, au lieu de suivre la foule qui descendait vers la place. Miranda eut envie de rire. Au fond, la situation était plutôt comique. Il allait défiler avec les Arabes. Tiens, il n'avait plus qu'à se mettre à klaxonner avec eux : *ta-ta-ti\_ ta-ta-ta\_ ta-ta-ti\_ ta-ta-ta\_*, et l'effet serait complet... Au moment précis où il ouvrait la porte de l'Aronde, il lui sembla entendre le claquement de coups de feu, du côté de la place d'Armes. Il n'y prêta pas spécialement attention. D'abord, il n'en était pas certain, avec le boucan autour de lui, et puis, si c'était vraiment des coups de feu, il n'y avait pas pour autant de quoi s'inquiéter. Les Arabes adoraient ça, tirer en l'air, quand ils faisaient la fête. Que tirer en l'air au milieu d'une foule grouillante puisse provoquer une panique, ça ne leur venait pas à l'idée... Miranda haussa les épaules, fataliste, et tourna la clé de contact. Tous les ans, au pèlerinage de la Mecque, il y avait des dizaines de morts, à cause de mouvements de foule, à l'occasion de la lapidation de Satan, ça ne les empêchait pas de recommencer l'année d'après. *Mektoub*, c'était écrit, ceux qui meurent, c'est ceux qu'Allah a choisis ! Ces Arabes, on ne les refera pas, hein, alors, pas la peine de s'énerver.

Miranda mit une bonne demi-heure pour traverser le boulevard, et autant pour arriver à la place des Quinconces, qui ouvrait sur la Casbah. Les rues s'étaient peu à peu vidées. Enfin, il allait être tiré d'affaire ! Il s'engageait dans la rue Oudinot, lorsqu'il vit le camion militaire, plateforme bâchée, qui barrait à moitié la chaussée. Devant le camion, un groupe de soldats de l'ALN semblait contrôler les voitures. Merde ! Se frotter aux fells, ça ne lui disait rien qui vaille. Il s'arrêta, prêt à faire demi-tour. Impossible, il était bloqué par des voitures derrière lui. Et devant, un soldat de l'ALN pointait son fusil dans sa direction, et lui faisait signe d'avancer. L'inspecteur enclencha la première vitesse, et avança doucement. Il ne fallait pas que l'autre croie qu'il allait forcer le barrage. Les fellaghas n'avaient pas la réputation d'être bons tireurs, mais, à cette distance, Miranda n'aurait pas voulu courir le risque. Il s'arrêta à hauteur du soldat, et montra sa carte de police. Le soldat la prit, et se mit à la tourner dans tous les sens, sourcils froncés. C'était le bouquet ! Il ne savait pas lire.

- « Je suis inspecteur de police. Je vais à mon bureau, là en bas, place Kléber. »

Manifestement, le soldat n'avait aucune idée de l'endroit où se trouvait la place Kléber. Il ne devait pas être d'ici. Il ne devait pas y avoir très longtemps qu'il était soldat non plus, à le voir tenir son arme. Le soldat parla enfin, avec un fort accent du bled :

- « Tu t'appelles comment ? »

- « Miranda, José Miranda ».

- « Tu es espagnol ? Tu es Pied-Noir, alors ? »

- « Je suis Français. »

- « Français, mon zob ! Tu es Pied-Noir ! Allez, gare-toi là et sors de la voiture ! »

Le soldat s'était soudain mis en colère. Il coucha en joue Miranda qui n'avait pas bougé.

- « Range la voiture et sors, ou je t'éclate la tête ! »

---

<sup>1</sup> Ma patrie, ma patrie

Miranda rangea l'Aronde le long du trottoir, et en sortit sans geste brusque, les mains bien en évidence. Qu'est-ce que j'ai été con. J'aurais dû donner un nom bien patos, Dubois, ou Durand. Ils m'auraient laissé passer, ces empafés.

Le soldat cria, en Arabe. Un type avec un galon de sergent qui les observait du camion s'approcha, gonflé de son importance. Les deux se mirent à discuter avec véhémence. Miranda regrettait de ne pas avoir appris à parler Arabe. Si seulement... Il faut dire que jusqu'à maintenant, il n'en avait jamais eu vraiment besoin. A Oran Tout le monde parlait Français, même les Arabes ne savaient pas parler Arabe. Mais ces Arabes là, ils n'étaient pas d'ici.

Le sergent prit la carte de police. Il avait l'air de savoir lire :

- « Mi...ran...da, Jo...sé... Eh ouais, tu es Pied-Noir. Espagnol même, tu nous prends pour des bourricots, t'es pas Français de France. Allez, avance par là. »

Le sergent, agacé, montrait vaguement la direction du camion. Miranda sentit à plein nez le danger. Il fallait s'en sortir, maintenant, impressionner le sergent, trouver n'importe quoi, sinon...

- « Attendez. Vous allez avoir de gros ennuis, je vous préviens. Je travaille contre l'OAS, avec le commissaire Habib, du FLN. J'ai rendez vous avec lui. Vous me mettez en retard ! »

Le sergent hésita. Le type était Pied-Noir, ça, c'était sûr. On lui avait donné des ordres clairs. Mais on ne lui avait rien dit pour les Pieds-Noirs de la police. Cette histoire, c'était une histoire à emmerdes. Les ordres, il le savait depuis le temps qu'il avait vu des djounoud se faire zigouiller par leurs chefs pour moins tordu que ça, ça protège ceux qui les donnent, pas ceux qui les exécutent. S'il exécutait les ordres, et que le Pied-Noir était bien ce qu'il disait, ça irait mal pour lui. Mais s'il le laissait partir, un de ses hommes pouvait le cafter, et ça risquait d'aller aussi très mal. Il fit un signe de tête au soldat. Le soldat se plaça derrière Miranda, et le poussa de la crosse de son fusil, jusqu'à l'arrière du camion. A l'intérieur, trois européens étaient prostrés sur la banquette centrale. Deux femmes, jeunes, et un homme d'une quarantaine d'années. L'homme se leva pour l'aider. En grim pant dans le camion, Miranda aperçut la benne de chantier, en plein milieu de la route, en contrebas. Elle était maculée de taches rouge sang, et elle débordait. Miranda mit un certain temps à réaliser qu'elle était remplie de cadavres. L'homme le saisit par l'échancrure de sa chemise, et se mit à le secouer. Il claquait des dents, les yeux fous :

- « Monsieur, ils tuent tous les Pieds-Noirs ! Il y a eu une fusillade, sur la place d'Armes. Ils vont tous nous tuer. Tous, comme les autres, là, dans la benne. Je ne sais pas pourquoi je suis encore vivant. Et l'armée Française ferme les yeux. De Gaulle nous a abandonnés. On sera tous crevés ce soir. »

De la voiture qui suivait Miranda, un homme et une femme d'âge mûr, et un jeune homme d'une vingtaine d'années, peut-être leur fils, sortaient, mains en l'air, tirés sans ménagement par des soldats. Le sergent leur fit signe de marcher vers le camion. Au moment où ils arrivaient à sa hauteur, le sergent poussa un « la, laïssa houna »<sup>1</sup> tonitruant et leur montra du doigt la benne. Les soldats se mirent à ricaner. Les deux hommes et la femme avaient compris. La femme baissa la tête et se mit à sangloter. L'homme qui devait être son mari la prit tendrement dans ses bras, pour que le passage soit moins difficile. Brusquement, le jeune homme bouscula le fellagha qui le tenait en joue, et se mit à courir vers le bas de la rue. Une première balle claqua et le manqua. A la seconde balle, il trébucha, sembla accuser le coup, mais il repartit de plus belle. Les fellaghas riaient à s'en taper les cuisses. Un troisième tireur fit éclater un pare brise, à plus de deux mètres du jeune homme. Le sergent lui envoya un grand coup de pied au derrière, et se mit à l'engueuler comme du poisson pourri. Il n'était pas content, le sergent, que ses hommes se ridiculisent devant des prisonniers. Il arracha le fusil

---

<sup>1</sup> Pas ici

des mains d'un soldat, visa soigneusement le jeune homme qui courait droit devant lui. Le bruit de la détonation fit sursauter Miranda. Le jeune homme cria « maman », et tomba, bras en avant. Les fellaghas se mirent à pousser des cris de victoire en brandissant leur fusil au dessus de leur tête. Le sergent rendit le fusil au soldat et se tourna vers Miranda qui observait la scène, horrifié, en essayant sans succès de prendre un air à la fois modeste et avantageux. Il leur avait montré, à ces petits cons de fellas et à ce policier Pied-Noir, ce qu'était un vrai djoundi. Il laissa à ses hommes le soin d'achever le travail. A bout portant, même ces trous du cul ne pouvaient pas manquer l'homme et la femme d'âge mûr.

Les barques, surchargées d'un bric-à-brac indescriptible qu'on n'aurait abandonné pour rien au monde, s'enfonçaient à ras bord dans l'eau, à la merci du moindre coup de vent. Heureusement pour les marins pêcheurs et leurs familles, la Méditerranée avait décidé de ne pas ajouter à leur détresse. Non que la vie des hommes qui se confiaient à son humeur lui importât outre mesure, mais trop, c'était trop. Ces hommes qui l'aimaient et la vénéraient étaient trop accablés pour se défendre. Ç'aurait été trop facile, même pas besoin d'un petit coup de tabac, juste quelques vagues un peu fortes... Alors, la Méditerranée leur avait ménagé une mer d'huile, pour cette fois. Il serait bien temps, plus tard, quand ils auraient repris du courage, de leur rappeler qu'ils étaient à sa merci.

La flottille de bateaux de pêche avançait cap plein nord, enflammée par les derniers feux du soleil rouge qui se couchait aux portes invisibles de l'océan. Les patrons pêcheurs n'avaient pas choisi le 5 juillet au hasard pour leur exode. Le 5 juillet était nuit de pleine lune. La mer serait éclairée *a giorno*, ainsi les équipages ne se perdraient pas de vue pendant la courte nuit de plein été. Les pêcheurs avaient décidé de rentrer tous ensemble en France à bord de leurs bateaux. Leur outil de travail, c'est ce qui leur permettrait de vivre quoi qu'il arrive, où qu'ils aillent. Avec leurs bateaux et leurs filets, ils leur montreraient, aux patos, qu'ils étaient capables de faire leur pelote n'importe où, qu'ils n'avaient pas besoin de charité. Ils ne demandaient même pas de compassion. D'ailleurs, d'après ce qui se disait en Algérie, de la charité ou de la compassion, ils ne risquaient pas d'en recevoir, en Métropole. Eh bien qu'ils se la gardent bien profond dans leurs gros culs !

La flottille se dirigeait tout droit sur Carthagène. C'était le moment le plus périlleux du voyage. S'il arrivait un incident pendant la nuit, ils seraient trop avancés pour faire demi-tour vers l'Algérie, et trop loin des côtes espagnoles pour espérer les rejoindre. Après Carthagène, avec l'aide de Dieu et de Saint Michel, leur saint patron, ils longeraient la côte espagnole, puis la côte Française, jusqu'à ce qu'on veuille bien les laisser s'installer quelque part. Toulon, c'était l'idée qu'ils avaient en tête, au moins ils verraient tous les jours les bateaux de guerre, comme à Kébir.

L'homme assis tant bien que mal à l'avant de la grande barque de Batiste, mal à l'aise dans cet espace confiné où il ne savait ni quoi faire ni où se mettre, regardait sans le voir le spectacle du coucher du soleil sur la mer. Il était muni d'un passeport parfaitement en règle au nom de Philippe Delmonte, né à Oran le 1<sup>er</sup> décembre 1927. Le type de la Préfecture qui avait fabriqué les vrais faux papiers de l'ex-capitaine Philippe Demontis n'avait pas cherché longtemps pour lui trouver un nouveau nom. Il lui avait expliqué, sûr de lui et un brin condescendant, la supériorité du plumitif sur la brute, surtout ne pas faire compliqué. Un faux nom, contrairement à ce qu'on croit, c'est comme les suppositoires, plus c'est gros, et mieux ça passe, faites-moi confiance. Personne n'ira faire le rapprochement entre Demontis et Delmonte... Avec un peu de chance, la flottille accosterait à Carthagène demain soir. C'est là qu'il avait décidé de quitter les pêcheurs de Mers-el-Kébir. Ça ferait toujours quatre-vingt kilos de moins, quelques millimètres de gagnés au dessus de la mer... Pour ce qu'il en savait, les espagnols ne lui chercheraient pas la petite bête. Des Pieds-Noirs, il en arrivait plein, sur

les côtes d'Espagne, à qui on ne posait pas de question, du moment qu'ils avaient un nom à consonance espagnole, de l'argent - il en avait assez pour vivre quelque temps -, et pas une tête d'Arabe - les Arabes, les espagnols avaient donné. Demontis n'avait pas l'intention de rejoindre les nostalgiques de l'OAS. Il n'avait aucune envie de retrouver « G », ni de comploter contre de Gaulle. Il avait fait sa guerre, sans manquer à l'honneur. La guerre d'Algérie était terminée, et il n'avait jamais été en guerre contre la France. Il avait seulement besoin de réfléchir à l'avenir, calmement. Un bel avenir avec Yasmina, et leur enfant. Il pourrait rentrer en France quand l'émotion serait retombée, se constituer prisonnier, quelques mois de prison, tout au plus, et on lui ficherait sans doute la paix... Mais quoi qu'il arrive, il ne se battra plus. La guerre, toutes les guerres, ne seraient plus les siennes. Il avait été trop près de perdre son âme. Une inconnue lui nouait le ventre : depuis le temps qu'il ne faisait que la guerre, est-ce qu'il saurait vivre la paix et l'amour d'une femme ?

Le fils de Batiste était venu s'asseoir à côté de lui. Sauveur ne ressemblait plus au jeune homme lumineux, qui mordait dans la vie avec l'insouciance et la brutalité de l'innocence. Le destin s'était moqué de lui, l'avait trop tôt fait homme. Il lui avait fait espérer le Paradis, et il ne lui avait donné que l'Enfer. Demontis eut envie de le serrer dans ses bras, comme un père embrasse un fils quand il n'y a plus rien à dire, plus rien à faire. Il sortit un paquet de cigarettes de sa poche, offrit une cigarette à Sauveur, en prit une pour lui. Il n'y avait pas de vent. Ils purent allumer leur cigarette sans protéger la flamme de l'allumette. Les deux hommes se mirent à fumer sans un mot, sans un regard pour la lune joufflue qui se levait, goguenarde, aux portes de l'Orient.

Au premier étage d'une très belle maison niçoise, tout en haut de la colline du Cimiez, un petit bout de femme, très brune et très vive, ne trouvait pas le sommeil. Juanita, accoudée au balcon de la chambre d'amis, se rongea les sangs en regardant vers la mer, et au-delà de la mer, vers l'Algérie qu'elle n'aurait jamais dû accepter de quitter sans son mari. Toute la soirée, elle avait essayé de joindre José à Oran. A la PJ, un planton, après l'avoir fait longuement attendre au bout du fil, lui avait passé un inspecteur qu'elle ne connaissait pas. L'homme s'était efforcé de prendre un ton rassurant pour lui dire qu'on n'avait pas vu José de la journée, mais ne vous inquiétez pas, José est sur une enquête difficile, il se déplace beaucoup. Vu les circonstances, il n'est pas toujours possible de donner des nouvelles. L'inspecteur avait noté le numéro de téléphone des Demontis, promis de rappeler dès que... mais non, ce ne sera pas moi, c'est votre mari qui vous appellera lui-même, très bientôt, j'en suis certain. La voix de l'inspecteur avait sonné horriblement faux. Juanita avait appelé plusieurs fois l'appartement, insisté auprès des opératrices pour qu'elles laissent sonner, mais il n'y avait personne pour décrocher le téléphone...

## ***Chapitre 17 Vendredi, jour promis de la fin du monde***

« *Le meilleur jour qui vit le soleil se lever est le jour du vendredi. Il existe dans ce jour un moment privilégié pendant lequel chaque croyant qui fait une prière verra sa prière exaucée.* » Mahomet.

### ***Jour J+3, vendredi 6 juillet***

Il était midi au soleil. Le muezzin de *Djama el Bacha*, la mosquée du Pacha, appelait à la prière du vendredi. La grande mosquée d'Oran, que Baba Hassen, le pacha d'Alger avait fait ériger à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle pour célébrer la fuite des Espagnols<sup>1</sup> - quel symbole en ce jour !-, était remplie d'hommes en djellabas immaculées, soigneusement lavés selon le rite, discrètement parfumés, pieds nus, en signe de respect et d'humilité.

Au premier rang, à la place d'honneur, tout près du Minbar<sup>2</sup>, Salim Médani, s'agenouillant et se prosternant au rythme immuable des rak'at, remerciait Allah de ses bienfaits passés et l'implorait de ne pas lui ménager son aide, maintenant qu'il était tout près du but. Après tout, ce qu'il était en train d'accomplir, avec l'aide d'Allah le bienveillant, il le faisait pour sa plus grande gloire et pour la gloire de son peuple.

La première partie de son plan s'était déroulée exactement comme il l'avait établi, mieux même qu'il ne l'avait prévu dans son scénario le plus optimiste. Il avait appris ça des viets. Avoir été leur prisonnier lui avait fait perdre quarante kilos, mais lui avait largement fait gagner en compréhension de la mécanique révolutionnaire : les guerres de libération ne profitent aux peuples opprimés que s'ils éliminent tant qu'il en est encore temps les hyènes qui accourent le jour de la victoire, pour la leur voler à leur seul profit. Les hyènes de l'Algérie, Salim les connaissait toutes : les Ben Khedda et les autres complet cravate du gouvernement provisoire, les Messalistes et les communistes sans Dieu, les nostalgiques de Ferrat Habbas, tous les anciens partisans de *l'indépendance dans l'interdépendance*. L'apparence de la liberté pour l'argent et les honneurs, la réalité de la servilité du chien envers le maître Français qu'ils ne voulaient pas perdre, ou le nouveau maître soviétique qu'ils voulaient se donner. Tous ceux-là étaient restés bien propres, bien respectables, bien à l'abri dans des résidences luxueuses mises à leur disposition par des Etats *amis*, sans la moindre goutte de sang sur les mains, pour pouvoir continuer à serrer d'autres mains aussi blanches, aussi propres, dans les dîners officiels et les instances internationales où on se partageait le gâteau. Depuis que l'Algérie était libre, les chacals étaient arrivés de nulle part, et ils apparaissaient partout, au premier rang sur les photos de presse, dans les bureaux de la puissance publique à signer des tas de papiers et à téléphoner à on ne sait qui, à la radio à pontifier, exiger, exhorter, gonflés de leur importance de crapauds remplis d'air... Et ils croyaient qu'ils allaient tranquillement se partager l'Algérie entre eux. Ils étaient même prêts à s'arranger avec les Pieds-Noirs qui restaient pour obtenir la *majorité démocratique des urnes*, comme ils disaient sans rire. L'indépendance et une parodie de démocratie pour se remplir les poches... Salim leur avait réservé un chacal de sa hyène. Avec Boumediene qui croyait tirer les ficelles, et en laissant croire à ce nabot de Bouteflika qu'il était le cocher alors qu'il n'était que la mouche, Salim avait tissé patiemment les mailles de son filet. Hier, c'était

---

<sup>1</sup> Chassés par un tremblement de terre qui avait fait plus de 2000 morts à Oran

<sup>2</sup> Chaire où l'Imam prêche la bonne parole, religieuse, sociétale, voire politique

la première partie du plan : nettoyer l'Oranie. Il s'était débarrassé d'un seul coup du plus gros de cette racaille : les ennemis Arabes et ce qu'il restait de Pieds-Noirs, écrasés d'un coup. Le plan qu'il avait élaboré était très simple, encore une chose qu'il avait apprise des Viets. Les Viets ne se compliquaient pas la vie, surtout qu'ils n'en avaient rien à faire, de la vie, pas seulement de la vie des autres, de la leur aussi. Ils faisaient simple. Plus c'est simple, plus on est sûr que chacun comprend ce qu'il a à faire, moins il y a de problème au moment de l'exécution du plan, moins il y a de risque que ça rate.

Salim n'avait pas manqué l'immanquable. La fête de l'Indépendance, hier, était l'occasion rêvée. Pour déclencher le grand nettoyage, il lui fallait du monde et un prétexte. Salim avait tous les Arabes dont il avait besoin sous la main, et le prétexte, il n'y avait rien de plus facile à trouver. Les Arabes étaient accourus de partout jusqu'à la place d'Armes, comme les chefs de leurs villages et de leurs quartiers leur avaient dit, pour pousser des « you you » et crier « Algérie Algérienne », sans savoir ce que ça voulait dire et ce que ça allait changer dans leur vie, mais ce n'était pas ce qui comptait. Aujourd'hui, je fais la fête. Si ça se trouve, demain, je serai mort ! Alors Inch Allah, et vive l'Indépendance !

La simplicité même : 11 heures du matin, la place d'Armes noire de monde, quelques coups de feu tirés, au milieu de la foule, en direction des militaires de l'ALN qui gardent la mairie et ne se gênent pas pour riposter, quelques provocateurs pour crier « c'est l'OAS. Ils tirent sur le peuple, citoyens, défendez votre patrie ! »... Salim en riait encore. Cette phrase pompeuse et dérisoire, inspirée de la Révolution Française, qu'il avait fait apprendre par cœur – ça n'avait pas été une mince affaire, de faire rentrer le texte dans leurs têtes de bois - aux braillards chargés de s'infiltrer dans la foule, et que les journaux internationaux reproduisaient ce matin avec des trémolos dans le stylo, était son oeuvre. Son chef d'oeuvre. Du Danton, pas moins ! La suite, la vengeance terrible du peuple - des hommes de Salim et de l'armée de l'extérieur infiltrés depuis quelques jours à Oran, un peu trop rustiques pour être vraiment crédibles, mais on faisait avec ce qu'on avait -, comme un raz de marée, s'était abattue sur les européens et leurs affidés Arabes.

Le grain de sable était comme toujours venu de là où Salim l'attendait le moins. Dans son plan, il avait certes prévu que les Français ne l'empêcheraient pas de régler leur compte à ses compatriotes Arabes – les algériens étaient sous la responsabilité du gouvernement provisoire algérien, ce n'était plus l'affaire de la France -, mais il n'envisageait pas une seconde que les douze mille hommes du général Katz qui se trouvaient encore à Oran ne se porteraient pas au secours des européens, dès que la *piédnoirade*<sup>1</sup> prendrait de l'ampleur. Après tout, s'ils étaient encore là, les militaires Français, c'était pour protéger leurs compatriotes. L'intervention des Français, Salim l'attendait, l'espérait. Elle ne présenterait que des avantages : ça laissait quand même le temps de tuer ou d'enlever juste assez de Pieds-Noirs pour que les derniers qui restaient comprennent... Et il y aurait inmanquablement quelques djounoud tués dans les combats avec les militaires Français, de quoi alimenter le Monde et Témoignage Chrétien, qui comme d'habitude feraient leur une sur le nouveau massacre d'Arabes par l'armée d'occupation Française, et oublieraient les Pieds-Noirs, ces crypto fascistes à qui les algériens faisaient enfin payer cent trente ans de servitude, bien fait pour eux, ils ne méritent ni une larme, ni même une ligne...

Manque de pot, les soldats Français n'avaient pas levé le petit doigt ! Salim en était plus amusé que contrarié. Il n'arrivait décidément pas à se faire à l'idée que les Français qu'il avait en face de lui, rectification, plus en face de lui, à côté de lui, prêts à tout pour lui faire plaisir, étaient des couilles molles, et son jugement en était faussé. Enfin, cela n'avait plus beaucoup d'importance, les Français, il n'aurait plus à les supporter longtemps... Les Français, il fallait se pincer pour y croire, étaient restés enfermés dans leurs casernes, en laissant froidement

---

<sup>1</sup> En référence à « ratonade »

leurs compatriotes se faire assassiner, toute la journée, jusqu'à ce que les djounoud soient fatigués de massacrer. Salim ne savait pas combien de Pieds-Noirs exactement avaient été enlevés ou tués<sup>1</sup>. Il y avait eu des initiatives personnelles, inévitables, qu'il était impossible de comptabiliser. Et puis, dans la précipitation, on avait déversé des camions pleins de cadavres dans des fosses au Petit Lac, sans prendre le temps de compter les corps, et encore moins de noter les noms. Enfin, pour compliquer encore, les Pieds-Noirs enlevés avaient été dispersés au petit bonheur dans le bled, sans qu'on sache où ils étaient, s'ils étaient encore vivants ou déjà morts et enterrés. Un vrai bordel, mais, encore une fois, il ne pouvait pas prévoir !

Salim fit une grimace. S'il ne s'était pas trouvé dans la mosquée, il aurait craché par terre, de mépris. Si ses frères d'armes d'Indochine avaient été encore là, Salim serait en prison ou mort, aujourd'hui. L'armée aurait repris le contrôle d'Oran, libéré les civils enlevés, exterminé jusqu'au dernier de ses hommes. Au lieu de ça, le général Katz en personne lui avait téléphoné à l'Hôtel Continental pour lui demander comme un service de ne pas exagérer auprès des journaux l'importance de cet incident « regrettable mais limité ». Katz avait l'air de faire dans son froc : c'est que de Gaulle avait été très précis : à aucun prix la guerre d'Algérie ne devait recommencer. Il ne fallait pas créer d'incident avec les forces de l'ALN, quitte à manger son képi avec les étoiles en laiton. Tant pis pour les Pieds-Noirs. Leur vie ne vaut pas une guerre... Pour les européens *prisonniers* - le général avait pris soin de ne pas qualifier les disparitions d'*enlèvements*, le risque de froisser Salim eut été trop grand -, vous me rendriez une immense faveur personnelle en libérant ceux à qui l'Etat Algérien n'a rien à reprocher. Il n'avait pas dit « qui n'ont rien à **nous** reprocher, à nous, qui n'avons pas fait notre devoir, pour les autres, qui pourraient se plaindre, nous préférerions ne plus jamais en entendre parler », mais il l'avait pensé tellement fort que Salim aurait juré que le général avait bel et bien prononcé la phrase. Bien sûr que Katz savait ce qui arrivait aux Pieds-Noirs enlevés, aux femmes surtout, quand elles étaient jeunes ou encore belles. Les djounoud se dépêchaient de les violer, tous autant qu'ils étaient, et autant de fois qu'ils pouvaient. Des occasions de niquer, ils n'en avaient pas eu tant que ça, alors, avec les *faransiya*, ils en profitaient. Ces femmes-là, Salim ne pourrait pas les rendre. Et Katz n'avait pas trop envie qu'on les lui ramène vivantes, et qu'elles puissent raconter ce qu'on leur avait fait subir et comment l'armée Française avait laissé faire...

Quant aux Arabes, il y en avait bien eu deux mille de tués. Katz, comme prévu, n'en avait pas soufflé mot. Il s'en lavait les mains. C'était l'affaire de l'Etat Algérien.

Salim grimaça à nouveau, une grimace cette fois plus proche du sourire. Il s'était une bonne fois pour toutes débarrassé des européens. Il n'y avait qu'à voir ce matin les derniers Pieds-Noirs courir vers le port pour prendre le premier bateau, n'importe quel bateau, même une barque fera l'affaire, s'il n'y a pas plus grand, je veux bien ramer, pourvu qu'on se tire d'ici. Tant pis pour mon commerce, mes meubles, ma Peugeot, mon cabanon à Canastel, je m'en vais, n'importe où, une main devant, une main derrière, peut-être, mais vivant, avec mes glaouïs accrochées là où elles peuvent encore servir, c'est le principal... Salim se sentait seul au milieu des Arabes. Si « G » et Demontis n'avaient pas quitté Oran, il les aurait invités à venir se saouler ce soir avec lui. Il aurait fait une entorse à sa foi, Allah est indulgent avec ses combattants, il aurait fait venir des femmes, ils auraient bu tous les trois de l'anisette et du vin, jusqu'à rouler par terre... Salim aurait besoin d'hommes comme eux. Ils ne pourraient pas rentrer en France avant longtemps. Est-ce qu'ils voudraient d'un job dans la nouvelle république Algérienne quand il serait au pouvoir ? l'Algérie aura besoin d'une armée puissante, pour empêcher les marocains et les tunisiens de lui voler le Sahara. Peut-être que « G » et Philippe accepteraient de la prendre en mains. C'était une idée à creuser. Philippe

---

<sup>1</sup> Encore aujourd'hui, il n'y a pas de chiffre officiel des européens tués ce jour-là, ou enlevés et morts dans des camps.

amènerait Yasmina avec lui. Elle reviendrait vivre dans son pays. Ce serait bien. Salim n'avait jamais perdu de vue ni Yasmina, ni Philippe. Il savait où Yasmina vivait à Oran, quel bateau elle avait pris, chez qui elle allait vivre en France. Et Philippe ! Il avait à peine remis le pied à Oran que Salim l'avait localisé. Salim sourit, franchement cette fois. Il avait surpris la lueur de peur dans les yeux de Philippe quand il avait prononcé le nom de Yasmina devant lui. Philippe n'avait rien à craindre pour elle. Il ne lui aurait jamais fait de mal. Il avait été jaloux à en être malade, mais c'était il y a longtemps, enfin, peut-être pas si longtemps, mais c'était dans une autre vie. Et puis, comme disent les mafieux siciliens : « Cumannari è megghiu ca di futtiri » commander c'est meilleur que baiser. Salim aimait commander plus que tout. Les femmes, ce ne serait jamais pour autre chose que pour rester un homme, c'était très bien comme ça. Et jamais il n'aurait de fils.

Ben Bella et Boumediene étaient maintenant certains de leur victoire. Après Oran, Alger serait bientôt à eux. Ils avaient attendu à Tlemcen, entourés d'une cour de journalistes et de profiteurs, qu'Oran tombe comme une orange pourrie. Dimanche, Oran accueillerait en grande pompe ses nouveaux maîtres. A 11 heures, avant la prière de Dzuh<sup>1</sup>, la place d'Armes serait à nouveau noire d'algériens en transes et télécommandés, criant « Algérie Algérienne », « Vive l'Indépendance », et on leur avait fait ajouter « Vive le FLN, vive Ben Bella »... Ben Bella, dont aucun observateur autorisé ne doutait plus maintenant qu'il serait élu premier président de la nouvelle République Algérienne, devait prononcer un discours qui ferait date sur les perspectives radieuses qui s'offraient au peuple algérien, dans une Algérie libre, musulmane et tolérante, agricole et industrielle, sous la conduite éclairée et désintéressée du FLN et de son raïs bien aimé Ahmed Ben Bella. Boumediene se tiendrait à ses côtés, sur le balcon de la mairie, en retrait, dans l'ombre, sourire indéfinissable, comme d'habitude, et Salim ne serait pas très loin d'eux. Mais pas trop près non plus. Si tout se passait comme prévu, et il n'y avait aucune raison pour qu'il en soit autrement, Ben Bella et Boumediene, dimanche un peu avant midi, seraient victimes d'un odieux attentat perpétré par les réactionnaires Ben Kheddistes et consorts. Les tueurs seraient abattus sur place, leur sang se mêlerait à celui de leurs victimes, et Salim ferait arrêter Ben Khedda, si l'autre était assez fou pour ne pas avoir fui l'Algérie d'ici dimanche. Les autres chefs des Willayas suivaient Salim. Entre lui et le pouvoir il ne resterait plus personne.

L'homme qui s'agenouillait et se prosternait derrière Salim était entré parmi les premiers fidèles dans la mosquée. Il s'était installé au premier rang, près du Minbar, mais on l'avait fait reculer pour laisser les places d'honneur aux chefs FLN qui allaient arriver. Aujourd'hui était le premier jour de prière du vendredi dans l'Algérie indépendante. Aucun musulman d'Algérie n'aurait manqué cette prière-là, ce jour-là. Vendredi, le jour sacré où Allah créa Adam, le jour où Allah l'accepta au Paradis, le jour où Allah le chassa du Paradis. Vendredi, le jour promis de la fin du monde. Vendredi, le jour où le musulman qui prie Allah a le plus de chances d'être exaucé. L'homme priait avec ferveur, capuche de la djellaba rabattue sur la tête, en signe de soumission. Devant lui s'agenouillait et se prosternait l'homme qu'il aimait et qu'il haïssait le plus au monde.

La deuxième rak'at qui annonçait la fin de la prière se terminait. L'heure du châtime<sup>2</sup>ment était venue. Amine Médani rejeta en arrière la capuche qui lui masquait le visage, et retira des replis de sa manche le poignard qu'il avait caché. Salim, son frère, se relevait devant lui et lui tournait le dos. Amine l'appela à voix basse.

- « Salim, mon frère ! »

---

<sup>1</sup> Deuxième prière, prière de midi



Cette voix ! La voix d'Amine ! Le cœur de Salim se mit à battre très fort. Non, ce n'était pas possible. Béni soit Allah ! Il se retourna d'un coup, ouvrant les bras en signe de paix et de bienvenue au frère prodigue. Amine planta le poignard droit dans la gorge de Salim, et, d'un coup du poignet, lui trancha net la carotide. Les mots d'amour fraternel que Salim aurait voulu dire à son frère se perdirent dans un affreux borborygme. Salim tomba dans les bras d'Amine. Il se sentait mourir, et il remerciait Allah de lui accorder la plus douce des morts. Amine serrait très fort Salim contre lui, pleurant la mort de son frère et l'absurdité de leur destin. Les gardes du corps de Salim, après un instant d'incompréhension, accouraient en hurlant vers les deux hommes, couteau levé, fous de douleur et de colère. Amine repoussa délicatement son frère sur le côté, pour qu'ils puissent frapper à leur aise. Il leur fit face, impassible et offert. Tout cela lui semblait tellement dérisoire...

Salim et Amine étaient étendus l'un contre l'autre sur le tapis de prière, leur sang coulait et se mêlait dans la mort. Les gardes du corps sanglotaient en se frappant la poitrine.

## *Epilogue Et si les hommes aimaient moins leur femme quand elle est grosse ?*

Le Paris Barcelone s'immobilisa le long du quai numéro 1 de la *Estacio de França*, terminus de la ligne. L'orgueilleux Talgo, fierté de la RENFE<sup>1</sup>, était pile à l'heure, et cette ponctualité extravagante dans un pays où pour être à l'heure, il faut arriver en retard, se reproduisait tous les jours de la semaine. L'homme qui, si on en croyait son passeport, s'appelait Philippe Delmonte, était arrivé très en avance. Il attendait depuis près d'une heure au bout du quai, fumant nerveusement cigarette sur cigarette. Il attendait une femme, la femme de sa vie, qu'il n'avait plus serrée dans ses bras depuis des mois. Son corps souffrait de son absence, comme on souffre d'un membre amputé. Aujourd'hui, le corps de Yasmina allait enfin retrouver sa place. Philippe attendait Yasmina en fumant cigarette sur cigarette, et Yasmina, dans le train de Paris qu'elle avait pris à l'arrêt de Montpellier, en correspondance de Nice, se consumait de retrouver son homme. Elle avait abandonné depuis longtemps son siège, depuis que le train longeait à nouveau la mer et que l'heure de l'arrivée approchait, et elle s'était campée fermement devant la porte du compartiment, du bon côté, elle s'était renseignée auprès du contrôleur, pour être certaine de descendre la première. Elle avait attendu trop longtemps, des mois entiers. Elle était au bout de l'attente. Elle deviendrait folle, si elle attendait une seconde de plus que nécessaire. Le train était arrêté le long du quai, le silence avait effacé le chuintement des freins et les gémissements des structures métalliques. Yasmina n'avait plus qu'à pousser la poignée et la porte s'ouvrirait, en libérant le marche-pied. Elle n'aurait que quelques pas à faire pour fouler le même sol que Philippe.

Elle avançait la main vers la poignée, allait la saisir fermement, ouvrir, se retrouver enfin dans les bras de Philippe, quand elle s'interrompit, soudain glacée... Comment avait-elle pu se montrer aussi égocentrique, aussi insouciant ? Elle n'avait pas pensé une seconde à ce qu'elle était devenue, à la femme que Philippe allait découvrir, une femme ronde, pleine et comblée de son petit. Et si les hommes aimaient moins leur femme quand elle est grosse ? Et si Philippe se mettait à moins l'aimer, ou à ne plus l'aimer du tout. Il y avait si longtemps qu'il ne l'avait vue. Et elle, est-ce qu'elle était certaine que le petit dans son ventre ne lui avait pas volé un peu de son amour pour Philippe ? Sa main s'était mise à trembler. Elle hésitait, face à cette porte qui pouvait changer son destin. Il fallait pourtant qu'elle ouvre, les passagers derrière elle s'impatientaient. Elle ferma un instant les yeux, étourdie, respira très fort et ouvrit la porte du compartiment. Philippe était là, à ses pieds. Il la regardait sans lui sourire, son regard disait tout ce qu'elle attendait. Il mit un pied sur la première marche, fit le geste de lui tendre les bras pour l'aider à descendre, se ravisa. Il semblait tout à coup emprunté et appliqué, est-ce qu'il était permis de toucher une femme enceinte ? Yasmina se mit à rire. « Tu sais, je ne suis pas si fragile. Et n'aie pas peur ton fils, qui n'arrête pas de me donner des coups de pieds. Il a l'air d'être un sacré costaud, comme son père. »

Elle se laissa aller contre lui, passa les bras autour de son cou et l'embrassa à en perdre le souffle, sans s'occuper des voyageurs qui attendaient, mi figue mi raisin, qu'ils libèrent le marche-pied. Ventre appuyé contre le ventre de Philippe, elle sentit son désir. Elle était définitivement rassurée. Elle approcha sa bouche de l'oreille de Philippe et lui chuchota :

- « Tu peux encore tout faire avec moi, même ça. D'ailleurs, j'en ai très envie. Et, je ne sais pas si on t'a prévenu, une femme enceinte ne doit en aucune façon être contrariée, dans tous

---

<sup>1</sup> Red nacional de ferrocarriles españolas, réseau national des chemins de fer espagnols

ses désirs, même les plus cochons, sinon le bébé naît tout difforme avec des taches de vin sur la figure et des doigts palmés. Parfaitement ! »

La fenêtre de la chambre donnait sur l'entrée du parc Güell. Yasmina et Philippe étaient étendus, nus et ruisselants sur le lit ravagé. Ils avaient fait l'amour jusqu'à satiété, sans se soucier de la chaleur étouffante que la brise marine n'arrivait pas à atténuer. La lune faisait étinceler les mosaïques qui recouvraient l'extravagante tour de guet que Gaudi semblait n'avoir conçue que pour eux seuls, et ce moment-là.

Philippe ne se lassait pas de caresser le ventre de sa femme. La maternité donnait à Yasmina une sérénité qu'il n'aurait jamais imaginée. Il découvrait, étonné, qu'on pouvait être fou amoureux d'une femme enceinte, qu'on ne souhaitait qu'une chose, être près d'elle, et poser la main sur son ventre rond. Et pourtant, il fallait qu'il lui dise, maintenant. Il ne pouvait pas tricher avec elle, même une seule nuit.

- « Chérie – il avait gardé la main sur le ventre de sa femme, pour recevoir un peu de sa force -. José n'est peut-être pas mort. Tous les européens enlevés n'ont pas été tués. Il reste une chance qu'il soit vivant, prisonnier quelque part... » Yasmina serra très fort la cuisse de Philippe. « Je dois aller le chercher... S'il est vivant, je reviendrai avec lui. S'il est mort, au moins Juanita saura. »

- « Tu pars quand ? » Yasmina n'avait pas protesté. Sa voix était restée calme. Que Philippe se porte au secours de son ami lui paraissait une démarche naturelle, évidente, et sa souffrance à elle ne devait pas entrer en compte. Philippe en éprouva une indicible fierté. Il répondit, la voix rauque :

- « Dès que tu seras rentrée à Nice. Ne t'inquiète pas, mon amour. J'ai encore des amis, sur place, ils m'aideront. Il ne m'arrivera rien. Je te reviendrai vite. »

- « C'est bien ! Je suis certaine que tu reviendras avec José. Il ne peut pas être mort. Il y a trop de gens qui pensent à lui... Et pour toi, je suis tranquille. Je t'aime trop fort. Il ne peut rien t'arriver. »

Yasmina attira Philippe contre elle. La nuit n'était pas encore finie. Et il y aurait encore demain, toute la journée et toute la nuit, et beaucoup d'autres nuits, des centaines, des milliers de nuits.

**FIN**

Mardi 4 novembre 2008

# Tire-toi de mon soleil

Chapitre 1 Ne pardonne pas à ceux qui ne t'ont pas offensé.....	2
Chapitre 2 Si ce n'est moi c'est donc mon frère .....	29
Chapitre 3 Au Ciel, au Ciel, au Ciel.....	36
Chapitre 4 Un accord n'engage que celui qui le respecte .....	41
Chapitre 5 Ta-ta-ta_ta_ta_, Ta-ta-ta_ta_ta_.....	52
Chapitre 6 Emeute fasciste brisée à Alger.....	62
Chapitre 7 A l'heure de la paix, le blé vaut plus cher qu'une cartouche .....	75
Chapitre 8 Petit Jésus, fais qu'il n'arrive rien à mon papa .....	91
Chapitre 9 Nous, pour honorer Allah, on a le sang des agneaux .....	106
Chapitre 10 Hasard, coïncidence... mon œil ! .....	117
Chapitre 11 Et toi, qu'est-ce que tu gagnes ?.....	125
Chapitre 12 Ne pas partir, c'est mourir, et pas qu'un peu.....	137
Chapitre 13 Moi aussi, je suis un sacré combattant .....	146
Chapitre 14 Dis-moi oui, sinon... ..	156
Chapitre 15 Putain de mon père .....	165
Chapitre 16 Sur la tête de ma mère .....	179
Chapitre 17 Vendredi, jour promis de la fin du monde.....	189
Epilogue Et si les hommes aimaient moins leur femme quand elle est grosse ? .....	193